

Récit

SI
C'EST
UN
PÈRE

Claude Miranda



HYPALLAGE
EDITIONS

Claude Miranda

Si c'est un père...
L'homme qui voulait changer d'étoile
(Récit)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 6 octobre 2015

Prix : 8,97 €

© 2015 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-137-7

Sommaire

Mentions légales 03

En guise d'exorde

Clichés de « campagne » (1941-1944) 07

Première époque : Pension complète 14

Ali 16

Vachement compliquée, la vie 32

Les questions idiotes 42

Un sacré poussin 51

Extases 69

La Sève 75

Une sale impression 93

Aux « anges » 108

La pêche en eaux troubles 125

Tango tangué 136

Lise ou Jacqueline ? 151

L'adieu aux ordres 166

Deuxième époque : Pension de famille 179

« Mariage pluvieux : mariage heureux » 181

Le Vicaire et ces Dames 185

Les « Petits Frères » 206

La main de Dieu et celle de Lucie 215

« M... de chien » et chiennerie d'argent 227

Monique qui me damne 245

Dieu, le sexe et les... matous 257

| | |
|--|-----|
| <u>En canot ou à la nage... mais fuir</u> | 264 |
| <u>« L'Alpe d'Huez »</u> | 272 |
| <u>Comme un chien blessé</u> | 283 |
| <u>Help!</u> | 293 |
| <u>Cela ne réussira pas</u> | 301 |
| <u>Mort d'un couple en direct</u> | 316 |
| <u>Flirter avec la mort pour que l'autre vous aime</u> | 324 |
| <u>Un peu de bonne volonté... financière</u> | 332 |

Troisième époque : Pension alimentaire **346**

| | |
|---|-----|
| <u>« Un serpent serait moins dangereux... »</u> | 348 |
| <u>Sans tambours ni trompettes</u> | 356 |
| <u>Le Don Quichotte de la « manche »</u> | 368 |
| <u>N'est pas qui veut « curé de Cucugnan »</u> | 381 |
| <u>Et tout ça pour une jalousie</u> | 391 |
| <u>L'amant de ma femme</u> | 405 |
| <u>Le « vendeur d'espace »</u> | 419 |
| <u>Conversion d'un chanoine</u> | 427 |
| <u>Un tout petit service</u> | 435 |
| <u>L'enfant qui parlait à la mer</u> | 445 |
| <u>Le droit de visite</u> | 454 |
| <u>La « Roulette russe »</u> | 467 |
| <u>Pas de Fioretti pour mister Miranda</u> | 482 |
| <u>Lever l'ancre</u> | 496 |
| <u>Honte à celui qui est parti</u> | 502 |

Épilogue : Si c'est un père... **509**

*À celles et ceux qui ont vécu ces choses,
ou d'autres semblables,
qui ont essayé d'en parler,
et qu'on n'a pas écoutés...*

*Vous qui vivez en toute quiétude
Bien au chaud dans vos maisons,
Vous qui trouvez le soir en rentrant
La table mise et des visages amis,
Considérez si c'est un père
Que celui qui peine loin des siens,
Qui ne connaît pas de repos,
Qui se bat pour un salaire de misère,
Qu'on maudit pour un oui ou pour un non...*

Paraphrase de l'exergue du livre de Primo Levi, *Si c'est un homme*, (Turin, 1947 – traduction française, Julliard 1987), p. 9 :
« *Vous qui vivez en toute quiétude – Bien au chaud dans vos maisons – Vous qui trouvez le soir en rentrant – La table mise et des visages amis. – Considérez si c'est un homme – Que celui qui peine dans la boue – Qui ne connaît pas de repos – Qui se bat pour un quignon de pain – Qui meurt pour un oui ou pour un non.* »

SOMMAIRE

EN GUISE D'EXORDE

Clichés de « campagne » (1941-1944)

J'essaie parfois de ressusciter mentalement ma prime enfance. Je ferme les yeux et je fouille en moi, mais en vain. Je ne parviens qu'à faire surgir quelques images sans suite, arrachées à leur contexte, sans repère historique. Pauvres lambeaux indéchiffrables de ma fantomatique existence d'alors : hostile, incertaine, chaotique et ballottée entre une famille dévastée et un monde bouleversé par la guerre.

Avec une maladive patience de collectionneur, j'ai rassemblé, un à un, ces vestiges émouvants. Je les ai collés, bout à bout, sur la pellicule un peu floue de mon souvenir et je me les repasse pieusement, les jours de nostalgie, enfermé dans le labo intime de ma recherche du temps perdu.

Bien entendu, mes films sont muets. Je traque donc chaque image, à l'affût du moindre signe susceptible de ranimer ce monde frappé d'un maléfice enchanté. Je m'arrête un instant sur une scène figée. Un doux déclic en moi et le tableau s'anime... Je pénètre, le cœur battant, dans le jardin en jachère de jadis, quand la grille du souvenir rouillé grince d'être poussée sur un tapis usé de feuilles mortes, aux couleurs de l'oubli.

Je suis dans le grenier de la ferme. J'adore les greniers, tous les greniers, mais ceux des fermes ont ma préférence. Celui-ci fleure bon le froment, les foins et les poires aigres. Je me tiens là, debout, en retrait, face à l'unique embrasure, bien à l'abri de l'ombre tiède. Dehors, c'est midi, l'été brûle.

L'air bruisse, bourdonne, grésille, grillonne, et c'est bon ! Dehors est une tache ardente qui se profile dans la découpe de pierre de la porte aérienne. Le paysage, irréel, tremble un peu, baigné dans le flou palpitant des sudations d'une terre suffoquée...

J'avance d'un pas. Mon nez accroche un chaud rayon et je recule, ébloui.

À quelques pas de là, j'aperçois, tout de guingois, le verger luxuriant, gorgé de fructueuses promesses, telle une grosse bête lasse, tout près de mettre bas, ses grappes énormes de prunes noires pendant sous elle, comme de monstrueuses mamelles.

Mon regard a repris son vol de papillon fureteur et se pose sur l'herbe jaunie du pré tout proche, à main droite de la ferme. Il me découvre un spectacle, qui m'horripile autant qu'il me fascine. Adossé contre une immense meule de paille, l'aïeul dort, la trogne truculente de trop de vin cuvé. Un instant, je le crois mort : sa bouche est béante, sans un souffle perceptible. Enfin, l'homme respire, il renifle même bruyamment, et l'enfant apeuré que je suis soupire, à son tour, de soulagement. C'est vrai qu'il fait peur, dans cette position cadavérique, le vieux patriarche, plus encore que lorsqu'il est assis, bien vivant, près de l'âtre qui crépite, dans la cuisine obscure de la ferme. Dès qu'il m'aperçoit, il faut qu'il s'intéresse à moi. Je n'ai pas toujours le temps de filer en douce, avant qu'il m'appelle, de sa vilaine voix perchée, sèche comme une toux de tuberculeux, et légèrement tremblée :

« Viens ici, petit, je vais te donner une prune ! »

Il me tend le fruit au bout de son bras décharné et je sais que je suis coincé. Son invitation impérieuse est un ordre.

Et malheur à moi si je fais mine de n'avoir pas compris cette vérité élémentaire.

Une fois, j'ai carrément refusé de m'approcher du vieux bonhomme, et le grand paysan, son fils, m'a flanqué une gifle.

« Papa n'a jamais mangé personne, pas même un sale môme comme toi ! », avait-il grommelé, de sa grosse voix roulante, puis il avait éclaté d'un énorme rire gras et vulgaire.

Alors, j'avais dû monter sur les genoux du vieillard : ils étaient durs comme des cailloux. Comme, d'ailleurs, ses bras, ses mains et tout son corps, qui tremblait sans arrêt. Rien que des os qu'on sentait ! Et puis sa peau m'avait flanqué la chair de poule. Comme celle d'une grenouille, qu'elle était sa peau ! Froide et écœurante...

J'aimais pas qu'on me tripote et encore moins qu'on me suce la pomme ! Et celui-là, il ne manquait jamais une occasion de me palper et de m'écorcher la figure avec ses poils blancs, horribles et durs comme ceux d'une brosse à chien-dent. J'avais du mal à croire que le grand paysan était le fils du patriarche. Je me disais :

« Il est trop grand pour être un fils. Et l'autre, il est trop vieux pour être un papa ! »

Je détestais ces gens. Cela, je m'en souviens très bien. Mais j'aimais les fermes, les champs, les chevaux, et surtout le retour des foin, dans les grands tombereaux sonores, lents comme des corbillards. Ces anachroniques randonnées en char faisaient mes délices. Allongé sur le dos, les yeux dans le ciel, je ne me lassais pas de me sentir emporté puissamment, majestueusement, tel un roi fainéant traversant ses domaines, au rythme éternel des placides et robustes bêtes

de trait. Et quand le chariot tanguait violemment, les roues dans les ornières, moi, joyeusement ballotté, là-haut, sur le gros dos de la charretée moelleuse et odorante, je roulais follement, d'un bord à l'autre, chatouillé de partout par les bras malicieux des vieux arbres complices, mes compères, embusqués tout au long des chemins creux, et qui sont les seuls à comprendre la joie d'un poulbot parisien, pour qui les travaux des champs ne seront jamais rien d'autre qu'un beau jeu de vacances...

En fait, je n'ai jamais su si j'aimais la campagne. Ce que je haïssais le plus, c'étaient la saleté, les mouches et les enfants des paysans, qui étaient presque tous grossiers, méchants et brutaux. Ils se moquaient de ma peau fine et blanche de gosse de la ville, de mes manières distinguées, et de ma manie de la propreté, qu'ils estimaient excessive. Ils m'appelaient « la fille » – ce qui me mettait en rage – et se moquaient de moi parce que je ne savais pas pourquoi le taureau voulait monter sur la vache.

Somme toute, j'étais plutôt malheureux dans les fermes. Je n'ai jamais su, au juste, ce que j'y faisais, ni pourquoi je m'y retrouvais si souvent, à ce qu'il me semble. Presque autant qu'en pension, d'ailleurs. Dans ses rares moments de mémoire, ma mère m'avait avoué qu'elle me mettait parfois « en nourrice, à la campagne », comme elle disait.

« Parce que t'étais insupportable et que j'avais pas les moyens de te nourrir à Paris. »

Mais les noms, les lieux, les époques, elle avait oublié. Elle mélangeait tout et se contredisait sans vergogne, pour finalement me donner tort, comme à l'accoutumée, en s'écriant :

Et puis, quelle importance cela a-t-il maintenant ? Tout ça, c'est du passé !

Mais justement, ma pauvre mère, c'était ce passé-là qui m'intriguait, moi, parce que – croyais-je – il recélait la clé du fiasco de nos familles. De la nôtre, d'abord, et, plus tard, de la mienne, avec ses dégâts collatéraux sur mes enfants...

Tiens, le film a sauté. J'essaie de le réparer : en vain. À regret, je dois couper dans la pellicule et rassembler des morceaux, dont je ne suis pas sûr qu'ils aillent ensemble. C'est si confus, la mémoire, quand il n'y a pas de famille pour vous la raconter en feuilletant le bel album des gens heureux qui ont un passé...

Ce sont maintenant de vieux clichés flous. Ils se mélangent impitoyablement dans la chambre noire de ma mémoire surexposée parce que j'en ai forcé la porte. Ils me sont aussi incompréhensibles, aujourd'hui, que de vieux grimoires. Je vois des trains, des gens pressés, sévères, aux vêtements fripés et parfois sales ; des hommes mal rasés, et des soldats, beaucoup de soldats. Tout le monde a l'air si préoccupé, si triste...

Et soudain – ô surprise ! –, voici une image bien nette, même si les circonstances m'en demeurent indéchiffrables. Nous attendons, maman et moi, dans une gare, qui me paraît immense. Autour de nous, une cohue invraisemblable.

Dans le grand hall, à l'angle d'une porte monumentale démesurée, un énorme tas de bagages hétéroclites... Je suis recru de fatigue. Des enfants trottent en tous sens, comme des souris, et je m'étonne de ce qu'ils trouvent la force de

courir ainsi. Alentour, je perçois des sanglots, des bruits de nez mouchés, des éclats de disputes étouffées, quelques plaintes douces... Et par-dessus tout cela, l'immense charivari ferroviaire :

– grondements de chariots, violemment poussés par des porteurs débordés,

– halètements assourdissants de locomotives piaffant avant départ,

– hurlements hystériques de roues freinées sur des rails surchauffés,

– chocs de wagons qu'on accroche,

– nasillements d'annonces incompréhensibles, engluées dans les chuintements et borborygmes de haut-parleurs démodés,

et les mille autres bruits de gare et de foule, familiers et inquiétants à la fois...

« Mais où est donc passé ton père ? » répète maman, pour la énième fois.

Moi, le nez enfoui dans sa poitrine, je somnole, ahuri de fatigue et d'émotions fortes, rêvant de mon lit et d'une chambre bien calme et rassurante, avec mon papa et ma maman pour moi tout seul...

Ici s'arrête la pellicule. Et c'est heureux, car le film n'était pas de bonne qualité.

SOMMAIRE

Première époque

Pension complète

(Refrain)

J'sais pas c'que c'est que la maison
j'ai toujours vécu en pension
et j'me souviens qu'dans mon dortoir
j'pleurais tous les dimanches soir,
parc'que j'avais pas eu parler
parc'que j'avais pas eu parler (bis).
Maman, maman, pourquoi qu'tu viens pas ?
Moi aussi j'ai besoin de toi !
Maman, maman, pourquoi qu'tu viens pas ?
Toujours les autres et jamais moi !

Quand elle venait, ah ! c'était fête !
sauf que j'aimais pas bien la tête
d'un qui fallait qu'j'appelle « papa »
C'était jamais l'même à chaque fois !
Moi j'voulais rien que ma maman
c'est égal, j'étais bien content
d'avoir parler une fois par an !
d'avoir parler une fois par an !

(Refrain)

Des fois, j'avais tellement de peine
que ça tournait presque à la haine !
Je m'disais : quand je serai grand
j'frai comme si j'avais pas d'parents !
Puis j'rêvais qu'j'étais dans ses bras
et j'lui disais : « Pleure pas ! J'suis là...

J'te quitterai pas, comme mon papa...
J'te quitterai pas, comme mon papa ! »
(Refrain)

Ta mort eut l'effet d'une bombe.
C'est maintenant, devant ta tombe
que je mesure enfin ta place...
J'ai un trou là : une vraie crevasse...
D'autant qu'il y avait bien un an
que je n'avais pas pris le temps
de venir t'embrasser, maman !
de venir t'embrasser, maman !
(Dernier refrain)

(Dernier refrain)
Or, il paraît qu'à la maison
tu faisais comme moi, en pension :
que tu pleurais, seule dans le noir
parce que je ne venais pas te voir...
Parce que t'avais pas eu parler...
Parce que t'avais pas eu parler...
« Mon p'tit, mon p'tit, pourquoi tu viens pas ?
Moi aussi j'ai besoin de toi !
« Mon p'tit, mon p'tit, pourquoi tu viens pas ?
Toujours les autres et jamais moi ! »

SOMMAIRE

Ali

« Ali... Aliiiii... »

Encore ma mère qui m'appelle dans la rue. Raymond me pousse du coude.

« C'est ta maternelle !

— La ferme ! je l'sais que c'est ma maternelle ! »

Et hop ! Elle remet ça encore plus fort.

« Ali... Aliiiii... »

Mon copain fait la grimace. Moi, j'ai nettement capté le message. C'est clair : il faut rentrer. Et dare-dare ! Je ramasse mes osselets en vitesse.

« À c't'aprèm' » que je fais à Raymond.

Et je file à la maison. Mais, j'ai beau me grouiller, ça l'empêche pas de continuer à crier, ma mère. Elle s'arrêtera pas avant que j'arrive. J'accélère parce que je sais qu'il y a pas intérêt à la contrarier. C'est pas qu'elle soit vraiment méchante, mais elle a horreur d'attendre. En plus, elle s'énerve pour un rien. C'est à cause des soucis, qu'elle dit, et puis à cause de mon père qui rentre, comme moi, quand il a le temps. En tout cas, elle a la torgnole plutôt facile.

Dans l'ensemble, j'ai l'habitude, et je suis pas du genre à m'affoler à cause des cris d'une maternelle énervée. En fait, ses gueulantes à ma mère, c'est une espèce de code. Le tout c'est de pas se gourer dans l'interprétation des messages, si on veut pas choper des coups inutilement. Quand elle rentre du travail, et qu'elle a pas spécialement besoin de moi, pour faire les commissions ou pour remplir les brocs d'eau, à la fontaine, sur le palier du dessus, elle crie mon nom, comme

ça, simplement : fort, comme toujours, mais sans colère, comme si qu'elle y croyait pas vraiment. À tout hasard, qu'elle crie, ma mère, pour voir si, des fois, je serais là ! Alors, moi, bien sûr, je pipe pas. J'attends un peu, je prends le vent, au cas où son humeur, elle viendrait à changer. Si je suis pas trop loin, je peux même entendre ses talons claquer dans le couloir de notre immeuble. Elle monte à la maison, et alors là, je suis peïnard pour au moins une heure. Jusqu'à ce qu'elle m'appelle pour de vrai et que je doive me coltiner les corvées. Mais quand c'est le tocsin, comme maintenant, y'a pas à s'y tromper : j'ai intérêt à rappliquer, vitesse grand « V » !

Quand j'arrive à la hauteur de Lulu, le fils du bougnat – qu'est aussi marchand de charbon –, ce faux jeton me crie, en ricanant salement :

« Magne-toi le train, eh, bicot ! Tu vas te faire dérrouiller par ta vioque ! »

En passant, je lui glaviote sur les godasses. Je suis fortiche aux glaviots, et comme je cours plutôt vite, je m'en tire presque toujours sans accroc... Ce salopard de Lulu ! plus noir que le charbon de sa brute de père !

Ma mère est encore en train de crier, quand j'arrive en vue de mon immeuble.

« Je suis là, maman, que je fais, crie pas comme ça !

— Ah ! Te voilà, toi, qu'elle hurle, un ton plus haut, ça fait au moins une heure que je t'appelle ! Rentre à la maison tout de suite, sinon gare à toi ! »

Ouf ! Elle est rentrée dans le couloir. J'en profite pour freiner et passer, avec dignité, devant Léonie, la fille de l'épicière. Je l'aime bien, Léonie. Elle est mignonne avec ses nattes et ses taches de rousseur marrantes sur les ailes du nez.

Elle est plutôt fière, Léonie, mais je suis sûr qu'elle en pince pour moi. Mais comme je suis le fils d'un Arabe, forcément elle ose pas.

Faut dire que c'est un peu la faute de ma mère, avec sa sale manie de toujours m'appeler, comme ça, dans la rue : « Ali ! Ali ! »... Tout Paris a pas besoin de savoir que mon père, c'est un Arabe, non !

D'abord, mon père, lui, c'est pas un Algérien, ni un Tunisien ou un Marocain, comme la plupart des types louches qui circulent sans arrêt dans le quartier, à rien faire de leurs dix doigts, ou ceux qui passent leur temps dans les cafés, à fumer, à jouer aux dés et à discuter pendant des heures. Mon père, il travaille, lui. Il est même le meilleur manœuvre de chez Renault : c'est le contremaître qui lui a dit. Il est bien vu parce qu'il est pas sans arrêt fourré avec les autres nord-Africains. Lui, il veut rien avoir à faire avec ces mecs-là, parce qu'ils font toujours des histoires. Souvent, ils sont embarqués par la police. Et, d'après mon père, c'est à cause de brebis galeuses comme ces gens-là que les étrangers sont mal vus en France. Et pourtant, les Nord-Africains, c'est des Français comme les autres. La preuve : ils ont une carte d'identité exactement pareille qu'un Parisien de naissance. Mais y a toujours des racistes pour qui tous les gens qu'ont un autre accent, ou une peau différente, c'est des étrangers.

En tout cas, mon père, il a pas ce problème-là, parce que, lui, il a pas d'accent et il a pas non plus la tête d'un Arabe. C'est vrai. D'ailleurs, tout le monde le dit. C'est normal, puisqu'il est Kabyle, mon père. Les Kabyles, d'après ce qu'il m'a expliqué, c'est aussi des Nord-Africains, mais pas du tout le même genre que les autres Arabes. Paraît qu'ils

vivent à part, sur les hauts plateaux... En tout cas, moi, j'aime bien le nom. Dans mon livre d'Histoire de France, à l'école, on parle beaucoup du Cheikh Abd-el-Kader. Il paraît que c'était un grand ami de la France, un de ces Arabes civilisés et distingués : et c'était justement un Kabyle. Y'a sa photo dans le bouquin. C'était un type vachement impressionnant, avec une grande barbe et des yeux noirs. J'ai remarqué qu'il avait la peau drôlement blanche pour un Nord-Africain ! Mon père, il a les yeux marron, comme moi, et pas de barbe. Mais il ressemble quand même pas mal à Abd-el-Kader, à cause de la peau surtout...

Souvent, je me regarde dans la glace, en douce, pour voir si j'ai vraiment une tête d'Arabe, ou si c'est seulement à cause de mon nom, qu'on me traite de bicot. Même qu'à l'école je suis souvent puni, rapport aux bagarres que je fais, parce que je supporte pas qu'on m'insulte... Eh ben, franchement, à part ma figure, que j'aime pas tellement, parce qu'elle est trop longue et que j'ai les oreilles décollées, je vois pas la différence entre les autres gosses et moi. En tout cas, je suis fier de ma peau : elle est blanche comme du lait !

Y'a aussi une chose qui me turlupine : je sais pas au juste ce que je suis. Ma mère, elle dit que je suis Français. Que mon père, c'est pas tout à fait mon père, vu qu'elle et lui, ils peuvent pas se marier, pour des raisons que je suis trop petit pour comprendre. Que, bien sûr, c'est mon vrai père, mais que j'en ai aussi un autre, qu'est pas le vrai, malgré qu'il a été marié avec ma mère. D'ailleurs, maintenant, ils sont divorcés. Elle dit aussi que c'est pas parce qu'ils ont été obligés de se séparer, son ancien mari et elle, qu'il faut croire que c'est un sale type. Paraît même qu'il est très gentil.

D'après ma mère, il est prêt à me reconnaître, pour que j'aie un nom.

Miranda, qu'il s'appelle : c'est un Italien. Moi, je veux pas être Italien : ils nous ont tirés dessus pendant l'exode. Faut être lâche pour faire une chose pareille, non ? « Macaronis », c'est le surnom qu'on leur donne ! Il manque plus que les gosses de la rue, ils me traitent de *macaroni*, après que j'aie été un sale *bicot*, ou un *crouille* !

Miranda, c'est pas terrible comme nom. Je peux pas dire que j'en raffolerais. Mais c'est quand même moins voyant que Halfoun, le nom de mon père... À l'école, y'en a toujours qui se croient malins en m'appelant comme ça, bien fort : « Eh ! L'fou »... Comme si que « Elfou », ça allait avec Halfoun ! Complètement tarés, ces mecs !

Moi, je sais bien pourquoi elle veut me faire reconnaître par son *Italco*, ma mère, c'est parce que mon vrai père à moi, il nous a plaqués. Bien sûr, c'est pas la première fois. En général, il revenait, après deux ou trois heures, ou au bout d'un jour ou deux. Mais, la dernière fois, c'était du sérieux. Y'a eu une scène du tonnerre, en pleine nuit, même que ça a réveillé tout l'immeuble. Et depuis, il est pas revenu, mon père. Ça va faire deux mois, et ça va plutôt mal à la maison. J'ai peur qu'il soit parti pour de bon, ce coup-là. En tout cas, j'espère bien qu'il reviendra quand même, au moins pour moi. D'abord, je l'aime bien. C'est normal, vu que je suis son fils. Maman aussi elle l'aime bien, et elle est malheureuse. Y a qu'à voir comme elle est devenue toute maigre. Et puis, elle arrête pas de pleurer. Moi, je voudrais tellement qu'elle redevienne jolie et souriante, comme quand il était là, mon père...

En tout cas, aujourd'hui, je suis pas à prendre avec des pincettes. Faut dire qu'y a de quoi perdre le moral. Figurez-vous que, ce midi, ma mère a fait un foin terrible. Et tout ça pourquoi ? Je vous le donne en mille : parce que j'ai perdu l'argent des commissions ! Non, mais vous vous rendez compte ? Au début, elle m'a même accusé de l'avoir volé, son sale fric ! Ça m'a tellement foutu en rogne que, du coup, c'est moi qui lui ai fait une scène ! Elle s'est un peu calmée. Mais c'est égal, j'en ai marre de ses crises de mauvaise humeur, à ma mère !

En ce moment, elle lave la vaisselle, à la cuisine. Eh ben, croyez-moi, à entendre le raffut qu'elle fait, on croirait plutôt qu'elle veut tout casser. Bing ! Paf ! Et vas-y que je te jette les couverts sur l'évier ! Un vrai miracle que les verres bon marché, ils aient pas tous pété de ce traitement-là ! Toute sa rage, qu'elle passe sur la vaisselle, ma mère ! Et ça, je déteste. Je peux positivement pas le supporter. Je devrais pourtant être habitué, vu que c'est au moins la millième fois. Mais, aujourd'hui, je sais pas pourquoi, ça me tape davantage sur le système que les autres jours. En tout cas, je lui montrerai pas que ça m'agace : elle serait bien trop contente !

C'est pourtant pas faute d'avoir essayé de la calmer. Je l'ai même cajolée, comme je sais qu'elle aime. Je lui ai dit qu'elle était belle. Et c'est vrai qu'elle est jolie, ma mère ! Je lui ai dit aussi qu'elle était gentille, malgré que c'est pas toujours le cas, surtout avec moi. Eh ben, le résultat, c'est que ça l'a énervée.

« Laisse-moi tranquille ! », qu'elle a fait, comme ça, d'un ton hargneux.

Même qu'elle m'a repoussé drôlement fort, quand j'ai voulu lui passer les bras autour du cou... Pourtant, d'habi-

tude, ça lui fait plutôt plaisir... Bon, qu'est-ce que je vais faire, maintenant, moi ? Je m'embête... Si, au moins, elle disait quelque chose, n'importe quoi. Mais non : madame boude ! Elle adore faire la tête, ma mère. Et après, faut se traîner à ses genoux, parce qu'on l'a contrariée. Comme si c'est les autres qui l'obligeaient, ou qu'étaient responsables. Et, en plus, elle m'engueule :

« Qu'est-ce que t'as à tourner comme ça en rond, sans rien faire ? »

— Je tourne pas. D'abord, ici, y a pas de place pour tourner ! »

C'est vrai, quoi ! La salle à manger, elle est rachot comme c'est pas possible. Avec la table, les chaises, le buffet et le fauteuil, c'est pas les Champs-Élysées, croyez-moi ! Faut se faufiler pour passer. En tout cas, j'ai évité la baffe, de justesse... Moi, quand je suis attaqué injustement, je me rebiffe. Alors, je me suis mis à gueuler comme un putois, en me tenant quand même à distance, par prudence :

« Pourquoi que tu me tapes ? J'ai rien fait, moi !

— Je t'interdis de me répondre sur ce ton !

— Qu'est-ce que j'ai dit de mal ?

— Allez, ouste, dehors ! Débarrasse-moi le plancher ! »

Voilà, c'est fini. J'ai chialé un bon coup, comme d'habitude. Ça m'a fait du bien, mais c'est pas une solution. Qu'est-ce qu'elle a contre moi, ma mère ? Elle passe son temps à pleurer toute seule ou à me crier dessus. Et puis elle me fout tout le temps dehors. C'est pas une vie ! Et dire que tout ça, c'est à cause de mon père qui revient pas...

« Merde de merde !

— Vilain malpoli ! Tu n'as pas honte ?

— Oh, ça va, papa ! »

Non, mais c'est pas vrai, ça ! La rue, elle est à tout le monde, non ? Qu'est-ce que ça le regarde, ce vieux *schnock*, si je dis des gros mots ? Je suis pas son fils, après tout ! Tout de même, c'est égal, je tourne pas rond. J'ai jamais parlé comme ça tout seul dans la rue, moi ! Tiens, voilà Michaud.

« Salut ! Michaud.

— Salut ! Ali. Ça gaze ?

— Bof ! Comme ci, comme ça... »

Ça m'énerve, on est là à se parler comme des adultes. J'ai rien à lui raconter, à Michaud, moi, et lui, on peut pas dire qu'il crève de joie de me voir... D'abord Michaud, c'est pas vraiment un pote. On s'est même foutu sur la figure plus d'une fois, lui et moi. Mais, aujourd'hui, même un chien ferait l'affaire... On parle de tout et de rien, et ça me fait du bien. Et puis, c'est quand même mieux que de chialer comme une gonzesse...

Vers les cinq heures de l'après-midi, après quelques pèlerinages sur des lieux connus, Michaud et moi on a décidé de revenir à notre terrain de jeux préféré : les arènes de Lutèce. On a coupé par le Jardin des Plantes, pour aller plus vite. Mais, juste avant d'arriver à la sortie, côté rue de Jussieu, on est tombés sur deux gars de la bande du grand Jojo des Halles : des durs. C'est pas qu'on ait peur d'eux, mais ça nous a paru louche de les trouver là. C'est pas leur territoire... On avait bien raison de se méfier : ces salopards, ils ont profité de ce qu'on était que deux, pour essayer de nous flanquer la pétoche. Ils nous ont encadrés, comme dans les films de gangsters. C'est le grand Léon qu'a commencé,

cette face d'œuf pourri, avec sa bouche pleine de chicots et ses petits yeux vicieux, en trous de fesses de Chinois. Il nous a dit, comme ça, avec sa voix de fausset :

« Alors la marmaille, on sort sans sa maman ? C'est pas beau ça, et surtout c'est pas prudent ! »

Nous, on n'a pas répondu, vu qu'ils étaient en force. Bien sûr, à trois contre deux, c'est facile de jouer les caïds ! Et puis, avec le petit Michaud, on faisait pas le poids, vu que les gars des Halles, ils sont plus vieux que nous et drôlement balaises ! Alors, on s'est mis à tricoter des guibolles dans les allées, en cherchant à se rapprocher des rares adultes qui se baladaient par là, à cette heure-là. Mais des loustics comme les gars des Halles, c'est pas facile à semer. Ils ont commencé à nous donner des coups d'épaule, à nous pincer les fesses, à nous faire des croche-pieds. Bref, ça sentait pas bon pour nous.

À un tournant, Michaud a essayé de se débîner, en direction des buissons. Il a eu tort. Ce fumier de Julot, un échalas d'au moins un mètre soixante, l'a stoppé en moins de deux. Sans se presser, tranquillement, comme ça, il a allongé une de ses grandes triques entre les jambes du petit, qui s'est étalé comme une pelure. Alors, mon copain, il s'est mis à bramer, mais à bramer... que c'en était une honte ! Pour le coup, ça nous a quand même tirés d'affaire, parce que, ameutées par les cris, deux ou trois bonnes femmes, qu'on avait pas vues, se sont précipitées pour relever Michaud, en criant comme ça :

« Vous n'avez pas honte, vauriens ? Des grands garçons comme vous, attaquer lâchement ce pauvre petit ! »

Y en a même une qui lui a flanqué un coup de parapluie bien saqué, au grand Julot. Bien fait pour lui ! Sur ce, deux

bonshommes ont commencé à se ramener et, du coup, les gars des Halles, ils ont préféré changer d'air. À toute pompe qu'ils se sont tirés, ces foireux ! Fallait voir ça !

Tout de même, pour pas perdre la face, ils se sont arrêtés à une vingtaine de mètres et ils nous ont crié, comme ça, que, le jour où ils nous coinceraient sans nos nounous, ça serait notre fête. Pour sûr qu'ils nous l'arrangeraient, le portrait, et pour de bon, cette fois. On pouvait même déjà commander l'ambulance !

Heureusement que nos copains sont arrivés presque aussitôt après, parce que Michaud, il avait une trouille du tonnerre que les gars des Halles nous attendent au prochain tournant, ou qu'ils soient allés chercher du renfort. En tout cas, maintenant qu'on est une bonne douzaine, ils peuvent venir, ces lopettes, ils trouveront à qui causer !

Une fois arrivés aux Arènes, on a décidé de jouer à l'attaque d'artillerie. C'est un de nos jeux préférés, surtout ici, vu qu'il y a presque jamais personne. L'attaque d'artillerie, c'est pas un truc pour les mêmes ou pour les dégonflés. Dans la bande, on fait pas du flanc : on tire en réel, nous. Et croyez-moi, les caillasses qu'on se balance, c'est pas les cailloux blancs du Petit Poucet, ni des palets pour la marelle !

Les adultes, ils comprennent rien à ce jeu-là.

« Mais vous voulez donc vous tuer, c'est pas possible ! », qu'ils s'écrient comme ça.

Ils croient vraiment qu'on veut se faire mal pour de bon, ces naïfs ! Comme si que moi, je voudrais tuer Michaud, ou Raymond, ou Paulo ; par exemple ! En fait, on se vise pour de vrai, mais on est sûr que l'autre, il se laissera pas dégommer ! Parce que nous, on se connaît tous comme notre poche. Y'a des années qu'on joue ensemble, et il est jamais rien

arrivé. Le seul problème, c'est les passants, et les visiteurs, surtout les mômes. Alors, avant de commencer, on ratisse tous les angles des gradins et les bosquets, aux alentours, et ensuite, c'est chacun pour soi...

Ça y est, c'est parti ! J'ai balancé une sacrée pavasse dans la direction de Michaud, qui serre les fesses, derrière le premier gradin, tout en bas, au début de la rangée. C'est sa place habituelle, tout le monde le sait, parce que c'est au niveau du sol, et que ce froussard peut se débiter, en vitesse, vers les buissons tout proches, quand ça commence à chauffer. Moi, j'adore lui flanquer la pétoche, rien que pour le plaisir de le voir se trisser, en gloussant de peur, comme un poulet affolé... Paf ! un deuxième paquet, que je lui ai envoyé. Ma pavasse s'est écrasée à deux doigts de son pif, qu'il avait sorti, cette pomme, pour inspecter les environs. Je crois bien qu'il a morflé un éclat dans le blair. Je l'ai entendu faire : « Ouïe ! », de sa voix de fausset. J'attends un peu, mais je suis sûr de mon coup... Un trot de souris, un bruit de branches froissées : ça y est, Michaud-la-terreur s'est barré, comme d'habitude !

J'ai eu tort de me découvrir pour mieux voir. J'entends un sifflement menaçant : « Ssss... » Je sens un souffle sur ma joue gauche, et « boum... » ! Y'a comme une explosion terrible, derrière ma tête, sur le gradin du dessus, et je sens une brûlure dans ma nuque... Du coup, je m'accroupis à toute vitesse, malgré que ce soit trop tard... Ouf ! J'ai eu chaud ! Un centimètre plus près, et j'étais touché. Ç'aurait pu être sérieux...

Machinalement, je me passe la main sur la nuque, et alors, je prends un choc : c'est tout poisseux sur mes doigts. Je regarde ma main : oh ! la vache, mais c'est tout rouge ! Alors

je comprends que ce qui me coule dans le dos, depuis quelques secondes, c'est pas de la sueur, comme je croyais, mais du sang ! Du coup, j'ai un peu la trouille. Je suis blessé, c'est évident ! Alors, je crie aux copains :

« Eh, les gars, je suis touché !

— C'est ça ! On va certainement te croire, fait quelqu'un. »

C'est Tignasse, le grand rouquin, qui croit jamais rien de ce qu'on lui dit.

« Non c'est vrai, Tignasse ! Je suis touché, je t'assure !

— Arrête ton char, Ali, ça prend pas avec nous. Et puis, planque-toi, ou on te mouche ! »

Ça, c'est la voix de Paulo.

« Mais si, Paulo, que je crie encore plus fort, je te dis que je suis blessé ! J'ai un éclat dans la tête ! »

Mais je me découvre pas : on ne sait jamais !

« Allez, Ali, arrête de déconner, on te connaît ! », que me répond Paulo.

Au ton de sa voix, je sens qu'il est quand même inquiet. Mais comme j'ose pas sortir de ma planque, pour pas morfler, il se méfie, forcément.

Les autres ont entendu aussi. Y'a des questions de tous les côtés, mais on voit aucune tête. Ils sont prudents, les copains, et pour cause : on a tous plus d'un tour dans notre sac, et on a déjà vu tant de coups fourrés, qu'on se fie à rien, ni à personne. J'entends la voix de Frévault, le premier de classe, qui sait toujours tout sur tout :

« Eh ! les mecs ! méfiez-vous ! Ali, c'est un malin. C'est sûrement une ruse de guerre. Dieu sait quelle combine il est en train de mijoter. Restez planqués, ça vaudra mieux ! »

En attendant, le canardage a cessé, comme par enchantement. Alors, j'ai une idée géniale. Aujourd'hui, je porte une chemise blanche. D'habitude, j'ai des liquettes de couleurs. Les blanches, c'est réservé pour le dimanche, ou pour les grandes occasions. Mais, cette semaine, ma mère a pas eu le temps de laver les ordinaires. Alors elle m'a donné celle-là, en me faisant des tas de recommandations : et surtout, que je l'abîme pas, sinon gare à mes fesses ! J'ai un pincement au creux de l'estomac, en pensant à la tache de sang, dans mon dos. Oh ! là, là ! Qu'est-ce que je vais pas entendre ! Enfin, on verra bien. Pour l'instant, cette chemise blanche, elle tombe vraiment à pic. Je l'enlève en vitesse, et je l'agite, de toutes mes forces, comme si que c'était un drapeau blanc.

De tous les côtés, on a vu le signal. J'entends Matthieu qui gueule :

« Cessez le feu, les mecs ! »

Matthieu, c'est comme qui dirait notre chef. En fait, personne ne le reconnaît officiellement, mais – on sait pas trop pourquoi – tout le monde lui obéit, comme ça, sans histoires. D'abord, parce qu'il est du genre costaud, pour son âge. Mais surtout parce que c'est un vrai cerveau, ce type-là ! C'est fou ce qu'il trouve comme trucs pour se tirer d'affaire, dans les plus sales situations. Et puis, il a des tas de relations, grâce à ses parents, qui sont riches et qu'ont plein d'amis haut placés.

Par exemple, le mois dernier, c'est lui qui nous a sauvé la mise, quand on s'est retrouvés, à quatre de la bande – dont lui – au Commissariat de Police. On était dans de sales draps. Pensez donc : on s'était fait piquer en train de faucher des tomates au marché. À chaud, qu'on s'était fait gauler, comme de vulgaires amateurs, par un flic en civil ! C'était

vraiment pas de chance : nous, on connaissait par cœur la binette des trois permanents qu'étaient affectés à ce sale boulot. Mais, ce jour-là, ils en avaient mis un nouveau, qu'on avait pas encore eu le temps de repérer. Alors, crac ! au bloc, qu'on s'est retrouvés, et au trot ! C'est pas qu'on risquait la prison, vu qu'on est mineurs, mais ces trucs-là, vaut mieux pas jouer avec. Ça peut mener jusqu'au tribunal pour enfants, et même à la maison de correction. Et puis, rien que de penser à ce que j'allais prendre par ma mère – qu'allait, bien sûr, être convoquée à cause de moi – j'avais déjà la colique et, franchement, j'aurais préféré la prison !

Donc, ce jour-là, nous, les gars de la bande, on en menait pas large, sauf Matthieu. Avec son culot habituel, il a réussi à faire croire au Commissaire que les tomates qu'on avait fauchées, elles étaient abîmées, et qu'on les avait ramassées par terre pour se les balancer sur la tronche. Et ça a marché, parce qu'en nous barrant, on les avait tellement amochées, nos tomates, qu'on aurait pu en faire des confitures.

Puis, comme il trouvait qu'on ne nous libérait pas assez vite, Matthieu a exigé de téléphoner à son père. Son paternel, il est quelque chose d'important dans les services du gouvernement. Quand il a dit son nom, le Commissaire est devenu tout poli, tout gentil. Matthieu a même pu parler avec son père au téléphone. Et fallait l'entendre raconter comment qu'on nous avait traités, d'un ton à arracher des larmes à une statue ! Même que les flics, autour, ils en menaient pas large, à cause qu'ils avaient eu la main plutôt dure avec nous...

Une demi-heure plus tard, notre sauveur est arrivé. On a d'abord eu droit aux regrets et aux excuses du Commissaire, puis on a fait une sacrée virée, dans une vache de grosse bagnole officielle, avec chauffeur. Le père de Matthieu, un

grand monsieur très doux et très poli, a même tenu à nous raccompagner chacun à la porte de notre maison !

Oui, vraiment, ce Matthieu, c'est pas n'importe qui !

Mais, aujourd'hui, c'est moi qui ai la vedette. Après avoir examiné ma plaie, d'un œil critique, Matthieu a reconnu solennellement que j'étais blessé.

« Tu mériterais une décoration, qu'il a dit, avec chaleur. Bien sûr, on peut pas dire que t'es terriblement atteint, mais ç'aurait pu être sérieux, si t'avais été touché en pleine poire, par exemple. En tout cas, bravo ! T'as été très courageux ! »

Il m'a serré la main avec gravité, comme si que j'étais un mutilé de guerre. Évidemment, c'était entre nous, mais ça m'a quand même fait quelque chose. Venant du fils d'un mec important au gouvernement, ça faisait presque officiel...

Après ça, tout le monde est monté jusqu'à l'emplacement où j'aurais pu mourir : à l'extrémité du sixième gradin. Par chance, on voyait encore la trace du caillou qu'avait failli me défigurer. D'après l'entaille dans le bloc de pierre, ça devait être une fameuse pavasse ! D'ailleurs, rien qu'à voir les regards de mes copains, je me rendais compte à quel danger j'avais échappé. J'en entendais qui disaient, comme si qu'ils regrettaient que je m'en sois tiré :

« Eh ben, mon pote, il s'en est fallu d'un poil, hein ! »

Depuis, le coin est devenu un vrai lieu de pèlerinage. Quand on va aux arènes de Lutèce, c'est rare qu'il y ait pas un amateur de souvenirs historiques pour dire comme ça, avec excitation et en se passant la langue sur les lèvres :

« Eh, les mecs ! venez voir l'endroit où Ali a failli se faire péter la gueule ! Y'a encore la marque ! »

Dans ces moments-là, je me sens toujours un peu comme un ancien combattant.

SOMMAIRE

Vachement compliquée, la vie !

C'est jeudi, le jour du patronage. Mais aujourd'hui, y a pas de patro, à cause de la situation, qu'est explosive, comme ils disent, à la radio. J'aime bien le patro, mais ça m'est égal qu'y en ait pas, parce que ma mère, rapport à ce qu'elle voulait que je lui fiche la paix, elle m'a donné un peu de fric. Oh ! pas une fortune : quarante sous, mais c'est mieux que rien, parce que ma mère, elle a pas la bourse de Rothschild, comme elle dit. En faisant gaffe, j'arriverai peut-être à me payer deux ou trois attractions au jardin du Luxembourg. L'ennui, c'est que j'ai envie de tout, moi, et au Luxembourg, y a vraiment de quoi faire crever d'envie même un gosse plein aux as. En tout cas, je sais pas ce que je donnerais pour faire une partie de régates.

Les régates, vous savez pas ce que c'est ? Je vais vous expliquer.

Au milieu du jardin du Luxembourg, devant le Sénat, y a un grand bassin, avec un jet d'eau vachement haut et puissant, au centre. Pour vingt sous, on peut louer, pendant une demi-heure, un chouette bateau, avec une grande voile et une perche pour le pousser.

Le fin du fin, c'est de réussir à lui faire traverser directement le bassin, à votre voilier, sans qu'il reste coincé sous les paquets d'eau du jet central, qu'est terrible et vachement vicieux, par-dessus le marché, vu qu'il change souvent de direction, d'un seul coup, à cause du vent ! Croyez-moi, si un truc comme ça vous arrive, vous pouvez dire adieu à la traversée. Votre rafiote, il se couchera lamentablement sur le

côté, et tout le monde se foutra de votre fiole. Bref, à part le fric perdu, c'est rageant, faut bien le dire !

Au Luxembourg, y a pas que des voiliers. C'est plein d'autres attractions vachement chouettes. Mais je préfère quand même la régata. L'ennui, c'est que c'est pas bon marché, ce truc-là. Alors moi, avec le peu de fric que j'ai, je peux pas me permettre de toucher à tout, si je veux m'en payer une de traversée...

Je vais quand même aller faire un tour de Guignol, pour voir ce qu'ils donnent... Le Guignol, c'est pas terrible, en général, mais aujourd'hui, j'ai envie de me bidonner.

Mmouais... ça cassait pas trois pattes à un canard ! Et puis, c'est vachement court, ce truc-là. Un vrai scandale, une exploitation comme ça devrait pas être permis ! Bon, un coup de balançoire, histoire de me rattraper. Allez, je m'en paie deux tours, et je garde le reste pour la régata...

Voilà, hop ! Ah ! ça fait quand même du bien !

Tiens, le stand des autos tamponneuses... Allez, je m'en paie juste un tour. Plus, je peux pas, de toute façon, sinon adieu la partie de voilier !

Voilà, ça y est... Comme d'habitude, j'ai pas pu résister... Tout ce qui me restait, je l'ai claqué pour cette saleté d'autos

tamponneuses ! Je suis comme ça, moi... Je sais pas m'arrêter !

En fait, tout ça, c'est la faute à la destinée, comme dit ma mère. Après tout, j'aurais pu naître dans une famille riche, comme ce petit crâneur qui se pavane, là-bas, près de la pièce d'eau, sa perche à la main... Pffuh ! Chochotte ! Regardez-moi ça comme on pose ! Faut dire aussi qu'il est sapé comme un amiral, ce môme ! Oh ! la vache, drôlement chouette son costume marin ! Mon rêve !

Quel âge qu'il peut bien avoir, ce nabab ? Sept ans, à tout casser. Et quel luxe, pour son âge ! Des pompes vernies toutes noires qu'il a, ce mec, et une vraie montre-bracelet d'adulte – même qu'elle est trop grande pour son poignet et que ça fait drôlement tarte ! Oh ! il a aussi un stylo – un vrai, de grande personne ! – et un couteau, avec une chaîne nickelée, à sa ceinture...

J'ai largement eu le temps de tout voir, parce que ce petit gommeux, quand il a remarqué que je biglais vers lui, il s'est assis sur la margelle du bassin et il a sorti toute son artillerie. Je sais bien que c'est pour me faire bisquer, mais il perd son temps. Je prends mon air le plus indifférent que je peux. Je le regarde à peine, pour bien lui montrer que, s'il a voulu m'en foutre plein la vue, eh ben, c'est raté !

Oh ! dis donc, il a aussi un mouchoir brodé, avec des initiales, et un calepin à couverture de moleskine noire, comme ceux que j'ai vus chez la libraire de la rue Monge ! Quel veinard, ce mec ! C'est pas ma maternelle qui pourrait

m'acheter des trucs pareils, avec sa paye de femme de ménage...

Surtout qu'elle est toute seule, ma mère, vu que papa, il est encore parti, on sait pas où... De toute façon, même quand il est là, ça change rien, côté fric, vu qu'il a plus de travail, mon père...

Faut voir avec quel culot il me regarde, ce richard de même ! Faut dire qu'à côté de lui, j'ai vraiment l'air d'un clodo, avec mes godasses qui bâillent, et mes chaussettes en accordéon, qui tombent par-dessus. Sans parler de ma culotte courte, qu'a même plus de couleurs, à force de lavages ; et en plus, elle est trop large, vu que c'était celle du gros Dupieux, qu'a un an de plus que moi. Sa mère, qu'est plus aisée que la mienne, elle lui refile toujours les frusques usées de son boudin de fils :

« Pour que le vôtre ait quelque chose à se mettre, qu'elle fait comme ça, avec sa tronche de bonne sœur de charité ! »

Moi, j'ai horreur de porter les frusques des autres, mais j'ai pas le choix, vu que mes parents, ils sont fauchés comme les blés...

Bon, que je me dis, ce gommeux, il est riche, d'accord, mais, après tout, c'est rien qu'un même comme mézigue, quoi ! Il est même plus jeune que moi, d'un ou deux ans au moins. Alors, pour lui montrer que, malgré tout son cirque – qui m'a pas spécialement impressionné, soit dit en passant – moi je suis pas du genre rancunier, je vais lui parler, à ce petit, de mon ton autoritaire, que je sais prendre quand il faut. Même que, dans la bande, ça fait souvent de l'effet, surtout quand Matthieu est pas là...

Par prudence, je reste quand même à un mètre, un mètre cinquante, pour pas morfler, au cas ou le richard, il serait

du genre hargneux, et je lui dis, comme ça, d'un air décontracté :

« Eh, petit, tu crèches dans le coin ?

— ... »

Quel bêcheur ! Il répond même pas, ce malpoli ! Mais je vais pas me dégonfler pour si peu !

« Alors, nabab, comment que tu t'appelles ? »

Cette fois, non seulement il daigne pas piper un mot, ce prétentieux, mais, en plus, le voilà qui court se réfugier dans les jupes de sa mère : une grande dame en blanc, avec une voilette et des gants, longs jusqu'aux coudes, qu'est assise tout près du bassin, sur une chaise payante, à l'écart des autres gens. Je vois le morveux qui me montre du doigt, en tapant du pied par terre, comme si qu'il piquait une colère. Je sais pas ce qu'il lui dit, à sa maternelle, ce sale môme, mais ça doit pas être piqué des hannetons, à voir l'air vachement sévère qu'elle a, en me regardant, la bonne femme. Même que ça m'impressionne un peu... Elle secoue son menton dans ma direction, comme ça, en faisant un : « Hon ! » méprisant, comme si que je suis un rat crevé, ou un vieux papier qui traîne dans le caniveau, et elle s'en va en traînant son petit singe, qui en profite pour me tirer la langue ! Pffuh ! ça me dégoûte ! J'aime mieux laisser tomber...

Pour changer d'air, je vais m'asseoir sur un banc, de l'autre côté de la pièce d'eau des régates. Faute de pouvoir m'en offrir une partie, je vais regarder les autres. J'espère qu'ils se feront tous couler, sous le jet d'eau, et que les joueurs crèveront de rage en voyant leur rafirot couché comme une chemise dans une lessiveuse, ou complètement retourné, avec la coque en l'air ! Aaah ! ça leur fera les pieds !

Merde ! y avait un Allemand sur mon banc, et je l'ai pas vu... Allez, hop ! Je file en douce !

Trop tard : il m'a repéré ! Non, mais je rêve ! C'est à moi qu'il parle, ce *Chleuh* ? Il me manquait plus que ça !

Le *Fridolin*, il me raconte qu'il a un enfant du même âge que moi, et que je lui ressemble beaucoup. Je suis plutôt vexé de ressembler à un enfant *Boche* ! D'un autre côté, il faut reconnaître que cet Allemand-là, il a pas une trop sale tête, comme y en a. Mais quand même, je me méfie. Après tout, c'est un ennemi, un occupant ! Je bigle, en douce, sur ses galons. Je m'y connais pas beaucoup dans leurs grades, mais je crois bien que c'est un officier...

Et voilà que, d'un seul coup, il me sourit, l'Allemand ! Mettez-vous à ma place : je m'y attendais pas, moi ! Du coup, je repense, dans ma tête, à tout ce qu'on a à leur reprocher aux *Frisés*. Et c'est vrai que c'est des envahisseurs, des brutes, des tueurs même ! En plus, comme dit le plombier de la patronne de ma mère – qui fait de la résistance – les officiers, ils sont encore plus froids, plus durs et plus cruels que les simples soldats allemands...

C'est drôle, mon *Boche* à moi, il me fait pas cet effet-là. Et ça m'embête vachement, parce que je sais pas quoi faire, ni quoi lui dire, à ce type... Lui, il arrête pas de parler. J'ai comme l'impression qu'il cherche à m'embarlificoter dans son baratin sucré ! Il dit que, dans sa ville – dont je comprends même pas le nom – y a aussi un parc d'attractions, mais moins grand et moins beau que le Jardin du Luxembourg, avec un bassin où qu'on pousse des voiliers, comme ici. Il dit aussi qu'il a hâte que la guerre elle soit finie, pour retourner là-bas et jouer aux régates avec son fils...

Moi, ça me fait tout drôle de l'entendre parler comme ça. Ça colle pas du tout avec ce qu'on m'a toujours dit sur les officiers *Boches*. En plus, celui-là, qu'est un assassin – d'après les adultes, les *Boches* c'est tous des assassins, surtout les officiers –, eh ben, mon *Boche* à moi, lui, il fait des parties de voilier avec son fils ! Non, mais vous vous rendez compte !

C'est pas possible ! Non, mais, qu'est-ce qu'il m'arrive ? Tout, mais pas ça ! Voilà-t-il pas que le type se lève, me prend la main, sans me demander mon avis, et m'emmène jusqu'au kiosque des voiliers !

« Viens, petit, qu'il fait comme ça, on va faire une partie tous les deux ! »

Fffuh ! J'ai les jambes en coton... Je suis coincé... J'ose pas faire un esclandre, ou me sauver... Pourtant, une régates, habituellement je suis pas du genre à cracher dessus. Mais faire ça avec un *Fritz*, quand même, ça me serait jamais venu à l'idée ! Je sais plus où j'en suis, moi... En plus, j'en mène pas large. Si mes copains me voyaient, pour sûr qu'ils comprendraient pas !

Au fond, je voudrais bien trouver une solution pour pouvoir accepter, parce que j'ai drôlement envie de la faire, ma traversée du bassin, et je commence à le trouver plutôt sympa, l'Allemand ! Par contre, j'aime pas du tout – oh ! mais alors, pas du tout – les mines du loueur de voiliers et ses sourires, comme pour dire qu'il a tout compris et qu'on la lui fait pas... Mais qu'est-ce qu'il est en train de s'imaginer, ce vieux schnock, dans sa tronche pourrie ? Pour sûr qu'il pense que je suis comme lui : un sale collabo !

Maintenant, y a des gens qui me regardent... Ça me fout un coup à l'estomac. On voit qu'ils pensent exactement

pareil que le type des voiliers. Sauf qu'eux, c'est pas des collaborateurs comme ce salaud-là ! Y'a qu'à voir leurs yeux et leurs signes de tête méprisants dans ma direction pour être au parfum !

À la fin, il a compris, l'Allemand. C'est même lui qui m'a sauvé la mise en me laissant faire ma partie de voilier tout seul. Il a payé pour la location du bateau, il me l'a mis dans les bras, puis il m'a dit, comme ça, avec un grand sourire :

« Allez, vas-y, et amuse-toi bien ! Moi, je retourne m'asseoir sur mon banc. On voit tout aussi bien de là-bas, tu sais ! »

Du coup, je me suis tapé quatre parties ! Deux heures de navigation qu'il m'a payées mon Allemand ! Jamais une chose pareille m'était arrivée !

Revenu à notre banc, je pose au type toutes les questions qui me turlupinent :

« Pourquoi que vous nous avez attaqués, en quarante ? C'est vrai que vous tuez des femmes et des enfants ? Vous aimez Hitler, vous ? »

Et il me répond, l'Allemand, des choses que j'aurais jamais cru qu'un *Boche* pourrait dire, surtout un officier. Et d'abord, qu'il aime pas Hitler. Pour lui, ce sale type, c'est un dictateur qu'est loin d'avoir la confiance de tout le peuple allemand. Puis il a m'a sorti quelque chose comme ça :

« Crois-moi, petit, c'est un grand malheur que les peuples se dressent les uns contre les autres. Les vrais coupables, ce n'est ni ton papa, ni moi : nous on est des victimes, parce qu'on est obligés d'aller se battre pour satisfaire les caprices et les ambitions de dirigeants mauvais... »

Il a continué à me parler en me raccompagnant jusqu'à la grille d'entrée du Luxembourg. Je me rendais même plus

compte que je marchais à côté d'un officier allemand... Les gens pouvaient toujours me regarder, avec des yeux de merlan frit, maintenant ça m'était égal... Même si je comprenais pas tout, j'aimais bien ce qu'il me disait, cet allemand : c'était gentil et généreux. À un moment, j'ai même failli chialer comme un môme, mais je me suis retenu. Avant de me quitter, il a glissé quelque chose dans une enveloppe qu'il m'a donnée après l'avoir collée. Il m'a demandé de ne pas l'ouvrir, mais de la remettre à ma mère. Il avait l'air très ému. Il m'a dit comme ça :

« Tu permets que je t'embrasse, petit ? »

J'ai pas osé refuser. Après ça, il a ajouté, très vite, presque à voix basse :

« On ne se reverra sans doute jamais plus. Mais prends courage, mon garçon, la guerre va bientôt se terminer. Ce cauchemar finira et la paix reviendra. »

Il m'a pris la tête à deux mains et il m'a regardé, droit dans les yeux... C'est drôle, son regard était très doux, plus doux que celui de papa... On aurait dit monsieur le curé, qu'est bon comme le bon pain !

« Tu crois au bon Dieu, petit ?, qu'il m'a encore demandé l'Allemand.

— Oui, Monsieur, que je lui ai répondu.

— Alors, prie-le avec moi, pour qu'il arrête cette tragédie, pour que les hommes réapprennent à s'aimer les uns les autres au lieu de s'entretuer pour des mensonges. »

Ça y est, il est parti... Je me sens tout drôle... En repensant à tout ce qui vient de m'arriver, je me demande

comment ils vont prendre ça, mes copains, quand je leur raconterai... Pour sûr qu'ils me croiront pas ! Ou alors, ils vont me prendre pour une lopette qu'a léché le cul d'un *Boche* pour quelques parties de régates... D'ailleurs, finalement, je leur raconterai rien du tout...

Je sais vraiment plus où j'en suis...

Sur le chemin de la maison, je repense à l'enveloppe. Je tiens le coup jusqu'au boulevard Saint-Germain. Mais, arrivé à la hauteur du cinéma *Le Cluny*, j'en peux plus et j'ouvre le truc.

Dedans, y a des gros billets, du genre de ceux que maman elle planque sous les piles de drap, dans l'armoire de sa chambre : une vraie fortune !

Décidément, c'est vachement compliqué, la vie !

SOMMAIRE

Les Questions idiotes

On est en pleine insurrection. C'est comme ça que les adultes appellent ce qui se passe dans Paris, ces jours-ci. Incroyable, mais vrai : les civils français foutent les *Boches* dehors. Le débarquement a réussi, les Alliés approchent. Et nous, les Parisiens, on se prépare à l'assaut final contre l'occupant. Depuis quelques jours, y a presque plus d'Allemands à l'horizon. Par contre, dans les rues, on voit passer, à toute vitesse, des tractions avant noires avec plein de F.F.I. armés sur les marchepieds.

Moi, je comprenais rien à ces initiales, alors on m'a expliqué :

« Ça veut dire « Forces françaises de l'intérieur ». C'est l'armée secrète de De Gaulle, le libérateur de la France, qui s'est sauvé à Londres, en quarante, parce qu'il refusait de collaborer avec les *Boches*. Et, tu vas voir, il va bientôt venir à Paris en triomphateur ! »

Comme tous les Français patriotes, on écoute la BBC anglaise en cachette, au volume le plus faible, l'oreille collée au poste ; même que c'est vachement dur de comprendre, parce qu'en plus, c'est brouillé. J'aime bien l'indicatif : « Dong, dong, dong, dong... Dong, dong, dong, dong... » Puis la voix du speaker, comme on dit, en *Angliche* : « Ici, Londres, les Français parlent aux Français ! »

Y a plein de nouvelles sur la raclée qu'ils prennent, les Allemands. On appelle ça la « débâcle allemande ». Les Alliés approchent, maintenant c'est sûr ! N'empêche que les défaitistes, ils veulent pas y croire. Forcément, eux, ils ont

la trouille d'écouter la BBC, parce que c'est interdit. Alors, ils ont que les informations de la radio officielle, qu'est vendue aux collaborateurs : ceux du gouvernement de Vichy. Rien que des bobards qu'ils racontent, ces lâches, ces traîtres à la Patrie. Comme dit le refrain qu'on entend souvent dans les programmes en français de la BBC : « Radio-Paris ment ! Radio Paris ment ! Radio-Paris est allemand ! »...

Je m'étonne qu'on puisse être pour les Allemands. Les *Boches*, c'est des envahisseurs, des tueurs. D'abord, qu'est-ce qu'ils sont venus faire ici, dans un pays qu'est même pas le leur ? Ils avaient qu'à rester chez eux. Nous, on les avait pas sonnés, non ? Et puis, qu'est-ce qu'on leur a fait, aux Allemands, nous, pour qu'ils nous attaquent ?

Quand je pense à la déclaration de guerre – dont je me rappelle pas, parce que j'étais trop petit à l'époque –, ça me fait la même impression que le jour où Lulu, le fils du bougnat, il m'a attaqué pour la première fois : comme ça, sans raison, et en traître, par-dessus le marché ! Je causais avec Léonie, ma petite copine, la fille de l'épicière. Alors, d'un seul coup, il s'est amené par-derrière, ce sagouin. Il m'a passé le bras sous le menton, et il s'est mis à me serrer le kiki, fort, mais fort ! Même que j'ai failli être étouffé. C'est qu'il allait avoir quinze ans, le Lulu, et moi, à l'époque, j'en avais huit... Alors, bien sûr, c'est facile de gagner, à la déloyale, en tombant, sans prévenir, sur le dos d'un plus faible ! C'est exactement comme ça qu'ils ont fait, les Allemands, quand ils ont envahi la France. Alors, comme de juste, nous on peut pas les blairer. C'est normal. Les *Boches*, qu'on les appelle. Même que c'est la pire des injures qu'on se balance, entre bandes rivales, quand on veut vraiment mettre le paquet :

« Va donc, eh, sale *Boche* ! »

Et vous pouvez me faire confiance : ça fait des ravages !

Moi, j'admire les Résistants, surtout ceux que la radio des collabos, elle appelle des terroristes. C'est mes héros préférés. Dans mes rêves, je me vois en train de porter la dynamite que ces courageux combattants vont poser sous les ponts, ou sur les voies de chemin de fer... Je vais même jusqu'à cacher leurs armes et leurs munitions, dans la cave de mon immeuble, ou dans les planques de notre bande, aux Arènes...

En fait, la guerre, je m'en souviens pas très bien. À Paris, on a été plutôt peignards. Mis à part une bombe perdue, par-ci par-là, et les contrôles des patrouilles allemandes, on avait du mal à croire qu'on était en guerre. Y'a que de l'Insurrection que je me rappelle, parce que ça pétait des flammes de partout, et de la Libération, à cause de l'arrivée des Alliés avec leurs chars d'assaut.

Un truc pareil, c'est pas possible de l'oublier. Ils sont arrivés au petit matin, comme ça, d'un seul coup, les Alliés, les « libérateurs », comme on les appelait. C'est la concierge qu'est venue nous annoncer la nouvelle. Elle criait en tapant dans la porte, comme une folle :

« Madame Miranda, Madame Miranda, venez vite ! Les Anglais arrivent ! Ils vont passer dans la rue des Écoles. »

Rue des Écoles, que je me dis, mais c'est en bas de chez nous ! Et que je cavale, avec ma liquette en dehors de la culotte, tellement que je veux faire vite. Tant pis pour les pompes : je suis en chaussons, mais pour sûr que ma mère, elle osera pas râler devant tout le monde. Et puis, c'est la Libération, quoi !

Dehors, quel spectacle ! C'est noir de monde, partout. Alors moi, je grimpe sur un bec de gaz, et qu'est ce que je vois ? Sur toute la largeur de la rue des Écoles, y a une colonne de blindés qui progresse vers nous, lentement, mais alors tellement lentement, qu'on croirait un film au ralenti... J'entends un type qui crie

« Les Anglais, voilà les Anglais !

— Mais non c'est des Français ! », que crie un autre.

Finalement, un mec qu'avait l'air de s'y connaître nous a expliqué que c'étaient les troupes de Leclerc, qu'avaient obtenu d'entrer les premières dans Paris, mais que les *Angliches* et les *Amerlocks*, ils suivaient juste derrière...

Maintenant, ils sont là, en face de nous. Un vrai délire ! On est des milliers à hurler. On monte à l'assaut des chars d'assaut. Les barrages sont rompus. La colonne blindée est stoppée. Des grappes de gens escaladent les tanks, jettent des fleurs sur les glorieux combattants. Y'en a même qui arrachent un chef de char de sa tourelle, pour le porter en triomphe sur leurs épaules... Les soldats rient et pleurent en même temps. Ils se laissent embrasser par tout le monde. Ils nous distribuent des rations militaires. Et c'est la ruée sur les boîtes de corned-beef, les chewing-gums et, surtout les cigarettes américaines !

Je ne me lasse pas de contempler ces héros. Leurs visages sont tellement noirs de crasse et de suie, qu'au début, on les a pris pour des Sénégalais. Des Sénégalais, moi j'en ai pas encore vu. Mais le type de tout à l'heure, qu'a l'air de tout connaître, nous dit qu'ils servent dans un régiment spécial. Paraît qu'ils sont très braves et tellement terribles au combat, que les *Boches* en avaient une trouille bleue, à preuve qu'ils détalait comme des lapins dès qu'ils en apercevaient un à

l'horizon... Dans mes rêves militaires, j'ai toujours aimé m'imaginer les *Boches* en train de fuir à toutes jambes, poursuivis par de grands diables noirs, armés jusqu'à leurs dents éclatantes, et roulant, sous le casque, des gros yeux terribles. C'est toujours ainsi que je me représente les Sénégalais...

Tiens, où est donc passée ma mère ? Dans ce ramdam, je l'ai complètement perdue de vue. Je suis un peu inquiet... Ouf, la voilà ! Je l'aperçois sur le trottoir d'en face, juste devant le Café des Carmes, au premier rang d'un cercle de gens. Au centre de ce groupe, y a un grand type : un colosse, à ce qu'il me paraît. C'est un chef de char... Je l'ai reconnu à son équipement. Il a enlevé son casque et ses lunettes de protection. Je me rends compte à quel point il est sale en voyant les traces claires sur la peau, à l'emplacement des ventouses en caoutchouc de la monture... Une femme tend une serviette au soldat et maman tient une cuvette pleine d'eau. Je regarde le visage de ma mère, et ça me fait un drôle d'effet : on dirait une sainte, comme sur les images pieuses. Je l'ai encore jamais vue comme ça, mais j'ai pas besoin de me fatiguer les méninges pour savoir qui elle regarde, ma mère. Y'a qu'à suivre ses yeux : ils quittent pas le visage du héros, qu'est occupé, pour l'heure, à se débarbouiller de la suie du trajet, et qui rit de toutes ses dents, grandes et blanches comme celles des Sénégalais...

Je réussis à traverser la foule et à parvenir jusqu'au groupe, juste au moment où ma mère s'en va avec le soldat. J'aime pas les rires de ses copains ni les regards des gens, tout autour... Enfin, elle s'aperçoit que j'existe, ma mère :

« Reste ici, mon chéri, qu'elle me dit comme ça – avec une gentillesse qu'est pas tellement courante chez elle – je

vais à la maison avec monsieur. Je n'en ai pas pour longtemps, tu sais... »

Elle hésite un peu – ça, je le sens bien – puis elle ajoute :

« Je vais seulement lui montrer quelques photos et lui offrir un petit souvenir. »

À ce moment, le soldat s'approche de moi. Il pose sa main énorme sur ma tête et demande à maman :

« C'est votre fils ?

— Oui, qu'elle fait ma mère, d'une drôle de voix toute douce, qui m'agace.

— Un beau brin de garçon ! »

Et il me défrise avec énergie.

Je suis bien un peu inquiet de ce que maman aille à la maison avec le géant, mais je crève de fierté de ce qu'un héros de la guerre me caresse la tête. Du coup, je me souviens des explications du maître, à l'école, un jour de leçon d'histoire. À l'époque, on étudiait les campagnes de Napoléon. Pour nous montrer à quel point l'empereur était populaire parmi ses soldats, qui l'adoraient, le maître nous expliquait que Napoléon pinçait parfois l'oreille à ses hussards, et que ça émotionnait drôlement ces braves. Il paraît même que, bien des années plus tard, la larme à l'œil, ils racontaient encore à leurs petits enfants le geste historique du célèbre général.

Les gosses de la classe, ils avaient trouvé ça complètement tarte. Moi pas. Je me demandais seulement pourquoi ils étaient tellement émus, les hussards, que l'empereur leur fasse ce truc-là...

Aujourd'hui, je suis certainement le seul à comprendre ce qu'ils pouvaient ressentir. J'ai qu'à fermer les yeux, revoir l'armoire à glace, en tenue de combat, me souvenir du contact, énergique et affectueux, des gros doigts du héros

dans mes cheveux, et c'est comme s'il me disait, à la manière de Bonaparte :

« Plus tard, tu pourras dire : « J'étais à la Libération de Paris ! ».

C'est au début du printemps de 1945 qu'elle est revenue, Simone Rosenbaum, la fille de la blanchisseuse. Moi, je croyais qu'on allait faire une fête à tout casser, en l'honneur de son retour de la campagne. Je m'attendais à une réception monstre, à un arc de triomphe, à quelque chose de formidable, quoi ! Au lieu de ça, rien. Les adultes avaient un air constipé. Ils regardaient la Simone, par en dessous, d'une drôle de manière...

Sans parler de monsieur Chaussier, notre voisin du dessous, celui qui rouspète tout le temps après moi, parce que je fais rouler des billes sur le plancher – je peux tout de même pas les envelopper dans du coton, mes billes ! – eh bien, monsieur Chaussier, tout ce qu'il a trouvé à dire, c'est :

« Qu'est-ce qu'on y peut, nous ? C'est les Allemands qui sont coupables, et le gouvernement de Vichy. On pouvait tout de même pas se faire tuer tous pour les sauver, ces juifs ! »

Y'en a qui disent qu'il est pire que les *Chleuhs*, ce Chaussier, et que c'est un antisémite. Antisémite, je sais pas trop ce que ça veut dire, sauf que ça a rapport avec les juifs, mais ça lui va drôlement bien, à ce type. Et puis, ça me rappelle les mites, qui bouffent les robes de maman. Même que ces bestioles, elles lui font dire des vaches de gros mots, à ma maternelle, et qu'à cause d'elles, ça pue le médicament

dans toute la baraque, vu que ma mère, elle en fout partout de sa saloperie de naphthaline ! Bref, ce Chaussier, moi je peux positivement pas le piffer. D'ailleurs, il pourrait bien être une mite, avec ses petites fesses pincées de gratte-papier miteux et sa façon de marcher comme un insecte qui rase les murs...

Donc, voilà la fille des Rosenbaum qui revient. Je lui ai dit, de mon ton le plus aimable :

« Bonjour Simone ! »

Et c'est à peine si elle a répondu...

Elle est grande, Simone. Elle a dix-sept ans. Elle est pas belle et elle est renfermée. Faut dire qu'elle a beaucoup souffert. Et puis, elle a plus de parents, vu qu'ils sont morts à Auschwitz. Il paraît qu'on les a brûlés dans des fours crématoires. Le mot de crématoire, ça me fait tout drôle. J'ai honte de le dire, mais ça me fait penser à de la crème. Alors je m'imagine une chose horrible : de la bouillie d'êtres humains ! Et je me dis que si maman et papa avaient été juifs, les *Boches* ils en auraient peut-être fait de la bouillie, comme pour les parents de Simone, et, du coup, je me mets à chialer. Alors on m'engueule :

« Tu n'as pas honte. C'est elle qui devrait pleurer. Va-t-en d'ici, petit imbécile ! »

C'est vrai qu'elle pleure pas, Simone. Elle a toujours les yeux secs. D'ailleurs, ils disent jamais rien, ses yeux. Déjà, avant qu'on déporte les juifs, elle était comme ça, un peu surnoise et pas causante pour deux ronds. Quand les juifs ont été obligés de porter l'étoile, elle on l'a presque plus jamais vue dans la rue. J'en avais pitié, bien sûr, mais je peux pas dire que je l'aimais bien. À vrai dire, elle m'horripilait plutôt, mais vraiment, je sais pas pourquoi !

Simone est montée, raide comme un piquet, jusqu'à son appartement, qu'est juste au-dessus du nôtre. Derrière elle, y avait toutes les bonnes femmes de l'immeuble, plus des voisines d'à côté, comme des pleureuses d'enterrement. Et ça caquetait, ça soupirait... Elles ont eu du mal à ouvrir la porte, qu'était condamnée depuis des années. Quand elles sont rentrées à l'intérieur, y a d'abord eu un silence, puis les bonnes femmes se sont remises à blablater toutes en même temps :

« Si c'est pas malheureux, tout de même... Cette pauvre fille !

— Se retrouver comme ça, toute seule dans la vie, si jeune, et après un tel drame ! Vous vous rendez compte !

— Si je me rends compte !

— Et tout ça à cause de leur sale guerre et de ces maudits nazis !

— Chut ! taisez-vous ! Ne prononcez plus jamais ce mot-là devant elle. Vous ne vous rendez pas compte de ce que ça peut lui faire !

— Pauvre petite ! »

SOMMAIRE

Un sacré poussin

Vu de la route qui lui fait face, l'Institut du Sacré-Cœur ressemble à une immense poule rousse stylisée, ses deux ailes déployées, comme pour protéger la couvée piailleuse des poussins gris qui courent en tous sens dans son giron démesuré.

Lorsqu'on arrive à pied d'œuvre, on comprend l'illusion. Imaginez une haute chapelle, à allure de mini-cathédrale ogivale, surmontée d'une immense statue du Sacré-Cœur et flanquée de deux longues ailes de bâtiments rectilignes en briques rouges : et vous avez la poule.

Quant aux poussins, ils sont là, devant vous, criards, tondu – à cause des poux ! – et tous identiquement affublés du costume folklorique de l'établissement : le tablier gris. Cet uniforme lugubre, obligatoire, quelles que soient les circonstances – pour le dimanche, il y a le tablier gris du dimanche – recouvre cette ribambelle de marmots d'un suaire navrant d'uniformité.

Au premier coup d'œil, tous se ressemblent pitoyablement. Mais ce n'est là qu'une erreur d'optique, due à la distance. Approchez-vous discrètement, détaillez, une à une, ces boules de jeunes bagnards, et vous changerez d'avis. Impossible de les confondre. Chacun de ces apaches a sa tête bien à lui, ses traits inimitables.

Tenez, observez donc ce petit groupe, là-bas : trois tabliers gris qui tiennent conciliabule, près du gros tilleul attendant au mur d'enceinte, non loin du bois proche, à l'abri du mur de béton des toilettes fraîchement construites. Ne sursautez

pas : malgré les apparences, je n'ai pas menti, en disant, plus haut, que nulle tête ne ressemble à sa voisine. Ces deux-là, côte à côte, semblent m'infliger un cinglant démenti, penserez-vous. En fait, il s'agit d'une glorieuse exception, aussi rare, peut-être, que l'équivalent phonétique de leur nom dans la langue française. Ce sont les Deuzelle. Je ne plaisante pas, il ne s'agit pas d'un surnom. Deuzelle est le vrai nom de famille de ces vrais jumeaux, inséparables, quasiment impossibles à distinguer l'un de l'autre, véritable désespoir des éducateurs. D'autant que leurs parents, facétieux, les ont dotés de deux prénoms aussi sournoisement géminés que leur patronyme, et aussi évocateurs de leur surnom de deux *l* que leurs corps maigrichons presque toujours accolés. Au point qu'interpellé en l'absence de son jumeau, l'infortuné s'entend invariablement demander :

« Voyons, êtes-vous Jean-Paul, ou Jean-Pierre ? »

Quant au troisième larron de notre groupuscule, ou plutôt, on peut bien le dire – si vous me passez l'expression – le troisième jumeau, peut-être l'avez-vous deviné : c'est moi. Car, à défaut d'avoir quelque ressemblance que ce soit, avec l'un ou l'autre des Deuzelle, je suis leur inséparable. Non que je me sois entiché des deux : en ce qui me concerne, je ne raffole que de Jean-Pierre. Et, vous pouvez me croire : ce n'est pas moi qui me tromperais sur leur véritable identité, comme ces bonnes sœurs stupides et ces surveillants bornés ! Le moyen de confondre la peau blanche et fine de Jean-Pierre, son regard rêveur et tendre, avec la peau ingrate et desséchée et le regard terne de son double ! Mais, peut-être, seule l'affection sait-elle percevoir des signes aussi infimes...

Car – on l’aura sans doute compris – je suis épris de Jean-Pierre. Et mon sort est triste, car les jumeaux, je l’ai dit, sont inséparables. Et il me faut bien, pour approcher celui qui fait battre mon cœur, supporter la présence intrusive de l’autre. Mon inclination têtue pour ma moitié de « Deuzelle » n’est bien entendu pas passée inaperçue de mes camarades, et leur méchanceté n’a pas manqué d’imagination : « l’e-deux l », qu’ils m’appellent... C’est vraiment malin !

« Tiens ! qu’ils disent, quand ils me voient avec Jean-Pierre, voilà l’« e-Deuzelle » !

Avouez que c’est complètement idiot ! Et le Poirier qui s’y met aussi, maintenant !

« Attrape ça, grosse poire ! »

Vlan ! Je viens de lui refiler un coup de pied bien saqué dans les jambes, à ce gros plein de soupe de Poirier. Un nom prédestiné qu’il porte, celui-là. Faut dire qu’il fait vraiment penser à une poire, avec son gros train, ses petites guiboles, ses épaules étroites surmontées d’une toute petite tête, au bout d’un cou de poulet maigre à faire peur !

Ils peuvent bien se foutre de ma fiolle, les copains, je m’en balance. Je ferais n’importe quoi pour être avec mon Jean-Pierre. L’ennui, c’est que je dois aussi faire bonne figure à l’autre Deuzelle. Moi, d’habitude, je sais pas cacher ce que je pense, mais, pour le coup, j’y arrive, parce que, de toute façon, j’ai pas le choix.

Ce qui m’agace, dans l’affaire, c’est que je sais pas du tout quels sont, au juste, ses sentiments pour moi, à Jean-Pierre. Bien sûr, il me sourit quand je lui souris. Il se laisse frôler les mains en douce, dans les rangs, ou dans les coins tranquilles, quand son double a un instant de distraction. Mais

il me semble qu'il fait ça comme il ferait n'importe quoi d'autre.

Une fois, j'ai été malade et je suis resté quinze jours à l'infirmerie. J'étais sûr qu'il viendrait me voir. Cent fois j'avais imaginé la scène : moi, tout faible dans mon lit, arborant crânement un pâle sourire, et lui, se jetant sur moi avec fougue, m'embrassant même peut-être... Et, à chaque fois que j'y pensais, je chialais presque d'émotion. Mais au lieu de ça, rien, pas un signe, même pas un petit billet, comme je lui en griffonnais parfois, du moins, au début, parce qu'ensuite, j'ai dû arrêter, vu que je m'en suis fait piquer un par la maîtresse. Même que tout l'Institut s'est foutu de moi, parce que cette saleté, elle a lu mes mots doux à toute la classe !

Donc, pas de visite de mon copain. J'étais désespéré, mais je lui ai pas montré, à Jean-Pierre. Plus tard, quand je lui ai demandé pourquoi il m'avait laissé tomber comme ça, quand j'étais malade, tout ce qu'il a trouvé à me dire, cette pomme, c'est que les visites à l'infirmerie, c'est interdit aux pensionnaires. Je sais bien que c'est interdit, mais moi, si ç'avait été lui qu'aurait été malade, j'aurais escaladé un mur de dix mètres pour venir le voir. Au fond, ce gars-là, c'est un timide, alors il ose pas se déclarer avec moi, quoi...

En tout cas, heureusement que je l'ai, mon Jean-Pierre. Son amitié, elle me console un peu de l'absence de ma mère. Celle-là, je lui en veux à mort. La vache ! Me foutre en pension après la guerre. Elle a profité de ce que mon père l'a plaquée définitivement, pour me coller ici. Ah ! Je m'en souviendrai de ce départ de mon père. Pourtant, c'était pas la première fois qu'ils s'enguirlandaient, elle et lui. Mais là, ça a vraiment dépassé tout ce que j'avais vu, les fois d'avant. Ils se sont même battus. Moi, j'étais au lit dans ma chambre

– qu’est juste à côté de la salle à manger – et j’ai tout entendu. J’ai eu vachement peur, surtout à cause des hurlements. Ma mère, comme d’habitude, elle se plaignait qu’elle en avait marre d’être seule tout le temps. Elle criait, comme ça, qu’elle était sûre qu’elle était cocue. À l’époque, je savais pas au juste ce que ça voulait dire, ce mot-là. Je savais seulement que c’est une injure très vilaine et qu’en général, quand les adultes se disent ça, aussitôt il y a de la bagarre ! Après cette scène, mon père, il a tapé ma mère... Il aurait pas dû, mais faut dire aussi qu’elle est vachement emmerdante, quand elle s’y met, ma maternelle, et ça m’étonne pas que mon père il se soit souvent foutu en boule contre elle, parce que moi aussi elle me fait cet effet-là !

C’est vrai que mon père il était pas souvent à la maison, et, quand il venait, c’était presque toujours avec des amis kabyles. Ils écoutaient sans arrêt des chansons arabes et ils parlaient, des heures et des heures. Et ça nous agaçait, maman et moi, vu que cette langue, nous on y comprenait rien.

Finalement, il est jamais revenu, mon père. Pendant des semaines, ma mère, elle a pleuré, mais pleuré, comme c’est pas croyable ! Tous les soirs, elle allait dans la rue, pour attendre mon père. Elle était sûre qu’il reviendrait. Elle disait qu’elle pouvait pas se passer de lui, qu’elle l’avait dans la peau, et bien d’autres choses encore, qui me faisaient pleurer comme une fontaine...

Puis un jour, comme ça, subitement, elle s’est calmée. Elle a recommencé à manger bien, à s’habiller avec élégance, et même à se maquiller. Au début, j’étais rudement content, parce qu’elle avait l’air guérie, presque heureuse, et qu’elle était drôlement gentille avec moi. Elle me payait

des gâteaux, des glaces, et tout et tout. En plus, elle m'envoyait souvent au cinéma, après l'école.

Une fois, pourtant, j'ai pas eu envie d'y aller au cinéma. Je lui ai dit que je préférais rester à la maison. Elle a d'abord insisté, et ça m'a paru louche. Puis, comme je m'entêtais, elle s'est mise à m'engueuler comme avant. Alors, j'ai compris qu'elle voulait être seule, parce qu'elle avait un type...

Je suis pas du genre idiot, mais, cette fois, j'avais eu du mal à comprendre. Pourtant, j'aurais dû avoir l'expérience. Ma mère, elle peut pas rester seule. Elle a besoin d'un ami, comme elle dit. Même moi, qui suis son fils, je lui suffis pas. J'ai beau lui répéter que je l'aime, que, quand je serai grand, je resterai toujours près d'elle pour l'aider, la protéger et lui donner de l'argent, ça sert à rien.

En tout cas, pour ce qui est des nouveaux types de ma mère, je connais l'histoire par cœur. Ça commence toujours par un entretien sérieux, du genre :

« Mon chéri, j'ai à te parler. Tu sais combien c'est difficile pour maman d'être seule, sans aide, sans argent, sans affection... Bon. Eh bien, alors, voilà, j'ai fait la connaissance d'un monsieur... »

Alors, mon cœur se serre, mes poings se crispent dans mes poches, et j'ai envie de mordre. Déjà, je n'écoute plus...

« Tu seras gentil avec lui, n'est-ce pas ?

— ...

— Tu écoutes ce que je te dis ? Tu seras gentil avec lui, hein ?

— Hon... »

C'est drôle, dans le cas de Marcel, ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Pendant près d'un mois, elle a réussi à me le cacher. Je savais qu'il y avait un mec qui venait à la maison, quand j'étais au cinéma ou dans la rue, mais j'arrivais jamais à le repérer. J'avais bien remarqué un tout jeune homme, que je connaissais pas, et qui sortait de l'immeuble, des fois, vers les cinq, six heures du soir, mais c'est tout. Pas vu des types du genre des amis habituels de ma mère.

Jusqu'au jour où j'ai voulu en avoir le cœur net. Je me suis caché dans les cabinets du palier. Le vasistas donne juste en face de la porte d'entrée de chez nous. Le plus dur, ç'a été de grimper jusqu'à la petite fenêtre, et d'y rester, en équilibre instable, sans me casser la fiole et sans qu'on aperçoive ma tête, quand je guetterais celui qui viendrait frapper chez nous. Quand j'ai vu le visiteur, j'ai failli tomber de mon perchoir. C'était le jeune homme des cinq à six. Et si j'avais pu avoir des doutes, rien qu'à voir la tenue de ma mère sur le pas de la porte, quand ils se sont quittés, une heure après, ça m'aurait affranchi tout de suite. Sans compter qu'ils se sont pas gênés pour s'embrasser longtemps, sur la bouche, jusqu'à ce que la voisine du dessous sorte de chez elle, alors il s'est barré comme un poulet, ce sale mec !

Cette fois, j'ai été choqué et j'ai même eu honte pour ma maternelle. Pas qu'elle soit une grand'mère, bien sûr, mais, ce type, c'était pas un homme. Maman, elle avait dépassé la trentaine et, celui-là, je lui donnais pas plus de vingt piges, à tout casser... De quoi j'aurais l'air, moi, si je sortais avec

un oiseau comme ça, au bras de ma mère. On me prendrait pour le petit frère de ce mec ! Et ça, pas question !

Quelques semaines avant mon départ pour la pension, les papiers officiels pour mon changement de nom sont arrivés. Depuis le temps que j'en entendais parler, j'y croyais plus. Ma mère m'a expliqué que son ancien mari – l'Italien – m'avait reconnu officiellement, comme si que je serais son fils, malgré que je serai jamais son vrai fils, bien sûr.

« Tu as un état civil tout neuf », qu'elle m'a dit ma mère.

Et elle avait l'air drôlement contente. Elle me répétait sans arrêt, comme si j'étais un demeuré, que je devais plus me tromper : je m'appelais plus Ali Halfoun, mais Claude Miranda.

« Et surtout t'avise pas de faire le malin et de dire que ton vrai père, c'était un Arabe ! », qu'elle m'a dit.

Comme si que moi j'aurais été assez bête pour risquer de me faire encore traiter de *crouille* ! Pensez donc !

Aujourd'hui, j'ai le bourdon. Je suis – comme qui dirait – mélancolique, surtout quand je me souviens comment j'ai atterri au Sacré-Cœur. C'est vraiment pas chouette de sa part, à ma mère, de m'avoir remis en pension. Si mon père était là, je suis sûr qu'il m'en sortirait, lui. Mais il nous a largués, ma mère et moi, et je porte même pas son nom. En plus, comme il a aucun droit sur moi – vu que, d'après la loi, il est pas mon vrai père – je suis condamné à rester en taule

jusqu'à ma majorité. Parce que la pension, pour moi, c'est la taule. C'est la troisième fois qu'on me fout dans une de ces turnes. Heureusement qu'ici c'est nettement mieux que ce que j'ai connu avant. Parce que le peu que je me rappelle des deux premières, ça me fout encore les chocottes...

Pour en revenir à Marcel, le gigolo de ma mère, je revois sa petite gueule de gouape, et rien que d'y penser, ça me fout en boule. Dire que c'est à cause de ce sale mec que je suis ici ! Du premier coup que je l'ai vu, j'ai pas pu le blairer. Collant qu'il est, ce type. À peine installé chez nous, il a commencé à me sucer la pomme, à me dire que j'étais un grand et beau garçon, au regard brillant d'intelligence, et tout et tout... En temps normal, j'aurais été flatté, mais venant de lui, je me suis méfié. Il était trop poli pour être honnête, comme disait un des paysans, chez qui j'avais été à la campagne, pendant la guerre. Et puis, il a commencé à me donner des ordres, comme ma maternelle, et ça, j'ai pas aimé. C'est vrai quoi, l'amant de ma maternelle, c'est pas mon père, non ! Il avait aucun droit sur moi, ce type-là ! En plus, j'aimais pas leurs manies, à ma mère et à lui. Jusquelà, quand je rentrais, j'avais pas besoin de frapper. D'abord, j'étais plus un même, et puis j'avais les clés. Fallait bien, d'ailleurs, parce que, de toute façon, quand je rentrais, elle était jamais à la maison, ma mère ! Eh ben, depuis que ce mec était là, elle y était tout le temps, à la maison. Et, en plus, si j'avais le malheur d'oublier de frapper, qu'est-ce que je me faisais passer ! J'entendais plein de bruits bizarres dans la chambre de maman, et puis sa tête, à elle, apparaissait par la porte entrebâillée. Je voyais bien qu'elle avait dormi. La plupart du temps, elle m'envoyait tout de suite jouer dans la rue, même si j'avais des devoirs à faire. Ou alors, elle inven-

tait des commissions, que je savais bien qu'elle avait pas besoin. Ça m'énervait qu'ils soient toujours en train de dormir tous les deux, à n'importe quelle heure. Jamais maman elle avait été aussi fatiguée...

Et puis, les copains, ils se foutaient de ma gueule. C'est eux qui m'ont dit que Marcel, c'était un gigolo. Au début, j'ai pas compris le mot, mais j'ai pas voulu le laisser voir.

« Et après ! », que je lui ai répondu, à Lulu, le bougnat.

— Ben alors, y monte sur ta mère, quoi ! Il la baise, mon pote ! »

Le dernier mot non plus, j'ai pas compris. Mais monter sur ma mère, ça oui, j'ai pigé, vu qu'une fois, en rentrant, comme ça, à l'improviste, j'ai vu Marcel, qu'était sur maman. Je l'ai pas fait exprès : la porte de la chambre était entrouverte. Je sais pas au juste ce qu'ils faisaient. J'ai même eu un peu peur, parce qu'ils étaient à poil tous les deux, du moins, je crois. Lui, en tout cas, j'en suis sûr. Pour ma mère, j'en sais rien : j'ai pas pu distinguer, et c'est mieux comme ça... Heureusement qu'ils se sont pas aperçus que je les avais vus, sinon, qu'est-ce que j'aurais dégusté !

Le jour où Lulu m'a dit ça, j'ai vu rouge. Je lui ai sauté dessus, et on s'est battus comme des sauvages. Comme il est plus vieux et plus costaud que moi, il m'a vachement tabassé. Mais moi, je l'ai tellement mordu, qu'il a fallu l'emmener à l'hôpital. Eh ben, ça m'a pas du tout avancé de défendre l'honneur maternel : ce salaud de père de Lulu – qu'est marchand de charbon et plein aux as – il a déposé une plainte à la police, et ma mère a eu très peur. Alors, elle en a profité pour me foutre en pension.

Merde ! j'arrive pas à m'endormir, dans cette saleté de dortoir, avec tous ces mecs, autour, qui ronflent et qui rêvent tout haut. Je mords mes draps pour qu'on m'entende pas chialer...

« La vache ! La vache ! La vache ! »

Je pleure pas parce que ce fumier de Marcel montait sur ma mère, mais parce qu'elle m'a foutu en pension ! Un prétexte que c'était, voilà tout. Ils voulaient être tranquilles tous les deux, alors, valait mieux que je sois loin. Tout ça, à cause de ce gigolo ! Celui-là, heureusement qu'elle l'a finalement largué, ma mère, sinon, je lui aurais cassé la gueule, quand j'aurais été plus grand !

Rien que d'y penser, ça me calme un peu. Je fais le compte. Un an et demi que je suis dans cette turne, et ma mère est venue me voir, combien ? deux fois, pas une de plus ! J'essaie de me persuader que je me trompe, mais c'est impossible. Je les revois comme si c'était hier, ces deux visites, la dernière surtout. C'était il y a quinze jours, le dimanche de l'Ascension. Ça faisait huit mois qu'elle était pas venue. J'en crevais de chagrin. J'avais tout essayé. Je lui écrivais des gentilles lettres, mais elle répondait presque jamais, parce qu'elle aime pas écrire, ma mère. Alors, j'avais fait semblant d'être malade. Je m'étais presque laissé mourir de faim. Mais, comme je disais jamais pourquoi je mangeais pas, ça n'avait pas marché. J'aurais préféré claquer que d'avouer que j'étais malade de pas revoir ma mère...

Les dimanches m'ont toujours paru longs, depuis que je suis au Sacré-Cœur. D'abord, on a rien à foutre, et moi, j'aime mieux la classe que ces heures libres, où on peut lire, mais pas parler. Et puis, y a le parloir, qu'est toujours pour les autres, et ça me tape sur les nerfs...

Il est quatre heures. Encore deux heures à tirer... D'habitude, y a promenade, mais aujourd'hui, il pleut comme vache qui pisse, et on est consignés dans les classes. Le goûter a été vite avalé, comme d'habitude : une tartine de pain sec et deux sucres, ça nourrit pas son pensionnaire ! Faudra attendre encore deux heures pour bouffer un peu plus correctement...

Heureusement que j'ai mon dessin. Ça fait trois dimanches que j'y travaille. C'est pour la fête des Mères de maman. J'espère que ça lui plaira...

« À cette heure-là, pour qui ça peut bien être ? »

C'est la voix de mon voisin de banc. J'ai entendu la phrase, mais, sur le coup, j'ai pas réalisé. J'étais tellement occupé par mon dessin, que j'ai même pas entendu la porte de la classe, quand on est venu apporter le billet de parloir. C'est vrai, pour qui ça peut bien être, que je me dis. Et, soudain, j'ai comme un creux à l'estomac. Je suis sûr que c'est pour moi. C'est idiot, ces trucs-là, mais moi, je suis comme ça : j'ai des intuitions, comme dit ma mère. C'est-à-dire que, souvent, je suis capable de prédire ce qui va m'arriver : surtout les tuiles ! On dirait que je les sens venir !

On a toujours dit que j'étais un gosse étrange. Et c'est vrai. Moi, il m'arrive toujours des tas de trucs qu'arrivent pas aux autres. En bien comme en mal, d'ailleurs. Tenez, justement, le parloir : c'est pas extraordinaire. Dans toutes les pensions du monde, y a des tas de gosses qu'ont des visites. D'accord. Mais eux, ils ont des visites *normales*, à des heures *normales*. Et moi, qui ai presque jamais une telle chance, faut que ça m'arrive, une heure à peine avant la fin du temps de parloir.

« Elle a dû louper le bus », que je me dis.

Ce parloir pour Miranda, à quatre heures trente minutes, c'est un événement ! Et, de fait, la nouvelle fait sensation. Des gars, qui font jamais attention à moi d'habitude, me regardent maintenant avec respect. J'entends une voix qui dit :

« Quel pot il a, ce mec ! »

Je rigole en moi-même quand j'identifie le jaloux : Dupuis ! Celui-là, pas une semaine que toute sa ribambelle familiale ne rapplique avec des gros sacs de friandises, sans parler des colis qu'il reçoit tous les mois, ce pourri ! Mais moi, je sais bien ce qui les fait tous baver : *c'est l'heure* ! Bon, tout le monde croyait que c'était fini pour tout le monde. Pour tout le monde, oui, mais par pour moi ! Moi, je suis l'exception qui confirme la règle, comme dit la maîtresse de français.

Eh ben, je vais leur en donner pour leur pognon, aux jaloux. Pourtant, je crève d'envie de courir à toute pompe vers mon parloir, mais je vais faire durer le plaisir, rien que

pour les faire bisquer tous... Je me fais une tête de bois – comme le pion, qu’est vachement impressionnant – l’air de dire :

« Vous voyez, moi aussi, il m’arrive des choses exceptionnelles, des fois, et j’en fais pas tout un fromage, comme y en a ! »

Encore un tout petit effort pour ranger calmement mes affaires. Un sourire d’excuse – poli et modeste – alentour... Juste le temps d’ouvrir et de fermer tranquillement la porte de la classe, et mon supplice touche à sa fin... J’ai l’impression que mon cœur va éclater. Il me reste encore à arpenter l’immense corridor qui mène aux escaliers. C’est le plus dur. Je me répète sans arrêt :

« Ne pas courir ! Ne pas courir ! »

Je suis bientôt payé de ma peine. Les copains, me croyant loin, commentent l’événement, à haute voix et leurs exclamations me paient de toutes mes souffrances. Maintenant, je peux y aller, et je fonce, au galop, jusqu’à la salle du parler...

Arrivé là, je stoppe net. Je ne veux pas que ma mère me voie dans cet état. On a sa dignité ou on ne l’a pas ! Juste avant d’entrer, je fais une dernière prière :

« Mon Dieu, faites que maman soit toute seule ! »

Merde, elle est encore avec un mec ! Je me mords les lèvres pour pas pleurer. Du coup, j’ai envie de foutre le camp. Mais j’ose pas, à cause du scandale d’abord, et puis pour pas que les copains se payent ma fiolle... Foutre tout par terre, à cause d’un gigolo supplémentaire de ma mère, jamais de la vie ! De toute façon, ça fait jamais qu’un de plus dans la collection, que je me dis, pour me consoler...

Oh ! là, là ! Des grâce, je vous dis, des grâce qu'ils me font... On est là, coincés au milieu des autres visites, dans la grande salle du parloir, qu'est moche à faire peur. Lui, il me fait la cour, et ma mère me dorlote. Mais je me laisserai pas avoir. J'ai trop l'habitude : c'est la même chose à chaque nouveau type de ma mère. Pourtant, cette fois, j'ai eu le droit au grand jeu. D'abord, maman a pleuré, comme à chaque fois qu'elle est pas venue me voir depuis longtemps. Avant, quand elle me faisait le coup, ça marchait. Normalement, c'est moi qu'aurais dû chialer. Après tout, qui c'est qu'est malheureux en pension et abandonné par ses parents ? C'est moi, non ? Mais vu que ma mère, elle pleurait comme une madeleine, en disant qu'elle était malheureuse de me laisser en pension – comme si qu'elle y était obligée ! – moi, je la consolais de mon mieux. Il arrivait même que je pleure pour de bon, rien que de la voir pleurer...

Mais aujourd'hui, des clous ! Elle m'aura pas, avec son cinéma, et lui non plus. Bon, elle a voulu changer de jules, c'est son droit. De toute façon, le précédent, je pouvais pas l'encadrer. Celui-là, on peut pas dire qu'il soit terrible non plus. Je me demande, d'ailleurs, ce qu'elle lui trouve, ma mère ! Enfin, c'est ses oignons ! En tout cas, même s'il casse pas trois pattes à un canard, il me fait quand même meilleur effet que ce minus de Marcel, l'ancien gigolo de ma mère, qui foutait rien à la maison et qu'était arrogant comme pas un... Georges qu'il s'appelle, le nouvel ami de maman.

« Tu peux l'appeler Jojo », qu'elle dit, ma mère, d'un ton engageant.

Comme si que moi, j'allais appeler Jojo un type que je connais même pas et qu'on m'impose, sans me demander mon avis ! Des clous ! Je l'ai appelé « monsieur » pendant presque toute l'heure du parloir, que j'étais obligé de partager avec lui. Pourtant, il a tout fait pour me mettre dans sa poche, ce mec. J'ai même failli craquer, quand il m'a offert un cadeau, dont que je rêvais depuis tout petit : un couteau à six lames ! Vous vous rendez compte ! Mais je me suis dominé. J'ai remercié poliment, et je suis resté froid. Je voulais pas lui montrer que je crevais d'envie d'en avoir un comme ça, de couteau.

C'est seulement dans le dernier quart d'heure que j'ai changé d'attitude. Je ne sais d'ailleurs même pas pourquoi. Ça m'a pris comme ça. Je me suis mis à bouffer, comme les autres qu'avaient parloir tout autour et se faisaient péter la sous-ventrière, en se bâfrant comme des vaches. Après tout, que je me suis dit, pourquoi pas en profiter moi aussi ? C'est toujours bon à prendre, et Dieu sait quand ça reviendra !

Du coup, voilà-t-il pas que ma mère – qu'est pas du genre intelligence au-dessus de la moyenne – elle s'est mise dans la tête de me faire appeler son jules « papa » ! Alors, là, ça a plus marché du tout. J'ai refait ma tête du début, et maman a failli piquer une de ses terribles colères habituelles...

Heureusement, le Georges, lui, il a été plus malin. Il a dit, comme ça, que c'était rien. Qu'il fallait que je m'habitue à lui. Qu'on pouvait pas demander, de but en blanc, à un enfant, d'appeler un inconnu son père. Du coup, je l'ai trouvé sympa, et on s'est quittés, à peu près en bons termes, tous les trois...

Voilà, c'est fini. J'ai raccompagné mes « parents » jusqu'à la sortie de l'Institut. J'ai eu droit aux léchages de pommes inévitables, mais j'ai fait bonne figure.

Maintenant, mes paquets sous le bras, je fonce directement vers les dortoirs. C'est interdit, mais je m'en fous. Je pénètre, à pas de loup, dans le mien. Je suis vite rassuré : il est désert. Je m'enferme dans les cabinets. Un instant, j'hésite, avant de faire un geste, qu'est vraiment héroïque. D'abord, je pose à mes pieds tous les cadeaux que j'ai reçus, en l'honneur de la nouvelle liaison de ma mère. Je sais bien que je pourrais faire un sacré tabac auprès des copains, si j'entrais maintenant dans la classe et que je posais tranquillement mes paquets sur le pupitre. Pour sûr qu'y en a qui s'écrieraient :

« Tout de même, ce Miranda, pas si paumé que ça ! »

Mais rien ne peut me faire changer d'avis. Un à un, je jette ces trésors dans le trou des chiottes. Les bonbons, les petits fours, les chewing-gums, tout y passe. Je bousille les saucisses, j'écrabouille les petits beurres. Tout, je jette ! Puis je pisse dessus...

Il me reste le plus difficile à faire. Un instant, je contemple le cadeau incroyable, mon rêve de toujours : le couteau à six lames ! Il a même un poinçon et un tire-bouchon ! C'est les copains qui seraient épatés, s'ils voyaient ça, pour sûr ! Mais quoi ? me servir du couteau de ce salaud ! D'un mec qui monte sur ma mère, comme ce fumier de Marcel ? Jamais !

Le couteau balance légèrement au bout de sa chaînette, au-dessus du trou, je tire la chaîne, et je ferme les yeux pour ne pas voir...

Quand je les rouvre, je tiens toujours la chaîne, et le couteau tourne comme un pendule. Et puis, il me semble que la cuvette des cabinets commence à tourner aussi... D'un seul coup, je vomis, à m'en retourner les tripes !

Ouf ! ça va mieux ! Machinalement, je remets le couteau dans ma poche et je vais me coucher... Personne verra que j'ai pas été manger, et même si c'est le cas, on croira que je suis malade, que je me dis, avant de sombrer dans un grand trou noir...

SOMMAIRE

Extases

Vous aimez le Bon Dieu, vous ? Moi, oui ! Énormément ! J'ai même décidé de devenir un saint. Je suis pieux, à ce qu'il paraît... Ça doit être de naissance, mais je m'en étais jamais aperçu avant.

Quand j'ai commencé à me mortifier... Quoi, vous savez pas ce que c'est « se mortifier » ? Ça veut dire se faire souffrir exprès, pour faire plaisir au Bon Dieu... Donc, quand j'ai commencé à me mortifier, j'en ai vu de dures, surtout au début. Pas à cause des mortifications, d'ailleurs, mais rapport aux copains. Faut vous dire que moi, par nature, je suis plutôt du genre chahuteur. Les premiers mois que j'étais à l'Institut du Sacré-Cœur, j'ai même été classé parmi les durs et les meneurs. Les bonnes sœurs, elles pouvaient pas me piffer, rapport que je leur en faisais voir de toutes les couleurs. Puis, un jour, comme ça, j'ai eu envie de changer de vie. Alors, j'ai décidé de me convertir.

Mon modèle, à l'époque, c'était saint Louis de Gonzague : un séminariste très pur et très pieux. Dans le livre que j'avais lu sur lui, on racontait qu'il faisait toutes sortes de choses très dures, pour l'amour du Bon Dieu. On appelait ça des « macérations », ou, si vous aimez mieux, des mortifications, comme j'ai dit tout à l'heure. Par exemple, il portait, à même la peau, serrée très fort à la taille, une corde qu'était dure comme du bois. Il la serrait tellement, que ça saignait. Alors, j'ai voulu en faire autant. Après tout, moi aussi je pouvais être un saint, comme saint Louis de Gonzague. Peut-être pas aussi grand, mais un saint quand même... Mais, avec la

corde, ça a pas marché, parce qu'on porte des culottes trop courtes et trop serrées, et qu'on voit tout à travers, vu que le tissu, il est trop fin. Même qu'on pète de froid, l'hiver, à cause de ça ! J'avais pas porté ma corde deux jours, que la bonne sœur, elle s'en est aperçue. Elle m'a demandé si j'étais pas un peu timbré, et j'ai dû supporter l'humiliation, devant tous les gars de mon dortoir, ce soir-là. C'est drôle, non seulement ça m'a pas découragé, mais je me suis senti encore plus de force...

De toute façon, des épreuves comme ça, tous les grands saints en ont eu : c'est raconté dans mes livres. Le démon, quand il voit quelqu'un qui se convertit de tout son cœur, et qui commence à faire pénitence, il pousse les autres à le persécuter. Le plus pénible, c'est que, souvent, c'est des gens pieux et bien intentionnés qui vous font souffrir, quand vous voulez devenir un saint. En fait, ils sont pas assez fervents et spirituels pour comprendre que vous êtes appelé par Dieu, et que c'est pour ça que vous vous êtes converti.

Après l'échec de la corde, j'ai voulu essayer le cilice, dont on parlait tellement dans les vies des saints. Saint Louis, il en portait un aussi. C'était un signe extérieur de pénitence, comme disait le livre. L'ennui c'est que je savais pas du tout à quoi ça ressemblait, un cilice. Alors, j'ai posé la question à un copain sérieux et assez pieux, un gars de la classe du certif', qu'était calé, surtout en sciences. Il a cherché dans de gros dictionnaires et il m'a donné sa réponse, à la récré suivante.

« Le silice, qu'il m'a dit comme ça, c'est de l'oxyde de silicium, un genre de quartz cristallisé, si tu préfères. Sa particularité, c'est de résister à de très hautes températures. »

J'ai pas voulu contrarier mon copain, parce qu'il est très fortiche, mais j'ai tout de suite compris qu'il avait dû confondre avec quelque chose d'autre, parce que son cilice, saint Louis de Gonzague, il le portait sur le dos et sur la poitrine, sous ses habits, à même la peau. Paraît même que ça gratte terriblement, ce truc-là... Alors, faute de mieux, je me suis rabattu sur les cailloux dans les chaussures. C'est plutôt du genre mortification pour enfants, mais c'est tout ce que je pouvais faire, avec ce que j'avais sous la main. Et puis – que je me disais – ça a au moins l'avantage d'être discret. Du moins, c'est ce que je croyais. Mais après, qu'est-ce que j'ai pris comme torgnoles par la sœur lingère, vu que mes chaussettes, elles étaient pleines de patates énormes ! Et comme j'ai pas osé lui dire que c'était à cause de mes mortifications, j'ai eu un zéro d'ordre et un mois de privation de dessert. Elle a vraiment cru que je les avais déchirées exprès, mes chaussettes, la bonne sœur !

Après ça, j'ai essayé la discipline. Vous savez, c'est quand on se frappe le corps avec une corde, une ceinture, enfin tout ce qui peut faire mal, quoi. Pendant les récréations, je me sauvais dans le bois, qu'est juste à côté de l'Institut. J'ai commencé avec les ronces, mais j'ai pas pu continuer, parce que ça faisait vraiment trop mal. De toute façon, même avec des branches, j'ai pas pu recommencer parce que, le soir, à la douche commune, comme j'avais le dos labouré, la sœur m'a fait une véritable enquête de police pour savoir qui c'était qui m'avait tabassé de cette manière. Bien sûr, je suis passé pour un caïd devant les autres, parce que j'ai pas voulu avouer. Mais moi, je veux être un saint pour de vrai, pas un faux héros !

À la fin, j'ai trouvé le truc idéal. Comment j'y avais pas pensé plus tôt ? Saint Louis de Gonzague, c'était un raffiné en matière de pénitence. C'est fou ce qu'il avait comme imagination ! D'autant qu'il avait eu à peu près les mêmes problèmes que moi. Ça, je l'ai su que dimanche dernier. Dommage que j'ai pas eu le temps de finir le livre, parce qu'on m'a appelé au parloir. Maintenant, j'ai plus envie de voir personne, pas même maman. À propos, j'ai essayé de lui parler de saint Louis de Gonzague, à ma mère, mais elle a rien compris, la pauvre. Et puis, de toute façon, elle, les choses spirituelles, ça l'intéressent pas beaucoup. Heureusement qu'elle m'a mis dans cette pension, où y a des gens pieux, et où je pourrai certainement apprendre à devenir un saint !

Donc, j'ai lu que mon héros, il se mettait tout nu, l'hiver, en pleins courants d'air, afin de souffrir pour le Bon Dieu, sans que ça se remarque. Ça – que je me suis dit – je peux le faire aussi. La nuit même, je suis allé aux douches. C'est le seul endroit tranquille, parce qu'aux cabinets, y a souvent des visites. Là, j'ai ouvert en grand la croisée, le plus doucement que j'ai pu. J'ai enlevé mon pyjama et je me suis mis en face de la fenêtre. Malheureusement, y avait pas beaucoup de vent, et c'est à peine si j'ai eu un peu frisquet. Alors, comme je pouvais pas faire des courants d'air, en ouvrant la porte qui donne sur le couloir du dortoir, je me suis mouillé complètement, pour sentir davantage le froid. Et cette idée-là, j'en ai été très fier, parce que saint Louis de Gonzague, il y avait pas pensé ! Quand j'ai aspergé le devant de mon corps, j'ai été tellement saisi, qu'il m'a fallu de l'héroïsme pour continuer. Ensuite, j'ai grimpé sur l'appui de la fenêtre, pour être plus sûr de sentir l'air. Tout ça, au risque de tomber

du troisième étage. Mais le Seigneur m'a protégé. Et là, j'ai vraiment grelotté. Pas longtemps, d'ailleurs. D'un seul coup, y a eu des pas dans le corridor. J'ai eu juste le temps de sauter de mon perchoir. La porte s'est ouverte brusquement, et la surveillante de nuit est entrée. Elle a allumé et s'est mise à crier :

« Miranda ! Qu'est-ce que vous fichez là, à cette heure et dans cette tenue ? Êtes-vous devenu fou ? »

Je m'en suis tiré comme j'ai pu, en disant que j'avais rêvé que je faisais pipi, et que j'avais un peu mouillé mon pyjama. Du coup, j'ai été catalogué comme « pisseux » ! C'est dur à avaler, mais je l'ai pris comme une épreuve, et je la supporte par amour de Dieu, encore aujourd'hui, malgré que je fais jamais au lit. J'offre mon sacrifice au Seigneur, pour la conversion de mes camarades !

Les saintes-nitouches, comme on dit, c'est-à-dire les gars qui sont sages comme des images, ceux qui chahutent jamais, mais qui caftent les autres – même qu'avant ma conversion, ça me mettait en rage, leurs rapportages : « Ma sœur, Miranda, il a dit un gros mot ! » – les saintes nitouches, donc, après un temps d'hésitation, ont finalement été convaincues par ma conversion, qui durait depuis au moins deux mois. Maintenant, elles me suivent partout, comme un berger. Je suis même devenu leur défenseur contre les razzias de mes anciens camarades de combat. Ce soir, au dortoir, je prie pour eux, les pauvres. Je supplie le Seigneur de leur faire comprendre que la sainteté est la plus belle chose au monde, que rien n'est préférable à l'amour de Dieu et à son service. Immobile, étendu comme une statue, les mains croisées sur mon cœur, j'attends le recueillement habituel. Ça fait déjà plusieurs fois que ça m'arrive, et toujours avant

de m'endormir. Je sais qu'on me regarde, et qu'y en a qui se fichent de moi, mais ça m'est égal : je fais ça pour Dieu !

Et voilà que ça commence, tout doucement, d'abord, puis très fort. Je me sens tout entier plongé dans la lumière. C'est comme si elle me coule de partout. J'ai mes yeux qui basculent. Je me sens tout froid, ma tête se tend en arrière et mon corps est entièrement raide. Je vois rien avec mes yeux et, pourtant, je sens que tout est blanc, autour de moi. Alors, j'entends une voix qui me parle, dans mon cœur. Elle me dit des choses très flatteuses, très réconfortantes, du genre :

« Tu es celui que je préfère. Je t'ai choisi parmi tous tes camarades. Tu m'es un objet de prédilection ».

Cette phrase-là, je dois le reconnaître, Dieu l'a déjà dite à saint Louis de Gonzague. Je m'en souviens : c'est écrit dans sa vie... Maintenant que je suis revenu à moi, je me pose des questions. Je ne sais pas si c'est Dieu qui m'a parlé, en se servant de la même phrase que pour saint Louis de Gonzague, ou si c'est moi qui m'en suis souvenu et que je me la suis dite à moi-même... J'ai lu, dans un livre de piété, que des trucs dans ce genre-là, ça arrivait souvent aux débutants dans la vie spirituelle. En tout cas, une chose est sûre, Dieu m'appelle : je veux être prêtre. Quand j'aurai douze ans – je sais pas pourquoi, mais on m'a dit qu'il fallait avoir cet âge-là pour pouvoir le faire – quand j'aurai douze ans, je ferai ma demande pour entrer au Petit Séminaire !

SOMMAIRE

La Sève

Ne vous désolez pas comme cela, mon jeune ami ! Allons, calmez-vous !

Je pleure. Je n'en finis pas de pleurer devant mon directeur de conscience. Je suis mort de honte de craquer de la sorte, mais je ne peux pas me retenir...

« Vous cherchiez l'épreuve, Claude, Dieu vous a bien exaucé ! »

La phrase me frappe tellement, par sa pertinence, que mes sanglots s'arrêtent, comme par enchantement. En reniflant, je réussis à murmurer :

« Vous êtes sûr, mon Père, que... que cette épreuve vient de Dieu ?

— Vous y avez votre part, mon cher Claude, bien entendu. Mais la tournure des événements semble bien témoigner que le diable s'en est mêlé. Et quand ce dernier entre en lice, c'est qu'il veut faire pièce à Dieu ! »

La perspective d'être un champ clos où s'affrontent le Diable et le Bon Dieu contribue à me rasséréner. J'ai grand besoin de confiance en moi-même. Il est vrai que mon équilibre a été mis à rude épreuve, ces derniers mois. Et tout cela, à cause de ce surveillant détraqué.

En rejoignant l'étude, je bénis le ciel, qui m'a inspiré de m'adresser au père Blanchot, pour les besoins de mon âme. Je ne pouvais faire meilleur choix. Sans lui, Dieu sait ce qui me serait arrivé ? J'aurais peut-être quitté le séminaire, ou je serais devenu complètement fou !

À nouveau, je m'interroge sur la tempête qui s'est abattue, depuis un an, sur mon âme de séminariste bien rangé. Tout avait pourtant bien commencé. Chaudement recommandé par le chapelain de l'Institut du Sacré-Cœur, je m'étais immédiatement senti comme un poisson dans l'eau, au petit Séminaire de Feuilly. De la sixième à la troisième, mon existence de jeune séminariste n'avait été troublée par rien de significatif. Bon élève, très pieux, juste assez chahuteur pour prouver ma bonne santé mentale et mon équilibre humain, je progressais régulièrement et harmonieusement « en sagesse et en âge, devant Dieu et devant les hommes », comme le Jésus de l'Évangile. Ceci, jusqu'à mon accession à la division des Moyens et à l'entrée en scène, dans ma vie, du père Quincey, ce détraqué...

C'est encore de lui que nous parlons, entre condisciples, à la récréation du soir, juste avant de rejoindre les dortoirs. Ducroc – mon seul véritable ami – partage sans réserve mon opinion défavorable à l'égard de l'inquiétant personnage.

« C'est un dingue, tout simplement. Il est bon à enfermer !

— En plus, c'est un obsédé », renchérit Bonnet, un spécialiste des questions sexuelles.

C'est Bonnet qui nous a tous affranchis sur les tendances – qu'il affirme pédérastiques – de notre terrible surveillant.

« Tu exagères toujours », corrige calmement Mézière, le fort en thème : un pieux échalas, au franc sourire irrésistible.

Bon comme du bon pain, Mézière – qui voit le bien partout – refuse catégoriquement la terrible accusation de Bonnet, pour le motif – qui lui paraît indiscutable, et qui nous impressionne tous – qu'un prêtre ne saurait avoir un tel vice.

« On demande pas mieux que de te croire, s'entête Bonnet, mais reconnais qu'il faut être aveugle pour ne pas voir la cour éhontée qu'il fait à Duplessis et à Combloux. »

Le silence de Mézière constitue un aveu tacite éloquent. De fait, l'inclination excessive du surveillant des Moyens, pour les deux plus ravissants spécimens de notre division est la fable de tout l'établissement.

« Mais alors, pourquoi laisse-t-on ce type sévir ici ? m'indigné-je.

— Pour éviter qu'il aille sévir ailleurs, rétorque placidement Bonnet, qui enchaîne aussitôt : imaginez-vous un peu les ravages que pourraient causer, en paroisse, les tendances scandaleuses de ce prêtre, s'il se mettait à entreprendre les enfants du catéchisme !

— Alors, comme ça, c'est nous qui lui servons de dérivatif, grommelle Ducroc.

— Te vante pas, s'esclaffe Bonnet, toi, t'es pas du nombre ! »

Du coup, c'est l'éclat de rire général, dans notre groupuscule, car Ducroc n'est pas précisément ce qu'on peut appeler un beau garçon. Son nez de boxeur et son léger strabisme divergent, sans parler d'une dentition aux vagues chaotiques, le mettent heureusement à l'abri des entreprises pédophiles de notre surveillant. L'hilarité nous soulage tous. Un instant, la tension tombe. Mais elle revient bien vite, lorsque s'approche de notre groupe l'objet de notre ire commune : le père Quincey en personne.

« Eh bien, à la bonne heure ! Je vois qu'on s'amuse ferme ici ! », s'exclame le prêtre.

Je déteste le ton de sa voix, qui grince toujours, même lorsqu'il s'efforce de la rendre bonhomme, comme main-

tenant. Et son éternel rictus – mi-sourire, mi-menace – flottant sur ses lèvres fines et toujours maladivement blanchâtres, me fait froid dans le dos.

Un malaise tombe sur nous. Je le sens presque physiquement, comme une chape de plomb sur mes épaules. Et je m'étonne en songeant que, partout où paraît ce bonhomme, la gêne s'installe.

« Alors, Miranda, enchaîne le terrible surveillant, en me fixant de ses yeux d'oiseau de proie, je suis prêt à parier que c'est encore vous l'amuseur ! Il est vrai que vous êtes incontestablement plus doué pour le chahut et le mauvais esprit, que pour les mathématiques et la géographie, n'est-il pas vrai ? »

Le salaud ! Il connaît mes déficiences scolaires, et il ne rate jamais une occasion de m'humilier en public ! C'est vrai que, depuis un an, mes résultats – jusque-là fort honorables – ont subi une éclipse que je ne m'explique pas. En particulier, les mathématiques et la géographie se refusent – Dieu sait pourquoi ! – à m'entrer dans la caboche. À plusieurs reprises, ces derniers mois, j'ai écopé de beaux zéros en ces matières, et cela a tellement fait chuter ma moyenne générale, que, de premier ou second de ma classe, je me suis retrouvé parmi les derniers. Cela me démoralise, et mon tortionnaire ne rate pas une occasion de remuer le couteau dans la plaie...

« Qu'est-ce qu'il a à te chercher comme ça, ce putois ? commente Ducroc, dès que le surveillant s'est éloigné.

– Ça, je voudrais bien le savoir, dis-je.

– C'est pourtant clair comme de l'eau de roche, affirme tranquillement Bonnet.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Mais voyons, Miranda, ça crève les yeux qu'il en pince pour toi, le Quincey !

— T'es pas un peu malade, non ?

— Moi, non. Lui, sûr. En tout cas, je maintiens ce que j'ai dit ! »

Et Bonnet de se lancer dans une brillante démonstration de ses talents de psychologue en herbe, expert à débrouiller les méandres des passions humaines. De son analyse implacable, il ressort que le père Quincey est un amoureux transi, que l'échec rend fou. Avec moi, qui ne réponds pas à ses avances, il est victime d'un échec, dont il se venge en me persécutant.

« Mais c'est dingue ce que tu racontes-là !

— Encore une fois, Miranda, c'est lui qui est dingue, pas moi !

— Mettons que tu aies vu juste, qu'est-ce que je lui ai fait, moi, pour qu'il me persécute comme ça ?

— Je te l'ai dit : tu lui plais. Il essaie de te le faire comprendre, et toi – qui ne piges rien, et qui, de toute façon, ne manges pas de ce pain-là – tu lui bats froid. Alors, il veut te prendre de force, en te brimant, en te foutant la trouille. Son rêve, c'est de te voir t'écrouler en larmes devant lui. Alors, il te prendra dans ses bras, et...

— Ta gueule ! Ça va pas, non ?

— Bon, bon. Moi, je ne fais qu'analyser la situation, c'est tout. Mettons que je n'aie rien dit... »

Et le pire, c'est qu'il a raison, ce connard !

Ce soir, j'ai du mal à m'endormir en pensant à toute cette affaire. Cela tombe d'autant plus mal, que toutes les choses qui entourent la sexualité n'en finissent pas de me tracasser. Il faut dire qu'avec tout le tintouin qu'on fait autour de ça, il n'y a pratiquement pas moyen de penser à autre chose !

Tout a commencé, au début de ma quatrième. Je m'en souviens comme si c'était d'hier. Je trouvais que beaucoup de mes condisciples avaient changé. D'abord, ils avaient rudement grandi et forci. Certains avaient même du duvet noir un peu partout. Moi, j'avais beau m'inspecter à la loupe : pas un poil sérieux ! C'était à enrager. Déjà, en sixième, j'avais remarqué que, chez les Moyens et les Grands, les gars changeaient beaucoup. Ce qui m'énervait le plus, c'était que ces messieurs se prenaient très au sérieux. Oh ! là, là ! Fallait voir ça. Premièrement, plus moyen de les faire jouer à la balle au chasseur.

« C'est bon pour les mômes, ce jeu-là, m'avait lancé, un jour, un Maury méprisant.

— Ben, ouais, quoi ! t'es encore un môme, Claudet », avait renchéri un second, Beaudin, le footballeur, au visage criblé de gros boutons d'acné : un costaud, celui-là, un de ceux que j'aimais pas beaucoup.

Les mains dans ses poches, Beaudin me toisait de son mètre soixante-dix imposant :

« Oui, mon petit gars, y a encore beaucoup de choses que tu sais pas. Et, crois-moi, ça vaut mieux pour toi ! »

Cette fois, ils commençaient à m'énervier, eux tous, avec leurs sous-entendus. De fait, j'avais bien remarqué, depuis la rentrée, des va-et-vient, aux heures d'étude. Et, comme le

Séminaire est un petit village où tout se sait, j'avais appris que les Maury, les Beaudin, les Dussaut et consorts, se rendaient fréquemment chez leur directeur de conscience respectif.

À ce sujet, je demandai un jour l'avis autorisé d'un de mes intimes : Ducoing, un congréganiste très pieux, un rien pédant, mais un vrai héros, un qu'il n'y avait pas moyen de faire chahuter en classe, ou parler dans les rangs. Il passait son temps à étudier, à prier et à bouquiner, surtout les vies de saints. Ce qui m'impressionnait le plus, chez lui, c'est qu'il ne jouait jamais. Comment pouvait-il faire ? me demandais-je avec stupéfaction. Pendant les récréations, il se tenait, presque en permanence, dans un coin de la cour, ou sous un arbre – comme le roi saint Louis, quand il rendait la justice –, entouré d'un cercle respectueux de tout ce que les trois classes de la division des Moyens comptaient de plus pieux et de plus sage : rien que des dix de conduite ! J'avais eu du mal à me faire admettre dans ce cénacle huppé. Mais, lorsque j'eus fait preuve de connaissances approfondies en matière de vies de saints – et à la faveur d'une nouvelle conversion, accompagnée d'un élan de ferveur mystique, qui durait depuis plus d'un mois et demi –, j'avais fini par en faire partie. Je ne tardai pas à remarquer que Ducoing – alias « Sanctus », comme l'appelaient ironiquement les cyniques de la division – tenait, pour ce groupuscule de disciples, le rôle de leader spirituel incontesté, qui avait été le mien au Sacré-Cœur.

Ducoing m'expliqua, à mots couverts, que les gars en question avaient des « problèmes de pureté ». Je ne comprenais pas très bien de quoi il retournait au juste. Je pensais qu'ils avaient des amitiés particulières, comme moi, jadis,

avec mon Jean-Pierre de l'Institut du Sacré-Cœur, et j'étais très étonné qu'ils aillent sans arrêt chez leur confesseur, comme ça, pour un rien.

Ce jour-là, ma balle avait atterri non loin d'un concubule sérieux. C'étaient des gars à « problèmes de pureté ». La tentation était trop forte. Je ramassai ma balle, en m'attachant discrètement près du groupe. Ils avaient tous un air louche. Certains regardaient leurs godasses, d'un air très attentif. On aurait dit qu'ils étaient écœurés de tout, ces mecs-là. J'entendis chuchoter :

« Vingt-deux ! Voilà un môme ! »

Cette fois, je relevai l'injure.

« Dis donc, toi, l'Arsène, c'est pas parce que t'as un an de plus que moi, que t'es un ancêtre ! »

— Allez, barre-toi, Miranda, fit Crémieux : un petit chafouin, aux yeux vicieux, que je connaissais à peine, un de Troisième. Casse-toi, sinon je te presse le nez, et je suis sûr qu'il en sortira du lait ! »

Le groupe éclata d'un gros rire.

« Bande de paumés ! que je leur ai jeté, avec mépris, allez au diable ! Après tout, je m'en fous pas mal de vos secrets à la manque ! »

En fait, je crevais d'envie de savoir... Je n'ai pas tardé à être affranchi.

C'est au printemps de cette année-là que mon nouveau directeur de conscience, le père Blanchot, m'a appelé dans son bureau. C'était la première fois qu'il prenait lui-même l'initiative. D'habitude, je devais attendre des jours, avant qu'il me reçoive. Sans doute n'avais-je pas assez à lui raconter... Tandis que je me hâtai vers le corps de bâtiment où logeait l'ecclésiastique, je supputais les mérites respectifs des directeurs de conscience. Il devait certainement y en avoir de meilleurs que le mien, mais, je ne sais pas pourquoi, un instinct très sûr m'avait porté à choisir celui-là. Il était bien un peu trop gros, à mon goût, mais il était calme. Il ne s'énervait jamais. Et puis, lui au moins, il ne vous regardait pas sans arrêt dans les yeux, quand vous lui parliez, comme le père Rolland, mon précédent confesseur, qui avait toujours l'air de vous soupçonner de lui cacher un vilain péché. Celui-là, je l'avais largué, dès ma deuxième année chez les Moyens. Après tout, c'était mon droit de changer de confesseur !

Pourtant, au début, il m'avait plu, le père Rolland. Il était jeune, sportif, très idéaliste surtout. C'était un fou de montagne, et de sainteté aussi. J'aimais bien aller chez lui. Il parlait beaucoup et très longtemps. Moi aussi, d'ailleurs, et il m'écoutait jusqu'au bout. Même qu'à cause de ça, j'ai failli choper des mauvaises notes, parce que c'était seulement le soir, pendant l'étude de cinq à sept, qu'il était libre, le Père, quand on faisait nos devoirs. Mais je m'en suis toujours tiré, grâce au Seigneur. Après tout, c'était pour lui que je prenais des risques de ce calibre !

À la longue, pourtant, ce bon Père avait fini par m'agacer. Je le trouvais trop faible. Et puis, il m'admirait de manière excessive. Par exemple, il se laissait trop facilement impressionner par mes pénitences. À l'époque, je jeûnais souvent, à la grande joie de mes copains de table, au réfectoire. C'était à cause du Curé d'Ars, qui était devenu mon modèle. Bien sûr, je n'étais pas capable de manger rien que des patates cuites à l'eau, une ou deux fois par semaine, comme ce héros – d'autant que nous, on avait pratiquement que des nouilles et des fayots à manger ! –, mais j'arrivais quand même à me mortifier pas mal pour mon âge ; et ça se voyait sur mon visage, qu'était tout pâle, à cause de ma faiblesse. Je me souviens même que ça m'allait drôlement bien ! Donc, ce directeur de conscience là, le premier – que j'ai gardé jusqu'en fin de cinquième –, il me disait souvent :

« Mon fils, le Bon Dieu vous aime d'un amour tout particulier ! »

Je le savais, mais ça me faisait plaisir de me l'entendre confirmer par un prêtre aussi pieux. Un jour même, il m'avait fait une drôle de prédiction, qui donnait à penser. Je lui avais raconté mes terribles tentations et, une fois de plus, pour m'humilier, j'avais fait une confession générale de ma vie. J'avais lu dans les vies de saints que c'était bon de faire ça, de temps en temps, quand on ne péchait presque plus – comme c'était mon cas –, afin de se rappeler ses chutes passées et ne pas se croire arrivé au sommet de la perfection... Donc, ce bon père, ça l'avait ému, mon humilité, et il m'avait murmuré d'un ton grave :

« Claude, vous êtes de la race de ceux dont on fait des bandits ou des saints ! »

J'avais été très impressionné par cette phrase. À mes yeux, cela revenait à me prophétiser que je serais un saint, parce que, bien entendu, il n'y avait aucune chance pour que je devienne un bandit !

En montant, ce jour-là, chez le père Blanchot, le nouveau guide de mon âme, je souriais avec condescendance à ces souvenirs enfantins. Le prêtre me reçut, comme à son habitude, avec sympathie, mais sans chaleur excessive. Une fois de plus, je pouvais mesurer à quel point il était l'antithèse vivante du père Rolland.

« Je vous ai fait venir, commença-t-il, en guise de préambule, pour vous expliquer une chose bien naturelle, et autour de laquelle on fait tant d'histoires, alors qu'à mon avis, il n'y a vraiment pas de quoi. »

En un éclair, j'avais compris. Je ne lui dis pas que le père Rolland m'avait déjà quelque peu initié, un peu avant les grandes vacances, sur mes instances d'ailleurs. Le brave ecclésiastique m'avait alors raconté toutes sortes d'histoires très compliquées, avec des fleurs, des pistils et je ne sais quoi encore. Il avait aussi parlé des animaux, des chats surtout. Bref, j'avais vaguement compris que je n'étais né ni dans une rose, ni dans un chou – chose que je savais depuis longtemps déjà –, que mon père avait dormi avec ma mère, puis qu'elle avait eu un gros ventre – ça aussi, je le savais plus ou moins, sans trop chercher à comprendre les modalités de cette opération mystérieuse. Mais, à vrai dire, je n'étais pas plus avancé. De l'essentiel – dont je savais que cela avait rapport avec mon sexe, qui me tracassait de plus

en plus, depuis quelque temps, et dont j'avais toujours eu vaguement honte –, le prêtre ne m'avait presque rien dit. De toute manière, je n'étais pas tellement concerné par ces choses, à l'époque. Et puis, j'avais eu pitié du pauvre homme qui, visiblement, était plus mal à l'aise que moi et se tordait les mains, avec un embarras comique. À croire que ce qu'il disait, c'était vraiment terrible !

Le père Blanchot s'en tira beaucoup mieux. Quand je sortis de chez lui, ce jour-là, j'avais mûri d'un seul coup. Je comprenais les initiés, ceux qui m'écartaient, avec suffisance, de leur groupe hermétique. Je traversai le grand hall, avec la lenteur d'un adulte, et pénétrai solennellement dans la salle d'études, en regardant le sol devant moi, l'air absorbé, comme si je portais tout le poids du monde sur mes épaules...

Le soir même, j'avais décidé d'essayer. Avant, j'avais vaguement tenté ma chance, mais je ne savais pas au juste ce qu'il fallait faire. Mon sexe devenait tout dur quand je le touchais, mais c'était tout. Maintenant, je connaissais les modalités du processus qui mène à la fécondation de la femme. Mon père spirituel m'avait affranchi, sans façon. J'avais même été un peu dégoûté, parce que ça m'avait rappelé Marcel, sur ma mère... Donc, le prêtre m'avait expliqué que la semence, qui est dans le sexe de l'homme, sort par frottement, pour pénétrer dans le sexe de la femme. Alors, je me mets à plat ventre dans mon lit. Je chasse de ma pensée l'image d'une femme, en dessous de moi – parce que ça, vraiment, ça m'écœure –, et j'essaye le truc. Je me suis frotté, autant que j'ai pu, contre le drap, mais ça n'a pas marché. J'ai même eu un peu mal. Je me suis endormi avec la sensation accablante d'avoir commis un péché mortel !

Le pire, c'est que j'avais peur d'être anormal. D'abord, je trouvais mon sexe dérisoirement petit. J'observais en douce celui de mes copains, à la douche. Bien sûr, il y en avait de mon gabarit, mais, comparé à celui de Perroult, par exemple, qui en a un énorme, avec plein de poils autour, le mien ressemblait à celui d'un nouveau-né ! Oui, le sexe de Perroult m'impressionnait, mais il me dégoûtait aussi, parce que moi, j'aime pas les poils !

Ce soir-là, aux cabinets, je le regarde attentivement, mon sexe. Il y a un très léger duvet, tout autour. Je le caresse doucement, et cela me fait du bien. Comme d'habitude, en de telles circonstances, il devient dur. Rempli de confusion, je cours au lit, en prenant bien garde que passe inaperçu le signe infamant de mon excitation, que cache mal ma chemise de nuit trop étroite. Cette fois, je décide d'adopter la méthode Crémieux. C'est le petit chafouin qui me l'a enseignée.

Avec le recul, je me demande encore comment j'ai pu oser lui poser une telle question... Sans doute parce que c'est une ordure, un dévoyé... Depuis, il s'est fait renvoyer, et c'est justice. J'y suis d'ailleurs pour quelque chose, vu que, plus tard, je l'ai dénoncé à mon confesseur... N'empêche que c'est de lui que je l'ai reçue, ma première leçon décisive d'éducation sexuelle. C'était un jeudi de printemps, il y a un an, dans les bois de Feuilly, au cours de la promenade hebdomadaire...

Par tempérament, j'adore la nature. Eh bien, croyez-moi si vous voulez, depuis cette saleté d'époque d'éducation sexuelle, les bois, ça ne me dit plus rien, et côté vie spirituelle, c'est plutôt le creux de la vague... Il y a belle lurette que je ne fais plus de confession générale. Je dis juste l'essentiel, et puis je m'en vais. Je fais ma crise d'adolescence, quoi ! Il paraît que c'est l'âge...

C'est drôle, moi, je n'aurais jamais eu l'idée de faire une crise d'adolescence. En fait, ça m'est venu en quatrième, en lisant les bouquins d'éducation sexuelle destinés aux gars de troisième. Intéressants d'ailleurs, ces livres-là ! On y parle même de filles ! Au début, j'aurais fait n'importe quoi pour les lire. J'aimais bien les titres : « Adolescence », « Souris à la vie ! », « L'âge des bourgeons », « Bientôt un homme ! », etc. Un, surtout, avait éveillé ma convoitise : « L'Amour » qu'il s'appelait, comme ça, tout simplement. Il y avait une magnifique photo de sous-bois, sur la couverture. C'était un coucher de soleil comme je les aime. Au premier plan, on voyait un gars et une fille. Lui, il me ressemblait comme un frère, et elle – j'en frémissais – c'était tout le portrait de mon Jean-Pierre du Sacré-Cœur, qui ressemblait tellement à Mélanie, la fille de l'épicière de mon enfance !

Enfin, contre un paquet de cigarettes, j'avais pu obtenir le bouquin par Perroult, qui me l'avait passé en douce, aux cabinets, pendant la récréation.

« Fais-y gaffe, hein, Miranda ! Mon confesseur m'a interdit de le passer à d'autres. C'est rien que pour moi, qu'il m'a dit, parce que je suis plus mûr !

— T'inquiète ! », que j'ai répondu à Perroult, de mon air le plus rassurant.

J'ai lu le livre, d'un trait, la nuit, aux cabinets. Pas exactement d'un trait, d'ailleurs, parce que, comme de juste, ce soir-là, on aurait cru que toute la division avait la courante. Chaque fois qu'un coliqueux secouait convulsivement la porte, je devais sortir en vitesse, en cachant mon bouquin sous ma chemise de nuit, retourner à mon lit, et attendre, environ dix minutes, que l'autre ait fini, pour pas que mes visites aux chiottes, elles paraissent suspectes. En plus, pas besoin d'insister sur le fait que ça sentait pas particulièrement la rose, ce qui n'a rien aidé ! Eh ben, franchement, je dois avouer que j'ai été déçu. Rien de terrible, là-dedans. Ça m'a même rien fait au sexe. Et puis, il y a beaucoup de choses que je n'ai même pas comprises...

Avec Crémieux, cela a été plus simple. Autant il m'avait été difficile de lui poser la question, avec maintes circonlocutions embarrassées, autant lui n'y était pas allé par quatre chemins pour m'affranchir. J'avais d'abord marché un bon moment dans le bois, seul, derrière le garçon, qui parlait avec un petit de sixième. Il le tenait par le cou. Je savais que c'était son « amitié particulière ». Je me demandais seulement comment un angelot comme celui-là pouvait regarder en face cette gueule de rat, farcie de boutons de pus, et ces yeux chassieux et bouffis, au regard de poubelle... Mais, pour l'heure, c'était de ma sexualité à moi qu'il était question et il ne fallait pas être regardant si je voulais enfin savoir comment m'y prendre avec elle. Prenant mon courage à deux mains, je m'approchai du couple ambigu :

« J'ai à te parler », ai-je dit gravement à Crémieux.

Le cynique a d'abord eu l'air surpris. Puis, il a dit au même de l'attendre, un peu en arrière.

« Alors ? » a-t-il fait, en me regardant avec arrogance, on a un problème ?

J'ai tout de suite regretté de m'être adressé à ce sale type, mais je ne pouvais plus reculer.

« Alors ? qu'il a redit, avec un peu d'agacement, un ton plus haut, qu'est-ce que tu veux, au juste ?

« Eh ben, voilà... »

J'avais trouvé un motif – vrai, d'ailleurs –, pour introduire le sujet délicat qui me préoccupait. Je lui ai demandé ce que c'était que tous ces petits étuis de caoutchouc qu'on trouvait dans les bois.

« Quoi ! Tu ne sais pas ? », s'est-il exclamé, l'air rigolard. Avec confusion, j'ai dû avouer que non.

« C'est des « capotes anglaises », mon pote !

— Des quoi ?

— Des capotes, des préservatifs, si t'aimes mieux. »

J'aimais pas mieux, je savais pas ce que c'était. Je dus avouer ma stupide ignorance. Ainsi, j'appris que les sachets de caoutchouc fin et transparent, dans lesquels, de nos bouches innocentes, nous soufflions, à nous en faire péter l'aorte, pour obtenir de superbes ballons, servaient à... J'eus soudain envie de cracher toute la saloperie que j'avais dû avaler, ces années passées. Car j'en avais gonflé des centaines de ces cochonneries-là, moi ! Maintenant, je comprenais pourquoi le pion nous bottait les fesses, quand nous nous livrions à ce jeu :

« Voulez-vous laisser ça par terre ! C'est sale ! »

Décidément, les choses de l'amour se présentaient à moi sous un jour plutôt sordide ! Mais, Dieu sait pourquoi, je m'enfonçais dans le vice, avec une espèce d'horreur délicate. Ce jour-là, Crémieux fit mon éducation sexuelle,

avec précision et brutalité, en m'expliquant, sans façon, le coup de la masturbation. J'avais déjà entendu le mot, mais je n'avais jamais compris.

« Tu te masturbes, mon pote ! », m'avait lancé, un jour, quelque chenapan.

Sur quoi, un grand – qui me connaissait assez pour parler ainsi – avait répondu, du tac au tac :

« Oh ! lui, pas de danger ! »

Mais en ce jour mémorable, par l'entremise de la petite ordure de Crémieux, j'étais au courant de l'essentiel... Le soir même, j'avais essayé quelques-uns de ses trucs. Mais, à ma grande surprise, ça n'avait pas marché non plus...

Pas comme aujourd'hui... Je regarde le plafond, fixement. Par la fenêtre grande ouverte pénètre la rumeur des arbres, dont les cimes ondulent pacifiquement sous la caresse d'une brise douce et fraîche... J'aperçois un coin du ciel noir, criblé d'étoiles. Je repense aux feux de camp de mon enfance, à ma pureté d'antan, à mon idéal de futur prêtre... Mentalement, je fais le bilan. Voilà maintenant près de six mois que, pour la première fois, j'ai découvert le plaisir solitaire. Alors, comme saint Pierre après son triple reniement, j'avais pleuré amèrement... Mais aujourd'hui, il n'y a rien d'autre, en mon âme, qu'un morne désespoir !

J'ai tout fait pour lutter contre cette passion honteuse, mais sans succès. Il ne se passe pratiquement pas une semaine que je ne retombe dans ce qu'on appelle le « vice solitaire », et j'ai terriblement peur d'être anormal ! Je me souviens qu'au début, mon confesseur m'avait recommandé

de ne pas m'inquiéter outre mesure. D'après lui, cela s'arrangerait avec le temps, et les choses rentreraient dans l'ordre.

« Il n'y a, avait-il précisé, que si ce besoin s'avérait incoercible, qu'il faudrait peut-être y voir un signe que vous n'êtes pas fait pour le sacerdoce. »

En mon for intérieur, j'estime, aujourd'hui, que ce signe est désormais indéniable.

Alors, comme d'habitude, ma décision est prise, rapidement, irrévocablement : j'en parle demain au père Blanchot, et s'il est du même avis que moi, je quitte le Séminaire...

SOMMAIRE

Une sale impression

Faut que tu trouves du travail, et le plus vite possible !

Tel a été le commentaire, laconique autant que réaliste, de ma mère, toujours pratique et, au fond, pas fâchée que je quitte cette « boîte à curés », comme elle appelait le petit séminaire de Feuilly, fût-ce sous la pression d'une sexualité galopante, ce que je m'étais bien gardé de lui dire. Et ma génitrice d'ajouter, sentencieuse : « Tu vas enfin gagner ta vie comme tout le monde ! »

Aussitôt, madame s'est découvert une vocation de conseil en orientation professionnelle ! Ou plus exactement, elle s'est mise en tête de me faire orienter vers un métier digne de son garçon, qu'en bonne mère italienne qui se respecte, elle estime être d'une intelligence très au-dessus de la moyenne et promis au plus brillant avenir. Pour ma part – quoique plus modeste concernant mon quotient intellectuel –, mon appréciation recoupe celle de ma mère, au moins sur un point : à défaut d'être prêtre, sommet de mon ambition spirituelle, je serai quelqu'un, ou je ne serai rien. Connaissant l'état précaire des finances familiales, j'ai intérêt à faire vite. Je cours donc à la librairie Gibert, au Boul'Mich, en quête de tous les bouquins qui traitent, de près ou de loin, des carrières et des aptitudes correspondantes. Enfin, quand je dis tous... Limité comme je le suis par la maigreur de mon pécule, je sors de là nanti d'un gros *Guide des carrières* et de quelques ouvrages aux titres prometteurs, dans le genre *L'avenir est aux jeunes!*, *Comment devient-on Cadre ?*, *Les clés de la réussite profes-*

sionnelle, etc. Anticipant quelque peu sur les résultats des tests d'orientation, j'ai même grillé mes dernières cartouches en acquérant un gros ouvrage, dédié au métier de mes rêves, aussi fascinant à mes yeux que les deux simples mots de son titre, qui s'étalent, en énormes caractères noirs, sur le fond blanc de la couverture brillante, et qui résument toute mon ambition : « Le journalisme ».

« Le journalisme ! Aucune chance, mon jeune ami ! C'est un secteur bouché ! Savez-vous combien de jeunes postulent, chaque année, pour n'obtenir finalement qu'un job de garçon de courses dans un journal ? Un chiffre astronomique ! Non, croyez-moi, mieux vaut être réaliste. D'ailleurs, vous n'avez pas de diplôme... »

Je déteste l'air protecteur du psychotechnicien. Je n'aime pas du tout – oh ! mais alors pas du tout ! – la manière dont il me toise, et encore moins l'insistance avec laquelle il souligne ce défaut de ma cuirasse, qui me rend si vulnérable. Était-ce ma faute si je n'avais pas passé mon Certificat d'Études en raison de mon entrée au petit séminaire, l'année précédant l'examen, lequel, d'ailleurs, ne figurait pas au cursus de cet établissement ? Il est vrai que je n'avais pas mon Brevet non plus, parce que j'avais été malade lors de l'examen et que mes excellents résultats scolaires m'avaient valu de passer en seconde, sans cette peau d'âne. Et le comble, c'est que je n'avais pas passé mon bac, puisque j'avais quitté le collège, juste avant mon entrée en classe de rhétorique, qui préparait précisément à la première partie du diplôme-clé.

« Je compte bien passer mon bac, en candidat libre, Monsieur !

— Peut-être, mais, en attendant, vous n'avez ni la première ni la seconde partie, et cela fait très mauvais effet, surtout quand on veut embrasser une carrière aussi prestigieuse que le journalisme. »

De ce premier entretien, je sors groggy et passablement démoralisé. Les choses se détériorent encore plus quand je compare à nouveau devant le bonhomme, après une heure de tests débiles à rendre idiot Einstein lui-même. À la mine dégoûtée de mon examinateur, je comprends que je n'ai pas le coefficient des génies et je m'attends au pire pour la suite des événements.

Heureusement, l'orientatrice qui me prend en charge aussitôt après me rassère bien vite. C'est une ravissante jeune femme, ce qui ne gâche rien, au contraire ! Avec elle, je me sens bien, je me laisse aller aux confidences. J'ose même lui avouer ce que je n'ai jamais confié à personne jusque-là. Je n'ai aucune ambition. L'argent ne m'intéresse pas. Ce que j'aime, moi, c'est l'art, sous toutes ses formes ! Je me sens capable d'écrire, de jouer la comédie, voire de faire du cinéma... Mais, comme je suis réaliste, je me contenterai du journalisme, parce que, aux dires de mes amis, j'ai un bon brin de plume. D'ailleurs, au collège, déjà, mon style me valait d'excellentes notes en rédaction et en dissertation... J'ai même l'intuition qu'un jour je deviendrai écrivain !

Huit mois que je bosse dans cette turne ! Huit mois d'enfer et de dégoût ! C'est la troisième fois au moins que je refais cet alinéa publicitaire. Le prote n'est jamais content. C'est toujours trop ci, pas assez ça ! J'en ai vraiment marre ! Avec rage, je bourre mon composteur de ces foutus caractères de plomb – une saloperie qui finira par me faire attraper la danse de Saint-Guy, le saturnisme, maladie fréquente chez les imprimeurs.

Comment ai-je bien pu me laisser piéger de la sorte ? – me demandé-je, en effectuant une rétrospective mentale des circonstances qui m'ont amené dans ce trou délétère...

Ah ! elle m'a bien eu mon orientatrice de charme ! Après m'avoir écouté avec patience et – apparemment au moins – avec beaucoup d'intérêt, voire de sympathie, elle m'a fait son plus joli sourire, avant de m'assener son diagnostic. Malgré le préjugé favorable que j'avais pour elle, j'avais été plus que déçu. D'après mon orientatrice, s'il était indéniable que j'avais des dispositions littéraires et artistiques et que cela pourrait peut-être m'amener à une carrière de ce type « plus tard, lorsque je serais plus mûr » – elle avait lourdement insisté sur la maturité – pour l'instant et pour rester concret, elle me conseillait plutôt de m'orienter vers un métier du commerce.

« Les tests, affirmait-elle, sont formels là-dessus : vous avez la bosse des affaires. Vous parlez bien, vous savez vous adapter à vos interlocuteurs, vous feriez un représentant très efficace !

— Représentant ! »

Je n'avais pu réprimer ni le haut-le-corps ni l'exclamation scandalisée. La profession n'a pas bonne presse en général. « Les représentants c'est tous des baratineurs et des coureurs de jupons ! ». Tel était le verdict sans appel de l'opinion publique populaire, voire moins populaire.

Mais mon habile orientatrice n'était pas à court d'arguments. Changeant alors de stratégie, avec force circonvolutions oratoires dont je m'épuiserais en vain à relater le cours, elle était parvenue – Dieu sait comment ! – à me « vendre » la carrière manuelle où je m'épuise aujourd'hui ! Je me souviens encore de la description dithyrambique qu'elle me fit du monde « vaste et fascinant » des arts graphiques. Elle disait « arts graphiques », mais elle pensait « imprimerie ».

« Vous savez, composer et imprimer un texte est un art. Un art idéal, d'ailleurs, puisqu'il fait appel à un mélange rare et difficile : l'habileté manuelle et l'acuité intellectuelle ! Le typographe, ce n'est pas un ouvrier, c'est un compositeur, un peintre, un décorateur, un intellectuel même... »

Là je l'avais interrompue. Le lyrisme de la jeune femme était impressionnant, mais fallait-il aller aussi loin ? Ma méfiance reprenait le dessus.

« Je comprends votre surprise. C'est que vous ne connaissez pas ce métier. Le typographe doit concevoir la mise en page de son texte, choisir le caractère le mieux adapté à la nature de ce dernier et disposer le tout harmonieusement, artistiquement. Oui, je le répète, c'est un métier artistique et intellectuel à la fois. Dans l'état actuel des choses, je n'en vois pas qui puisse mieux vous convenir ! »

À ce souvenir, je ne puis m'empêcher de ricaner tout haut, au point que le prote, qui est à moins de deux mètres de moi,

lève un sourcil étonné. Je reprends mon sérieux et poursuis mon soliloque intérieur.

« Parlons-en de l'artistique, de la responsabilité du typographe dans la composition. Baratin que tout cela ! C'est le prote qui décide de tout ! Toi, tu n'as qu'à exécuter et fermer ta gueule ! »

Je n'aime pas la vulgarité de mes pensées et je constate, avec tristesse, que, même elles, sont dévoyées par le milieu de travail débilitant qui est le mien désormais. Quant à mon langage !

« Fais pas ch..., l'Andalou ! »

Voilà. Non seulement j'ai adopté les jurons de mes compagnons de baigne professionnel, mais encore j'ai fait mienne la bassesse de comportement de la majorité d'entre eux. C'est ce qui m'a conféré la méprisable audace d'aboyer avec les loups contre le pauvre « mouton » qu'est l'ouvrier espagnol. Mouton est bien le terme ! Puisque – à tort ou à raison – tous ici l'accusent d'être un jaune, vendu aux patrons.

« Il traîne toujours son cul dans les bureaux », m'avait expliqué Jojo, vétéran typographe, quand j'essayais encore de défendre l'Andalou, à mes débuts dans la turne.

Jojo est vite devenu mon meilleur copain, et je n'en suis pas peu fier. C'est d'ailleurs aux frais de l'Espagnol que s'est scellée notre alliance. Faut dire aussi qu'il m'avait cherché, ce sale mec ! Sans doute, parce qu'il en avait marre de servir de souffre-douleur aux autres, il m'avait pris comme tête de Turc. Forcément, j'étais le dernier arrivé, petit de taille et très jeune, alors c'était plus facile que de s'attaquer aux vrais ennemis, un peu trop gros à avaler pour lui.

C'est souvent comme ça, dans la vie : les victimes ont besoin de jouer les bourreaux, de temps en temps, en se vengeant sur plus malheureux qu'elles de ce qu'on leur fait baver... Malheureusement pour « l'Andalou » – autre sobriquet de notre ennemi commun –, un jour qu'il m'avait un peu trop charrié, j'avais perdu mon sang-froid et je lui avais flanqué une gifle, comme un pédé... L'autre était devenu blanc de rage et avait saisi une barre de fer. Sans l'intervention de Jojo, nul doute que j'eus tâté de l'hôpital ! Il avait tabassé l'Espagnol et, sur la foi de ce fait d'armes peu glorieux, par héros interposé, j'étais passé du rang d'arpète sans cesse et cruellement bizuté, à celui de « jeunot, un peu fêlé, mais pas trop con tout de même ! ». Belle promotion !

Donc je viens d'insulter lâchement le souffre-douleur de service de l'imprimerie Art et Publicité, haut lieu des « travaux de ville », comme on dit dans le métier, c'est-à-dire les encarts publicitaires, les affiches, les cartes de visite, les papiers à en tête, les formulaires en tous genres, et autres joyusetés typographiques...

J'ai un peu honte de ma réaction envers l'Espagnol, mais c'est lui qui m'a cherché, une fois de plus. Il m'a entendu ricaner, à l'évocation de mes souvenirs d'orientation professionnelle et il s'est cru obligé de commenter, avec son horrible accent qui a résisté à trente années de séjour parisien :

« Tiens, l'arpêté, ça t'arrivé dé rigoler ? D'habitoudé, tou es ploutôt dou zenré constipé ! »

C'est drôle, malgré les coups qu'il a chopés de Jojo, lors de l'affaire de ma gifle, il ne peut pas s'empêcher de m'envoyer des vannes ! Aussi, de mon côté, sourd aux sursauts – de plus en plus faibles, d'ailleurs – de ma conscience,

je ne parviens pas à avoir vraiment pitié de lui, et je l'enfonce, comme d'autres, à l'occasion...

Bref, je me sens plutôt mal dans mon bleu encore neuf et dans cette dégaine prolétarienne que – conformément à ce qui est mon moindre défaut : l'emphase – j'accroche volontiers, tant par le ton exagérément faubourien qu'affecte désormais mon langage, que par la vulgarité peu habituelle de mon comportement.

Pourtant, j'ai tout fait pour entrer dans la peau du personnage que les caprices d'un destin peu tutélaire, aidé par le coup de baguette maléfique d'une fée orientatrice mal inspirée, m'ont obligé de jouer, mais je dois reconnaître que le rôle me sied mal. Et le pire, c'est que les « vrais » ouvriers qui m'entourent l'ont perçu avant moi, et ils se chargent, plus souvent qu'il n'est décent, de me rappeler mes honteuses origines non prolétariennes, avec la brutalité et la cruauté propres à ce milieu rude, qui ne fait ni dans la dentelle sentimentale ni dans la délicatesse psychologique.

Je songe avec inquiétude que, si je n'étais pas devenu le pote de Jojo, je fusse mort depuis longtemps, à moins que je n'aie eu l'intelligence d'aller promptement chercher fortune ailleurs !

Ça y est, j'ai fini de recomposer – pour la troisième fois – les deux lignes de l'encart publicitaire dont le pote m'a confié l'exécution. Je tire vite une épreuve à la presse à bras

et je porte mon chef-d'œuvre au chef typo, avec la trouille au ventre, comme les jours d'examen, au Petit Séminaire.

J'aime pas tellement la façon dont il rigole, ce prétentieux.

« Eh, Jojo, viens voir un peu comment qu'il a écrit « Sherk », ton protégé ! »

Jojo s'amène et il rigole encore plus fort que son copain. Cela me fait de la peine. Les autres, je suis habitué à leur mépris, mais Jojo !

« T'as tort de te vexer, mon petit gars, commente placidement Jojo, au zinc du bar tout proche, lors de la pause de midi. Ce qui nous a fait tous marrer, c'est pas que t'aies fait une faute au mot « Sherk ». C'est un nom de marque et t'es pas obligé de savoir l'orthographe d'un nom propre. Viens, je vais te montrer pourquoi je me suis bidonné comme les autres. Tu verras qu'y avait vraiment de quoi. »

Nous rentrons à l'atelier.

« Regarde ! », me dit mon copain.

Son index pointe en direction de l'horloge qui fait face à nos pupitres, là-haut, au-dessus de la grande passerelle qui dessert l'étage du service de photogravure. Stupéfaction ! Comment ai-je pu ne pas voir jusqu'à cet instant l'énorme calicot publicitaire qui s'étale là, en face de moi, juste sous l'horloge, vestige sans goût d'une quelconque foire commerciale, sans doute ? Il me nargue ironiquement, de toute sa marque de lait de lanoline... SHERK, avec un K, et non pas SCHERCK, avec CK, comme j'avais imprimé par erreur !

« Il y a longtemps qu'elle est là cette affiche ?

— Oh ! t'étais pas encore dans la turne, mon petit gars, et y a déjà belle lurette qu'elle nous faisait ch..., cette saloperie

artistique », rétorque Jojo, gentiment gouailleur et horriblement grossier, comme à son habitude !

En somme, malgré mes efforts méritoires pour m'intégrer dans le milieu ouvrier et pour me faire admettre de mes rudes compagnons de labeur, je sens bien que je resterai toujours, pour ces derniers, un corps étranger et décidément inassimilable. Mais cela n'est encore que des roses comparé à ce que me vaut l'infirmité congénitale – de surcroît impardonnable, dans un tel contexte – que j'ai eu l'incroyable naïveté de confier à je ne sais qui et dont la teneur, affriolante à souhait pour mes tortionnaires, a rapidement fait le tour de l'imprimerie :

« L'arpète de la typo est puceau ! »

La campagne de harcèlement a commencé il y a un mois, à ce qu'il me semble. À mes yeux, cela remonte à un siècle. À la plus grande joie de tout ce que ce petit monde compte de sadiques, de demeurés et d'obsédés sexuels. À celle de « l'Andalou » surtout, enfin supplanté dans le rôle – qu'il tenait pourtant, depuis des années, avec un brio indéniable – celui de bouc émissaire de service.

J'ai rapidement compris que si je voulais qu'on me foute enfin la paix, il fallait que je me dessale le plus vite possible. Ah ! – me dis-je – ils croient que j'ai peur des femmes ! Ils ne savent pas distinguer entre la délicatesse et le refoulement ! Eh bien, ils vont en avoir pour leur argent ! J'ai décidé de frapper un coup sensationnel, de faire un truc grandiose, énorme même, qui assiera définitivement mon image de marque ! D'ailleurs, tout cela tombe à pic. À force d'enten-

dre parler de la chose, à longueur de journée, j'ai fini par en avoir une furieuse envie. J'en ai plus que marre d'être un adolescent timide et masturbateur ! De plus, je suis vaguement attiré par la fille du prote. Tout le département des typographes l'a remarqué et cela m'arrange bien. Ce n'est pas de l'amour que j'éprouve pour cette créature, loin de là, tout au plus un vague désir... Mais c'est l'occasion et d'ailleurs, me dis-je, que ce soit cette fille-là ou une autre, quelle importance ?

« Elle en pince vachement pour toi, la fille du prote ! murmure, en passant le premier machiniste.

— Alors, Miranda, renchérit, le chef typo, qu'est-ce que t'attends pour tenter ta chance. T'as un ticket, qu'on te dit ! Un carnet complet même ! Allez, sois pas con, merde ! Vasy ! Elle attend que ça. »

Tout le monde me le répète. Même l'Espagnol, avec une mauvaise lueur dans ses sales yeux de « jaune », y va de son couplet, aussi canaille qu'estropié :

« Eh, pouceau, quand cé qué tou la baises cette poutana ? »

Madeleine – c'est le nom de la fille du prote – Madeleine vient de passer, pour la troisième fois, en me frôlant au passage. Je jurerais qu'elle l'a fait exprès.

Jojo me le confirme, près de la presse à bras, où je fais la file avec d'autres, pour un tirage d'épreuve :

« Elle crève d'envie de toi, cette chienne ! Tu vois donc pas ?

— Tu crois ?

— Mais t'es aveugle, ou quoi ? Ça fait des semaines qu'elle te cherche, et toi tu remarques rien. Et là, t'as pas vu ? Depuis ce matin, ça fait au moins dix fois qu'elle descend de la photogravure et qu'elle se frotte contre toi, au passage. Tu la fais mouiller, c'est sûr ! Pas vrai les gars ? »

Je suis horrifié de la grossière publicité vocale faite, à la cantonade, par mon encombrant et peu discret copain. Heureusement, le prote n'était pas dans l'atelier de typographie, et le bruit des rotatives n'a pas permis à Madeleine d'entendre la nature de ces propos scabreux. Mais elle a remarqué les rires et les regards dans sa direction, et elle a rougi... Je suis ému de son émotion et j'en augure le meilleur pour mes entreprises audacieuses.

Comme à mon habitude, je vais agir sans la moindre stratégie. J'improviserai, me fiant à mon instinct et à ma chance. Je sais que c'est très risqué, et la tête m'en tourne un peu, mais la prudence n'a jamais été mon fort...

Je reviens à ma place au moment précis où Madeleine est en train de gravir la passerelle métallique qui fait face à l'atelier des typos, à environ cinq mètres de distance par rapport à mon pupitre de composition, situé au premier rang. Je la regarde, avec un mélange de dégoût et de fascination. Cette fille n'est pas du tout mon type. Elle est trop grande, trop massive, trop blonde, trop fade, trop molle, trop banale, trop vulgaire, trop tout ! Et pourtant, je la désire affreusement... À cause de la puberté, de la solitude, de l'imbécillité des autres et de leurs incitations grossières, à cause des regards braqués sur moi, en cet instant fatal...

Un déclic et tout devient irréel, comme dans un film...

Je décide que je vais suivre la fille et qu'il va se passer quelque chose dont j'ignore encore la nature exacte, mais dont je sais déjà que ce sera un acte définitif, sans retour...

Les lumières crues se tamisent inexplicablement, l'atelier tout entier devient flou... Le film tourne au ralenti, les rotatives aussi... Le bruit ambiant se fait ouaté, une brume irréaliste baigne de flou la scène qui se déroule en ma présence et où, comme dans les rêves étranges, je suis à la fois acteur et spectateur, sans la moindre prise ni sur les événements extérieurs, ni sur mes actes personnels...

Je me vois, comme en un délire éthylique, marcher mécaniquement derrière Madeleine. J'entame la montée de l'escalier à sa suite. Soudain, elle tourne la tête vers moi. J'aperçois son regard délavé où la surprise fait à peine une vague incolore... Impression de ne jamais pouvoir la rejoindre...

Dean Martin a traversé le saloon... Un silence tendu s'est établi subitement... Même le pianiste s'est arrêté de jouer. Lorsque le fier cow-boy a posé sa botte sur la première marche, il y a eu comme un soupir général vite réprimé. La fille s'est retournée : elle a souri au héros comme pour l'inviter à la suivre... Avant de gravir l'escalier fatal, l'homme a balayé la salle d'un regard circulaire, perçant comme celui de l'aigle. Il a vu la main de l'Espagnol glisser sournoisement vers son colt... Mais il n'a eu qu'à mettre la main sur le sien et à faire « Tsss ! Tsss ! », avec un sourire glacé, pour que ce coyote renonce à son geste suicidaire... Puis, le héros a poursuivi sa lente et inexorable ascension

derrière la beauté qui fait battre les cœurs et bouillir les sens de tous ces gaillards, en bas... Enfin, il a rejoint la fille dans l'étroit réduit où elle vient de pénétrer... En digne allumeuse qu'elle est, elle a feint la surprise pudique, en s'adossant à une pile de cartons entassés au fond de la pièce. Elle fait face au superbe cow-boy, pantelante et déjà consentante, offerte à la force impétueuse de la mâle étreinte qui va l'écraser... Ses yeux, un peu fous, se dilatent, en une expression incrédule, ses lèvres épaisses et sensuelles s'humectent et s'entrouvrent, dans l'attente du baiser fougueux. Les rondeurs de sa poitrine – à peine voilées par un bustier transparent – se soulèvent de manière spasmodique, au rythme haletant de son désir...

Dans un élan de panique désespérée, je me rue sur la fille du prote, comme je l'ai vu faire dans les films. Je l'embrasse avec dégoût, mais du mieux que je peux, en palpant vaguement, avec horreur, son buste flasque... Prude, elle se débat... Pour la forme, sans doute... Alors, je perds la tête : une de mes mains s'égare en des régions nettement scabreuses, dont l'humidité douteuse semble donner raison aux insinuations crapuleuses de Jojo, mais a pour effet de tuer immédiatement en moi le peu de désir, péniblement amassé par mon imagination chauffée à blanc !

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, voici que ma conquête, sans doute dans son ardeur à me rendre mon enlacement, me fait perdre l'équilibre. Réflexe naturel de ma part : je me raccroche convulsivement à elle, et elle aux cartons... Et toute la pile nous tombe sur la tête... C'est

lourd et assez douloureux pour que la fille se mette à pousser des cris atroces, à faire stopper toutes les rotatives de l'imprimerie Art et Publicité !

Quelques instants d'un silence soudain, annonciateur de tempête, et la porte s'ouvre brutalement, livrant passage à « l'Andalou » essoufflé, suivi du prote. En un éclair, je comprends : ce salaud m'a donné ! Il a couru avertir le père de Madeleine, pour me faire prendre la main dans le sac – c'est bien le cas de le dire ! – même si la mienne en est vivement sortie, sitôt entrée, comme mordue par un serpent !

Ma carrière d'apprenti typographe n'a pas excédé une année et – si je puis oser un aussi mauvais calembour – ce bref essai d'imprimerie m'a laissé une sale impression !

SOMMAIRE

Aux « anges »

Nous déminons le champ de tir à la grenade. Opération délicate, s'il en fut. Pour nous, pauvres troufions, sur le point de terminer nos classes, c'est déjà la routine. Pensez donc : six mois d'armée ! Encore trois mois, et nous aurons droit au titre envié de « Pierrots », qui, dans le jargon obscur des hommes des casernes, marque le milieu de la période du service militaire.

Donc, blasés que nous sommes. Rompus à tous les exercices stupides et épuisants que des gradés aboyeurs, plus bornés les uns que les autres, nous imposent au fil des semaines, avec un sadisme aussi consciencieux que satisfait. Ainsi, pas plus tard qu'il y a un quart d'heure, ce pourri de Lançon, le minuscule et répugnant sergent-chef de carrière que nous haïssons tous avec ferveur, vient de nous annoncer, en se passant la langue sur les babines, un de ces supplices, dont il nous a prévenus que nous lui en dirions des nouvelles. Nous nous attendons aux pires sévices, car ce salaud a des raffinements de Grand Inquisiteur. À l'entendre, les tours de cour avec un Mauser à bout de bras, les stations debout au garde-à-vous par moins dix degrés, les crapahuts qui n'en finissent pas, avec vingt kilos de briques sur le dos, sous les aboiements : « Debout ! Rampez ! Debout ! Courez ! », et autres délicatesses du même genre, n'étaient que jeux d'enfants comparés à ce que lui s'était farci quand il était au Bat' d' Af' – traduisez : bataillon d'Afrique – unité combattante d'élite !

« Rase-mottes », qu'on l'appelle, ce clebs, parce qu'il est bas du train et qu'il arrête pas d'aboyer.

Donc, voilà « Rase-mottes » occupé à nous décrire, avec délices, les dangers de l'opération que nous allons entreprendre dans un instant.

En Indochine, dont il a eu la stupide idée de revenir, pour se faire ch... dans ce camp pourri à transformer en soldats le tas d'andouilles que nous sommes, il a vu, nous dit-il, des gars se déchiqueter, comme ça, sous ses yeux, en ramassant des grenades qu'ils croyaient déjà éclatées.

« Donc, nous recommande notre cerbère, ouvrez vos yeux, bande de couillons ! Faites pas les cons : ça pourrait vous coûter cher ! Je vous rappelle les instructions. Les grenades que vous allez ramasser n'ont pas éclaté, et ça pour plusieurs raisons. La plupart du temps, elles ont foiré, soit que les explosifs ne valaient rien, soit que le percuteur était foutu, ou est-ce que je sais encore, moi ! De toute façon, vous comprenez rien aux armes ni aux munitions ! »

Il aurait pu ajouter : « Moi non plus, d'ailleurs ». Mais c'était superflu, tout le monde le savait.

« Donc, avait poursuivi le gradé, faites gaffe surtout aux plus dangereuses de ces saloperies-là : celles qu'ont la queue en l'air ! »

Ici, rires gras des lèche-bottes et des fayots s'esclaffant complaisamment de l'allusion grossière, pour gagner ses bonnes grâces, à ce putois.

« Celles-là, on les appelle des « bandeuses », renchérit notre tribun de caniveau.

Nouvelles exclamations de la cour...

« S'il y a parmi vous des puceaux qui savent pas ce que c'est que de bander, je leur conseille pas d'y toucher à cette

queue-là, parce que l'engin risque de leur décharger entre les pattes ! »

Et avec enthousiasme, ce débile la développe sa comparaison crapuleuse, en éructant :

« Parce que vous devez comprendre une chose, tas de bleues bites, ce qu'il vous décharge, ce machin-là, c'est pas du sperme ! »

À cet endroit, « Rase-mottes » a coutume de faire une pause. Il y a des années qu'il les peaufine, ces effets-là. Il connaît d'avance toutes les réactions de son public, mais comme les mauvais cabotins, il ne s'en lasse pas. Quand est calmé le charivari des rires – gâtés par les « Ha ! ha ! ha ! », ironiques et lourdement appuyés du camp des irréductibles, dont je suis –, l'imbécile termine sa grossière harangue par une proclamation à allure martiale d'ordre du jour solennel :

« Soldats, l'armée a encore besoin de vos carcasses et de vos cerveaux d'abrutis ! En cas de grenade bandeuse, interdiction absolue de rabattre la cuillère à sa position initiale. Ça libère le percuteur, qu'était seulement coincé, et alors, adieu ! C'est la boucherie ! Dans un cas comme ça, jeter l'engin le plus loin possible, là où y a personne, bien sûr, et à plat ventre tout de suite après ! Compris ? Allez, rompez ! Au boulot, tas de fainéants, remuez-vous le train, et surtout faites pas les cons ! »

Pour être tout à fait franc, je dois avouer que, jusqu'à cet instant, nous ne nous le sommes pas beaucoup remué, le train. Le terrain d'exercice est divisé, par rapport au lanceur, en sillons horizontaux, espacés d'environ un mètre, et qui

servent à mesurer les performances. Je suis en tête, dans le cinquième sillon. Je viens de ramasser flegmatiquement ma vingtième grenade inoffensive. Et comme nul d'entre nous ne s'est encore désintégré, mes pensées vagabondent mélancoliquement vers des champs de bataille beaucoup plus bucoliques. Courbé vers le sol lunaire criblé de mini-cratères d'impacts, je repense à ma prime amourette, Mélanie, ma princesse-épicière de la rue des Écoles. Elle me sourit. Je revois sa fine poitrine que, dans mes rêves lubriques, j'ai tant rêvé de dénuder. Car Mélanie est devenue le piment de mes rêveries érotiques. En cet instant et si incongrus que soient le cadre et les circonstances, je songe que je la lutinerais bien volontiers ici, à même le sol. Je suis tellement obsédé par cette idée, que je parviens à visualiser mentalement l'objet de mon désir.

Le corsage de Mélanie est une résille très fine, comme les écailles de la grenade. Il masque à peine le fruit de ses seins, que je devine gonflés et qui semblent implorer la caresse de ma main. Un soleil épais m'alourdit la nuque... Je vois trouble, je transpire, et je meurs d'envie de la saisir, cette grenade qui tend vers moi le treillis de sa forme explosive...

Soudain, je vois une autre main que la mienne, là, sur la droite, à côté de moi. Le geste a été rapide, mais je l'ai perçu assez vite pour que mon cerveau grésillant ait eu le temps de déclencher aussitôt l'alarme : mon imbécile de voisin vient d'enfreindre l'interdiction fatale... Un infime instant, je reste là, dégrisé, mais pétrifié, le regard braqué sur cette main de gamin de vingt ans crispée convulsivement sur la

grenade dont il vient de ramener la cuillère à sa position initiale, d'un geste aussi machinal que meurtrier. Enfin, l'ordre de branle-bas de combat proféré silencieusement par ma volonté – et dont la communication, un instant interrompue par un éclair de panique, vient de s'établir – parvient à mes muscles et à mes cordes vocales. Je réussis à articuler d'une voix blanche :

« Jette ça, espèce de con ! »

Le gars a un sursaut, comme un diable qui sort de sa boîte, et, avec une expression d'horreur terrorisée, il balance l'engin droit devant lui. Son visage est livide et je vois nettement ses genoux qui s'entrechoquent. Je hurle, à pleins poumons :

« Grenade ! À plat ventre ! »

Et je lui plonge dans les jambes, car mon intuition me dit que ce couillon restera debout, paralysé par la peur... Il tombe sur moi. J'entends les chocs mous des corps des autres soldats alentour qui ont eu le même réflexe salutaire... Et le temps s'arrête... L'attente me paraît si longue, qu'un bref instant j'ai la certitude de m'être trompé. Pour un peu je me relèverais. Mais un instinct de conservation puissant me tient le nez collé à la glèbe. Bien m'en a pris : au moment où me parvient, au loin, l'aboiement de « Rase-mottes » qui vient de réaliser la situation : « Restez couchés, bordel de Dieu ! », l'air explose, mes tympans se déchirent, une trombe passe à quelques centimètres au-dessus de mon corps, comme une volée de flèches. Puis, presque aussitôt, une mitraille éloignée se fait entendre. Ce sont les éclats de la grenade qui s'abattent, avec fracas, sur les toits des baraques, contiguës à l'enceinte de barbelés du camp tout proche.

Quand tout est fini, c'est à peine si j'entends encore les hurlements hystériques de « Rase-mottes ». J'ai les oreilles pleines de coton. Il m'en prendra trois ou quatre jours, hantés de craintes aiguës, pour retrouver une ouïe normale...

Non, décidément, je ne suis pas fait pour l'armée. Plus le temps passe, et plus je deviens cynique, pour mieux noyer mes déceptions. Tout, dans ce monde kafkaïen, me dégoûte, me révolte. Et d'abord, la brutalité, le vice, le mensonge qui y règnent en maîtres. L'armée, en temps de paix – certains cyniques prétendent que c'est la même chose en temps de guerre ! – l'armée, dis-je, c'est un vaste champ de foire où personne ne prend rien au sérieux.

« Tu sais ce qui fait tenir cette institution décadente ? me dit sentencieusement Péronnet, un Lyonnais rassis et instruit, la religion, mon vieux, ou le culte, si tu préfères. »

Je m'étonne, tandis que mon copain poursuit :

« Mais oui, les défilés, les décorations, la hiérarchie sacrosainte, le vocabulaire particulier, les brimades : tout ça fait partie du cérémonial. L'homme est ainsi fait, Miranda, il a besoin d'opium. Lénine avait raison. Tu veux que je te dise, si on supprimait ce fatras du jour au lendemain, si ce vaste système ne reposait que sur les qualités humaines, les rapports de camaraderie et d'estime dont tu parles sans arrêt, mon pauvre Miranda, tout se casserait la gueule ! »

Péronnet est aussi anticlérical qu'antimilitariste. Ce futur avocat avoue, non sans humour, que c'est sa religion à lui. Je l'admire secrètement, mais son cynisme d'intellectuel désabusé me démoralise.

« Je ne suis pas de ton avis, lui objecté-je. J'ai l'impression, au contraire, que si l'armée était basée sur des rapports sains et humains, elle y gagnerait. Bien sûr, elle serait plus réduite en effectifs et n'y resterait que des élites, mais la qualité compenserait la quantité.

— Oui, une espèce de phalanstère en uniformes, quoi, ou la république idéale de Platon ! »

Je ne voyais pas très bien le rapport qui pouvait exister entre l'organisation sociétaire du philosophe et économiste français Fourier et les spéculations éthiques du célèbre penseur grec, sur le mode idéal de gouvernement de la cité, mais je comprenais, par contre, que mon camarade se moquait de ma naïveté.

« Utopie, mon vieux, utopie ! Ce dont tu rêves n'existe pas et n'existera jamais. Les hommes aiment l'argent, le plaisir et les honneurs. Ta vertu, tes idéaux, ton Dieu : tout ça, pardonne-moi le mot, ça les emm..., ou ils en ont rien à f..... Ce qui, somme toute, revient au même ! »

J'aperçois le regard ironique de mon copain lyonnais, bien embusqué derrière ses épaisses lunettes de myope, aux verres colorés, qui lui donnent des airs d'agent secret. Et il me semble que les yeux de mon camarade démentent le cynisme excessif de ses propos, un peu comme s'ils disaient : « Au fond, je ne demanderais pas mieux que le monde soit autre chose que cette merde-là ! »...

Nous sirotons une excellente bière allemande au *gasthaus* de chez *Engeln*. À Mannen, pas de café parisien, ni même de café provincial. Les trois uniques débits de boissons de cette bourgade ne se distinguent absolument pas, pour nous autres pauvres troufions français, d'une épicerie de luxe discrète ou d'une habitation particulière. Quand on passe

devant chez *Engeln*, seuls l'initié et l'autochtone savent reconnaître qu'il s'agit d'un café. D'ailleurs, même le nom, en allemand, vous prévient immédiatement qu'ici, rien à voir avec les bars ouverts de la capitale française, ni même avec les débits de boissons, un rien plus guindés, des villes de province. *gasthaus* se traduit en français par : maison d'hôte. Ici, vous êtes, chez l'habitant, un invité payant tout juste toléré. Donc, que le consommateur se le tienne pour dit : tout n'y est pas permis.

Trois marches de granit rose discrètes vous invitent à pénétrer dans la « maison d'hôte ». Une vague vitrine sur votre gauche – un mètre de large, tout au plus – aveuglée par une tapisserie, verte à souhait, jusqu'à mi-hauteur de la devanture – c'est-à-dire nettement au-dessus de la ligne d'horizon des gabarits Français moyens, qui doivent se hausser sur la pointe des pieds – un coup d'œil vers l'intérieur vous renseigne immédiatement : l'établissement est bien ouvert.

J'ai toujours été déprimé par la taille des Allemands. Certes, comme chez nous, ils ont leurs petits et même leurs nains, mais cela me paraît vraiment l'exception. En tout cas, à Mannen – qui n'est qu'un grand village – c'est plutôt le genre colosse paysan. L'impression se confirme chez *Engeln*, quand, ayant poussé la porte vitrée, aussi pudiquement vêtue que sa consœur de la vitrine, vous vous trouvez face à l'hôtesse. Cela aussi me paraît typiquement allemand : dans le *gasthaus*, c'est souvent une femme qui officie. Celle qui nous accueille, en cet endroit, a tout de la championne de catch. Elle est encore jeune pourtant, et elle a même dû être jolie quand elle était beaucoup plus fine.

Ce qui me fascine chez *Frau Müller*, ce sont les trois morceaux de roi de son anatomie : une poitrine aussi vaste que sont indistinctes ses formes, des bras énormes, roses comme des jambons, et un arrière-train fabuleux qui appelle irrésistiblement la claque insolente. Ces charmes gastronomiques sont généreusement recouverts, comme il se doit en ce pudibond pays germanique, d'un tissu curieusement assorti aux rideaux et à la tapisserie des murs de l'établissement. Le rouge criard de la jupe s'y marie, sans complexe, au vert caca d'oie du corsage, tandis qu'une barboteuse marron (je ne vois pas comment qualifier autrement l'infâme liseuse tricotée qui lui sert de boléro) flotte, flasque, autour du torse généreux de la dame de céans.

Tandis que je discute avec le Lyonnais, la vaste personne offre à mon regard indifférent les masses informes de gélatine de ses monstrueuses mamelles. Même les plus hussards de la garnison, ceux qui prétendent qu'à la rigueur une jument ou une vache pourraient faire l'affaire en cas d'extrême besoin, n'éprouvent que mollement l'envie de besogner la triomphante anatomie de *Frau Müller*. Par contre on murmure que, pour sa part, la tenancière de ce digne établissement a un faible très marqué pour les petits soldats français. Et l'on met fort méchamment à son actif un nombre respectable de dépucelages de jeunes conscrits gaulois à la sexualité hésitante. Fifi, qui connaît mon infortune – car je ne cache rien à mes amis – me la conseille souvent.

« Allez, viens, me dit-il invariablement, quand nous passons devant chez Engeln, on entre et, aujourd'hui – putain de Dieu ! – tu te la baisses, *Frau Müller* ! »

Et, sur mes protestations indignées, il ajoute généralement, d'un ton scandalisé :

« Mais voyons, crème d'andouille, tu vois pas qu'elle crève d'envie de toi, cette pute ? »

Autant me proposer de faire l'amour avec une baleine. De fait, je dois lui faire l'impression d'une ablette à l'énorme matrone allemande.

« Elle a de beaux nichons, la patronne hein ! », murmure, goguenard et grossier, mon ami, le futur avocat lyonnais.

« Oh ! ça va ! Laisse tomber ! », fais-je, excédé.

Bien sûr, je ne suis pas dupe. Je sais parfaitement qu'elle le fait exprès de me les servir sur un plateau ses deux horribles miches ballottantes et tremblotantes, quand elle se baisse pour changer nos verres. Ah ! madame Müller, elles n'ont pas grand-chose à voir avec les gracieux faons du Cantique des Cantiques, vos généreuses mamelles de vache avant la traite ! Mais allez donc sonder les tréfonds de l'âme humaine : j'ai fini par avoir envie de vous, comme ça, sans savoir pourquoi. Je vous désire énormément, sans que mon sexe s'en émeuve le moins du monde, ignoble *Frau* ! C'est cérébral, obsessionnel. Et tout ça, à cause de ces connards de copains, ces abrutis. Ils ne parlent que de fesse, du matin au soir... Et s'ils ne faisaient qu'en parler !

Les chambrées, en ces longs dimanches oisifs, ont tout du lupanar. Les revues pornographiques les plus éhontées jonchent les lits. Une odeur scandaleuse de sperme flotte dans l'air vicié. Les plus audacieux se masturbent consciencieusement, à plat ventre sous une couverture qui ne dissimule rien de leur manège, en contemplant, l'œil exorbité, les nus suggestifs de quelque revue coquine.

Tout cela m'écoeure, certes, mais je suis impressionné, au bord de la chute. Depuis plus de trois mois, je ne vais même plus à la messe du dimanche, je me sens couler inexorable-

ment dans une mer de vice. J'ai recommencé à m'adonner au plaisir solitaire. Rarement, toutefois, car j'ai honte, surtout à cause de la présence de mon voisin de lit du dessus. Lui, de son côté, ne se prive guère d'imprimer au châlit des mouvements de navire qui tanguent sur une mer agitée, par des nuits torrides d'orages sexuels.

C'est dans cette ambiance exceptionnelle que je baigne, quand arrive le Carnaval.

Les mauvaises langues et, surtout, les germanophobes impénitents, prétendent que ce peuple courageux, dur à la tâche, méticuleux et poli à l'excès, doit inévitablement payer le tribut de cette traditionnelle et séculaire contention. D'après ces spécialistes, l'une des soupapes de sûreté, qu'a généreusement prévues un calendrier compréhensif, est la fête du Mardi gras.

Cette interruption salutaire, au beau milieu d'une immense période de quarante jours de théorique pénitence de Carême, était encore, à l'époque où votre serviteur se débattait avec une sexualité aussi galopante que désespérément refoulée, une de ces grosses fiestas, ou de ces grandes bouffes gastronomiques et sexuelles qui me donnaient à moi, pauvre adolescent prolongé, une vague idée de ce que pouvaient être les orgies romaines, auxquelles faisaient de pudiques allusions mes manuels de versions latines de jadis, soigneusement expurgés à l'usage des séminaires.

Mon obsession – enflammée par le lavage de cerveau auquel je suis soumis sans relâche, et avec une obstination

diabolique, par mes copains de bordée – m’a amené, ce soir-là, vers le fatidique gasthaus de *Frau Müller*.

J’y pénètre, déjà passablement éméché par l’arrosage généreux, au foyer du camp, de ma première perm’ – traduisez permission. On m’a enfin attribué dix jours de divine liberté, au cours desquels je pourrai arborer fièrement dans Paris mon uniforme neuf et mes galons de caporal, chèrement gagnés, après six mois de classes éprouvantes et interminables.

Cette nuit-là, je ne rêve ni de galons, ni même de permission : je me roule dans l’orgie. Mes copains ont presque atteint leur but. Dans un recoin obscur de l’arrière-salle du *gasthaus Engeln*, je me laisse déshabiller par *Frau Müller*. Je suis rond comme une barrique, c’est évident, et je le répète à la grosse tenancière, dans mon plus bel allemand de poivrot français :

« *Ich bin bedrankten, Frau Müller...* Je suis bourré !

— Perthä, qu’elle me fait, *Frau Müller*. Cheu m’abbelle Perthä. »

Je suis sur les genoux de la baleine, et je rigole. D’abord, parce qu’elle s’appelle Bertha, comme la grosse pièce d’artillerie allemande de la Première Guerre mondiale, et qu’elle prononce ce nom « Perthä » ! Et puis parce que, rond comme je suis, je me demande comment va se passer ce viol cauchemardesque... Oh ! Pas le sien, bien sûr, mais le mien !

« Ça va être une fameuse orgie », que je me répète stupidement, pour me donner du courage...

De fait, j’ai si peu d’appétit pour la chose, que la partie délicate et pudique de mon anatomie, que *Frau Müller* triture pourtant avec une touchante et fébrile bonne volonté

depuis un temps qui me paraît immémorial, cet organe qui, sous tant d'attentions, devrait donner des signes de vitalité éclatante, s'obstine à se replier sur lui-même, à s'humilier, à s'anéantir, comme si, pour lui, c'était encore Carême, et qu'il se roulait dans la cendre et la pénitence, au mépris total des délices du siècle, dont les échos lointains lui parviennent à peine, tant est grande sa léthargie...

À la grande déception de madame Müller, qui ne tarde pas à se muer en une grossière colère. Enfin, convaincue de l'inutilité de ses efforts, ma monstrueuse séductrice me repose sans ménagement sur le sol, en criant :

« *Ach! scheize! Du es zaoul, gonblètement zoûl! geht zu bet! Fa te couger!* »

Et tout cela dans un vacarme assourdissant de musique foraine, provenant de la salle de danse attenante, bondée de fêtards.

L'arrière-salle du *gasthaus* est sombre à souhait, autant que grande et sinistre à faire peur. Des banquettes de moleskine courent le long des murs. Elles sont occupées, tous les deux mètres, par des couples en pleine action. On entend des cris hystériques, des rires de femmes chatouillées. C'est dantesque, et ça schlingue dur!

J'ai réussi à me rétablir péniblement et je me suis affalé sur le coin libre d'une des banquettes. Je distingue nettement ma baleine, un peu plus loin sur la droite. Cette fois, elle a affaire à du tout autre poisson. Celui qui la besogne avec puissance, je le connais bien : c'est Hans, le géant alsacien, appelé du contingent : une brute avinée, une vraie bête...

« Bon, que je me dis en rigolant, ceux-là au moins ils ont pas de problème de langue ! »

Et, de fait, arrivent à mes oreilles bourdonnantes, outre les soupirs, indépendants des langues nationales, des exclamations – vraisemblablement salaces – qui, pour être proférées dans la langue de Goethe, ne parviennent pas, pour autant que je puisse en juger, au niveau des superbes stances à Béatrice...

Je suis resté là des heures, à ce qu'il me semble, jusqu'à ce que Fifi me découvre enfin.

« Qu'est-ce que tu fous là ? me demande-t-il hypocritement. On te cherche depuis une plombé ! »

Je suis ivre mort et je me fiche de tout. Fifi doit appeler à la rescousse nos deux copains : Péronnet, le Lyonnais, et Fignon, le Parisien. Quand ils reviennent pour me remorquer, moi je rigole sans bruit... oh ! mais, je rigole ! J'entends qu'ils disent, mes potes :

« Qu'est-ce qu'il a à se bidonner comme ça ? Il est complètement cuit !

— C'est à cause de son pucelage qu'il s'est fait barboter par cette truie », qu'il répond, Fifi.

Ils rigolent, tous les trois, en me soulevant, pour me ramener à la caserne.

Les pauvres, ils ne peuvent pas comprendre pourquoi je me marre. Ils sont pas assez évolués pour ça, et puis, ils savent pas l'allemand, eux. Non, moi, ce qui me dilate la rate, c'est que ce putain de troquet, où j'ai failli faire l'amour avec un monstre aquatique, s'appelle *Engeln* et que *Engeln*, en allemand, ça veut dire « les anges »...

« Les anges ! Ha, tu parles d'un paradis ! », que je gueule encore avant de sombrer dans l'inconscience.

J'entends Fifi qui s'esclaffe :

« Vous avez entendu, les gars ? Ça a pas dû être si mal que ça ! Il se croit au ciel, le Cloclo ! »

Maintenant, le sol défile devant mes yeux vitreux. À intervalles réguliers, mon nez heurte le bas du dos de Fifi qui m'a chargé, sans façon, sur son épaule, comme un sac de pommes de terre. Ça me contracte violemment l'estomac et, comme j'ai déjà une nausée du tonnerre, j'ai peur de lui dégueuler sur les jambes à mon copain.

En roulant vers Paris, le surlendemain de ce mémorable carnaval, j'ai encore une migraine carabinée. Bigre ! Ç'a été une sacrée biture ! Ce salopard de Fignon m'a avoué qu'il avait mis, en douce, de la cendre de cigarette dans ma bière, avant de me confier à *Frau Müller*... Paraît que ça soûle terriblement, ce truc-là. Et je n'hésite pas à le croire, vu le résultat !

Mes copains m'ont raconté qu'après ma rigolade du début, je n'avais pas eu l'ivresse bien gaie. Il paraît que j'ai d'abord pleuré, puis que je me suis mis à gueuler comme un veau, que « j'emm...ais l'armée », que les gradés, je leur « pissais au c... », et. autres horreurs qui les avaient moins choqués que remplis d'effroi, car je les avais littéralement hurlées, et ils avaient craint qu'elles ne parvinssent aux oreilles de quelque officier en patrouille dans les parages. Aussi m'avaient-ils copieusement inondé d'eau glacée, pour me ramener à la raison. Le traitement avait été efficace. À partir de là, je me rappelle vaguement que j'ai agrippé Fifi, qui m'avait couché dans ma chambre et me frictionnait

énergiquement avec une serviette imbibée d'eau de Cologne.

« Fifi, avais-j'ai crié avec désespoir, je suis un salaud !

— Mais qu'est-ce que tu racontes ! avait répondu mon copain.

— Si, si, je suis un salaud, avais-je répété. Je suis maudit ! Dieu me le pardonnera jamais ! Tu comprends, Fifi, moi, je suis fait pour le divin. J'ai une vocation, moi... J'ai reçu plein de grâces de Dieu, et voilà ce que j'en ai fait ! »

Là-dessus, je m'étais remis à pleurer comme un veau. Le Fifi, il était embêté, rien ne l'avait préparé à la délicate tâche de confesseur, et encore moins à celle de directeur de conscience pour ex-séminariste en goguette. Certes, il connaissait mon passé, mes idéaux, mes chutes, mes conversions : je ne lui avais rien épargné de mes confidences encombrantes, à mon ami, ces derniers mois. Mais cette fois, il se trouvait bien démuné, devant ces auto-accusations frénétiques, ces demandes éperdues d'absolution et ces quêtes impérieuses de discernement spirituel.

« Dis-moi la vérité, Fifi. Tu crois que j'aurais pu être prêtre ? »

Mon copain avait fait de son mieux pour être à la hauteur de la situation :

« Mais oui ! connard ! Bien sûr que t'aurais pu être curé ! Si tu crois qu'ils en font pas pire, tes confrères ! »

Cette réponse, qui se voulait rassurante, m'avait arraché de nouveaux torrents de larmes. Il ne croyait pas si bien dire ! Justement, je ne voulais pas être de ces curés détraqués, comme Quincey, notre surveillant du séminaire, qui louchait sur les cuisses des jolis adolescents. J'aurais voulu être un

vrai prêtre, moi, un saint même, comme on raconte dans les livres !

En d'autres circonstances, mon camarade m'eût bourré de coups, ou planté là, avec de grossières injures. Cette nuit-là, il tint bon, calma patiemment mes phobies, me veilla avec des gestes d'infirmière, et me borda comme une mère...

« Toi au moins, t'es un vrai copain », avais-je murmuré, avant de sombrer dans un sommeil comateux.

Au matin, ma bouche était pleine de cendres, et j'avais mal jusqu'aux cheveux. En me regardant dans la glace, j'ai vu, avec horreur, que j'étais gris à faire peur. Terrorisé à la pensée que l'on s'avise de mon état et que me soit sucrée ma permission du lendemain, j'ai pris une bonne purge... Le traitement a été efficace... Maintenant, me voici en route pour Paris. J'ai ouvert une fenêtre du couloir et je laisse la pluie fouetter mon visage et laver, en ma mémoire, jusqu'au souvenir de cette orgie avortée...

Maintenant, vraiment, je suis heureux, presque « aux anges », en quelque sorte !

SOMMAIRE

La pêche en eaux troubles

Ça fait quand même plaisir de se retrouver là, hein ! s'est exclamé Martinez.

Et, de fait, cela m'a fait un choc. Pour arroser ma première permission, j'entre au *Bal de la Marine*, en plein cœur de Paris, près du métro Javel. Et qui je vois, le premier « pays » que je rencontre ? Michel Martinez, un ancien du Sacré-Cœur, comme moi.

« Ça fait une paie qu'on ne s'est pas revus, que je lui dis.

— Ouais, dans les huit ans, à ce qu'il me semble.

— Huit ans ! C'est fou ce que le temps passe ! »

J'apprends que Michel Martinez, est vendeur de voitures chez Citroën.

« Ça rapporte bien, qu'il dit, et c'est pépère. Et toi ?

— Oh, moi, ça va doucement. J'suis troufion.

— Quoi, déjà ? »

C'est vrai, je ne suis pas en uniforme. Au début de ma permission, je l'ai porté sans arrêt. Mais, pour le bal, après hésitation j'ai finalement opté pour le costume civil : ça fait plus élégant. J'explique à mon copain que j'ai devancé l'appel pour être débarrassé de cette corvée militaire.

Ce jour-là, Martinez représente pour moi une chance inespérée. Il connaît quasiment toutes les filles de l'endroit. Et, en l'honneur de nos retrouvailles, il me fait un cadeau princier :

« Dis-moi celle que tu veux, et je te l'amène sur un plateau. »

Je n'ose croire à ma bonne fortune. L'audacieux garçon vient de me raconter le processus d'immigration bretonnante des jeunes Marie-Jeanneton et autres détentrices de prénoms bien chrétiens, qui, aux dires des mauvaises langues, perdent bien vite, dans la babylonienne capitale, une pureté baptismale, jusque-là plus ou moins péniblement sauvegardée.

Une question me brûle les lèvres. Il y a beaucoup de Bretonnes à Paris, et beaucoup d'entre elles sont bonnes à tout faire. J'ai entendu dire qu'elles ne se contentent pas toutes du statut des gens de maison. Je demande alors à mon ami :

« Est-il vrai qu'il y a des souteneurs spécialisés dans les bonnes Bretonnes ? »

Il sourit finement, hésite un peu, me soupèse du regard, et choisit finalement de me mentir. En fait, je saurai plus tard que mon ancien condisciple fait partie de ces maquereaux amateurs, que ne reconnaissent ni la police ni le Milieu. L'une et l'autre puissance, quoique connaissant l'existence de ce petit monde parallèle, le tolèrent plus ou moins, dans la mesure où il ne gêne, ni l'ordre relatif que les uns sont chargés de faire respecter, ni les gains substantiels des autres, jalousement surveillés par d'authentiques caïds.

Comme ses émules aspirants au Milieu, Michel Martinez opère à l'arrivée des voyageurs de la gare du Maine, à Montparnasse. Comme beaucoup, je connais déjà le refrain à la mode parmi ce joli monde ! C'est quelque chose comme : « On a quitté père et mère. On a pris le train à Quimper. On arrive gare du Maine. Et Dieu sait où ça vous mène ! »...

En fait, le plus souvent, droit dans le lit d'un de ces jeunes loups...

La première étape est simple.

« Puis-je vous aider à porter votre valise, Mademoiselle ?

— Non merci, Monsieur. »

La jeune provinciale a encore en tête les dizaines d'ultimes recommandations familiales formulées, en hâte, sur le quai du départ :

« Sois prudente, n'adresse pas la parole aux gens que tu ne connais pas. Méfie-toi des hommes et surtout des beaux parleurs ! »

Le malheur, pour ces parents inquiets, c'est que les oiseaux de proie qui, à l'autre bout de la ligne, attendent les arrivages périodiques d'oies blanches de la campagne, connaissent non seulement les litanies, mais également leurs répons. Aussi, à la prudence guindée et agressive des obéissantes et timides jeunes filles dûment chapitrées par leurs géniteurs provinciaux, opposent-ils une délicatesse inattendue. Mieux, ils s'avèrent discrets, presque timides.

« Je vous comprends parfaitement, Mademoiselle, et non seulement j'approuve pleinement votre prudence, mais je vous en félicite ! »

On a émis cette belle tirade, d'une voix charmeuse et avec un sourire enchanteur, tout en prenant, d'autorité, des mains crispées autant qu'épuisées de la future victime, une valise et des paquets, au demeurant trop lourds pour elle.

Bien entendu, cela ne suffit pas toujours à dissiper totalement la méfiance de la jeune biche.

Après tout, se dit la Bretonne, ce jeune homme, au demeurant, fort séduisant, correspond justement au genre de garçons dont papa m'a tant recommandé de me méfier. Ce doit être un beau parleur...

Mais, là aussi, on a trouvé la parade efficace. Justement, on ne parle pas ou si peu, durant le trajet, du train à la sortie. Long pour la jeune fille, terriblement court pour le garçon. Car c'est dans ces quelques centaines de mètres que tout va se jouer. Alors, on fait durer le plaisir. On s'arrête un instant pour reprendre haleine. Sourire enjôleur. On souffle dans ses mains, avec un nouveau sourire, un peu dolent celui-là, comme pour s'excuser :

« C'est effectivement lourd ! »

Aussitôt s'émeut l'instinct d'infirmière, qui sommeille toujours dans le cœur des jeunes filles, fussent-elles très bretonnantes. Et la délicieuse créature de s'enquérir avec inquiétude :

« Oh ! cela vous fait mal, Monsieur ? Vous voyez, c'est lourd. Donnez, je vais reprendre ma valise !

— Il n'en est pas question, cela ira bien. Je m'appelle Michel », précise-t-on alors d'une voix douce, avec un nouveau sourire presque timide.

En général, à ce stade, le petit cœur commence à battre un peu plus fort sous le corsage aux rondeurs prometteuses. À l'ampleur de la réaction, un jeune souteneur amateur passablement expérimenté peut déjà définir le degré de résistance qu'opposera la future victime. Les audacieuses, proies faciles, répètent immédiatement le petit nom du séducteur déjà virtuellement accepté. Ce patronyme magique joue pour elles à peu près le rôle du fruit défendu pour Ève. À peine l'ont-elles porté à leur bouche, que le démon tutélaire des tombeurs de bonnes Bretonnes entre en elles... Les plus sensuelles – « Toutes les Bretonnes sont sensuelles ! », prétend avec assurance Michel Martinez – les plus sensuelles éprouvent en le prononçant, ce petit nom tentateur, la sen-

sation émoustillante d'avoir dévoilé un recoin anatomique très intime de leur charmant interlocuteur. Ce préconsentement se traduit, le plus souvent, par une modulation du nom défendu, savouré comme un baiser, d'une bouche gourmande à souhait :

« Vous avez mal ? Micheel ? »

Avec les sauvages, les choses sont plus délicates. Au dévoilement impudique du petit nom, elles réagissent par un silence maladroit, ou une rougeur charmante, voire les deux à la fois. C'est comme si vous étiez mis, disons, torse nu devant elles. Elles sautent alors d'un pied sur l'autre, puis tordent leur jolie tête en direction de la sortie, d'un air pitoyable, comme pour dire :

« Vite, partons d'ici, car, encore un peu, et je ne pourrai plus vous résister ! »

À ce stade, il convient de redoubler de tact et de prudence. D'après Michel Martinez, c'est un peu comme à la pêche : ce n'est pas parce que cela mord et que votre bouchon s'est un peu enfoncé qu'il faut ferrer immédiatement. Au contraire, on donne de la ligne, ou du fil, comme on dit... Laisser la proie avaler entièrement votre hameçon, dans sa fuite éperdue. Lui donner l'impression qu'elle est encore libre. Puis, quand ses réactions commencent à faiblir, ramener lentement, mais fermement... C'est à peu près la méthode de mon chenapan d'ami et de ses congénères...

La pauvre fille ne sait plus que penser. Ses parents l'ont mise en garde contre les audacieux, et ce garçon est d'un tact rare, d'une délicatesse exquise. On l'a prévenue contre les beaux parleurs, et c'est à peine si celui-ci a murmuré dix mots en cent mètres. De plus, il est si serviable, si doux, si jeune, si sympathique !

On fuit encore, mais c'est pour la forme. L'hameçon a déjà accroché un cœur qu'au demeurant on était prêt à donner au premier qui sût y mettre les formes. Le fil ténu, mais déjà solide, qui lie désormais cette frêle proie à son solide pêcheur, commence à se tendre, obligeant l'accrochée à tourner sa jolie tête vers celui qui l'attire inexorablement.

C'est l'instant fatidique pour le garçon : la fille a tendu son titre de transport au contrôleur, lui son ticket de quai. Ils sortent de la gare, c'est-à-dire des eaux troubles... À cette minute, la proie peut encore s'échapper. La demoiselle hésite, elle cherche dans son sac la précieuse lettre d'engagement, où figure l'adresse de la future patronne : Madame de Glandaire, 16, rue de Passy, Paris XVI^e. On lui a bien expliqué : elle a un plan. Que dis-je, un plan ? Dix plans ! Celui de la patronne, sur la lettre. Celui de Paris, acheté en gare de Quimper (c'est incontestablement le best-seller des gares de Bretagne). Le plan de l'instituteur. Celui du maire, qui en a profité pour la tripoter, conformément à sa vilaine habitude, en le lui glissant dans le corsage avec un rire gras. Sans compter les piteuses tentatives topographiques de quelques prétendants, temporairement évincés, et dont aucun n'eût osé avouer qu'après avoir transité un ou deux jours à Paris, quelques années auparavant, il ignore où se trouve la rue de Passy.

À ce moment crucial de son entreprise de séduction, il faut au garçon des antennes particulièrement sensibles.

« L'audacieuse, celle dont tu sens qu'elle a le feu aux fesses, dit cavalièrement Michel, tu peux l'amener directement au pageot. Mais histoire de faire durer le plaisir, tu l'accompagnes à Passy. Tu inventes un baratin, dans le genre : « Oh !

Comme cela tombe bien, c'est à deux pas de chez moi !
J'habite au Trocadéro !»

Il est vrai que la majeure partie des jeunes requins de la gare du Maine hantent le seizième arrondissement, affluent parisien particulièrement poissonneux de la Manche bretonne. Les plus heureux, les plus aisés surtout, gâtent à Passy même, pour les besoins de la cause, comme il se doit.

Donc, toujours d'après Michel Martinez, l'audacieuse, la peu farouche, c'est un jeu d'enfant que de la faire descendre une station ou deux avant la destination finale, en prétextant :

« Zut ! J'ai oublié mes papiers dans mon studio ! »

Ou toute autre phrase sans importance. L'essentiel étant d'amener la proie droit au but, et vivement. En bas de votre immeuble, vous lui dites :

« J'en ai pour deux minutes, à peine. »

Puis, vous ravisant, vous ajoutez, avec discrétion, mais fermement :

« Non, mais voyez quel goujat je fais : vous laisser seule dehors, à pareille heure ! Allez, je vous emmène. Vous en profiterez pour visiter mon studio. Je suis sûr qu'il vous plaira ! »

« Seul inconvénient, avec ce genre de poulettes, conclut mélancoliquement Michel, c'est que leur pucelage il y a déjà bien longtemps qu'il est enfoui dans le sable de quelque plage bretonne ! »

Martinez est un gourmet. De plus, en digne vendeur de voitures qui se respecte, il aime rôder lui-même ses montures, qu'elles soient de chair ou de métal !

Avec les timides, les farouches, les sorties de gare sont les moments les plus intenses, ceux où le poisson hésite entre

le bris du fil de votre ligne, suivi de l'engouffrement solitaire et fatidique dans le flot humain anonyme – qu'avale inexorablement la bouche tiède du métro tout proche – et l'abandon délicieusement résigné à la puissante traction de la ligne de l'irrésistible pêcheur que vous êtes.

Les joueurs raffinés comme Michel raffolent de ces instants. Une seule fausse manœuvre, une malencontreuse précipitation, ou une trop grande hésitation, et tout bascule ! La proie se reprend, ou bien elle s'affole. Elle brise le charme du lien, et vous échappe irrémédiablement.

C'est alors une question d'intuition, d'improvisation parfois, de virtuosité toujours. Mais l'essentiel est toujours : gagner du temps...

Les gares abondent en buffets de gare, mais le stratagème ne marche pas à tous les coups. La proie n'a pas soif... Elle a peur de se faire disputer par sa future patronne... Il convient de répondre à chaque argument, avec douceur et patience, avec compréhension même. Mais, dans tous les cas, il est indispensable de prendre, avec le plus de naturel possible, le chemin du bar. Toutefois, attention aux erreurs d'appréciation ! Il est vital d'être en mesure de discerner avec le plus haut coefficient de certitude si la traction de la proie sur le lien est du genre : « Je traîne un peu, pour la forme, mais je ne peux plus vous résister ! », ou bien du genre : « Si vous insistez encore, je casse tout ! ».

Dans le premier cas, s'asseoir calmement près d'elle, après lui avoir galamment avancé la chaise. Commander avec assurance – c'est très important l'assurance ! – pour vous un alcool, et pour la donzelle ce qu'elle voudra. Et parler, parler longuement, confidentiellement... L'enrouler, l'entortiller dans le fil subtil de vos confidences dont elle a

déjà avalé l’amorce, l’instant d’avant, avec l’hameçon pointu de vos charmes subtils, auxquels elle est restée accrochée par le cœur...

Vous êtes un pauvre orphelin. Vous êtes sorti de l’Assistance publique, à seize ans... Mais grâce à votre travail acharné, vous êtes devenu un prospère vendeur de voitures, etc. Une seule chose vous manque : le bonheur, le vrai, celui que seul peut donner l’amour ! Certes, ce ne sont pas les occasions qui vous manquent : Paris est plein de filles faciles. Vous y avez d’ailleurs cédé dans vos périodes de désespoir. (Ceci pour rassurer la vierge, au cas où elle se préparerait à se donner à vous, car, pour être pucelle, on n’en est pas moins méfiante, et on ne confiera pas son corps inexpérimenté à des mains maladroites)... Bref, tout cela vous a déçu, dégoûté même. Vous, ce que vous cherchez, c’est l’amour, l’Amour avec un grand A !

Ça y est : vous avez fait mouche ! Toutefois, prenez garde, ce n’est pas encore entièrement gagné ! La pudeur, le remords, le lavage de cerveau parental peuvent encore tout gâcher.

Il est vrai qu’il faut battre le fer pendant qu’il est chaud, mais l’idéal – quand on est assez fort pour en prendre le risque – c’est l’impasse, comme aux cartes. On a du jeu, mais on ne prend pas... Agitez l’amour qui commence à frémir, tournez un peu la baguette magique dans la sauce romantique. Faites mijoter à feu doux, puis laissez reposer. Raccompagnez la demoiselle, introduisez-la au bercail paternel et... prenez rendez-vous.

« C’est quasiment infaillible, assure Michel Martinez avec enthousiasme. Celles-là, tu peux les mettre sur le trot-

toir, un mois ou deux après, sans problème : elles font ça par amour ! »

Je regarde mon copain, avec stupéfaction. Conscient de sa bévue, il reprend vite son assurance habituelle, bien décidé à me cacher ce que j'ai, bien sûr, deviné :

« Remarque, hein, ce que je t'en dis, c'est ce qu'on raconte. Parce que, moi, au Maine, je drague, mais maquereau, non merci : trop peu pour moi ! »

Devant nos grenadines, au milieu des flonflons du bal, mon ancien condisciple de l'Institut du Sacré-Cœur vient de me déballer toute sa technique de dragueur de bonnes. Maintenant, tandis que la salle s'emplit peu à peu et que l'orchestre attaque un langoureux tango, je me prépare mentalement à tirer le meilleur profit de ce cours de stratégie donjuanesque.

Je note que Martinez a oublié de préciser l'attitude à prendre en cas de refus breton de vous accompagner au buffet de la gare. Je le relance donc sur ce point faible, car je tiens à connaître toutes les parades au cas où je doive en avoir besoin. Mais mon cicérone en stratégie amoureuse est déjà las des confidences. À en juger par la direction et l'expression de ses yeux, il est visible qu'il a repéré une proie. Je la distingue, à mon tour. Je reviens aussitôt à mon copain dont le regard, soudain, s'est fait harpon ! C'est, d'ailleurs, le moins qu'il faut pour amarrer l'importante donzelle, qui a tout du dauphin de bonne taille. Mais Martinez, déjà prêt au ferrage, ne me prête plus qu'une attention ennuyée...

« Ben, répondit-il distraitement à ma question difficile, c'est exactement la même technique que dans le cas où elle accepte tout de suite de prendre un verre avec toi. Tu essaies de la retenir, par tous les moyens. Mais l'essentiel, c'est de

parvenir au même résultat... Tu m'excuses un instant, d'accord ? On se revoit tout à l'heure. »

Et il plonge vers son dauphin.

Je dois convenir que ce point de la stratégie de mon maître en séduction est nettement déficient...

SOMMAIRE

Tango tangué

Sur un point au moins, Michel Martinez ne m'a pas menti. Il connaît bien les Bretonnes. Et particulièrement celles du *Bal de la Marine*. Par son entremise, je suis entré en relations courtoises, et quelque peu émues, avec une de ces petites bonnes papillons, qu'attirent invinciblement les lumières colorées de ce lieu de rencontres, les accents nostalgiques de son orchestre, et aussi – mais cela on n'ose pas se l'avouer – ces garçons audacieux, qui vous enlacent dans la pénombre, en vous murmurant toutes sortes de choses étourdissantes !

Je souris timidement à celle dont je me suis juré de faire ma première conquête féminine. Certes, je suis bien un peu humilié, dans ma vanité de jeune mâle, de ce que je n'ai pas pêché moi-même ce poisson-là, mais, au fond, cela m'arrange. Je suis plutôt maladroit avec les femmes. En plus, j'ai le désavantage d'être petit, légèrement boutonneux, maigre et peu impressionnant, comparé aux éphèbes qui m'entourent. Enfin, aujourd'hui, pour tout arranger, je dois arborer une chevelure ridiculement courte. En effet, ma crinière triomphante, mon seul panache vraiment séduisant – j'ai des ondulations, que même les femmes m'envient – ma crinière m'a été sauvagement scalpée, dès mon sixième mois de service, à la suite de ma première escarmouche sérieuse avec « Rase-mottes ». Mon audace m'a valu de goûter du gnouf, c'est-à-dire de la prison militaire, où il est bien connu que nul ne peut entrer, sans laisser à la consigne sa ceinture, ses lacets et... ses cheveux !

Je n'ai même pas besoin de faire preuve d'imagination pour me représenter l'allure que j'ai. Nous sommes assis dans un des nombreux angles de la vaste salle de bal tarabiscotée, qui en comporte beaucoup. Ses murs sont tapissés, du haut en bas, de panneaux de glace, où chatoient les feux d'artifice des jeux de lumière. Je puis ainsi m'apercevoir de profil gauche, de profil droit et de dos. Cela m'agace, d'autant que je suis affligé d'une terrible manie, dont j'ai pu constater fréquemment que j'étais loin d'être le seul à en être atteint. Elle consiste en une impuissance radicale à détacher mon regard de ma propre image, réfléchi par quelque miroir, pour peu que la chose se produise dans un endroit où je dois rester immobile un certain temps. J'essaie, bien entendu – par politesse autant que par respect humain – de m'arracher à cette auto-contemplation incoercible, mais rien n'y fait. Mon double est là, en face de moi, fascinant... Il a exactement les mêmes expressions, les mêmes mimiques que moi, et je ne puis m'empêcher de les contrôler. Si je parle avec quelqu'un, je me rends compte à quel point mon manège l'exaspère, mais c'est plus fort que moi.

Oui, vraiment, les miroirs me dépriment. En m'y contemplant, je constate avec désespoir que j'ai l'air ridicule quand je parle. Mon visage est exagérément expressif. J'ai toujours l'air trop heureux, trop ému, trop impressionné, trop sérieux même... Mon rêve, ce serait d'être doté par la nature d'un de ces mâles visages de héros tranquille, d'un impénétrable profil de médaille, buriné par l'expérience et les soucis, mais sympathique autant qu'impressionnant, comme on en voit dans les films à succès...

Ce soir-là, dans les glaces du *Bal de la Marine*, je ne puis détacher mon regard de mon nez, qui me paraît proéminent,

à cause de la maigreur de mon visage. Quant à mes oreilles, je les aperçois, avec horreur : immenses et décollées, outrageusement mises en valeur par mon crâne scalpé !

Dégoûté, je concentre mon attention sur ma cavalière. Elle n'est pas ce qu'on peut appeler jolie, jolie, mais elle a du charme. J'ai tout de suite aimé sa drôle de petite bouche tordue, résultat d'années d'efforts désespérés pour masquer une dentition quelque peu chaotique. Cette moue complexée lui donne un air de petite fille qui vient de faire une gaffe, et cela m'émeut. J'aime me sentir supérieur aux filles. D'ailleurs, s'il faut en croire Michel Martinez – qui est formel sur ce point – les femmes adorent être dominées !

Tenez ! En ce moment, je lui parle, à cette petite, d'un ton protecteur... Et il faut voir avec quelle ferveur elle boit mes paroles ! À part sa voix, légèrement criarde et nasillarde, qui m'agace un peu, j'aime son physique. Bien sûr, il est difficile de juger ce qu'elle vaut réellement, de deviner quel cœur se cache sous ce corsage, aux gonflements infimes, quelle intelligence brille derrière ce front, un peu trop bas, de collégienne. Mais je serais tenté de lui faire crédit...

Elle a des « chiennes », et cela me paraît adorable, quoique, à mon avis, cela accentue l'étroitesse de son front. Mais, à la faveur d'un de ses brusques mouvements de tête, écartant un instant le mince rideau capillaire qui le voile en permanence, j'entrevois un front bombé, peu gracieux et légèrement boutonneux, et ce spectacle me convainc de l'utilité des « chiennes ». Ce tic me conquiert plus que toute autre chose. Il fait très jeune fille. Les jeunes filles, surtout celles qui ont les cheveux longs dans le dos et dans les yeux, ont toujours l'air de vouloir chasser tous les embarras de leur adolescence, à la faveur de ce mouvement spasmodique de

dénégation, aussi subit qu'incoercible, plus proche de l'ébrouement du cheval, que du coup de tête racé de la fière amazone. Ces gracieuses créatures semblent passer le plus clair de leur temps à chasser une mèche rebelle, ou à rétablir l'harmonie d'un fleuve capillaire indompté. Le psychologue en herbe – que j'ai conscience d'être – sait parfaitement qu'en réalité, c'est leur timidité qu'elles trahissent ainsi. Mais je me demanderai toujours si elles ont développé ce tic exaspérant pour se donner bonne contenance, ou si elles l'ont attrapé, à force de gaucherie.

Entre deux chassages de mouches de ce genre, ma Bretonne m'a murmuré son nom : Alice... Je n'ai pas apprécié, mais je n'en ai rien laissé paraître. Je n'ai, bien entendu, pas manqué l'occasion d'une fleur de rhétorique – aussi facile qu'éculée – et, d'un ton de confiance, je lui ai soufflé audacieusement que j'aimerais bien emmener cette Alice-là au « Pays des Merveilles »... Je crois qu'elle a rougi sous le compliment, mais c'est difficile à savoir, à cause de la couleur outrageusement rouge du flot de lumière, qui inonde obligatoirement tous les tangos. Enfin, je me décide à gagner la piste, à la faveur d'un slow. Et bientôt, nous barbotons, elle et moi, dans le bleu (couleur des slows) et dans la cohue humaine qui, à cette occasion est indescriptible. Les slows, c'est bien connu, ont la faveur des jeunes écumeurs de salles de bal, et ce pour une raison majeure : la lenteur de ce rythme, qui lui a d'ailleurs valu ce titre anglais, si suggestif. Grâce à lui, les plus inexpérimentés peuvent passer pour des danseurs acceptables. En tout cas, c'est ce que Michel Martinez m'a assuré :

« C'est pas compliqué, t'as qu'à marcher lentement, comme ça : un, deux, un, deux. De toute façon, te casse pas

le bonnet, la plupart de ceux qui sont sur la piste pour le slow, ils ne savent pas plus danser que toi. L'essentiel, mon pote, c'est de frotter ! Tu comprends, les gonzesses, elles aiment que ça frotte ! »

Ce lubrique de Martinez, à croire qu'il ne pense qu'à la chose. Pour lui – comme pour la plupart des jeunes mâles qui hantent ces lieux – il est clair que le bal n'est que l'antichambre de la chambre à coucher.

« Les filles, elles font semblant, comme si que ça leur faisait rien. C'est hypocrite, les gonzesses, tu peux pas savoir ! En fait, elles adorent qu'on les drague, ça les excite ! »

J'essaie donc la méthode de mon expert de camarade. Je dois m'y prendre de travers, car Alice paraît mal à l'aise. C'est même la première fois qu'elle a un mouvement de recul. À l'occasion de ce bref contact, j'ai senti son ventre, un peu sa frêle poitrine, mais surtout ses genoux, qui m'ont paru outrageusement durs. De plus, pour tout arranger, ces frôlements équivoques m'ont fait perdre les pédales, et je lui ai lourdement écrasé les orteils. Elle en a profité pour mettre entre nous une distance si outrageusement respectable, que j'ai cru devoir la raccompagner à notre table, sous les regards goguenards de couples, incontestablement plus rapprochés que le nôtre.

Maintenant, je suis d'une humeur massacrant. Pour bien le faire voir, je me compose une mise à la Humphrey Bogart. Mais une brève vérification, dans les glaces impitoyables, me révèle aussitôt l'effet comique inattendu de cette pâle imitation. Je quitte précipitamment mon masque d'emprunt, mais la bouderie, qui, elle, est bien mienne, reste solidement accrochée à mon portrait. Il faut croire que l'effet en a été

assez naturel et convaincant, car ma présumée conquête s'émeut :

« Je ne sais pas assez bien danser pour vous, n'est-ce pas ? »

Un flot de tendresse reconnaissante m'envahit le cœur. Un instant abattu, dérisoirement ratatiné sur mon siège, honteux de mon inexpérience de la danse, voici que, soudain, à la faveur de la méprise émouvante de cette naïve jeune fille, je reprends toute ma prestance ! Toutefois, je réalise mentalement qu'il ne m'est pas possible de changer si vite de masque. Force m'est donc de prolonger quelque peu mon attitude rancunière. Mais, par le regard et le ton de ma voix – d'où sont maintenant bannies amertume et rudesse –, je m'efforce de démentir les apparences.

« Mais non, mais non, vous ne vous débrouillez pas si mal que cela ! Votre seul problème est que vous n'osez pas vous rapprocher. »

Lâchement, j'ai décidé d'exploiter la situation, au maximum. Cette fois, ma cavalière a franchement rougi. Je peux d'autant moins m'y tromper que l'orchestre exécute une marche, ou *paso doble*, danse pour laquelle l'éclairage est naturel, c'est-à-dire sans couleur. Fort de l'avantage que me confère le label de danseur chevronné, que vient de me décerner cette oie blanche, je lui explique, avec une autorité tranquille, qu'il ne faut rien voir de mal dans ce rapprochement des corps, conséquence inévitable de l'art de la danse. J'ajoute même, avec un brin d'impertinence, que cela n'a rien de désagréable, bien au contraire, quand c'est bien fait ! J'appuie sur cette finale, et je laisse couler un silence tendu. Puis, j'ajoute, d'un air provocateur, en insistant lourdement sur les mots :

« À condition que ce soit avec quelqu'un qui ne vous déplaît pas trop ! »

Je fixe la jeune fille avec insistance. Et la voici soudain affligée d'une série interminable de tics, à croire que sa frange lui descend jusqu'au nez. Elle rougit encore plus fort, puis sourit enfin, de son émouvante petite bouche tordue de même paumée. Et c'est en se torturant les doigts qu'elle émet, d'une voix mouillée, cet aveu attendrissant :

« J'ai été ridicule, n'est-ce pas ?

— Mais non ! Pas du tout, voyons ! »

Enhardi par ma chance, aussi insolente qu'inattendue, je perds tout sens du risque et je commets une folie. J'entraîne ma timide Bretonne sur la piste presque déserte, pour une de ces danses, dont l'orchestre du lieu a le secret : le tango argentin. On joue la *Cumparsita*, air exotique, s'il en fut...

Moi, j'aime l'exotisme dans les livres, au cinéma, dans les voyages, mais sur les pistes de danse, je n'ai pas tellement l'habitude. Et, de fait, notre couple a rapidement un franc succès... d'hilarité. Le plus sage – j'en suis conscient – serait d'abandonner la piste immédiatement, pour limiter les dégâts. Mais, que voulez-vous ? On a sa fierté, n'est-ce pas ! Et puis, ma mère – qui m'a récemment enseigné les rudiments du tango – m'a affirmé, avec conviction, que j'ai un sens inné du rythme... Bien décidé à ne pas m'avouer vaincu, avant d'avoir livré combat jusqu'aux limites du possible, j'étreins convulsivement ma cavalière. Celle-ci, obéissant fidèlement à mes recommandations concernant la proximité des corps, indispensable à l'harmonie des évolutions chorégraphiques en couple, se colle à moi, d'une manière qui, en de tout autres circonstances, me transformerait en un volcan de stupre. Mais ici, sur le sol

traîtreusement ciré, aveuglé par les projecteurs rouges, et cerné par dix couples de virtuoses virevoltant alentour, avec une grâce enrageante, j'ai de tout autres préoccupations. Et tout d'abord, ne pas perdre l'équilibre. Bien entendu, j'ai déjà copieusement écrabouillé les gracieux pieds de ma cavalière, qui se mord stoïquement les lèvres pour ne pas crier. Mais c'est là le moindre mal. Les choses deviennent infiniment plus sérieuses, lorsque, malgré ces piètres débuts, je m'entête à risquer les évolutions, sans lesquelles le tango ne serait qu'un vulgaire sur place syncopé, à peine supérieur au slow...

C'est une règle absolue, dans l'art du tango, qu'il ne faut pas se contenter de marquer le rythme, mais bondir, onduler, virevolter, changer de sens giratoire, au gré de la mélodie. La musique est-elle confidentielle, vous progressez avec recueillement, l'expression tendue du visage, concentré sur un rêve intérieur, inaccessible au profane : un, deux, trois, en arrière ! Un, deux, trois, en avant ! Le rythme vient-il à s'intensifier, les violons se déchirent-ils l'âme ? Attention, vous devez cambrer votre cavalière, la renverser en arrière, érotiquement, comme pour une étreinte. Les spécialistes vous font, de cette figure, un drame antique, une chorégraphie somptueuse ! Les cheveux à l'espagnole, balayant le sol, la cavalière pantelante, pâmée, brusquement cassée en deux, sous un coup d'archet particulièrement sauvage, se voit soudain relevée, projetée, aspirée contre son partenaire, qu'elle terrasse à son tour... Puis, les deux s'envolent en un tourbillon subit, à peine ébauché, qu'aussitôt bloqué... Enfin, la paix revient, les bandonéons se font à nouveau confidentiels et nostalgiques, et le rythme sage reprend ses droits : un, deux, trois, en arrière ! Un, deux, trois, en avant !

Et nous, pendant ce temps – je veux dire moi et Alice, qui n'est pas précisément au Pays des Merveilles – nous nous efforçons en vain, depuis quelques minutes, de trouver ensemble un rythme qui nous soit vraiment commun. Mais, allez donc comprendre pourquoi : un mauvais génie s'obstine à nous inspirer, à chacun, au même moment, d'esquisser une gracieuse arabesque, dont l'harmonie serait irrésistible, si nous n'avions, l'un et l'autre, la fâcheuse et systématique manie de choisir – aussi égoïstement que stupidement – un sens opposé à celui envisagé par notre partenaire. Le résultat fâcheux de ce manque de coordination est un heurt de forces contraires, générateur de ruptures d'équilibre, qui confèrent à nos évolutions chorégraphiques des allures de déambulation éthylique, du plus étrange effet. Je dois confesser que, dans la majeure partie des cas, c'est moi qui suis responsable de ces catastrophes. Michel Martinez me l'expliquera avec beaucoup de tact, par la suite :

« Je t'ai observé : tu te débrouilles pas mal, mais tu ne sais pas conduire.

— Conduire ?

— Oui. On voit tout de suite que tu ne sais pas guider ta cavalière. Tu dois l'avertir, quand tu décides de tourner, comme ça, d'un seul coup, sinon elle se casse la gueule, tu comprends ? »

En attendant, comme je n'ai pas encore appris à conduire, et que je m'obstine à prendre des virages d'expert, sans prévenir la pauvre fille d'attacher sa ceinture, elle vire obstinément dans le sens opposé à mon élan giratoire. Aussi nos évolutions se résument-elles à quelques titubants affrontements de deux corps, résolument étrangers l'un à l'autre,

et dont seuls les muscles généreux du plus viril de ces deux astres errants parviennent à enrayer, in extremis, une chute, qui semblait inévitable...

Je voudrais pouvoir me boucher les oreilles, pour ne pas entendre les quolibets :

« Eh, t'as vu comme il la secoue sa donzelle, ce mec ?

— Normal, hein : agiter avant de s'en servir !

— Eh, mon pote, fais gaffe aux savonnettes dans les virages ! »

Moi, superbe, j'ignore l'injure. Pour donner le change, je me paye même le luxe du culot. Comme nous venons de sortir d'une nouvelle embardée, en évitant, par miracle, la chute, que tous les badauds attendaient, j'en profite pour m'immobiliser brusquement. Avec un sourire condescendant, je regarde mes pieds et ceux de ma cavalière, en expliquant à cette dernière, avec force gestes et à haute voix – afin que nul n'en ignore – comment il faut décomposer les pas pour exécuter les figures.

Je ne sais si j'abuse qui que ce soit, mais, en ce qui me concerne, c'est uniquement grâce à ce bluff grossier que je ne m'évanouis pas de honte, en revenant à ma table, première étape d'une retraite définitive, qui suivit bientôt, loin de ce champ de bataille cauchemardesque, témoin de ma cuisante défaite chorégraphique.

L'instant fatal de la séparation est maintenant arrivé. Pour la première étape de ma première véritable entreprise de séduction, j'estime que je m'en suis tiré fort honorablement. Pensez donc : non seulement j'ai réussi à faire oublier mon

bide magistral du *Bal de la Marine*, grâce à mes tirades romantiques, susurrées à la faveur de déambulations fort tardives dans un Paris endormi, mais encore je suis parvenu jusque sur le paillason de la chambre de bonne de ma conquête, au cinquante-trois rue de la Pompe !

À vrai dire, je suis mort de peur à la pensée que sa patronne puisse nous surprendre. À mon grand étonnement, pour le coup, c'est Alice qui fait preuve d'assurance :

« Y'a rien à craindre : elle dort, à cette heure-là, ma patronne ! Et puis, ici, c'est l'escalier de service. Madame, elle monte jamais par là. Elle, c'est de l'autre côté de l'immeuble qu'elle a son entrée, dans celui où y'a des beaux tapis et des plantes partout. »

Malgré ces propos apaisants, je ne suis qu'à moitié rassuré. Je chuchote :

« Vous avez des voisins ? »

En fait, je suis jaloux. Après tout, qui me prouve que là, derrière ces portes mystérieuses, ne se dissimule pas le bellâtre irrésistible, auquel la vertu fragile d'une pauvre petite bonne bretonne ne serait certainement pas en mesure de résister !

Je suis bientôt tranquilisé par les précisions que me fournit Alice, à ce sujet. Ici, il n'y a que des filles : presque toutes des bonnes, d'ailleurs ; à part un vieux monsieur bedonnant et chauve, qui a sa chambre au fond du couloir, et qui, aux dires de ma conquête, n'est pas méchant du tout. Je louche quand même de ce côté, essayant de m'imaginer quelque Landru menaçant, ou un autre maniaque du même acabit. Je crois utile de la mettre en garde :

« Faites tout de même attention ! C'est peut-être un sadique ou un voyeur. »

J'ai employé un vocabulaire nouveau pour elle, et ses yeux expressifs réclament des explications. Du coup, enhardi par les mots suggestifs que je viens d'utiliser, et encouragé par nos frôlements pseudo chorégraphiques malhabiles de l'heure précédente, j'ose une étreinte assez chaste et même un baiser sur la bouche. Elle n'a pas ouvert les lèvres... Heureusement, d'ailleurs, car je n'aurais pas trop su quoi faire... J'en ai pourtant vu des masses de ces baisers passionnés, au cinéma. Il me semble bien que ça vous a quelque chose de plus profond, de plus intime, que ce que je viens de faire avec cette petite, mais allez donc savoir : les bouches soudées des deux acteurs restent toujours scellées sur leur secret, et je n'ai jamais su, au juste, ce qui se passait entre elles... Je m'efforce toutefois d'en imiter la ferveur (soupirs profonds) et la durée.

Mon premier essai de baiser cinématographique, je l'avais tenté, sur Alice, dans la rue, au sortir du métro. Ça n'avait pas été l'apothéose, mais je m'en étais tiré honorablement. Malheureusement, au second essai, j'avais dû capituler. Je sentais que nous étions vaguement ridicules, sous l'énorme affiche du prestigieux film : *Les Dix Commandements*, acharnés, l'un et l'autre à perdre notre souffle, sans rien ressentir et, apparemment, sans rien faire ressentir. De plus, je sortais d'un rhume et avais encore le nez bouché – handicap sérieux, dans une telle circonstance ! J'avais donc dû m'arracher, en hâte, à ces lèvres trop sages, pour happer désespérément une bouffée d'air frais.

Mais ce demi-échec ne m'a pas découragé. La preuve : je renouvelle la tentative dans ce couloir à l'ombre propice, espérant vaguement, sans trop y croire, que ma Bretonne n'aura pas le cœur d'entrer seule dans sa chambrette, cette

nuit-là... Le corps frêle, plaqué contre le mur, sous le poids de ma jeune anatomie triomphante, paraît s'émouvoir, et, de ce signe encourageant, mon imagination augure des choses étourdissantes. Mais, curieusement, ce qui se gonfle en moi, à cet instant, c'est le cœur. J'en suis étonné : je m'attendais à d'autres sensations, situées à un niveau nettement inférieur... Mais j'en suis néanmoins ravi, et même quelque peu étourdi... Quant à ma conquête, elle profite de ce répit pour se reprendre. Elle farfouille fébrilement dans son sac à main, à la recherche de sa clé, puis, fuyant mon regard implorant, elle murmure, sans conviction :

« Bon, eh ben, y faut que je te laisse.

— Oui, bien sûr, il est tard », opiné-je bêtement.

En même temps, je me maudis intérieurement : « Crétin ! c'est le moment où jamais ! ». Je tente alors de me ressaisir : Allons, me dis-je, un peu d'audace ! Après tout, ce n'est pas plus difficile que le tango, non ? Mais mes jambes restent de plomb et la langue me colle au palais... Enfin, je m'entends lui dire :

« C'est vrai, il faut être raisonnable : tu dois travailler demain, et tu vas être fatiguée. »

Je réalise que je l'ai tutoyée. Elle n'a pas eu l'air choqué. J'en profite pour continuer ainsi, à partir de cet heureux instant. Et, du coup, son lit, là, tout proche, de l'autre côté de la cloison, me semble à portée de main...

Ce qui a sauvé ma Bretonne, cette nuit-là, ç'a été l'initiative qu'elle a prise soudain, et qui m'a complètement déconcerté :

« Je te raccompagne ? J'ai encore envie de rester un peu avec toi ! »

Comment résister à une proposition aussi désarmante, émise, de cette voix d'enfant naïve, au ton aigu et nasillard, qui non seulement ne m'agace plus dorénavant, mais m'émeut, au contraire, profondément...

Ce petit matin-là, j'ai du mal à trouver le sommeil. Le film de cette soirée mémorable défile dans mon cerveau. Esquivant le souvenir humiliant de mes débuts lamentables de danseur de bal populaire, je m'attarde complaisamment à l'évocation de ma première véritable idylle. Elle commence sous des auspices on ne peut plus favorables. Je suis sûr de coucher avec Alice. Ce n'est qu'une question de temps... Un scrupule se présente devant ma conscience : je lui signifie son congé, sans pitié. Seule ombre à mon tableau de pêche breton : le semi-échec de mon entreprise de séduction.

Les comparaisons imagées de Michel Martinez me reviennent avec précision, comme autant de reproches cinglants. Je fais le bilan : j'ai bien accroché mon hameçon, j'ai su donner du fil, mais – force m'est d'en convenir – j'ai incontestablement raté le ferrage !

Alice m'a accompagné au métro. Puis, je l'ai raccompagnée jusqu'à l'entrée de son immeuble. À son tour, elle m'a ramené à la station de métro et, enfin, je l'ai re-ramenée chez elle, bien décidé, cette fois, à ne pas me laisser raccompagner à mon tour. Et j'ai réussi... C'est bien seul, en effet, que j'ai rejoint la nuit parisienne...

Sur le palier des chambres de bonnes, j'avais bien tenté de recréer le climat – si propice à l'intimité – qui s'était instauré entre nous, une heure plus tôt. Mais le charme était rompu...

Nous étions, l'un et l'autre, trop épuisés pour être capables d'oser davantage.

Le fil ténu de ma ligne de pêcheur novice n'avait pas cassé, mais la proie avait réussi à se débarrasser de l'hameçon.

À ce stade, j'avais dû me rabattre sur la tactique, réputée la plus audacieuse par Martinez lui-même : l'impasse. Aucun mérite, de ma part, dans le succès inattendu de cette manœuvre, que m'avaient imposée les circonstances.

Peu importe, d'ailleurs, que la gloire m'en revienne ou non : l'essentiel, c'est le résultat

Et ce dernier est plus que tangible : j'ai rendez-vous, pour le week-end prochain. Ma conquête m'a promis de le passer, tout entier, avec moi !

Et sur cette perspective gratifiante, je m'endors lourdement...

SOMMAIRE

Lise ou Jacqueline ?

Lise et Jacqueline : duo de charme. Elles m'ont vampé en même temps, chacune à sa manière. Et j'ai vite compris qu'elles en pinçaient pour moi autant l'une que l'autre. C'était à qui me soulèverait à sa copine. Machiavéliquement, je souris au souvenir de cette rencontre du bal des Forces françaises en Allemagne, à Baden-Baden, où j'ai connu mes deux soupirantes. Ç'avait été trop de chance. Moi qui, d'habitude, ai du mal à me dégoter une seule conquête, voilà que ce jour béni – ou, plutôt, ce soir-là – deux de ces représentantes du beau sexe se sont accrochées à moi et semblent ne plus vouloir renoncer à ma précieuse personne.

Lise a vingt et un ans. C'est une vive Parisienne originaire du Cantal. Quand elle désire un homme, ce dernier, dans l'hypothèse où il n'est pas intéressé par l'occasion, n'a plus qu'une chose à faire : mettre un océan entre la vamp et lui. Car Lise n'est pas du genre à renoncer facilement à l'objet de ses désirs. Il va sans dire que je n'ai pas encore l'expérience de ce genre de bolide de la compétition amoureuse, toujours prompt à coller au train de quiconque lui semble capable de performances. Avec Lise, d'ordinaire, on ne drague pas : on est dragué. Je viens à peine de prendre la piste qu'elle est déjà dans mes roues !

Je ne la connais pas encore, mais cela ne va pas tarder. Fifi, qui a remarqué son manège avant moi, me la conseille. Son flair d'expert ne le trompe jamais.

« Tiens, Cloclo, tu vois la petite brune là-bas, celle qu'a un drôle de nez en trompette ? »

Je voyais.

« Eh ben, invite-la à danser. C'est du tout cuit. On sent que son moteur a de l'avance à l'allumage et qu'il tire bien. Et en plus elle te colle au cul, mon pote. »

« Tu crois ? »

Il en était sûr. Moi aussi, d'ailleurs, pour une fois.

J'hésite encore, non par timidité, mais parce que, à première vue, comme cela, cette fille ne me plaît pas des masses. J'essaie de deviner son corps sous sa longue robe lamée de débutante pour « Bal des Petits Lits Blancs ». Peu en appétit, je me paie le luxe de jouer les dédaigneux :

« Elle fait plutôt bourgeoise. Et puis ces fourreaux, toujours prometteurs, mais souvent trompeurs, on ne sait jamais ce qu'ils vous réservent. »

Fifi en convient.

« Mais, rétorque-t-il cyniquement, qu'est-ce que ça coûte de vérifier ? De toute façon, c'est pas une demande en mariage. Au maximum, une demande d'information. »

J'estime que mon camarade a raison et, n'ayant rien de mieux à faire, à ce moment-là, ni au vrai quoi que ce soit d'autre à me mettre sous la dent, je mets le cap sur elle, ignorant encore qu'elle va être, à son corps défendant, à l'origine d'un des événements majeurs de mon existence.

En dansant, je m'efforce de supputer les charmes éventuels de son anatomie. Je suis, désormais, beaucoup plus déluré que lors de mes précédentes tentatives amou-

reuses. Une brève et récente idylle avortée m'a donné des ailes.

Qu'est-elle devenue ma première amourette ? Elle s'appelait Alice, la petite bonne Bretonne que j'avais vivement séduite, lors de ma première permission, puis chauffée à blanc au cours de la suivante, et qui, au cours de la dernière, m'avait enfin ouvert la porte de sa chambrette...

À force de la caresser jusqu'à l'extrême limite de la décence sur un lit encore fermé, nous avons fini par nous retrouver sous les draps, dans l'émouvante tenue de peau du premier homme et de la première femme au paradis terrestre.

Il est encore vivace dans ma mémoire le souvenir du dévoilement enivrant de ce corps gracile de femme – de jeune fille plutôt – intégralement nu, posé, un peu raide et inquiet à côté du mien tout aussi démuné, sur l'étroit matelas de sa couche...

C'est par une chaude nuit d'août de l'année qui vient de s'écouler qu'elle m'a fait ce don éperdu. J'en ai eu la tête retournée, trop même. Je me suis conduit comme un collégien goulu qui vient de découvrir son sexe. Incapable de me maîtriser davantage, j'ai voulu consommer tout de suite un fruit trop vert, moi qui ne savais même pas comment on s'y prenait au juste, sinon en théorie ! Ma pauvre Alice, comme je te l'ai saccagé, ton « Pays des Merveilles », et comme j'ai eu honte, immédiatement après, de ce que je t'ai demandé, faute de réussir à te convaincre de me l'ouvrir, ce jardin secret, muré par tes deux cuisses obstinément serrées ! Je me souviens que tu l'as fait par amour, pour satisfaire mon désir

impérieux de petit mâle en rut... Je me suis conduit comme un jeune chien et, sur l'instant, je n'ai pas compris pourquoi tu as pleuré lorsque j'ai éclaté, quand j'ai inondé, de ma sève de bête, ton corps délicat de vierge imprudente... J'étais trop inexpérimenté pour comprendre la raison de ce gros chagrin d'une enfant qui hésite encore à devenir femme...

Je t'ai lavée, mon Alice, je t'ai caressée, j'ai embrassé ta moue que j'avais détestée au début, avant d'en être fou, et qui était plus laide et attendrissante que jamais ! J'avais honte, mais j'étais heureux. Je crevais de vanité autant que d'émotion, parce que tu t'étais « prêtée » à moi, parce que tu t'étais faite la complice de mon plaisir... Pour la première fois, je n'avais pas été seul à ce jeu-là.

Ma pauvre Alice, me pardonneras-tu jamais de m'être ainsi vautré, sans scrupule et sans souci des conséquences pour toi, dans le jardin bien sage de ta jeune vie ?

Quand j'en sortis, au petit matin, je ne mesurais pas encore les dégâts que j'y avais causés, les fleurs délicates que j'avais irrémédiablement piétinées...

Affranchi, déluré, ayant enfin osé, j'en avais lâchement profité pour t'abandonner, insensible à ton chagrin déchirant. Et j'avais volé vers d'autres rencontres, mi-charnelles, mi-platoniques, mais toujours incomplètes, hélas !

Pour l'heure, une chose est sûre : Lise n'a pas les pudeurs de ma première conquête. Chez elle, point de ces stupides distances de danseuse à la vertu farouche et toujours sur ses gardes. Au contraire, ma cavalière a le ventre souple et accueillant, coopératif même. Il vient, sans le moindre

complexe, au-devant de mon désir confus. Il m'aspire comme un poulpe, réveillant, sous sa frêle coquille de tissu, le timide démon de ma virilité hésitante. Fifi avait raison : j'ai un gros ticket avec cette fille et, par les temps qui courent, surtout quand on est troufion, une occasion comme celle-là, me dis-je, ça ne se laisse pas passer !

Nous avons fait au moins une douzaine de danses sans interruption, et quand je la raccompagne au terme d'un slow « frottant », je suis pourpre. Tout l'enfer semble s'être donné rendez-vous pour une sarabande érotique aux tréfonds de mon bas-ventre.

Ayant compris que j'étais sans partenaire féminin, mon entreprenante cavalière m'a invité sans façon à sa table. Prudemment, je m'abstiens d'associer Fifi à cette bonne fortune, car mon excellent copain a tous les scrupules du monde à l'égard des amis, sauf sur un point : les femmes. Il me l'a d'ailleurs avoué, un jour, en toute franchise :

« Tu vois Cloclo, on est copains, hein, et entre nous, c'est à la vie, à la mort. Mais je te préviens honnêtement : les gonzesses, c'est pas dans le contrat. Je parle pas de la légitime, évidemment. Si tu te mariais, j'y toucherais pas à ta bergère ! Mais pour les nanas, la chasse est libre, mon pote : pas de quartier, pas de politesse ! Si on drague ensemble, c'est le premier qui allume. Alors, fais gaffe et tiens-toi-le pour dit !

Pour n'avoir pas toujours su tenir compte de cet avertissement honnête, j'avais dû bien des fois renoncer à des nuits prometteuses, en faveur de mon rival de copain, incontestablement plus doué que moi en culot et en stratégie amoureuse !

Aujourd'hui donc, pas question d'idiotie de ce genre : je tiens une vraie maîtresse et je suis bien décidé à ne pas me la laisser souffler sous le nez. Elle m'a donné un avant-goût de son désir dans la danse, et je sens que le reste va suivre à une vitesse vertigineuse. Je me laisse emporter, dans une espèce d'ivresse orgiaque dont j'ai un peu honte, certes, mais à laquelle je ne renoncerais pour rien au monde...

« Claude, je te présente Jacqueline. »

J'en ai le souffle coupé. Nous nous connaissons depuis trente minutes à peine et Lise me tutoie déjà. Un peu plus tard, elle m'avouera que c'était pour en mettre plein la vue à sa « concurrente ». C'est ainsi – je l'apprendrai par la suite – que cette diablesse qualifie l'insignifiante créature qui partage sa table, et qu'à vrai dire, je n'avais, jusqu'alors, pas remarquée, tant est focalisatrice d'attention la volcanique Lise.

Jacqueline-la-timide me tend la main, avec sécheresse, et la retire presque aussitôt, comme mordue par un serpent. Vexé, je lui tourne à demi le dos, bien décidé à ne m'occuper que du volcan de chair qui est sur ma gauche. Puis, j'ai des remords et, comme je suis bien éduqué et bon garçon, je me mets à les amuser toutes les deux pour faire bonne mesure. Et, bientôt – Dieu merci ! – elles se tiennent les côtes l'une et l'autre, tant il est vrai que je suis bon comique quand je m'en donne la peine, comme le savent ceux qui me connaissent.

Difficile d'imaginer plus antithétiques personnalités que celles de ces deux filles. Autant Lise est volubile et même

bruyante, autant Jacqueline parle peu et d'une voix menue, presque apeurée. Autant l'une est pulpeuse et peu farouche, autant l'autre est malingre et gênée aux entournures.

Je remarque cependant que, quand elle se décontracte un peu, Jacqueline est presque jolie. Elle a un visage fin, aux traits réguliers et délicats, mais, à mon sens, il souffre de quelques tares majeures. La plus grave : des lunettes de myope. J'ai toujours eu horreur des filles à lunettes. La seconde : une pâleur maladive, un teint de papier mâché et, pour l'heure, un manque presque total d'expression, qui lui fait une mine de jeune séminariste.

Je me souviens soudain que, justement, ce type de visage m'avait ému en d'autres temps. Un instant, me revient en mémoire le gracieux minois de Combloux, un de mes condisciples de la classe de cinquième, au Séminaire. Ç'avait été le flirt le plus tenace de Quincey, le pion qui aimait bien les jupes tabliers et les cuisses féminines des adolescents fragiles. À l'époque, je rougissais de ma faiblesse, j'en jurais de rage : j'étais moi aussi amoureux du minois de fille de Combloux. Mais – le ciel en soit loué ! – cet amour resta toujours platonique !

Nous sonnons chez Lise, Jacqueline et moi... Grande a été ma stupéfaction de trouver la timide devant la porte de la volcanique Parisienne du Cantal ! Lise va être furieuse. Elle m'a invité, à l'issue du bal, quand nous sommes sortis tard dans la nuit. Il a été convenu que je viendrais le lendemain, vers les vingt heures et que nous passerions la soirée ensemble. Elle avait dit « soirée », mais ses yeux criaient

« nuit ». Ses lèvres offertes à deux centimètres des miennes avaient découvert des dents de louve et une langue épaisse, couleur rouge vif. Le baiser fatal était proche, quand Jacqueline s'était approchée. J'avais eu la nette impression qu'elle le faisait exprès. Et elle ne m'avait plus lâché ensuite jusqu'à ce que la décence m'obligeât à la raccompagner, tandis que Lise avait manqué cette occasion en se laissant ramener chez elle pas des amies motorisées.

Dès lors, j'ai compris que quelque chose se tramait, derrière la mer indéchiffrable des yeux de myope de Jacqueline. Elle venait d'avoir sa première audace de femme. Elle allait en ajouter une autre, en exploitant l'information que je lui avais confiée avec autant d'imprudence que de vanité :

« Je suis invité demain, à huit heures du soir, chez Lise. Elle m'a préparé un souper aux chandelles. »

Lise est folle furieuse. Impossible de ne pas voir une chose aussi évidente.

« Je ne t'ai pas invitée que je sache, a-t-elle dit à Jacqueline, d'un ton sec, quand elle nous a trouvés tous les deux devant sa porte, mais puisque tu es là, entre un moment. »

Le moment dure encore, deux heures après !

Lise est une joueuse. Elle n'a pas froid aux yeux et elle est très sûre d'elle-même. Il faut dire qu'elle a tout ce qu'il faut pour cela. A-t-elle sous-estimé sa « concurrente », ou s'est-elle piquée au jeu ? Toujours est-il que la compétition semble l'exciter au plus haut point, et elle n'hésite pas à prendre tous

les risques. Y compris celui de laisser la pâle Jacqueline tenter sa chance avec moi – à supposer qu'elle ose la courir.

En ce qui me concerne, je profite de l'aubaine et je les laisse cyniquement me courtiser, en concurrence, jusqu'à l'hystérie, en attendant de décider laquelle de ces deux petites folles je choisirai finalement pour jeter enfin le masque d'une quasi-virginité masculine devenue insupportable et trop mutilante pour mon corps exigeant de garçon de vingt ans.

C'est le Nouvel An, le jour des cadeaux et des baisers sous le houx... Au gui, l'an neuf ! Mes deux flirts en ont profité pour se serrer contre moi. Une main s'est même égarée en un endroit réservé à des ébats nettement plus intimes. Je ne connais les gestes ni de l'une ni de l'autre, mais je n'ai pas le moindre doute : c'est la main de Lise !

De fait, l'audacieuse me veut : la chose est claire maintenant. Je suis sûr de ne pas franchir vierge le seuil de cette année. Je ne suis d'ailleurs pas le seul à avoir cette certitude, car, outre Lise au corps exigeant et peu farouche, l'autre créature, au corps austère de vierge sage, mais au cœur chaud et bien seulet, est parvenue à la même conclusion, et je constaterai bientôt qu'elle est prête à tout pour éviter le pire et m'empêcher de rouler dans les bras pervers de la séductrice de choc...

Sous je ne sais quel prétexte, je suis allongé sur le canapé. Je fais semblant de dormir. Deux anges me veillent, l'un à hauteur de mon ventre, le visage tourné vers mes pieds, l'autre à hauteur de ma poitrine, son visage tourné vers le

mien. On s'est partagé mon anatomie en deux secteurs, soigneusement et rigoureusement délimités par les dos hostiles de mes deux prétendantes. Aucune ne voit ce que fait sa concurrente, bien qu'elles n'en ignorent rien l'une comme l'autre, me semble-t-il. Notre triple complicité tacite est évidente. Moi, j'ai trop mangé et trop bu : la tête me tourne et je peux tout me permettre. Mon ange de pied s'avère bien maléfique. Il a des mains en guise d'ailes, des mains fort impérieuses, très audacieuses aussi et vertigineusement expertes. Les lumières ont été éteintes en l'honneur de la nouvelle année. Seules lueurs : les lumignons de l'arbre de Noël qui nous font de l'œil en même temps, sur un rythme idiotement mécanique...

Je songe, en regardant Jacqueline : « Comme elle s'est dévergondée soudain ! »...

Sans doute sous l'influence de l'alcool, elle a dénoué ses longs cheveux qu'elle porte généralement en chignon, ce qui lui donne des airs d'institutrice revêche. Elle a ôté ses lunettes parce que je lui ai dit qu'elle était mieux sans, et ses yeux, agrandis par les efforts oculaires de la myope, s'avèrent magnifiques. Profitant de ce que le pick-up déverse les flots assourdissants d'une musique de danse endiablée, elle se penche vers moi quand je lui parle. Et soudain, je deviens fou, sa blouse de toile fine s'est entrouverte. « Je parie qu'elle l'a fait exprès ! » pensé-je, en un éclair... Peu importe, d'ailleurs... Je viens d'apercevoir un faon, un amour de petit sein, humble et pendant, en poire comme je les aime, un peu misérable, mais si touchant ! Ma tête fait « dong dong ! », non pas tant à cause du fruit vert offert à ma caresse potentielle, qu'en raison du feu que boute à mon bas-ventre l'ange satanique qui a nom Lise...

Brutalement, j'ai envie de Jacqueline. L'autre m'excite, bien sûr, mais ce n'est pas elle que je désire. Je veux impérativement cette authentique vierge. Sa maladresse, sa gaucherie même me font chavirer le cœur. Je m'enhardis jusqu'à plonger ma main dans son corsage. Je pétris tendrement le faon qui frissonne, mais ne fuit pas... Et, soudain, je sens une petite main tremblante – oh ! mais tremblante et glacée – qui saisit la mienne restée libre, la soulève lentement et la dépose, après une brève hésitation, sur l'autre petite bête douce qui lui pend de la poitrine... Les yeux dilatés de cette Jacqueline que je ne connaissais pas encore plongent dans les miens et je me noie dans leur mer couleur gris-vert... J'essaie de déchiffrer le message qu'ils me transmettent, en morse, sur le rythme intermittent des lampes rouges clignotantes du sapin... C'est quelque chose comme :

« Je ne peux pas dire que cela me fait particulièrement du bien, mais je sais que cela te plaît, alors je le fais pour toi. Je ferais n'importe quoi pour toi, parce que... je t'aime ! »

Ces deux derniers mots me sont parvenus en phonie. Le buste de la pucelle est tombé sur le mien comme un oiseau fauché. J'ai bu à sa bouche et, pour la première fois, cela ne m'a pas dégoûté !

Quand je rouvre les yeux, mon cerveau vide ne remarque rien. Il me faut un certain temps pour m'y reconnaître, je suis persuadé d'être dans ma chambre de bonne parisienne de la rue des Écoles. Je n'arrive pas à me rappeler si je suis en chômage, au séminaire, ou dans quoi je travaille. Le vasistas

au-dessus de ma tête accentue l'illusion. Brusquement, je me souviens : je viens de faire l'amour avec Alice. Ma petite Bretonne s'est enfin donnée à moi ! Oh ! J'ai mal à la tête... Il fait maintenant grand jour. Mon regard, enfin habitué à la lumière, balaie la chambre et je manque de tomber du lit. Tu n'es pas rue du Sommerard, ni rue de la Pompe, imbécile ! tu es à Baden-Baden, troufion à vingt-huit jours de la quille !

Enfin, tout me revient d'un seul coup : la scène d'orgie évitée de justesse. Les larmes de rage de Lise-l'irrésistible, vaincue par Jacqueline-la-timide ! Elle a fait une telle scène à cette pauvre fille que j'ai dû user de mon autorité de jeune mâle. J'ai même failli battre Lise. Finalement, elle nous a foutus à la porte tous les deux, avec des injures horribles...

Je regarde le lit saccagé, en souriant avec émotion... Ainsi, cela aura été si simple ! Mon intuition ne m'avait pas trompé : je savais que je ne passerais pas le seuil de cette nouvelle année sans perdre ma virginité. Et c'est arrivé. Je n'ai commis qu'une seule erreur de prévision : ce n'est pas avec Lise que la chose s'est passée, mais avec Jacqueline. Je suis maintenant dans le lit de cette prude tourangelle, remise bien imprudemment, un peu moins d'une année auparavant, par ses métayers de parents trop confiants, à leur capitaine de voisin, un monsieur très sérieux qui venait de recevoir sa mutation pour trois années à Baden-Baden, en Allemagne.

Les Laurier avaient la vie bien chiche, deux fils et une autre fille en bas âge. Cette grande-là les encomrait un peu : elle n'avait rien d'une paysanne. À tout hasard, on lui avait fait suivre des cours d'enseignement ménager, mais, malgré son diplôme, elle ne trouvait pas de travail. Or, il se trouvait que Madame Beaulieu, l'épouse du capitaine en partance

pour la Germanie, avait besoin d'une femme de chambre, doublée d'une bonne à tout faire, ni trop bête, ni trop délurée et qui se contentât de gages plus que modestes. L'aubaine que représentait cette pâle jeune fille soumise fit trouver à cette dame autoritaire le ton de conviction des gens du grand monde qui savent en imposer au bas peuple.

C'est à cette douce inconscience de naïfs parents tourangeaux, ainsi qu'à celle de patrons irresponsables, sachant si bien fermer les yeux sur tout ce qui dépasse les dix heures de service quotidien obligatoires de leur domestique, que je devais, en ce Nouvel An fatidique, d'avoir perdu mon pucelage, en dépuceant une pucelle qui allait jouer un rôle capital dans ma vie...

Je suis sur le point de me rendormir quand on frappe à la porte. Puis celle-ci s'ouvre, livrant passage à un plateau magique porteur du plus alléchant petit déjeuner du monde, bientôt suivi par une frêle et blanche créature de rêve, ma jeune maîtresse qui remonte un instant d'auprès de la sienne pour jouer les servantes qui couchent avec leur maître...

En dégustant ces gâteries avec la satisfaction béate du mâle comblé, je lui avoue mes soupçons. Jacqueline y répond avec patience. Non, elle n'a pas couché avec son patron. Non, il ne l'a pas pelotée dans les coins. Cette dernière question l'a d'ailleurs fait rougir et je me traite intérieurement de grossier personnage pour la lui avoir posée.

« Tu comprends, dis-je avec embarras et pour m'excuser, je connais la vie et je veux te prémunir contre ses dangers.

— Je comprends », rétorque-t-elle avec douceur, et elle m'embrasse.

En fait, je la soupçonne d'être plus ou moins perverse. Après tout, elle s'est donnée à moi sans hésiter, dès la première fois. Et puis, si Lise m'a dragué de la plus grossière manière, la timide Jacqueline n'a guère eu moins d'audace, sinon dans les manières, du moins dans les actes ! J'y fais une allusion discrète, mais explicite. Ma jeune maîtresse rougit à nouveau et semble prête à pleurer :

« J'avais tellement peur qu'elle t'enlève à moi ! », balbutie-t-elle.

Mon cœur se retourne en moi...

« C'est pour cette raison que tu as fait ça ?

— Oui ! », fait la petite voix mouillée.

Je l'adore, j'écrase sa bouche. Puis, mis en appétit, je veux à nouveau faire mes preuves, sur la foi de mon succès récent. Mais elle se dégage prestement :

« Non, pas maintenant mon chéri. Je dois retourner au travail.

Je fais mine de boudier. Ma jeune maîtresse s'alarme :

« Tu es fâché ?

— Hon ! »

Elle m'embrasse à nouveau sur le nez. J'en profite pour la prendre en traître, la bousculer sur le lit et la peloter, à la hussarde. Elle se laisse faire sans enthousiasme. Je le sens et cela stoppe net mes élans.

« Pardonne-moi. »

Elle a l'air sincèrement étonné.

« Mais de quoi ?

— Euh ! Je suis un peu trop sensuel.

— Mais c'est normal, répond-elle de sa voix sage, tu es un garçon ! »

Puis, reprenant son air mutin, elle rajuste le désordre de sa toilette, saisit le plateau, m'envoie un petit baiser, de loin, et disparaît...

Je baille grossièrement, m'étire, puis, soudain, j'éclate de rire bruyamment, longuement, sans trop savoir pourquoi.

Je contemple une projection de soleil sur le mur, mes yeux remontent le long du faisceau...

La danse incroyable des myriades de miasmes microscopiques, qui montent et descendent sans fin, me rappelle les descentes et les montées des anges sur une échelle dressée entre ciel et terre, du récit biblique du songe de Jacob...

Bientôt, je suis moi-même comme aspiré dans ce tourbillon et je coule dans un chaud sommeil bienheureux.

SOMMAIRE

L'adieu aux ordres

Ma brève retraite s'achève presque en même temps que mon service militaire. J'ai mis à profit les quelques jours de mon dernier mois d'armée pour aller me retremper l'âme, avant de réintégrer la vie civile. Je veux absolument savoir si je vivrai cette dernière dans les Ordres ou en tant que laïc. Car, malgré mon départ volontaire du séminaire et mes problèmes de puberté, je médite toujours sur mon *to be or not to be* personnel : ai-je, ou n'ai-je pas cette fameuse vocation sacerdotale ?

Par l'entremise d'un ami séminariste, j'ai obtenu un triple rendez-vous, au séminaire des jésuites de Baden-Baden. Là, trois prêtres francophones, dont un jésuite, m'ont entendu en confession, avant de statuer, à ma demande expresse, sur mon éventuelle vocation. L'opération a duré quelques heures, mais elle a été salutaire.

Je me suis confessé scrupuleusement à chaque ecclésiastique. J'ai détaillé toutes mes fautes, sans complaisance, comme sans fausse pudeur. Pour être sûr de ne pas induire en erreur ces praticiens de la vie spirituelle, j'ai même exagéré la puissance de mes passions et la méchanceté de mon cœur, tandis que je minimisais les faveurs divines. J'étais sûr que tant de lucidité les convaincrat de ma sincérité et de mon peu d'estime pour moi-même. Et puis, j'ai toujours été persuadé que, sous le plus jovial curé de campagne, le plus sportif vicaire de patronage, le plus glacial professeur de Séminaire, il y a toujours l'extatique qui sommeille, le mystique, qu'ils sont en réalité – même s'ils

le cachent à merveille, par discrétion – ou qu’ils furent et s’efforcent d’oublier, à cause de l’usure du temps et de l’habitude. J’ai confiance en ces hommes de Dieu, subtils connaisseurs des potentialités de l’âme humaine, experts en délices divines, observateurs expérimentés des subtiles caresses de l’Époux, de ce chasseur d’âmes, dont le sifflement suave faisait se pâmer d’amour l’Épouse du Cantique des Cantiques...

Bref, ces familiers de l’Union divine – qui en connaissent tous les secrets par la pratique ou, à tout le moins, par la théorie – il ne fait pour moi aucun doute qu’ils sauront démêler l’écheveau complexe de mes problèmes spirituels, de mes doutes religieux. Ils m’aideront à retendre les voiles de mon vaisseau intérieur désemparé, à en réparer les avaries, et à le remettre à flot sur la mer tranquille d’une conscience enfin pacifiée. Ainsi, ma vie d’union à Dieu reprendra-t-elle son cours paisible, sans nouveau naufrage, jusqu’à ce que je parvienne enfin au port de mes désirs : le sacerdoce, si, toutefois, mes guides estiment que c’est bien là ma vocation.

Pour ma part, je n’ai pas la moindre hésitation à ce propos. Comment douter encore de l’appel évident que m’adresse, depuis mon enfance, celui dont le phare, souvent masqué par les brumes et les tempêtes de la vie, n’a cependant jamais cessé de briller pour moi, dans les ténèbres ? Combien de fois ne l’ai-je pas aperçu, de loin en loin, à la faveur d’une trouée de ciel étoilé, comme cette retraite ! Depuis tant d’années, il ne cesse de me faire signe, douloureusement, pathétiquement. Il me montre le chemin, m’aidant à triompher des écueils, pour que je parvienne enfin jusqu’au port

béni du ministère qu'il m'a destiné, conformément à ses desseins, aussi éternels qu'impénétrables !

Le verdict ne me sera transmis qu'en fin de journée. Depuis le repas de midi, je ne cesse de prier, avec ferveur, avec larmes, avec tremblement aussi, pour que la réponse soit « oui ». Je désire passionnément que Dieu me le dise, ce « oui » dont, personnellement, je ne doute pas le moins du monde. Je crois au charisme sacerdotal. Dieu ne peut pas refuser à ses serviteurs le discernement, garanti par le don de l'Esprit-Saint, si l'on en croit l'Évangile...

Toutefois, pour l'aider un peu, ce charisme et donner un dernier coup de pouce à l'Esprit, quelques minutes avant d'aller recueillir la fatidique réponse, des lèvres de mes trois consultants, je m'adonne au jeu dangereux de la « roulette évangélique ». C'est ainsi que je ne sais quel mauvais plaisant a désigné cet exercice de haute voltige prophético-mystique, dans lequel excellaient quelques saints.

Il consiste à ouvrir brusquement, et sans la prévenir, une bible innocente, pour lui faire dire ce qu'elle ne sait pas. L'opération doit se dérouler à peu près comme suit : prendre une bible, peu importe l'édition, toutefois, si vous êtes catholique, évitez Segond, qui est protestant, non pas à cause de son contenu – qui est sensiblement le même –, mais à cause du style auquel vous n'êtes pas habitué et qui risquerait de vous rendre l'oracle incompréhensible, ou de vous faire commettre un regrettable contresens concernant son application concrète, laquelle est déjà, en soi, une tâche fort délicate ! Faire alors une courte invocation mentale au Saint-Esprit, se mettre à genoux, puis, rapidement, ouvrir le livre saint, au hasard. Sans tricher, bien entendu. Il y en a, par exemple qui, friands des Psaumes et des prophètes, savent

très bien où ils doivent introduire le doigt pour sauter allègrement par-dessus le Pentateuque – rébarbatif et obscur – Josué, les livres des Juges et les livres historiques, Samuel, Rois et autres récits événementiels – pauvres en textes prophétiques. Ceci dans le but inavoué de tomber, comme par hasard, au milieu d’oracles isaïens du genre : « Voici que mon serviteur prospérera, grandira, tandis que les nations alentour seront dans l’étonnement »... Bien entendu, c’est le genre de texte idéal pour votre vocation exceptionnelle, mais outre que ce n’est pas de jeu, car vous avez faussé les règles, tenez compte du fait redoutable que ce genre de versets est, a été et sera toujours, revendiqué par un nombre respectable de candidats au titre envié de Messie. Le vôtre précisément, Jésus, se l’est vu généreusement appliquer par une tradition têtue de commentateurs bibliques, qui doivent bien savoir, après tout, ce que ce texte veut dire !

Il est bien connu que cette méthode a réussi à pas mal de pieux personnages, comme par exemple, saint Antoine, le père des Pères du Désert, l’ascète au cochon et au combat mythique avec des hordes de démons. C’est tout bonnement en écoutant l’Évangile qu’il a découvert sa vocation. Il était de famille riche, n’aimait pas beaucoup l’étude et s’ennuyait avec les jeunes gens de son âge. Sa vie lui semblait terne, Dieu l’attirait plus que ce monde bouché, vulgaire. Qu’a-t-il fait, alors ? Il est allé à l’église et a écouté la lecture de la liturgie du jour. Et voici qu’une phrase prophétique lui a percé le cœur. Certes, elle n’avait pas été dite pour lui. Historiquement, il s’agissait d’un excellent conseil donné par Jésus à ce brave jeune homme riche – comme Antoine – , qui voulait faire un peu mieux que les autres. Il était parfait sur tous les points, ce garçon, et Jésus l’avait reconnu.

Toutefois, il lui manquait quelque chose, ou, plus exactement, il avait quelque chose en trop : la richesse. « Si tu veux être parfait – lui avait déclaré le Maître exigeant –, va vendre tous tes biens et distribue l'argent aux pauvres, puis viens et suis-moi ». Du coup, ça l'avait surpris, le jeune homme riche. Désagréablement même, aux dires de l'Évangile. Il ne s'était pas fâché, non, mais il s'en était allé, tout triste. Ce prophète galiléen était décidément trop exigeant !

Tandis qu'Antoine, lui, à l'audition du même texte, il avait bondi. Pas un instant d'hésitation qu'il avait eu, l'Antoine. En un clin d'œil, il avait tout vendu, placé sa sœur dans un couvent – sans lui demander son avis qui, on le suppose pieusement, était sans doute le même que celui de son frère – puis, il était parti illico dans le désert, pour suivre, pauvre, Jésus pauvre.

Depuis, d'autres saints ont suivi l'exemple illustre d'Antoine et n'ont pas hésité à demander aux livres saints la réponse à leurs hésitations concernant l'orientation de leur vie. Pour cela, ils prenaient la Bible, la baisaient avec dévotion, puis, après une courte invocation à Dieu, l'ouvraient, au hasard, pour en recueillir l'oracle.

À présent, c'est mon tour. Certes, me répété-je avec modestie, je ne suis, ni saint Antoine, ni François d'Assise, mais tout serviteur de Dieu a le droit de solliciter humblement une réponse de son Créateur, en se servant du livre inspiré. D'ailleurs, c'est une croyance universelle, dans l'Église, que les textes scripturaires n'ont pas seulement un sens immédiat, mais qu'ils recèlent une multitude d'intentions, de possibilités encore cachées, que seules la grâce et les circonstances peuvent révéler, quand Dieu le veut ainsi.

Et, en cet instant, je souhaite ardemment que Dieu ait eu, de toute éternité, de telles vellétés me concernant.

Je prends mon élan, en m'efforçant d'oublier l'ordre des livres – que je ne connais que trop bien – afin que mon doigt ne vienne pas séparer les pages au beau milieu d'Isaïe, ou de Jérémie, mes prophètes préférés, à cause de leurs nombreux oracles d'avenir, ou m'ouvrir quelque passage du Nouveau Testament, qui m'est plus familier que l'Ancien.

À la première tentative, je tombe sur la description du temple, qui figure dans le livre d'Ézéchiël. Pour ceux que cela intéresse de vérifier, je leur communique bien volontiers la référence : Ézéchiël, chapitre 40. Dans ce genre de consultation oraculaire des Écritures, j'ai convenu avec moi-même que là où s'ouvre le livre, je choisis mentalement une page : droite ou gauche, puis je pointe mon doigt sur un passage quelconque et, seulement lorsque mon doigt touche la feuille, j'ouvre les yeux rapidement, comme si j'avais peur que le texte s'efface. Si je suis tombé dans la marge ou dans un blanc ironique, généreusement béant entre deux chapitres ou livres de l'Écriture, il y a deux solutions : ou bien je considère que cet essai compte pour du beurre et je recommence, ou bien je lis le passage le plus proche du point d'impact de mon index.

Autre convention entre moi et moi-même : si le passage où j'ai atterri ne correspond à rien de significatif me concernant, je m'autorise à inspecter alentour, avec, comme limite, la page ! Cette discipline de fer m'a valu parfois bien des rages intérieures – saintes, cela va de soi ! Par exemple quand, après avoir en vain cherché le moindre message caché, le signe le plus imperceptible, dans le texte que le hasard vous a alloué, vous constatez, avec amertume, que la

dernière phrase de la page précédente, juste avant le début de celle que vous avez malencontreusement choisie, contient précisément le verset éblouissant, celui qui vous va comme un gant, qui résume à merveille – vous semble-t-il – votre état d’âme du moment, fournissant exactement la réponse à vos problèmes actuels... Ce sont là des instants terribles, de ces heures où il semble que Dieu vous abandonne. Alors, il faut accepter l’épreuve, en imputer la cause à vos péchés et attendre des jours meilleurs, où la Bible s’ouvre au bon endroit, où Dieu consent à infléchir pour vous les lois complexes du calcul des probabilités, qui n’ont, bien entendu, aucun secret pour lui...

Ce jour-là, à Baden-Baden, dans la communauté des jésuites, en un recoin obscur d’une chapelle prétentieuse, à allure de mini cathédrale gothique, mon oracle semble muet et s’obstine à me faire des pieds de nez. Après la page désertique d’Ézéchiël 40, versets 5 et suivants, où l’on décrit – avec un luxe de détails exaspérants – le mur extérieur du temple, son porche oriental, son parvis extérieur, son porche septentrional, son porche méridional – et encore, ce dernier partiellement, car là s’arrête ma page à moi –, ma deuxième tentative n’a pas été plus heureuse. Certes, le texte est plus vivant que les porches et les parvis, mais il n’y a rien de particulièrement exaltant ni de révélateur dans cette fin du Psaume 104. Je me suis astreint à n’en pas sauter une ligne. Les écrits saints sont remplis de phrases qui ont l’air anodines, comme cela, à première vue, mais ce n’est qu’une illusion : Dieu nous parle en énigmes ; c’est Saint Paul qui le dit... Aussi, pour faire bonne mesure, j’épluche tout, de manière à ne laisser aucune chance – si j’ose m’exprimer ainsi – à l’inattention ou à l’incompréhension, ce qui, dans

le cas présent, aurait des conséquences désastreuses sur mon existence... Mais le Psaume 104 s'achève et rien... pour moi tout au moins.

Voracement, j'attaque le suivant dont ma page ne me concède, d'ailleurs, qu'un fort maigre échantillon, très exactement six lignes, auxquelles est suspendue ma vie :

Psaume 105, verset 1 :

Rendez grâce à Yahvé, criez son nom
annoncez parmi les peuples ses hauts faits
chantez-le, jouez pour lui,
récitez toutes ses merveilles...

Il reste encore deux lignes, que je lis le plus lentement possible, comme pour forcer le miracle. Peut-être est-ce le mot suivant qui m'apportera enfin la lumière. Mais toujours rien. Jugez plutôt :

Tirez gloire de sa sainteté,
joie pour les gens qui cherchent Yahvé !

Pour m'ôter d'un doute, je lis encore la phrase d'avant, au bas de la page précédente :

Verset 22 :

Quand se lève le soleil, ils se retirent
[les lionceaux du verset précédent]
et vont à leurs repaires se coucher.

Je soupire de soulagement : c'est aussi bête que la suite – Dieu me pardonne ce blasphème involontaire ! Là, c'est plus fort que moi, je jette un coup d'œil à la phrase suivante, qui se trouve sur la page d'après, et j'ai un pincement désagréable au cœur :

Psaume 105, verset 4 :

Recherchez Yahvé et sa force, sans relâche poursuivez sa face !

Voilà qui aurait pu être pour moi !

Je pousse l'imprudencé jusqu'à lire le verset suivant.

Verset 5 :

Rappelez-vous quelles merveilles il a faites,
ses miracles et les jugements de sa bouche !

J'en pleurerais. C'est trop injuste ! N'est-ce pas là une invitation à me souvenir des faveurs que Dieu m'a faites pour m'attirer à son service ? À la ligne suivante, certes, on parle de la « lignée d'Abraham, son serviteur, des enfants de Jacob, son élu » ; et, bien entendu, cela ne me concerne pas du tout. Quoique, après tout, pourquoi pas ? Ne suis-je pas un enfant d'Abraham ? Et puis, c'est l'usage dans ce genre de jugement de Dieu : une seule phrase suffit : celle qui vous convient. Qu'importe qu'elle ait été dite à Moïse, ou à qui que ce soit d'autre. Ainsi, le psalmiste s'écrie-t-il, en son propre nom : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », et l'Évangile nous rapporte que Jésus a prononcé les mêmes paroles sur la croix. Donc, elles étaient prévues pour Jésus. Alors, pourquoi les phrases que je venais de lire ne pourraient-elles pas m'être destinées à moi ?

Je rougis soudain, en me rappelant qu'elles ne figurent pas sur « ma » page, celle que j'ai tirée au sort. Mais mon esprit, retors et fertile en ressources, se console en se disant que, dans une autre édition – la protestante Segond, par exemple –, ces deux versets – qui me concernent si évidemment, même si la malchance a voulu qu'ils se trouvassent, dans ma bible à moi, sur la page suivante – sont peut-être, chez les

réformés sur la précédente, c'est-à-dire la mienne... Je me promets de vérifier ce détail, à l'occasion et à tout hasard...

Avant la troisième et ultime tentative, je m'abîme dans une prière intense, dont la ferveur me semble devoir ébranler les cieux. Volontairement, je tente mon dernier tour de roulette scripturaire sur le Nouveau Testament, en introduisant mon doigt entre les derniers feuillets de ma bible... C'est l'abomination de la désolation ! Si l'expression « tomber de Charybde en Scylla » a un sens, j'en savoure toute l'amertume, en cette occasion.

J'ai choisi la page de gauche. Mal m'en a pris. Dans l'édition dont je dispose, c'est la fin de la deuxième épître à Timothée. Mon doigt atterrit au beau milieu d'un blanc superbe, vertigineux, presque toute la page est vide. Seules quelques lignes, prosaïques à souhait, me narguent :

Salue Priscille et Aquilas, ainsi que la famille d'Onésiphore.

Éraste est resté à Corinthe.

J'ai laissé Trophime, malade, à Milet. Hâte-toi de venir avant l'hiver.

Tu as le salut d'Eubule, de Pudens, de Lin, de Claudia et de tous les frères.

Le Seigneur soit avec ton esprit. La grâce soit avec vous.

C'est la Bérésina.

Je me soumetts cependant à la volonté de Dieu. J'accepte par avance le verdict de ses représentants et me hâte vers le rendez-vous dont dépend mon destin.

Il est tombé ce verdict, comme pour une peine de mort : un « oui » et deux « non ». Mais, ici, la question posée au jury n'était pas : « coupable » ou « non coupable », auquel cas je serais sorti justifié, mais « appelé au sacerdoce », ou non.

Les deux « non » sont nets, coupants et sûrs d'eux-mêmes. Je n'ai pas le cœur d'argumenter avec ceux qui me les ont administrés sans ménagement.

Mon unique supporter, celui qui m'a généreusement gratifié d'un « oui » s'avère être le jésuite. J'ai ainsi l'occasion d'admirer la subtilité de sa casuistique – art dans lequel excellent, paraît-il, les dignes fils de Loyola – au cours de la demi-heure d'entretien que m'accorde le religieux, sans parvenir, d'ailleurs, à cacher son intense désir de la voir s'achever. Gêné d'être en minorité, face aux deux « non » de ses confrères, il passe tout le temps, qu'il m'a parcimonieusement accordé, à renier son « oui », par une série d'arguments où la dialectique et la mauvaise foi le disputent à la diplomatie douteuse de nuances sémantiques et de rétractations, dans le genre « pt'êt' ben qu'oui, pt'êt' ben qu'non », à rendre fou un Normand pur sang...

En ce Noël de l'an de poisse mil neuf cent cinquante-cinq, alors que j'attaque ma vingtième année, tant les passages scripturaires sur lesquels j'ai posé le doigt, que les dignes ecclésiastiques sur lesquels j'ai mis la main, ont été formels : je suis fait pour le mariage. Je me sens déçu, certes, mais me voilà fixé.

Ce soir-là, dans le prétoire intime de mon âme, je me lave solennellement les mains, comme Pilate. Je tiens à n'encourir aucune responsabilité pour la condamnation, que

les grands prêtres et les pharisiens viennent de m'arracher contre mon « rêve » divin.

Je le regarde mélancoliquement sortir de ce tribunal, « revêtu de la robe des fous ». Je m'efforce d'oublier les songes prémonitoires stupides de ma conscience, qui m'avait mis en garde de ne rien faire qui puisse « causer du tort » à cet Innocent.

Une phrase, surtout, me tracasse, que cet entêté m'a murmurée en me regardant droit dans les yeux, tandis que ses accusateurs l'emmenaient loin de moi :

Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'En-Haut...

Un bref instant, j'ai envie de le relâcher, cet Innocent, de l'arracher aux griffes de ces imbéciles... Au fait, après Dieu, ne suis-je pas le seul maître de mon destin ? Quelqu'un peut-il en décider à ma place ? Après tout, ce « Rêve » qu'on emmène, pour le mettre à mort, peut-être est-ce la vérité ? Lui, en tout cas, lui, c'est ce qu'il affirme !

Mais j'achève de me laver lâchement les mains, en haussant les épaules et, pastichant l'Évangile – ultime blasphème –, je murmure :

« La Vérité ? Qu'est-ce que la Vérité ? »

SOMMAIRE

Deuxième époque

Pension de famille

*Il est employé de bureau
Il n'est pas laid, il n'est pas beau...
Il est tout juste un peu banal,
Lui qui rêvait d'être...amiral!*

*Il est chrétien et militant...
Bref, c'est un mari méritant!
Bercé dans son train de banlieue,
l'employé a fermé les yeux...*

*Il rêve qu'il s'envoie au ciel!
L'azur est bleu, à en rêver,
l'amante est douce à en pleurer!
Du vaisseau amiral il contemple la houle.
La ville a disparu sous les champs étoilés...
Une source en son âme, une joie pure coule...
Mais voici que, soudain, il se sent frissonner :*

*Si tout cela n'était qu'un rêve!
Il marche, s'assied, se relève...
Il baigne dans un monde ouaté...
entre rêve et réalité...
Il se dit : Ce n'est pas un rêve...
Et il se remet à rêver...*

*... qu'il est employé de bureau,
qu'il n'est pas laid, qu'il n'est pas beau,
qu'il est tout juste un peu banal,
Lui qui voulait être... amiral !*

*Qu'il est marié, a trois enfants
qu'il est chrétien et militant,
qu'il est un mari méritant...
Lui qui rêvait d'être Don Juan !*

*Bercé dans son train de banlieue,
l'employé a fermé les yeux...*

*Il rêve qu'il rentre à Sarcelles...
Sa femme est là : elle n'a pas d'ailes...
Le ciel est lourd à en crever...
L'épouse est sinistre à pleurer...*

*Il s'entend dire : Hello, comment ça va, ma poule ?
Elle lui tend la joue et dit, d'un ton fané :
Les enfants sont au lit, veux-tu de la semoule ?
Il fait « oui », de la tête, et se laisse embrasser...
Il sait bien que ce n'est qu'un rêve !
Il marche, s'assied, se relève...
Il baigne dans un monde ouaté...
entre rêve et réalité...*

*Il se dit : Ce n'était qu'un rêve !
Et rêve qu'il va s'éveiller !*

SOMMAIRE

« Mariage pluvieux : mariage heureux »

À la dérobée, je regarde ma femme se déshabiller dans la pénombre. Elle a honte que je l'observe dans cette situation-là. C'est vrai qu'il est maigre mon « quart de baguette », comme l'appelle irrévérencieusement Fifi, mon copain de régiment. Je souris mentalement à l'évocation des commentaires anatomiques, aussi cocasses que sarcastiques, de mon impayable copain.

« Si t'aimes sucer les os, y a pas de doute, t'es servi, parce que, mon pote, pour ce qui est de la viande, c'est plutôt le genre menu de carême ! »

Fifi, lui, il lui faut du « pelotage », comme il dit.

« C'est pas pour te vexer, m'avait-il confié, la première fois que je lui avais présenté Jacqueline, mais moi, elle me ferait pas monter au plafond, même si elle se déloquait ! »

C'est vrai qu'elle fait plutôt pitié qu'envie ma nouvelle femme. Comment ne m'en suis-je pas rendu compte plus tôt ? Est-ce le caractère austère de cette chambre à l'allure monacale, ou la lassitude d'une liaison de douze mois ? Toujours est-il que, cette nuit-là, le corps de Jacqueline, sa personne même, me paraissent bien dérisoires, presque ridicules. Soudain, j'ai honte. Je me morigène intérieurement :

« C'est ma nuit de noces, tout de même. Je dois absolument faire quelque chose. »

Mais j'ai beau m'efforcer de peindre de couleurs festives la désolante banalité de ces instants, traditionnellement réputés uniques et enivrants, je ne parviens pas à rompre la

terrible torpeur morale qui engourdit mon âme et fait se serrer mon cœur.

« Ma nuit de noces ! Ah ! oui, une belle nuit de noces ! »,
crie silencieusement ma lucidité à vif.

« Tu ne dis rien, mon chéri ! »

Cette voix plaintive, c'est bien le seul élément qui m'émeuve encore chez cet être auquel je viens de me lier irrévocablement, il y a quelques heures à peine...

Nous faisons l'amour... C'est fini... Je fume et je laisse mes pensées moroses vagabonder.

« À quoi tu penses ?

— À rien.

— Comment ça : à rien ? On pense toujours à quelque chose. »

Je sais, elle voudrait que je lui réponde :

« Je pense à toi, mon amour ! »

Mais j'en suis tout à fait incapable, même pour lui faire plaisir... J'ai envie qu'elle se taise. D'habitude, après l'amour, je parle encore plus qu'à tout autre moment. C'est pour moi l'heure des confidences : après la détente des sens, celle de l'âme. En ces instants, je me livre tout entier, je refais la vie, je projette un avenir doré et idyllique sur l'écran-baldaquin de mon ciel de lit d'amoureux. Mais là, rien, et surtout pas de film. D'ailleurs ici, il n'y a même pas d'électricité. Seulement une lampe à pétrole triste, qui tremblote et fume sur le marbre de la table de nuit.

Ma jeune femme a-t-elle senti ma détresse ? Il me semble, car elle se pelotonne contre moi.

« Tu es triste, hein ?

— Pas exactement.

— Déçu, en tout cas. »

Je sursaute :

« De quoi ?

— De la noce.

— Oh ! tu sais, les noces, je m'en fous. S'il n'avait tenu qu'à moi, il n'y aurait pas eu le moindre tralala. »

Ça y est, la voilà qui pleure ! Il ne manquait plus que cela. Et je suis sûr qu'elle pleure sur elle. Alors, moi qui crève de chagrin dix fois plus qu'elle, peut-être, il me faut la consoler, la calmer :

« Là, voyons. C'est tout. Faut pas avoir de la peine comme ça. Allons, allons, ça y est ? Rien de cassé ?

— Non », larmoie-t-elle.

Enfin, elle se reprend et, entre deux hoquets, la petite voix inquiète murmure :

« Mais toi, je sens bien que tu es déçu.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si, je le sens bien.

— Arrête tes idioties ! »

Je m'en veux d'avoir répondu aussi sèchement, mais toutes ces parlotes inutiles m'agacent. D'un geste brusque, je m'arrache à l'étreinte convulsive de ma jeune femme et, nerveusement, j'allume une cigarette. Cela m'aide à reprendre mon sang-froid, à réfléchir, et puis ça calme... Le buste dehors, j'ai un peu froid, mais je garde la position. De la sorte, je ne vois pas le visage de Jacqueline. Je n'ai pas envie de la regarder. Je n'ai envie de regarder personne. J'ai le cœur de plomb, mais le cerveau d'orage. Des pensées

violentes le zèbrent comme des éclairs. Et surtout celle-ci, qui domine toutes les autres, terriblement :

« Je viens de faire la plus grosse connerie de ma vie ! »

Le petit corps, là à mes côtés, a tenté d'attirer le mien. Je me suis fait lourd. Jacqueline a hésité, puis elle a essayé à nouveau, timidement. Alors, j'ai grondé :

« Laisse-moi tranquille, je te prie ! »

Et elle n'a plus insisté.

J'ai honte de ma dureté, mais vraiment, je n'en peux plus. J'ai besoin d'être seul, entièrement seul... Ma femme s'est faite soumise, elle s'est retournée sans ajouter un mot, et maintenant un espace – qui me semble un abîme – nous sépare. Un bref instant, je regrette mon attitude. Mon cœur se serre de pitié. Dans un coin de mon cerveau volette une pensée, timide, mais généreuse : « Allons, je vais prendre Jacqueline dans mes bras, la consoler. Pourquoi la punir ainsi ? Elle n'a rien fait, cette petite ? »

Mais, soudain, nouvel éclair, plus terrible que jamais : « Bon sang de bon sang ! Quelle connerie je viens de faire en épousant cette fille ! »

C'est fini, mon bon génie a fui. Il repleut sur mon cœur. Cette nuit, je ne me rapprocherai plus de ma femme. Elle ne tarde d'ailleurs pas à sombrer dans un profond sommeil. J'en soupire de soulagement : je peux enfin réfléchir et faire le point tout à mon aise.

SOMMAIRE

Le Vicaire et ces dames

J'aime penser quand le train roule. Il me semble qu'alors mes idées sont plus claires, plus alertes aussi. Ma vie défile au rythme du paysage. J'ai toujours fait de fructueuses rétrospectives dans les compartiments ferroviaires...

En rentrant à Nanterre, ce soir-là, dans le train banlieusard, je fais mon bilan conjugal. Il y a maintenant près d'un an que Jacqueline a remonté la pente. Cela a été dur. Une véritable convalescence après la dernière tourmente qui a failli emporter notre couple.

La première année de mariage ne s'était pourtant pas trop mal passée. J'avais très vite réalisé que je ne serais jamais réellement épris de Jacqueline, mais je n'ai jamais désespéré de parvenir à l'aimer vraiment, un jour. Avec lucidité, certes, et malheureusement sans passion, mais en toute loyauté. D'ailleurs, encore aujourd'hui, je ne suis pas insensible à son aspect physique. Même sa maigreur – indéniablement excessive – ne lui va pas trop mal. Cela lui confère même un certain charme. Au début, ses allures graciles à la Audrey Hepburn – mon type de femme idéale – m'avaient troublé et même enchanté. J'avais immédiatement éprouvé l'envie de protéger ce qui, chez ma jeune maîtresse, m'apparaissait comme la touchante fragilité d'une biche aux abois. Sa petite moue des lèvres, un peu agaçante parfois, m'émouvait. Même sa myopie lui allait bien, du moins quand elle ôtait ses lunettes... Alors, ses pupilles dilatées lui faisaient des yeux magnifiques et un peu fous... Bref, ni son manque évident de *sex-appeal*, ni même sa dentition, réellement

chaotique, n'étaient parvenus à me dissuader de l'épouser, d'autant qu'existait entre nous – du moins c'est ce que je croyais alors – le consensus le plus important à mes yeux pour que la vie à deux fût possible : la communauté d'idéal. De fait, Jacqueline est bonne catholique, pratiquante et, dès le début de notre relation, elle s'était énormément intéressée à tous les problèmes spirituels qui m'agitaient. Des heures durant, nous discutons de sujets religieux. Ensemble, nous critiquions le pharisaïsme et l'égoïsme de tant de chrétiens, nous refaisions la société chrétienne, voire l'Église... Et tout cela me liait à Jacqueline plus que les petites folies charnelles, que je ne dédaignais pas, au demeurant...

Aujourd'hui, l'honnêteté m'oblige à constater que la magie des débuts est définitivement révolue. J'ai beau me raisonner, arguer du fait que tout, ici-bas, se dépoétise, je ne parviens pas à me départir d'un terrible sentiment d'échec, pire : d'erreur tragique sur la personne.

J'ai mûri. Mon jugement actuel sur les circonstances de notre mariage est beaucoup plus objectif qu'avant. Force m'est de reconnaître que notre union n'eût jamais eu lieu, sans la stricte éducation chrétienne qui fut la mienne. Élevé, comme je l'avais été, dans le culte des valeurs intérieures et spirituelles, abreuvé de vies de saints, davantage en quête du ciel que préoccupé de m'intégrer dans la société, fortement conditionné par près de douze années d'internat dans différentes institutions catholiques, je concevais le mariage comme le pendant laïc du sacerdoce, et je n'eusse jamais consenti à lier ma vie à un être qui ne s'intéressât pas aux choses de la foi ! Aussi Jacqueline m'était-elle apparue comme appartenant à cette espèce de femmes – que je croyais alors rarissime – capables d'écouter un homme leur

parler de Dieu et de faire ensuite l'amour avec lui, avec le plus grand naturel et le plus charnel appétit. En elle, les choses d'en haut et celles d'en bas semblaient mêler leurs eaux dissemblables en un déluge primordial sans cesse renouvelé, qui m'avait submergé l'âme, durant nos premiers mois d'état de grâce conjugal...

À cette époque, j'observais souvent Jacqueline, à la dérobée, durant la messe du dimanche. J'admirais l'ovale impeccable de son visage de Madone, auquel la mer indéfinissable d'un regard gris bleu conférait des allures d'ange asexué... Et je soupçonnais, sans trop savoir pourquoi, que des forces telluriques formidables dormaient sous cet océan pacifique fait femme...

Que s'est-il donc passé ensuite, pour que, dès la deuxième année de notre mariage, ce soit la dégringolade, puis l'enfer ? J'ai beau me ratisser la mémoire, je ne parviens pas à identifier le ou les faits concrets qui ont fait basculer notre ciel conjugal et se déchaîner les autans de la discorde... En tout cas, aucun doute n'est désormais possible : l'ange fragile, qu'était ma femme, s'est mué progressivement en un petit être compliqué, imprévisible, obstiné, têtu, dur même, jusqu'à la minéralité. Et sa mauvaise humeur est devenue quasi permanente.

Au début de cette dégradation de nos relations, je ne comprenais pas ce qui nous arrivait. Les soucis d'argent n'expliquaient pas tout, ni l'inconfort de l'habitat des premiers mois de notre vie de couple. La preuve, contrairement aux prédictions des bons conseillers, les choses ne s'étaient pas améliorées après que j'eusse, à la force du poignet, obtenu un logement décent...

Le pire, avec Jacqueline, ce sont les scènes. Elles vont parfois jusqu'à l'hystérie. De sa part, s'entend. À l'évidence, ma douceur et ma patience l'exaspèrent. Elles sont un peu forcées, je dois l'avouer, mais le moyen de faire autrement ! C'est comme s'il fallait absolument qu'elle explose, de temps à autre, qu'elle décharge son agressivité et ses rancœurs sur quelqu'un. Et force m'est de constater que je suis devenu son exutoire et même – au grand dam de ma fierté masculine – son souffre-douleur... Parfois, elle ne se contrôle plus. Il lui arrive de partir en claquant violemment la porte, pour déambuler dans les rues désertes. Je dois alors courir à sa recherche, mort d'inquiétude à la pensée qu'elle pourrait se faire agresser...

J'essaie de raccrocher ce chambardement aux grossesses de Jacqueline. Chronologiquement, il est vrai, la dégradation de son caractère coïncide avec la naissance de Jacquot, notre premier garçon, venu au monde deux ans à peine après Pascale, sa sœur aînée. Mais c'est une explication trop facile. Ma femme ne m'avait jamais rien dit qui pût me laisser penser qu'elle n'aimait pas les enfants, ni même qu'elle n'en voulait qu'un. Au contraire, l'un de nos thèmes favoris de conversation d'amoureux, dès nos premières rencontres, avait été celui-là.

« Des enfants ? Oh ! bien sûr, je n'en veux pas une ribambelle, mais deux ou trois me paraît une bonne moyenne. On les aidera à faire leur chemin dans la vie en leur donnant toutes les chances qu'on n'a pas eues, ni l'un ni l'autre ! »

Et cette déclaration m'avait enthousiasmé.

Souvent, nous évoquions notre jeunesse sevrée d'affection. Elle, à cause d'un père tyrannique et hypocondriaque et d'une mère terrorisée, bien trop écrasée par ses soucis et

ses peines pour compenser l'austérité de son terrible époux, en choyant davantage ses petits et en réchauffant leur univers affectif hivernal d'un rayon de tendresse épisodique. Moi qui n'ai jamais connu mon père, et n'ai eu, pour foyer, que les internats où venait me voir, quand elle en avait le temps, une femme égocentrique, plus amante que mère, profondément perturbée par l'instabilité et la précarité de ses relations amoureuses...

« En tout cas, nos enfants à nous seront gâtés, ça, c'est sûr ! avais-je proclamé un jour. Nous ne leur ferons pas subir ce que nous avons nous-mêmes subi. N'est-ce pas, ma chérie ? »

Jacqueline avait approuvé avec chaleur !

Que s'est-il donc passé depuis ? Quel mal secret, quel cancer caché sont à l'origine de la totale mutation de situations et de valeurs qui caractérise notre vie de couple, depuis la troisième année de notre mariage, sauf erreur ? En tout cas, le fait est là, tragique : Jacqueline ne supporte pas les enfants, et c'est à peine si elle me supporte moi-même...

Il n'y a qu'au lit que les choses se passent à peu près bien, du moins pour ma femme... C'est d'ailleurs cela qui me trouble le plus. Comment peut-elle faire l'amour après m'avoir écorché de ses coups de griffes rageurs et torturé moralement jusqu'à la limite de la haine ? Quelle est donc la vraie nature de cet être déroutant que je ne parviens plus guère à aimer, si ce n'est par pur volontarisme, en raison de ma conception de l'existence et de mes convictions éthiques et religieuses ?

Mais ce qui m'inquiète le plus en ce moment c'est sa véritable allergie aux enfants. La troisième grossesse, surtout, a

plongé Jacqueline dans le désespoir. Je me souviens encore de la scène :

« Tout ça, c'est de ta faute, avec tes scrupules de curé ! », m'avait-elle accusé avec rage.

Toujours les mêmes reproches. Pour Jacqueline, ma foi et ma ferveur religieuses – dont elle s'accommodait si bien, pourtant, dans les débuts – sont responsables de tous nos malheurs. Pourtant, en matière de respect de la vie, ces valeurs ne nous laissaient pas d'autre choix. Pour les chrétiens convaincus que nous prétendions être, il ne devait pas même être question de moyens anticonceptionnels mécaniques ou chimiques. Seule l'abstention périodique était considérée comme licite, et nous la pratiquions avec rigueur. Mais comme ma femme est tout sauf réglée comme une montre, nous avons eu notre premier « Ogino ». C'est ainsi que nous avons alors surnommé notre aînée, avec un humour déjà grinçant, en souvenir du nom de l'inventeur de la méthode de limitation naturelle des naissances, si peu efficace en ce qui nous concernait !

C'est au cours de sa seconde grossesse que Jacqueline m'avait quitté pour retourner chez ses parents, dans sa lointaine Touraine. Elle y était restée plusieurs semaines, sans donner signe de vie. Le coup avait été si dur et son attitude m'avait paru si injuste que, pour la première fois, j'avais envisagé une séparation. Mais le bébé était déjà en route, et ce n'était plus possible... Jamais je n'aurais quitté ma femme, déjà mère d'un enfant et enceinte du second, de surcroît !

La dernière crise – qui a failli être fatale – remonte à un an. Là, c'est moi qui suis parti. Pourquoi à cette occasion précise et pas auparavant ? Mystère. Sans doute les mots de

cette scène-là avaient-ils été plus violents, ou plus fatals que ceux des précédents conflits... Toujours est-il que j'avais fui... chez ma mère. Comme une femme battue ! J'en étais mort de honte, mais où aurais-je pu aller ?

Était-ce la peur rétrospective d'avoir frôlé le drame familial irréversible, ou la conséquence de la puissance de mes réflexes volontaristes et de mes conceptions idéalistes de l'existence en général, et de la vie conjugale et familiale en particulier, toujours est-il que, dûment stimulé par de bons offices « cléricaux » – comme il se doit, pour des époux chrétiens – le muscle cardiaque de notre couple, un instant tétanisé, avait vite repris son battement vivifiant, faisant réapparaître les couleurs de la santé, à défaut de celles du bonheur, sur la façade, passablement ravalée, de notre foyer en difficulté...

Pour les responsables du groupe de militants catholiques dont nous faisons partie, il est clair que c'est Dieu qui a sauvé notre ménage. Mais, pour ma part, je constate prosaïquement que la survie de notre couple, même si elle est, à l'évidence, bénéfique – ne serait-ce que pour le bien des enfants – n'a pas fait reverdir, dans l'âme de mon épouse, cet intérêt pour Dieu et pour les choses de la religion qu'elle avait en commun avec moi au début de notre union, et qui avait joué un rôle déterminant dans ma décision d'unir mon destin à celui de cette jeune fille, pour laquelle je n'ai jamais ressenti ce frémissement de tout l'être, qui, à ce qu'il paraît, accompagne le coup de foudre. D'ailleurs ai-je jamais eu le coup de foudre pour ma femme ? – Force m'est de convenir que la réponse est « non »...

C'est pourquoi, aujourd'hui encore, je me demande comment, après ce rabibochage conjugal de raison, notre

couple en est revenu à ses activités catholiques militantes des débuts de notre mariage. Je me souviens seulement qu'en fréquentant la paroisse de notre nouveau lieu de résidence, nous avons été rapidement embrigadés dans L'Alliance, mouvement catholique actif et motivant de spiritualité du couple. À ma grande surprise, Jacqueline, dont l'altération du caractère s'accompagnait jusqu'alors d'une allergie incoercible à tout ce qui, de près ou de loin, avait trait à Dieu et à la religion, était entrée dans le jeu rapidement et sans la moindre réticence.

Trop heureux de cet état de grâce, aussi subit qu'inespéré, je n'avais pas trop cherché à en comprendre les motivations réelles. Peut-être, après tout, le miracle tenait-il à très peu de choses, par exemple au fait que les rencontres des couples de L'Alliance étaient l'occasion de relations humaines gratifiantes et d'une franche camaraderie. Et puis – mais là, je m'efforçais de repousser cette mauvaise pensée – peut-être la personnalité magnétique du jeune vicaire – coqueluche de ces dames – y était elle aussi pour quelque chose ? Allez donc sonder les tréfonds ambigus de l'âme humaine en général, et de la féminine en particulier !

Je me hâte vers l'appartement. Ce soir, justement, la réunion des couples de L'Alliance a lieu chez nous et je ne veux pas retarder le souper familial, avant cet événement qui tient tant à cœur à Jacqueline, je le sais.

Parvenu à l'extrémité du parking de notre immeuble, je jette un bref coup d'œil satisfait à notre fringante voiture pimpante neuve, dernière marche récente de notre lente

ascension sociale. Je m'efforce d'oublier que c'est aux parents du riche cousin de mon épouse que nous devons d'avoir pu verser le comptant... Les traites sont bien un peu lourdes, mais ce sacrifice n'est rien en regard de l'amélioration du moral de Jacqueline, que m'avait fait miroiter mon entourage pour me convaincre de prendre ce risque financier, supputation qui, à ma grande surprise, s'est avérée fondée !

Comble d'ironie, en ce moment je n'ai aucun goût pour les choses de Dieu. Mon niveau spirituel n'est plus ce qu'il était, au temps où c'est Jacqueline qui était dans le trou noir. Curieuse situation que ce mouvement de bascule véritablement diabolique ! J'ai longtemps espéré une « conversion » de mon épouse, qui nous permettrait de « militer » ensemble – comme on dit dans le Mouvement –, et maintenant que la chose est sur le point de se produire, c'est moi qui renâcle et traîne les pieds. Et le pire c'est que je ne sais pas pourquoi, sauf peut-être que, une fois de plus, sur ce point-là en tout cas, je ne crois pas à la sincérité de Jacqueline !

Ma grande m'a ouvert la porte et ses cinq ans, déjà graves, se sont précipités dans mes bras :

« Mon papa ! »

Je l'embrasse comme du bon pain.

Jacquot court sur ses vingt mois et tombe aussi dessus plus souvent qu'il n'est décent, comme maintenant. Je le relève avec sollicitude et le console du mieux que je peux.

J'embrasse Jacqueline, un peu tendue comme à son habitude, mais aimable cependant.

Ma femme semble toujours aux aguets... Comme si elle avait du mal à croire elle-même à sa propre guérison... Sans doute est-ce pour cette raison qu'elle me sourit si rarement... Moi qui aime tant que l'on me sourie !

« Tu es en retard !

— Oui, un peu, pardonne-moi. Je suis débordé de travail et j'ai dû terminer un dossier urgent qui devait être prêt avant le week-end.

— Combien sont-ils nos couples de L'Alliance, ce soir ?

— Cinq, c'est-à-dire douze personnes, en comptant le père jésuite et l'abbé. »

Et soudain, comme par magie, à l'évocation de la rencontre de ce soir, un sourire est apparu sur les lèvres de Jacqueline...

À neuf heures pile, ils sont arrivés, avec le père Dulong, l'aumônier de la section locale des foyers de L'Alliance, tous en chœur, sauf le vicaire, en retard, comme à son habitude. Après les effusions d'usage, on s'assied autour de la table du salon. J'observe ma femme à la dérobée. J'ai peine à reconnaître, dans cette hôtesse enjouée, la sauvageonne mal embouchée des années passées qui s'y entendait comme personne à faire le vide autour de nous, tant elle s'avérait allergique à tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à ce qu'elle qualifiait de « bigoterie », ou d'« embrigadement confessionnel ».

Il est vrai que pour l'adhésion à L'Alliance, l'initiative n'était pas venue de moi, mais, à ma grande surprise d'alors, de Jacqueline elle-même ? C'est sans difficulté majeure que, sur l'instigation du jeune vicaire de la paroisse Saint-Michel, de Nanterre, mon épouse est devenue une adepte inconnu-

tionnelle de ce mouvement de rencontres pour couples catholiques.

Il m'intrigue ce Pierre. C'est ainsi que le vicaire exige qu'on l'appelle : « Laissez tomber « l'abbé », ça fait ringard et curé ! Appelez-moi Pierre, tout simplement ! » Il ne m'échappe évidemment pas que ma femme a un faible pour lui. Il faut dire qu'il est jeune et beau, l'abbé Demaury : Pierrot pour les intimes ! Je ne vous le décrirai pas en son absence. Attendez seulement qu'il arrive et vous verrez... N'allez surtout pas croire que je sois jaloux. Loin de là ! D'autant que l'abbé est un ange – c'est du moins ce qu'affirment, en chœur, ses paroissiennes ! – et comme ma femme est une vertu – je suis bien placé pour en parler – les choses se passent en toute transparence et sans la moindre ambiguïté ! Pour l'objectivité, je me dois de préciser que ce n'est pas l'avis de tous. Dans le camp des obsédés et des mauvaises langues, naufrageuses de réputations, qui croient toujours voir chez les autres les vices qui sont les leurs, on murmure même que... Mais ne colportons pas ces misérables commérages, indignes du moindre crédit et qui n'honorent pas ceux qui en sont à l'origine !

Je m'affaire autour de nos invités, en constatant, avec satisfaction, que ma femme n'a pas lésiné sur les moyens. Jacqueline sait recevoir. Sur la table basse s'entassent petits fours, sablés, et autres friandises, en plus de quelques fondants et de la boîte de chocolats offerts par ma mère, à l'occasion des fêtes de Noël. Les coupes à mousseux annoncent le ruissellement de quelque bon cru, lors de la pause. Les tasses à café, les belles, celles du service camaïeu que j'ai offert récemment à ma femme s'harmonisent heureusement avec le magnifique plateau de marqueterie rose, à

l'ancienne, que j'ai eu la chance d'acquérir chez un brocanteur de province, pour une bouchée de pain – enfin, de pain de riche ! J'ai bien un petit pincement au creux de l'estomac en me demandant comment nous allons pouvoir combler le trou qu'a causé à notre faible budget ce luxe convivial, réellement au-dessus de nos moyens, mais foin de tout cela ! Comme dit Jacqueline (et cela aussi est nouveau chez elle, car gare à moi si j'avais proféré cet oracle !)... donc comme dit Jacqueline nouvelle manière : « Il faut avoir confiance en la Providence : c'est pour Dieu que nous faisons tout cela, sûrement qu'il nous le rendra au centuple ! »... Voire !

Pour l'heure, tout le monde semble ravi d'être là, et Jacqueline rayonne. Le silence s'étant enfin établi, le père jésuite nous harangue. Il parle bien, force est de le reconnaître, mais trop. Il le sait et s'en excuse volontiers avec une belle humilité :

« N'ayez pas peur de m'interrompre, sinon je risque de discourir jusqu'aux hautes heures de la nuit, comme saint Paul, le talent et la sainteté en moins, bien entendu ! »

Mais le public est distingué et nul n'oserait interrompre un si brillant fils de Loyola, même s'il ne se distingue du reste de l'auditoire que par un costume gris passablement démodé et une minuscule croix de métal blanc à la boutonnière.

Le Père Jost est la simplicité même. Il parle comme un enfant. Son exhortation coule, sans emphase, de ses lèvres minces et pâles, telle une eau limpide et vivifiante. Ce prêtre a vraiment reçu le don de la parole, celui des larmes aussi. Il lui arrive d'en verser, même en public, et ce dernier d'être gêné ! Les gens ne sont pas habitués à ce qu'on leur pleure en pleine figure ! Généralement, cela les choque plutôt. Pas

moi, en tout cas, parce que j'ai le même défaut... ou la même qualité... Tout dépend du point de vue où l'on se place ! Mais, en général, je me contrôle, parce que, parmi les nombreuses choses qui horripilent Jacqueline, les larmes, surtout celles de l'émotion pieuse, viennent largement en tête !

Un jour, pourtant – je m'en souviens encore avec horreur ! – je n'ai pas su retenir à temps cette ondée – plus émotionnelle que spirituelle –, mais qui fait tellement de bien ! C'était il y a peu, lors de la dernière retraite pour les couples de L'Alliance, au couvent franciscain de Chevigny, où se retrouvent, chaque trimestre, des groupes spirituels de toutes les mouvances de la catholicité, pour s'y retremper l'âme et confronter leurs expériences respectives. Le cadre est agréable, bucolique à souhait, et les conditions hôtelières sont dignes d'un hôtel de bon standing. Le séjour, certes, n'est pas gratuit, mais il reste à la portée d'une bourse moyenne. Et, d'ailleurs, « il faut savoir se priver un peu pour le Seigneur », dit le bon père hôtelier, « qui a le sens des réalités », comme aime le répéter notre jésuite, qui glisse ce commentaire, avec une saine malice, presque à chaque rencontre...

C'est précisément ce même père Jost qui me les avait arrachées ces larmes attendries, alors qu'il discourait, dans le grand parc des fils de saint François, sur l'immense miséricorde du Seigneur pour les pécheurs, pour tous les pécheurs. Il avait lourdement insisté sur le « tous », et je m'étais senti du nombre ! En termes brûlants, il avait évoqué la conversion émouvante de David :

« Ce berger, spécialement choisi par Dieu pour être le roi de son peuple Israël, cet oint de Yahvé, comme le nomme la

Bible, à qui rien n'était refusé, qui était comblé de tout ce dont un homme peut rêver, prévarique gravement. Ne va-t-il pas jusqu'à convoiter la femme de son prochain : Bethsabée, épouse d'Urie, un de ses valeureux capitaines ! Et que fait-il pour assouvir sa passion ? Il commet un crime impardonnable et d'autant plus odieux, qu'il le fait exécuter par personnes interposées, pour ne pas se compromettre ! Mais, sévèrement admonesté par le prophète Nathan, il s'humilie et fait une pénitence si déchirante, qu'elle touche le cœur de Dieu ! Et le voici lavé, même si les épreuves subséquentes ne lui furent pas épargnées, en conséquence de ce crime. Mais quel cri de l'âme, quelle componction chez ce grand homme tombé si bas ! Relisez le psaume cinquante ! »

Moi, je n'avais pas besoin de le relire : je le savais par cœur. C'était et c'est toujours ma prière quotidienne préférée ! Alors, d'entendre évoquer la pénitence déchirante du saint roi – qui fut tant de fois la mienne –, je n'avais pu retenir mes larmes, et j'avais pleuré comme un gamin devant l'assistance médusée et... passablement gênée.

De retour dans notre chambre d'hôtes, ma femme m'avait passé un terrible savon. Elle était encore pâle de honte :

« Comment as-tu pu te conduire de la sorte ? Un véritable hystérique ! Mais tu n'as donc aucune pudeur ?

J'avais bien essayé de protester :

« Pourquoi devrais-je rougir d'une émotion spirituelle aussi spontanée ? Je n'ai pas à en avoir honte !

— Tu vois, tu ne penses qu'à toi. « Moi, moi ! »... Tout ce qui compte, c'est ta petite personne suffisante ! Mais ma honte à moi, tu y as pensé, dis ? »

C'est vrai, je n'avais pas pensé qu'elle aurait honte de moi, ma femme. Aussi avais-je battu en retraite, c'est bien le cas de le dire !

Un brouhaha me tire de ma rétrospective douloureuse, interrompant du même coup le débit intarissable du père Jost. Tout le monde a reconnu les coups de sonnette facétieux habituels du bouillant vicaire :

« Tam tagadam tam, pam pam! »,

Deux exclamations joyeuses ont fusé avec un ensemble touchant :

« Ah ! c'est Pierre ! »

Solange Dupuis et ma femme. Ce sont incontestablement les deux fans les plus inconditionnelles de l'abbé Demaury.

Ce dernier fait une entrée très remarquée, dans son habituelle tenue de cuir noir, mi-motard, mi-loubard. Personnellement, je ne lui connais que celle-là, sauf à la messe du dimanche, au football et à la piscine. Je suppose pieusement qu'il dépouille sa livrée glorieuse dans l'intimité de sa chambre, lieu où je ne suis jamais entré. Mais j'avoue qu'il m'est difficile de l'imaginer autrement que dans cet accoutrement, lequel, au demeurant, lui sied à ravir.

Oui, Pierre ravit, et il le sait. Et Solange et Jacqueline sont ravies, et tout le monde le sait. Et personne n'y voit aucun mal, sauf les mauvaises langues (voir plus haut) !

« Bonsoir la compagnie ! fait la belle voix de baryton, au timbre chaud.

— Bonsoir Pierre ! répondent en écho les assistants.

— Bonsoir l'abbé ! », marmonnent, en un écho à peine perceptible, le jésuite et moi-même.

Je n'aime pas appeler par son prénom quelqu'un que je n'apprécie pas. Je reconnais que ce n'est pas très charitable, et je m'en accuse parfois en confession, mais je ne parviens à partager ni l'enthousiasme des égéries de notre groupe ni l'appréciation chevaleresque – ou... diplomatique ? – des époux respectifs de ces dernières.

— Excuse-moi, Jacqueline, enchaîne imperturbablement le vicaire – sans souci des effets, perturbateurs de climat spirituel, de son entrée, aussi outrageusement tardive qu'indiscrètement tapageuse – je peux me laver les mains ? Elles sont pleines de cambouis !

— Mais bien sûr, voyons ! Venez avec moi, Pieeerre !

Je ne supporte pas que ce prêtre tutoie ma femme et je déteste le ton mielleux de l'exclamation de Jacqueline. Elle a traîné sur le prénom du prêtre, de manière presque caressante, au point que j'en ai rougi pour elle ! Je suis également outré par la précipitation avec laquelle elle entraîne l'abbé vers la salle de bains. Mon vilain démon me suggère des choses horribles : « elle n'en ferait pas davantage si elle couchait avec lui ! »

Je signifie son congé à cette odieuse pensée. Et je m'en tire, une fois de plus, par l'humour : « Allons, Miranda, serais-tu jaloux de ta femme, à présent ? »

Je dois avouer que non. « Et puis, renchérit mon mauvais démon, sans que j'aie le temps de lui clouer le bec, il faudrait vraiment que l'abbé n'ait rien d'autre à se mettre sous la dent

pour se jeter sur Jacqueline. Or, chacun sait qu'il y a Solange ! »

J'ai beau boucher précipitamment les oreilles de mon âme. Le mal est fait. Je ne puis faire taire ma terrible lucidité, d'autant qu'à présent elle fait le point dans ma conscience, en toute objectivité.

D'accord, ce n'est pas un secret : chacun sait que Solange Dupuis et l'abbé sont inséparables. Pour être honnête, il faut d'ailleurs préciser que l'abbé, Solange et son mari sont inséparables. Je sais : les mauvaises langues font remarquer que Louis, le mari de Solange – un homme d'affaires qui voyage beaucoup – est souvent absent. Mais les bonnes âmes rétorquent, avec juste raison, que « les choses se passent en toute transparence ». Après tout, quiconque vient à passer devant les fenêtres du salon des Dupuis, dont l'appartement est sis au rez-de-chaussée et donne sur la rue, peut voir l'abbé (qui, au demeurant, est un ange : voir plus haut) lorsqu'il est en visite – « c'est-à-dire presque tous les jours », croassent les mauvaises langues –, sagement assis devant la télé et à distance respectueuse de la jolie Solange – « belle et pure comme un ange » susurrent les charitables !

Mais les mauvaises langues n'en démordent pas :

« Est-ce que quelqu'un est resté en permanence devant les fenêtres pour vérifier si l'abbé ne quitte jamais le salon ?

— Il ne manquerait plus que cela !

— Et qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que l'abbé est toujours de retour au presbytère avant minuit ? Cet été, souvenez-vous, il a fallu faire appel au vicaire d'une paroisse voisine, un jour où Monsieur le curé était malade, et qu'un de ses paroissiens a failli mourir sans l'extrême-onction

parce qu'on était incapable de mettre la main sur votre angélique abbé ! »

Bref, le moins qu'on puisse en dire est que ces deux anges-là ne sont guère prudents. Mon opinion personnelle est qu'ils ne devraient pas donner prise à la calomnie, sinon à la médisance, en s'affichant ainsi. La candeur – si c'est bien elle qui est à l'origine de ce comportement problématique – n'excuse quand même pas tout. C'est l'avis des gens pondérés, dont je suis. Mais il est des sujets tabous et des réputations apparemment au-dessus de tout soupçon ; et les bonnes âmes ont eu le dernier mot. Aux mauvaises langues qui font remarquer, avec un bon sens apparemment imparable, qu'après tout, il y a la télévision au presbytère, les défenseurs inconditionnels de l'abbé – hommes et femmes confondus – rétorquent, avec un bel ensemble et en faisant preuve d'une rare compréhension envers les besoins affectifs du clergé :

« En tout cas, ce comportement sans complexe, au vu et au su de tous et avec l'accord total du principal intéressé : le mari, est la meilleure preuve de la pureté d'intentions et de comportement de l'abbé et de madame Dupuis. Après tout, les ecclésiastiques sont aussi des hommes et, à ce titre, ils ont besoin d'une présence féminine, ne serait-ce que pour le bon équilibre de leur affectivité masculine. »

Le jour où j'ai entendu cette belle tirade, oserai-je l'avouer, c'est moi qui ai joué le chœur des mauvaises langues, mais – fort heureusement – dans le silence de mon cerveau, décidément bien pervers :

« Équilibrante, une présence féminine dans l'entourage d'un prêtre ? Certainement. Mais pourquoi doit-on constater, dans la plupart des cas de figure, qu'à ce jeu-là, les jeunes et

jolies femmes l'emportent nettement en quantité, sinon en qualité, sur les mûres et les laides ! » Et pastichant ignoblement François Villon et George Brassens, je fredonne :

« Où sont les laideronnes bonnes de nos bons vieux curés d'antan ? » (bis).

Depuis l'arrivée de l'abbé, le charme est rompu. Adieu piété, bonjour le sport ! Et de fait, il est clair qu'il nous faut abandonner les cimes éthérées de l'amour divin, où nous avait hissés notre guide jésuite de haute montagne spirituelle, pour redescendre prosaïquement dans les larges plaines sans surprises de la vallée, propices au moto-cross ! Car le Jésus de Pierre, notre vicaire de choc, semble bien, comme dans la chanson, porter, lui aussi, « des culottes, des bottes de moto, un blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos ! »... Je sais, les pieuses âmes eussent préféré qu'y figurât un Christ, voire une croix, mais ce serait contraire à l'immersion chrétienne dans le monde : la foi doit rester discrète pour ne pas agresser nos frères incroyants, comme dit l'abbé ! Mais de là à poursuivre, comme certains, sur le même thème, en affirmant que le pétaradant ecclésiastique, « sème la terreur dans toute la région », non seulement ce serait déplacé, mais totalement inexact. En effet, le Jésus de l'abbé Pierre – disons « Pierre », tout court, car il déteste qu'on l'appelle « l'abbé » (voir plus haut), et disons « Seigneur », car il déteste dire « Jésus » (« Jésus, ça fait cucu, faut laisser ça aux bonnes sœurs, aux grenouilles de bénitier et aux gosses de riche ! ») – donc le Seigneur de Pierre, notre « grand copain », le « prolo de Nazareth », « le

gars du bâtiment, le charpentier, quoi ! »... il s'est tellement incarné – comme un ongle dans un pied, et pratiquement au même niveau (ça, c'est de moi, bien sûr !) – « que ça fait mal à certains, sans cesse occupés à faire tout un tintouin autour de ce pauvre Dieu, qui voulait tellement de bien aux hommes, et que les richards ont récupéré ! » (ça, c'est de lui, mais vous l'aviez compris, bien entendu !)...

Car la spécialité de Pierre, le « motard de Dieu », comme l'ont emphatiquement surnommé les chrétiens progressistes du quartier, c'est la « discrétion religieuse » (voir plus haut) et l'implication dans les préoccupations humaines, économiques, sociales, artistiques, et sportives des hommes et des femmes d'aujourd'hui !

« Vous avez bien dit sport ?

— Ben oui, quoi, c'est pas du porno, le sport, quand même !

— Non, mais qu'est-ce que Dieu a à voir avec le sport ?

— Dieu est dans tout ! »

C'est l'évangile de l'abbé à la moto et il l'applique à la lettre. En voulez-vous une preuve ? Si vous vous intéressez au plus récent classement de l'équipe nationale de foot, ou si vous avez fâcheusement oublié l'heure de la retransmission du match du siècle : France – Brésil, par exemple, n'hésitez pas, téléphonez directement à Pierre (au presbytère, ou chez les Dupuis) ou, mieux, faites un saut chez lui (ou chez les Dupuis), à n'importe quelle heure du jour, voire de la nuit (excuses : la nuit, en principe, pas chez les Dupuis, voir plus haut)... L'abbé est la disponibilité même, il parlera avec vous de sport, de syndicalisme, de politique, de n'importe quoi ou presque, durant des heures, si vous en avez envie !

Par contre si, d'aventure, vous prend l'idée rare et étrange de vous confesser, en dehors des séances hebdomadaires à l'église, ou, plus grave encore, si vous éprouvez l'envie de parler de votre âme ou le besoin de solliciter quelques conseils spirituels, alors là, c'est sérieux, il vaut mieux prendre rendez-vous ! Le jeune vicaire à la mode sortira alors gravement son agenda, et de le voir feuilleter un nombre impressionnant de jours vous remplira d'une admiration sincère pour un emploi du temps aussi chargé, à faire pâlir de jalousie un ministre lui-même ! Mais, après tout, quoi d'étonnant ? Être au service de Dieu, n'est-ce pas un « ministère » ?

Donc vous voici inscrit, pour... mettons, dans trois semaines...

« J'espère que ça vous va, parce que je n'ai rien de libre avant cette date ! Sinon ça nous reporte à dans un mois et demi au moins... »

La moto pétarade... Toujours aussi confessionnellement incognito, humblement et faubourienement caché sous la tenue loubard-motard de son serviteur ecclésiastique de choc, le Seigneur – version inculturée – s'arrache du sol dans une volée de décibels psychédéliques, laissant sur l'asphalte la trace encore visible de sa foudroyante ascension vers le ciel, là-haut, au sommet de la côte de la rue du presbytère.

SOMMAIRE

Les « Petits Frères »

Au début, ils m'ont agacé, puis ils m'ont intrigué, enfin je les ai admirés... Aujourd'hui, je les aime sans réticence, et je me sens plus proche d'eux que s'ils étaient mes frères... « Frères », c'est justement ainsi qu'ils se nomment, d'où l'appellation générique de leur Mouvement, en italien : *Fratellini*, les petits frères. Petits, à cause de leur modestie admirable, grands, à mes yeux, à cause de leur amour, non moins admirable, envers Dieu et envers tous les hommes !

La majorité d'entre eux sont des Italiens, car le mouvement est né à Rome. Ce n'est pas ce que j'apprécie le plus, et cette ascendance latine marquée a même failli me détourner d'eux, avant même de les connaître. Malgré mes quelques chromosomes napolitains, côté maternel, je ne peux pas dire que j'aie un faible pour la botte italienne, ni même pour les voiles pétrifiées de la « barque de Pierre » du Pape, sauf le respect que je lui dois...

Tout a commencé à la messe du « groupe de midi » de la paroisse Saint-Augustin, où je fréquente, de temps à autre, depuis quelques mois. Cette organisation, informelle et spontanée, s'est mise en place à l'initiative de pieux chrétiens travaillant dans le quartier et qui préféraient profiter de leur pause de l'heure du déjeuner pour assister à la messe et pique-niquer fraternellement ensuite, plutôt que de traîner oisivement dans un snack ou un café.

Moi, à l'époque, je ne venais que pour chercher un peu de tiédeur spirituelle dans l'Église, et non pour déjeuner. Jusqu'au jour où Julio m'avait barré le chemin. J'avais failli

protester avec vivacité, malgré mes promesses, encore chaudes, d'amour divin, de charité et de pardon, ardemment proférées durant l'Action de grâces après la communion. Mais ma sauvagerie ombrageuse avait fondu comme neige au soleil, sous le sourire communicatif de Julio. Mon mauvais esprit incurable me soufflait bien que ce sourire-là était un peu trop large, trop appuyé, trop accroché ; qu'il sentait l'amour héroïque du prochain, le militantisme religieux, voire le missionnarisme. J'avais beau me débattre comme un diable dans un bénitier, j'étais touché.

Oh ! l'horrible accent italien ! Je serre les dents, mais je dois reconnaître que la syntaxe est irréprochable. Mon apôtre m'a dit à peu près ceci :

« Pourquoi ne vous joignez-vous pas à nous, après la messe ? Communier ensemble, c'est bien, mais comment ne pas partager fraternellement le pain des hommes, après avoir partagé celui de Dieu ? »

Je n'ai résisté que pour la forme. À vrai dire, j'avais trop envie de renouer avec mes vieux rêves de mystique en pleine pâte humaine, pour laisser passer pareille occasion. Et puis, lorsqu'on est pieux comme je le suis, on a plaisir à se retrouver avec ceux qui ont la même bonne « maladie » ! Et c'est peu de dire que les *Fratellini* sont pieux, ils planent et vous font planer !

J'ai passé un week-end avec eux. Chose inespérée : je n'ai pas eu besoin de me battre avec Jacqueline pour obtenir la permission. Depuis que nous avons quitté Nanterre pour Sarcelles, ma femme est revenue à son indifférence religieuse antérieure. Oubliés, Pierre et sa moto et le groupe des foyers de l'Alliance. Jacqueline traverse une phase d'activisme social.

Aux relations enthousiastes de mes premiers ébats spirituels italianisés, elle oppose la fermeté tranquille de ses nouvelles convictions :

« Tous ces gens-là, c'est indéniable, sont sincères et certainement très gentils, mais, à mon avis, ils perdent leur temps et le font perdre aux autres. Il y a mieux et plus urgent à faire. Et en premier lieu, s'occuper des authentiques misères du monde ! »

C'est devenu le cheval de bataille de mon épouse. Désespérant sans doute de garder son mari pour elle toute seule, si elle persistait dans son agressivité permanente à mon égard, Jacqueline s'était convaincue que la passion religieuse de son mari – somme toute inoffensive – était préférable à une aventure extra-conjugale, beaucoup plus dangereuse. Après quelques louvoiements, elle avait fini par trouver son insertion personnelle dans cette vaste « Église de la base » – phraséologie socio-religieuse à la mode, qu'elle a adoptée avec enthousiasme – « plus soucieuse d'entraide et de fraternité humaines que de dogmes, de spiritualité et de subtilités théologiques romaines ». Car le Vatican, en général, et le pape en particulier, sont devenus les bêtes noires de Jacqueline. À cause de l'interdiction des moyens contraceptifs, d'abord, qui nous a valu, après un premier « Ogino », un petit « Knaus », sobriquet facétieux autant que malséant, décerné à Jacquot, notre cadet, par ma femme irritée de cette deuxième grossesse dont elle se serait bien passée. À cause, aussi, du caractère, estimé par elle, « abstrait et complètement déconnecté de la réalité » de l'enseignement moral et social d'une Église « coupée de sa base ».

Force m'est de constater que ma femme a rejoint ceux que l'on appelle, à tort ou à raison, les « chrétiens de gauche », ou « progressistes ». Elle ne va plus à la messe, mais elle passe des week-ends entiers en « carrefours » et en « journées d'étude » (nouveaux vocables, dûment sécularisés, des « retraites clérico-bourgeoises, avec leurs ronronnements pieux sans aucune prise sur les vrais problèmes des masses », comme disent les nouveaux amis de ma femme.

Nous avons, à ce propos, des discussions parfois orageuses. Il est vrai que nos points de vue sont de plus en plus inconciliables. Au point que nos théologies respectives s'expriment, le plus souvent en des échanges verbaux, aussi lapidaires et comminatoires que des canons conciliaires, ou des définitions dogmatiques.

« Ce dont le monde a besoin, c'est d'action constructive, d'engagement social concret, et non de prières et d'encens », profère sentencieusement Jacqueline.

J'objecte, trop heureux de placer cette formule, qui n'est pas de moi :

« L'action sans la prière, c'est de l'activisme.

— Elles empêchent les gens de crever de faim, « tes » prières ?

— D'abord, ce ne sont pas seulement « mes » prières, mais celles de tous les croyants. Et tu sais fort bien que ce n'est pas « votre » action sociale qui viendra à bout de toutes les misères du monde.

— Ni « vos » prières ! »

En dehors de ces passes d'armes apologétiques, ma femme et moi consacrons dorénavant le plus clair de nos loisirs dominicaux à nos « cercles » respectifs. Notre mal de couple a pris la forme d'un affrontement idéologique permanent, au sein de notre église conjugale en plein schisme. Moi, je me « fratellinise », à une vitesse sidérale, et je m'enfoncé délicieusement dans la piété et l'apostolat, de plus en plus convaincu que ce monde court à sa perte et que, s'il faut, en effet, poser des actes concrets pour secourir les misères les plus criantes, c'est la conversion des individus qui réalisera la seule transformation efficace et capable d'agir sur le monde : celle des cœurs et des consciences. Résultat que n'atteindront jamais, me semble-t-il, les leitmotivs politisés d'une « théologie de la révolution », certes généreuse, mais grosse de violence, parce que mal comprise, et inévitablement génératrice de séditions, aussi désespérées qu'inutilement destructrices, contre le pouvoir établi.

De son côté, mon épouse s'est épuisée à courir d'immeuble en immeuble, pour collecter de l'argent et des vêtements au profit des déshérités, tandis que je joue la *baby-sitter* de service. Je m'en suis plaint à Jacqueline... avec le plus de douceur possible, conformément à mon idéal tout neuf du sourire *fratellino* et de la *fratellanza* avec le prochain – d'autant que, comme on me le répète sans cesse dans le Mouvement, « mon premier prochain » c'est, avant tout, mon épouse...

« C'est normal, m'a rétorqué celle-ci, avec un brin de mépris : le contemplatif c'est toi, n'est-ce pas ? Et puis, tu es

plutôt du genre « homme d'intérieur », alors, avoue que ça t'arrange plutôt. »

Je ne peux pas dire que cela m'arrange, mais je fais avec. Comme je n'ai aucun problème majeur avec les enfants, en général, ni avec les miens en particulier, la prière, la lecture, Dieu, les *Fratellini* et moi, nous faisons plutôt bon ménage. Je suis souvent invité chez des *Fratellini* laïcs mariés (mon rêve !). Je me sens d'autant mieux dans cette nouvelle famille spirituelle, chaude, gaie et dynamique, que j'y fais un peu figure de martyr de mes convictions religieuses contrariées, et que, par compensation, j'y suis devenu le chouchou. Quant aux enfants, ils sont ravis, les *Fratellini* font bien les choses : leurs garderies sont des modèles de pédagogie et de spiritualité pour la jeunesse, et la joie – souvent bruyante – qui s'en dégage, éclabousse parfois jusqu'à la salle où nous prions et devisons gravement, faisant naître, sur les beaux visages de ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes des sourires angéliques !

Ma femme rentre d'une réunion tardive de son Collectif pour une Église des pauvres.

« Je suis crevée ! Y a-t-il quelque chose à manger ? Je meurs de faim ! »

Encore baigné des effluves spirituels bénéfiques qui ont déferlé sur moi, en ce dimanche *fratellino*, je suis toute douceur, toute compréhension.

« Pas de problème, ma chérie. Tout est sur la table de la cuisine. J'ai déjà mangé avec les enfants, mais je vais grignoter quelque chose avec toi.

— Comment vont les petits ? »

(Ah ! quand même, elle se souvient qu'elle a des enfants !)

« Très bien, mais leur maman leur manque un peu.

— C'est de ta faute, tu les trimballes sans arrêt chez tes « clowns ».

(J'ai horreur de ce sobriquet.)

« Cesse de les appeler ainsi, c'est ridicule et insultant !

— Ce n'est tout de même pas ma faute si tes doux dingues ont choisi le même nom que les célèbres clowns *Fratellini* ! Et puis, ce n'est pas méchant ! »

Mais ce n'est pas seulement le mauvais sobriquet qui m'a irrité, c'est surtout le reproche qui m'est fait – et que j'estime scandaleusement injuste – de « trimballer sans arrêt » mes enfants chez les *Fratellini*. Je le fais savoir à mon épouse, sur un ton beaucoup moins pacifique que celui du précédent échange oratoire.

« Je suis stupéfait de ta mauvaise foi ! Comment peux-tu déformer ainsi la réalité des faits ? Si quelqu'un est tout le temps loin de son foyer, c'est bien toi. Tu cours, presque tous les dimanches, à tes « collectifs » et à tes meetings.

— T'as qu'à venir avec moi !

— Non merci, ce n'est pas ma paroisse !

— Eh ben moi, les « clowns », c'est pas la mienne !

— Je ne te force pas à les fréquenter !

— Non, mais tu y es toujours fourré et tu m'en rebats les oreilles ! »

Ça y est, c'est reparti. Elle a à nouveau posé le problème à l'envers. Et ce n'est pas un hasard. Je sais que ces dialogues ne mènent à rien, qu'ils se terminent presque toujours en rixe verbale, quand ce n'est pas pire, mais je n'en peux plus.

« Tu dis n'importe quoi ! L'essentiel, pour toi, c'est de me mettre en tort !

— Ç'a été longtemps ta spécialité, hein ? Alors, je ne fais que te rendre la monnaie de ta pièce ! Et puis, tu as réellement tort. Tu ne m'as jamais aimée ! C'est de tes bondieuseries que tu es amoureux ! Tu es complètement détraqué ! »

L'horreur ! Je n'ai rien répondu. Tant pis si j'ai l'air de lui donner raison, je préfère le silence...

Nous sommes allés nous coucher, nos corps plus sûrement séparés par le mur de la honte de notre antipathie mutuelle, que par la plus inviolable des ceintures de chasteté. D'ailleurs, est-ce qu'elle s'en soucie de mon corps, cette femme intraitable ? L'intéresse-t-il même encore ? Et comment peut-elle s'accommoder de notre long jeûne sexuel, à peine rompu par des coïts semi-inconscients, uniquement dus à l'étroitesse et à la fatigue d'un matelas, affaissé en son centre, et complice involontaire de nos pulsions, irrémédiablement bloquées, à l'état conscient, et qui ne se libèrent qu'à la faveur du sommeil ?

Le froid, qui a déjà envahi mon corps, gagne maintenant mon âme. Je sens monter la colère – terrible –, souffler les bourrasques du désespoir... J'ai peur de mes réactions... Alors, comme je l'ai déjà fait, dans des situations similaires, je choisis la fuite.

Soudain, sans motif apparent, sans doute parce que je n'en peux plus de ce silence hostile entre nous, et du défilement, dans ma mémoire enfiévrée, de notre récent échange verbal empoisonné, je saute en bas du lit et m'habille précipitamment.

« Où vas-tu ? », s'écrie ma femme.

Ce sera ma seule amère satisfaction de cette soirée dantesque : la voix de ma femme trahit l'inquiétude, la peur même... Je ne lui réponds pas.

Ma décision est prise. J'irai chez les *Fratellini*. Je n'y suis jamais allé sans prévenir et encore moins à une heure aussi tardive, mais je n'ai pas le choix...

Mon épouse a deviné. Elle s'écrie avec une violence et une grossièreté de ton, que je lui ai rarement connues :

« Va te faire bercer par tes « clowns » de pacotille ! Pauvre idiot, va ! J'espère qu'ils comprendront enfin à quel détraqué ils ont affaire et qu'ils te foutront à la porte ! »

L'horrible malédiction a bien failli se réaliser. S'ils ne m'ont pas flanqué à la porte (ils sont bien trop charitables pour cela !), les *Fratellini* n'ont pas apprécié mon coup de tête, et ils me l'ont fait comprendre, avec ménagement, certes, mais sans ambages.

J'ai attendu qu'ils me donnent un lit, pour y éclater en sanglots. Et, dans mon désespoir, me revient en mémoire l'insulte blasphématoire, due à la rage de Jacqueline, un jour de dérision :

« Parlons-en de tes *Fratellini* aisés et sans souci ! Des Petits Frères ? Mais frères de qui ? Pas des pauvres, en tout cas ! Frères des riches, ça oui ! Mais pour les pauvres, *faux frères*, en vérité ! »

L'injuste accusation résonne en moi comme une litanie, sans que j'aie la force de la faire taire :

« Petits Frères, faux frères ! Petits Frères, faux frères ! »

SOMMAIRE

La main de Dieu et celle de Lucie

Lucie, une sympathisante du Mouvement, m'a appelé au secours. Voici deux mois que j'ai été chargé par Léonardo d'aider cette jeune fille qui traverse une mauvaise passe. Mais je me méfie de moi, et je demande toujours conseil à mon saint ami avant toute initiative de ce genre.

« Va en paix, m'a dit le Responsable des *Fratellini*, le seul fait que tu agisses avec cette transparence est la preuve de la pureté de tes intentions et de ta disponibilité aux circonstances, qui sont souvent l'expression de la volonté de Dieu.

J'ai profité de ce que Léonardo avait un peu de temps libre pour me plaindre à lui de la dégradation de mes relations avec Jacqueline. Ébranlé par ses critiques du train de vie – qu'elle qualifie d'« horriblement bourgeois » – des *Fratellini*, j'aborde, avec quelque hésitation, cette question délicate. Léonardo me répond avec beaucoup de patience. Une fois de plus, j'admire l'aisance dont font preuve les militants de ce Mouvement, dans l'art de résoudre les contradictions du binôme apparemment irréconciliable : Dieu et l'argent. Ils ont l'art du maniement des citations évangéliques bien placées et adroitement actualisées, telles que : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! ». Ou encore : « Les fils de ténèbres sont plus habiles que les fils de lumière ! »... Et surtout l'imparable : « Faites-vous des amis avec cet argent d'iniquité ! ». Léonardo a réponse à tout. Leur luxueux appartement de l'avenue Montaigne gêne mon franciscanisme invétéré ? Romantisme religieux irréaliste et mal placé :

« Il faut que les gens soient accueillis dans un cadre agréable, afin qu'ils se sentent bien ! Ce luxe, qui semble tant te scandaliser, ce n'est pas pour nous : c'est pour eux ! »

Les costumes du bon faiseur des *Fratellini* voyageurs (ils sont nombreux !), leurs valises pleine peau, les places de première classe et les voitures-lits m'apparaissent comme des signes de richesse que rien ne semble justifier ? Jugement téméraire et faiblesse flagrante d'un discernement davantage influencé par l'esprit du monde que par celui de Dieu...

« Voyager dans de bonnes conditions de confort est la condition matérielle indispensable de la bonne forme, afin de mieux accueillir et écouter ceux qui en ont besoin ? Quant aux bagages de cuir, ils sont chers, mais de meilleure qualité que le synthétique et, par conséquent, ils durent plus longtemps. Il en est de même des vêtements. Mais tout cela est-il vraiment si important ? Ne juge pas sur les apparences, Claude ! Rappelle-toi ce qu'a dit le Christ : « Le Royaume est au-dedans de vous » ! À l'extérieur, nous présentons au monde la face aimable et belle de Jésus : celle du Thabor, mais, dans nos cœurs, nous vivons le Christ crucifié ! »

De telles affirmations, émises avec une componction édifiante et une douceur de ton touchante, ont fini par faire tomber, une à une, mes préventions, qui avaient été fréquentes et violentes lorsque je n'étais encore que postulant à l'adhésion au mouvement des *Fratellini*. En outre, ces arguments convaincants ont l'avantage de « coller » presque parfaitement à ma situation personnelle. Après tout, ne suis-je pas, toutes proportions gardées, dans le même cas. Extérieurement, j'ai l'air d'un privilégié dans mon appartement sarcellois relativement coquet, jouant au mari

attentionné envers sa femme, entouré d'enfants et d'amis, alors qu'en réalité, mon couple est un désert et que mon cœur se sent si seulet ? Reprenant à mon compte la pieuse phraséologie du Mouvement, j'ai fini par me convaincre que, comme ces consacrés, je suis sans cesse avec le Christ crucifié, dans le « Gethsémani » intérieur de mon drame conjugal douloureux, admiré et envié de ceux qui ne voient que l'apparence. Et c'est très bien ainsi !

Équipé de la sorte et dûment formé à la casuistique des *Fratellini*, j'ai bien vite assimilé – avant de les resservir sentencieusement à d'autres ! – les règles subtiles de cette délicate alchimie de « l'incarnation des desseins de Dieu dans l'épaisseur des contingences humaines », selon la belle formule de Léonardo, le responsable des destinées du Mouvement, au niveau de la France. Malgré ses lourdes responsabilités et un emploi du temps fabuleusement chargé, cet homme, littéralement dévoré par ceux (nombreux !) qui se disputent sa sainte direction spirituelle, cet apôtre qui ne s'appartient plus, me fait depuis deux mois, l'immense honneur de me consacrer plusieurs heures de son temps précieux !

« Tu as beaucoup de chance, m'ont confié des initiés : nous, on n'a le droit qu'à une dizaine de minutes par mois, au maximum ! Et encore, pas toujours ! »

Je sens grandir, autour de moi, la considération. Chez les *Fratellini*, s'entend. Car, dans ce cercle ésotérique, la cote spirituelle se mesure à l'aune de critères qui n'ont absolument pas cours dans le monde ambiant. Je suis un peu inquiet tout de même, car dans le directoire secret du Mouvement – dont on m'a solennellement confié un exemplaire numéroté, il y a deux mois, en me recommandant

instamment de ne le communiquer à personne sans l'accord exprès des responsables du Mouvement –, dans ce directoire donc, on recommande aux responsables *Fratellini* de réserver beaucoup de temps « aux brebis les plus souffrantes du troupeau » et, cela va de soi, encore davantage à celles qui sont « perdues » ! Vaguement dépité et oubliant soudain mes belles résolutions d'humilité, j'ai discrètement pris mes renseignements, pour en avoir le cœur net. Auprès des membres récents, bien sûr, pour ne pas risquer de me faire déprécier par les chefs. J'ai été vite rassuré. Certes, on doit écouter longuement les souffrants et les pécheurs, mais dans la hiérarchie complexe du Mouvement il y a de « nombreuses demeures » et, aux dires de deux jeunots, qui avaient l'air de s'y connaître, jamais un responsable – et surtout pas le responsable national – ne consacrerait des heures de son temps hyperprécieux à un cas de ce genre.

« Pour ces malheureux, s'est exclamé imprudemment, et avec une cruauté inconsciente, Marc, un brillant psychologue – « mais encore petit dans l'Idéal », m'a confié récemment, à son sujet, un plus grand, avec une franchise et une simplicité de ton qui m'ont fait un peu froid dans le dos – pour ces malheureux, il y a les *Fratellini* de service, ceux de la base quoi ! » Léonardo est bien trop pris par d'autres responsabilités que nul ne peut assumer à sa place. »

En somme, et si décapante que fût cette analyse – pour peu qu'elle fût juste ! – j'étais devenu ce que les hommes d'affaires américains appellent un V.I.P., *very important person* (une personne très importante). Mon humilité hésitante s'en offusquait bien un peu, mais mon amour-propre, pieusement baptisé « réalisme » pour la circonstance, n'en était pas particulièrement affecté.

Après tout, me suis-je dit alors, pour calmer mon sens critique récalcitrant, l'humilité c'est la vérité. Nier que je suis un cas intéressant pour les *Fratellini* serait de la fausse modestie. Et qui sait si Dieu, dont les desseins sont tellement insondables, n'a pas permis que je rencontre une famille spirituelle aussi harmonieusement incarnée dans le monde, au sein de laquelle je pourrai vivre un christianisme qui corresponde à notre temps !

En sortant de mon travail pour aller rencontrer Lucie, j'ai le cœur comme un oiseau. Il chante, mon cœur, un franciscain cantique d'action de grâces à la Providence. L'honnêteté m'oblige à reconnaître que ma « dévotion », comme l'appelle méchamment mon épouse – en fait mon adhésion inconditionnelle à l'idéal des *Fratellini* – et mon implication, de plus en plus enthousiaste, dans les activités et dans l'apostolat de ce Mouvement, ont aidé à ma reconversion socioprofessionnelle de l'année écoulée. Car les « Foyers » ont des centaines d'amis influents.

« C'est la retombée matérielle bénéfique de leur extraordinaire rayonnement spirituel », commentent benoîtement les sympathisants aisés du Mouvement.

Je pourrais difficilement m'en plaindre. En effet, n'est-ce pas grâce à ces « relations » que le représentant de commerce que j'étais jusqu'alors, sans diplôme ni référence professionnelle en quelque domaine que ce soit, a obtenu récemment une affectation, modeste, mais inédite pour un cas tel que le mien, dans les sphères de la gestion et de l'administration de la société qui m'emploie, avec le grade – dont je n'aurais

même pas osé rêver – d'« assimilé-cadre » ? D'ailleurs, le souvenir de mes origines prolétariennes – dont je me suis toujours refusé à rougir – est cause de ce que cette promotion exceptionnelle engendre parfois en moi gêne et malaise. Mais je me rassure en pensant qu'elle ne m'a pas tourné la tête et qu'intérieurement au moins, je n'ai pas changé.

Au reste, depuis quelques mois, j'ai la sensation grisante de traverser la vie sur un tapis magique déroulé par les anges tutélaires – qui, comme chacun sait, veillent sur les serviteurs de Dieu ! Tout est devenu si facile ! À part les élanements permanents dus à la carie de mon couple, que je supporte héroïquement – avec l'aide de Dieu, bien sûr ! –, je constate avec stupeur que tout s'enclenche à merveille dans mon existence.

« C'est la Providence, commente Léonardo, en souriant... Ce sont les petits sourires et les attentions délicates de Dieu qui t'aime tant ! »

C'est bon d'entendre des considérations aussi réconfortantes ! Je jouis en permanence d'une paix intérieure que je n'avais pas connue depuis l'époque de mes premiers émois spirituels. Pour un peu j'appliquerais à mon cas la mystérieuse promesse évangélique : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ! » Et la preuve : ne vient-on pas de me proposer le poste de responsable régional, pour l'Île-de-France, du Mouvement national des chrétiens de France, dont j'anime la section locale, dans ma paroisse ? J'ai dû refuser, tant par humilité que par crainte d'un divorce, qui eût été inévitable, car mon épouse n'eût pas supporté ce surcroît d'activité militante !

Je longe l'Église Saint-Augustin. Coup d'œil sur ma montre : je suis dix minutes en avance sur l'heure fixée pour ma rencontre avec Lucie. Je décide d'en profiter pour recharger à bloc mes batteries spirituelles. J'entre dans la pénombre ouatée. Sur un prie-Dieu à l'ancienne fleurant bon l'encaustique fraîche, je déverse mon âme enchantée dans le cœur du Seigneur, que je sens tout proche. Je lui demande la grâce de la persuasion, celle de la délicatesse aussi, pour l'entretien décisif que je vais avoir avec cette jeune fille, dont Léonardo m'a confié le sauvetage voici quelques semaines, me chargeant de lui apporter réconfort moral et soutien spirituel. Mille démons agitent son âme, à ce qu'il paraît. Son cœur et son esprit sont en déroute. Et moi, berger de service délégué par le seul vrai Berger tutélaire, le Christ, je vais m'efforcer de ramener au bercail cette brebis en perdition... « Tu es comme la main de Jésus », m'a dit Léonardo.

De sa part donc – car il est trop occupé pour le faire lui-même – et avec sa bénédiction, je prendrai la main de Lucie et je la mettrai dans celle du Christ, pour que l'âme en danger de la jeune fille garde son innocence et recouvre la paix !

Lucie m'attend sagement dans un bar discret, à l'angle de la rue de Monceau. C'est notre lieu habituel de « rendez-vous » depuis un mois. L'expression m'agace, mais force m'est de reconnaître qu'aux yeux d'un observateur extérieur non prévenu, c'est bien celle qui caractérise nos brèves rencontres hebdomadaires. Il n'est que de lire la lueur coquine qui allume le regard du garçon lorsqu'il nous demande ce que nous désirons consommer, pour comprendre les inten-

tions qu'il me prête. Il pousse même l'audace jusqu'à nous faire un clin d'œil complice, ce qui a pour effet de faire rougir Lucie... Délicieusement, d'ailleurs... Cette appréciation mentale involontaire, qu'a immédiatement détectée ma conscience exercée, m'irrite. J'en demande pardon à Dieu, non sans pester mentalement sur ce monde tordu, qui voit décidément le mal partout.

Je commence à parler de mon Dieu à Lucie. J'exhorte, je supplie, je vibre ! Ah ! je ne ménage pas ma peine pour tenter d'arracher cette malheureuse aux griffes du vice qui se resserrent sur elle, ainsi qu'elle m'en a fait la confiance, lors de son S.O.S. téléphonique d'hier, au bureau, lequel a motivé cette rencontre urgente. Je ne vois que l'âme de Lucie (ses yeux sont admirables, mais je ne vois que son âme, je ne veux voir qu'elle !) ... Elle pleure, Lucie et j'en suis bouleversé... Soudain, cela a été plus fort que moi, je n'ai pu me retenir de proférer ce prénom qui a jailli de mon cœur brûlant (de l'amour de Dieu) :

« Lucie ! »

Et aussitôt la confusion m'a envahi, car, à ce qu'il me semble, toute la salle a entendu, au point que les bruits familiers ont un instant cessé, comme le silence qui suit une explosion brutale...

Mes oreilles rougissent, les tempes me battent, mes tympans explosent de ce cri étouffé, ma conscience s'alarme de la détresse du ton qui a été le mien, et – mon Dieu, oui ! – de sa tendresse, voire de sa passion !

Mon appareil perd de la hauteur... Je ne suis plus maître des commandes. Des voyants rouges s'allument partout dans mon cerveau, devant les yeux hagards de ma lucidité...

Et lorsque Lucie a posé sa main sur la mienne, je n'ai pas eu l'héroïsme de la remettre au Grand Berger, comme je l'avais imaginé dans mon beau rêve missionnaire d'avant ce « rendez-vous » fatal...

La main de Lucie a fait exploser les réacteurs de mes sens, elle a affolé la boussole de mon discernement... Dès lors, le crash était inévitable !

J'ai fui. Je me suis arraché à l'enfer où m'entraînait celle que j'avais eu la prétention de sauver. J'ai pu me dégager, juste à temps, avant les gestes fatals... Mais je suis gravement brûlé, et je sais que je ne m'en remettrai jamais vraiment !

Avec accablement, je viens de prendre la mesure de ma faiblesse affective congénitale, de la vulnérabilité malade de mon cœur, de la puissance de réaction de la bête tapie dans mes sens, et que je croyais définitivement muselée !

Je repense à Lucie... À quoi bon m'en défendre à présent ! Je sais parfaitement que je pourrais coucher avec elle à mon gré... Elle n'attend qu'un signe de moi : aucun doute là-dessus... C'est vrai qu'elle est délicieusement belle, Lucie... Mon imagination poétique, encore enchantée, me la décrit, et c'est comme si j'écrivais sous sa dictée :

« Sous le cheveu noir de jais : un visage de mauresque, peau de pêche... Derrière le satin lourd des paupières, deux escarboucles luisantes dardent, par intermittence, l'éclat d'un regard envoûtant, sous le battement spasmodique de l'éventail des cils immenses... Et là-dessous, douce bête alanguie, la bouche de Lucie, finement ourlée dévoile deux rangées de perles nacrées, et un petit bout de langue rouge vif que l'on crève de désir de mordre jusqu'au sang ! »...

Je rougis de ce délire mental et j'y mets sèchement un terme. Mais aussitôt lui succède l'évocation du dévoilement, aussi soudain qu'inattendu, de la naissance de la poitrine de Lucie... Comment n'avais-je pas déjoué d'emblée ce piège diabolique ? Le garçon lui, y avait été plus attentif qu'il n'est décent : sous le prétexte de nettoyer attentivement une tache rebelle de notre table, il s'était penché, plongeant littéralement le nez dans le corsage entrouvert de la jeune fille... C'est alors que j'avais pris garde à la chose. J'avais d'abord pensé à un accident. Le bouton du haut avait glissé hors de la boutonnière du chemisier léger, démesurément gonflé par les rondeurs triomphantes qui le sous-tendaient...

J'avais vu, mais je n'avais rien dit ni rien fait pour éviter la brûlure du désir. Je m'étais convaincu que la seule cause de mon absence de réaction défensive était le souci que rien de trouble ne s'immisçât entre elle et moi... J'avais posé mon Dieu sur notre table de faux amoureux, dès le début de cette périlleuse, mais exaltante ascension ! À mon heureuse surprise, celle-ci s'était d'abord déroulée sans anicroche et à une telle cadence, que j'apercevais déjà le sommet ! C'est alors que j'avais dévissé, plongeant irrémédiablement vers les dangereuses vallées laiteuses où je risquais de m'éclater le corps et l'âme. Dans un sursaut désespéré et comme par miracle, j'avais réussi à ré-encorder mon attention et je l'avais péniblement halée vers les cimes. C'est alors que j'avais plongé mon regard d'idiot sincère dans celui de ma brebis, ignorant que le loup du désir avait déjà investi sa peau et que j'en étais devenu la proie !

Quand j'avais réalisé le danger, il était trop tard. Ce sein entr'aperçu aurait dû me suffire. Il fallait partir de là en courant, arracher ma main de celle de Lucie, conformément

à l'avertissement impitoyable de l'Évangile : « Si ta main te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi ! »... J'eusse même dû m'éborgner... « Si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ! »... Mais je n'avais pas ôté ma main, je n'avais pas baissé les yeux ! J'étais resté assis, fasciné par ce dévoilement « thaborien » d'une féminité triomphante, prêt à « dresser ma tente » pour y abriter cet émerveillement des sens, pour boire à la lumière de ce flamboiement primordial, pour apaiser à jamais la faim immense de mon cœur sevré d'amour, pour éclater de tout mon corps affamé !

C'est ainsi que s'étant brûlé les ailes, l'ange censé veiller sur mes désirs inavoués a chu dans le magma subconscient de chair et de sang, dont il avait voulu oublier que tout homme est pétri...

Maintenant je roule à tombeau ouvert vers la prison de mon foyer légitime... Rage, tempête en mon âme... Malédiction ! Dieu s'est retiré de moi... Je suis maudit ! maudit !

« M... ! Ça a failli ! »

Je viens de frôler l'accident, ce qui me vaut l'engueulade. Normal, j'étais en tort !

Sous le coup de l'émotion, l'automobiliste que j'ai failli emboutir m'apostrophe :

« Pouvez pas faire attention, non ? »

J'éructe une horrible injure dans sa direction... J'ai juste le temps de croiser son regard surpris : horreur ! Il est doux et incrédule, comme celui du Christ au jardin de la trahison.

« Aussitôt, le coq », en moi, « chante, pour la troisième fois » !

Comme Pierre, « j'ai renié mon Maître » à trois reprises :
Je n'ai pas arraché ma main de celle de la tentatrice...

J'ai déjà « commis l'adultère avec elle, dans mon cœur »...

J'ai insulté un prochain innocent !

Toutefois, à la différence de l'apôtre, je n'ai pas, ensuite, « pleuré amèrement », mais j'ai laissé monter en moi la colère...

SOMMAIRE

« M... de chien » et chiennerie d'argent !

Comme à ma noce. C'est exactement comme le jour de ma noce. Qu'est-ce que ça pisse ! Le front à la vitre contre la porte d'entrée du wagon, je regarde défiler le paysage. Nanterre l'embourbée, là-bas, s'enrhume, prolétariennement emmitouflée dans son écharpe de fumées d'usines et de suies laborieuses.

Paris s'éloigne, gris, sale, anonyme. La banlieue essaie déjà de jouer la campagne. Ça et là fuient des morceaux d'une plaine, qui n'a jamais su décider si elle serait verte ou noire, partagée qu'elle est entre la boue des cités ouvrières et les minces rapiècements verdâtres de jardins économiques rachitiques, dont les maigres lots s'alignent sagement, de part et d'autre de quelque immense et triste H.L.M...

Je regarde s'éloigner ces pauvres lambeaux de rêves bucoliques, ces reconstitutions banlieusardes, aussi touchantes que ridicules, de la campagne, la vraie, celle qui commence aux week-ends, dans la cohue des voitures, quand Paris se vide un peu pour envahir les caricatures de grands espaces et les ersatz de montagnes que constituent, pour ses citadins sevrés de nature, les quelques localités de Grande Ceinture, aux faux airs de Camargue, d'Alpes ou de Provence.

Ils étaient du nombre, ces Vaux de Cernay de nos évasions dominicales. « Les Vaux » – c'est ainsi qu'on les nommait, quand j'étais gamin –, « Les Vaux », avant, c'étaient de vrais bois, sauvages à souhait, avec des rochers et beaucoup de sable, une espèce d'heureuse erreur topographique, un véri-

table morceau de landes, égaré là, par mégarde, à quelque quarante kilomètres de la capitale.

Vers mes douze ou quatorze ans, seuls les initiés connaissaient le coin, on venait y « faire du rocher », comme on disait : l'alpinisme local des Lutéciens. Moi, j'adorais l'endroit. Un mois plus tôt, à peine, je m'y étais rendu en pèlerinage, par le train, avec ma femme et les petits. Pour le coup, j'avais pris un choc. Pourtant, tout avait bien commencé. Il faisait un temps d'avril printanier, un brin frisquet, mais avec du soleil parisien à qui mieux mieux.

Il avait fait ce qu'il avait pu, ce pauvre astre tout neuf, qui se refaisait les rayons, là-haut, après un rude hiver dans la capitale. Mais, malgré ses touchants efforts pour arborer un sourire et se donner des airs de Phébus triomphant, il n'avait pas réussi à faire illusion. Pour compléter le désastre, il n'éclairait qu'un spectacle désolant.

Partout des voitures, des gens en tas, des mioches braillards et des hordes de chiens. Même les chats étaient de la partie : de vilains greffiers parisiens, venus se faire les griffes sur les roches, et que couvaient de vieilles rombières, tenues en laisse par leurs nerveux propriétaires. Et il n'était pas rare que ces pacifiques randonnées dégénéraient en fuites éperdues, ponctuées par les aboiements rageurs des clebs de poubelle, en mal de traque aux chats de même acabit. Ces piteuses chasses à courre dégénéraient souvent en hallali. Mais, en fait de cors, il n'y avait que ceux des vieilles dames qui haletaient et hoquetaient, en criant, arcbutées sur la laisse tendue à se rompre, dans un freinage désespéré :

« Minette, Minette, veux-tu t'arrêter. Monsieur, Monsieur, attachez votre chien, voyons. Oh ! mes cors, mon Dieu, oh ! mes cors ! »

À cette évocation hilarante, j'ai franchement souri. Ce réflexe me vaut le regard interrogateur, et même un brin audacieux, d'une gracieuse nymphe des faubourgs, au délicieux nez pointu et aux rondeurs indécises, engoncées dans un imper trop grand pour elle, qui confère à son corps gracile, une allure émouvante de poupée.

Domage pour l'occasion éventuelle : moi, aujourd'hui, je ne chasse pas. Je reprends ma ruminantion, mais le charme est rompu... Tiens voilà Sarcelles, mon domaine ! C'est vrai que, de loin, elle fait vaguement peur, cette masse interminable d'immeubles géants et sans grâce. Et je songe : dire qu'on est plus de cent mille à vivre là dedans !

Je tente d'apercevoir mon groupe d'immeubles. C'est curieux, même après des années, je n'arrive jamais à le repérer avec certitude. C'est d'ailleurs la marque distinctive de ce monstre de l'urbanisme : l'absence totale de personnalité. Six ou huit ans auparavant, les malheureux anciens du coin qui avaient eu l'imprudence d'investir là toutes leurs économies, avaient bientôt dû le constater, avec stupeur et rage impuissante, les bulldozers – qui l'emportaient alors en nombre sur les voitures locales et donnaient aux immenses terrains vagues, le plus souvent détrempés, des allures de champ de manœuvres pour divisions blindées – ces insatiables dévoreurs de pierres et de sable, ces monstrueux crabes de métal, aux pinces gigantesques, eurent tôt fait de poser les bases bétonnées, et apparemment indestructibles, d'une « Ligne Maginot », imprenable autant qu'inutile, gardée par le plus ahurissant corps d'armée qui fût : les mini-gratte-ciel sarcellois : ces énormes armoires de béton et de

verre – précontraints à vivre ensemble –, géométriquement remplies, de bas en haut, d'un empilement de tiroirs clonés, à façade transparente, pompeusement baptisés du nom flatteur d'appartements.

Les plus avisés de ces amateurs d'espaces extra-urbains et de campagne banlieusarde avaient vite compris ce qui se tramait là, et ayant lestement soldé leur toit, ils avaient décampé vers des solitudes mieux assurées. Mais de petits propriétaires locaux, qui se prenaient pour des spéculateurs, avaient préféré jouer le jeu dangereux de l'impasse, au poker de l'offre et de la demande. Leur pavillon n'intéressait en rien la puissante société de construction, qui n'en voulait qu'au terrain qui était dessous. Elle leur envoyait régulièrement les commandos de choc de ses jeunes requins, aux dents longues et au cœur en chambre forte. Parfois, l'impasse réussissait et Paris pouvait s'enorgueillir d'un nouveau millionnaire de plus. Mais, le plus souvent, c'était l'échec lamentable : la vente à l'encan ou, pire : l'encercllement immobilier.

Le sort de ces malheureux était généralement réglé par des stratégies brutales, réglées comme des engagements militaires. Dans le cas de la villa de mon voisin d'en face, un pavillonnaire irréductible, décidé à rester là jusqu'au Jugement dernier, les choses s'étaient passées à peu près de la manière suivante.

« Ah ! ce vieux con ne veut pas la vendre, sa bicoque tout juste bonne pour la démolition, avait éructé le chef de projet du lotissement BHX 4. Eh bien, on va l'étouffer, l'écraser comme une chiure de mouche. Combien elle fait sa parcelle ?

— Cent cinquante-cinq mètres carrés.

— Très bien. Bâissez-moi le bloc huit là, vous voyez. Mettez l'entrée du parking de l'immeuble juste en face de la sienne, là, à gauche. Et par-derrrière, on lui bouchera complètement la vue avec le mur aveugle du bâtiment dix, juste de l'autre côté.

— Oui, mais l'ennui c'est que la façade de cet immeuble sera côté vents et pluies, avait objecté un jeune architecte, penché sur le plan.

— Bon. Eh bien, on va faire encore mieux alors. Foutez-lui les fenêtres du bloc sous le nez. Qu'il en crève de rage, ce con. Les copropriétaires, eux, ça les gênera pas. Ils la verront même pas sa baraque. Au pied de notre gratte-ciel, elle aura l'air d'une merde de chien ! »

Les jeunes technocrates avaient bien ri de la grossièreté cynique du chef de projets de la S.E.M.C.A., au capital aussi fabuleux qu'anonyme...

« Bonjour, Monsieur Baudu. »

Monsieur Baudu, c'est mon voisin d'en face, le propriétaire de la « merde de chien ». Je m'attarde un instant devant la grille de son maigre jardin.

« Ah ! Bonjour Monsieur Miranda.

— Alors, Monsieur Baudu, pas trop déprimé aujourd'hui ?

— Bof ! Vous savez, on s'y fait. »

L'homme hoche la tête en direction du monstre ruisselant de pluie en face.

« Vous voulez que je vous dise ? Je ne le vois même plus. »

Cela doit être vrai, me dis-je, en m'éloignant. C'est égal, il a pris un coup de vieux, Monsieur Baudu.

« Il en est devenu cardiaque, vous savez ! m'a dit un jour son épouse, une brave dame courtaude et cordiale. Dommage qu'il soit si buté, mon homme. S'il m'avait écouté, il y a cinq ans, on serait sur la côte avec un bon petit pécule. Mais l'Antoine, c'est un têtû. Et puis, les messieurs de la S.E.M.C.A., ils ont été si méchants, si grossiers avec nous. Ah ! mon petit monsieur, rien que d'y repenser, encore aujourd'hui, j'en ai honte pour eux, vous savez ! »

J'arrive en vue de mon immeuble. Au coin du Bloc 4, non loin du Supersol... Je songe à tous les drames, petits et grands, qui se trament alentour, dans ces boîtes préfabriquées, et je frissonne en pensant que la banlieue – que dis-je la banlieue ? la ville, le pays, le monde tout entier – est une espèce d'immense corps, qui vous semble, comme cela, solide, indestructible, alors que c'est miné du dedans, comme par un cancer. Des tumeurs purulentes qu'il a, ce monde, des abcès tristes, en forme de « merde de chien », comme celle du pauvre Baudu, ou en forme de couples qui battent de l'aile, comme le mien.

J'ai sonné. La figure de ma femme est apparue, jaune, dans l'entrebâillement.

« Ah ! C'est toi. »

Petit baiser sur la joue. J'entre, j'essaie d'apprécier la température, à la tension ambiante, aux paroles hachées de Jacqueline me détaillant les menus faits de sa journée ; à la longueur de ses silences même. Mes prévisions météo-

rologiques s'avèrent généralement assez justes. Aujourd'hui, l'aiguille du baromètre ne peut laisser aucune illusion, elle est nettement bloquée dans la région dange-reuse marquée : « gros temps – tempête ».

J'aime mon intérieur. Je reconnais que ça manque encore de meubles, mais « Paris ne s'est pas fait en un jour ». Je songe soudain que le dicton n'a plus guère de valeur aujourd'hui. Sarcelles n'a-t-il pas atteint les cent mille habitants en moins de cinq ans ? Et quel jeune couple n'acquiert pas, en un temps record et à grand renfort de crédit, frigos, machines à laver et autres appareils électroménagers ultramodernes ? Maintenant, même les voitures commencent à devenir l'accessoire quasi normal des couples moyens et la télévision équipe de plus en plus de foyers. Quant à l'achat d'un appartement, luxe plus rare, on commence à en parler, ça et là, même au sein de couches sociales où, dans un jadis qui n'est pas si loin, on n'eût jamais osé songer à une telle folie.

Bref, le Français traditionnel et son bas de laine, la politique de l'épargne, pourtant si proche encore, semblent bien complètement dépassés !

« Foutaises que tout ça. Faut vivre avec son temps ! »

C'est ainsi que m'avait dûment chapitré, il y a moins d'un mois, un collègue ambitieux de l'équipe de vente.

« Miranda, mon vieux, vous n'êtes plus dans le coup. Aujourd'hui, celui qui n'achète pas à crédit, c'est un con ! L'argent, c'est du papier à chiottes, mon cher. Ça perd de sa valeur, chaque fois que le gouvernement se torche le cul

avec et tire la chaîne de la dévaluation ! Alors, croyez-moi, la seule chose à faire, c'est de placer ses revenus.

— Placer ?

— Eh bien, oui. Achetez des actions, une voiture, des meubles, une maison de campagne, des tableaux, n'importe quoi, mais achetez, de préférence à crédit. Ça n'est jamais perdu. »

En me frottant consciencieusement le dos avec une bonne serviette éponge, au sortir de mon bain, ce soir-là, j'éprouve une bizarre sensation. Au fil des mois, je me sens devenir un autre homme et je ne parviens pas à définir l'effet que cela me cause. Suis-je heureux ou malheureux, en fait ? J'écarte la question inquiétante. Je conviens que c'est en dehors du sujet. En fait, je m'interroge sur ma subite ascension économique et sur ses conséquences matérielles, morales et psychologiques.

Certes, ce n'est pas le Pérou, mais ma récente promotion au poste de représentant de secteur de la puissante société PAK & Co, le numéro un franco-américain des produits d'entretien, que je sers avec brio, a introduit dans ma vie un changement, dont il est impossible de ne pas percevoir qu'il est irréversible.

Un petit mot recouvrant une réalité que je n'aime guère et dont on prétend qu'elle n'a pas d'odeur, un vocable aussi courant qu'insidieusement dangereux – me semble-t-il – commence à tenir, dans notre vie quotidienne de couple banlieusard, une place qui me paraît outrageusement exagérée.

Ce mot honni, je le crache dans le lavabo, à la faveur d'un rinçage de bouche, après brossage de dents au dentifrice Élite, que je vends moi-même.

« L'argent... Brrr... Pschsst... Saloperie », éructé-je.

Et je me hâte de noyer ce vilain ectoplasme, sous un grand jet d'eau claire.

Est-ce un hasard, ou une fatalité ? – lorsque, chaudement enveloppé dans mon peignoir, je rejoins Jacqueline dans la cuisine, les premières paroles qu'elle m'adresse ont trait à cet argent, prétendument inodore.

C'est là un des sujets de mes fréquentes rages intérieures. Le beau sujet économique qui porte le nom, apparemment insignifiant, de « budget », joue, dans nos conversations de couple, un rôle aussi dépoétisant que lancinant. Omniprésent, cet insidieux budget s'infiltré partout, même sous les draps. Il apparaît dans les situations les plus scabreuses, voire les plus enivrantes. Que ce soit aux cabinets ou dans le lit conjugal, toutes les occasions lui sont bonnes pour surgir, tel un diable, de sa boîte et monopoliser toute l'attention. Ce peut-être la chasse d'eau, traîtreusement coincée par notre pétulante Pascale, qui bouche tout : les éviers, la baignoire, les W.C. et, bien entendu, le passage à tout moment. Le prétexte peut être fourni par ce maudit sommier qui s'affaisse affreusement en son milieu, aux moments les plus inopportuns, et que j'ai mille fois juré de changer. Bref impossible de s'en débarrasser : par la porte ou par la fenêtre, il surgit, ce diable de budget. Tout revient à lui, tout tourne autour de lui.

« Tu sais, il faudra bien qu'on se décide à acheter un autre lit. Avec ce sommier, c'est plus possible.

— Je sais.

— Tu sais, il faudrait faire venir le plombier. Tu as vu combien de temps, elle met à se vider la baignoire.

— Je sais. »

Mais je sais aussi que notre budget ne nous le permet pas. Et c'est même moi qui le prononce, ce frère jumeau insupportable de son inséparable double :

« Pas d'argent, ma pauvre vieille, qu'est-ce que tu veux ! »

Marre, j'en ai marre. Aux chiottes, à table, au plumard, avant l'amour, après l'amour, au travail... Merde, alors !

Ce vilain mot, je le crie, de préférence, mentalement. Ordinairement, j'évite d'exploser devant Jacqueline et les enfants. Mais, ce soir, je sens que je pourrai difficilement me contenir.

Pascale est dans sa chaise haute. Avec une énergie étonnante, elle tape sur son boulier, en faisant des bulles superbes : bzzz... bzzzz. Et la salive lui en coule sur le bavoir tout neuf, que lui a offert sa grand-mère pour ses six mois. Un brin dégoûté, je lui essuie la bouche avec mon mouchoir.

À vrai dire, j'ai beau être son père, je dois avouer que j'ai eu du mal à me faire à cette petite bonne femme. D'abord, moi, j'attendais un garçon et j'en ai presque voulu à Jacqueline de m'avoir donné, en échange du germe originel vigoureux que je lui avait confié, ce produit féminin de ma paternité. Et puis, je déteste ce prénom désuet, imposé par mon beau-père, sous prétexte que, dans sa famille, on a toujours donné aux nouveau-nés le patronyme du parrain ou de la marraine...

Pour l'instant, les bulles de Pascale, elle s'en bat l'œil, ma douce épouse. L'heure est aux comptes financiers.

« Tu comprends, m'explique-t-elle, pour la troisième fois au moins, ce soir-là, maintenant il faut une machine à laver. C'est plus possible comme ça avec les couches de la petite. J'ai le dos cassé, moi, à les rincer dans la baignoire. Et puis j'en ai marre de courir à la laverie sans arrêt. »

Bien sûr que je comprends. Je le lui dis et, le plus pacifiquement du monde. Mais – avec toute la prudence déjà acquise, au cours d'escarmouches antérieures, sur des sujets minés de ce genre –, je tente aussi de lui expliquer que même si elle a tout à fait raison, cela ne sert à rien de revenir là-dessus chaque jour, en blanc, en noir et en couleurs... Parce que le tannage de cuir, l'asticotage têtu, c'est la spécialité de Jacqueline ! Et moi, ça a le don de m'exaspérer.

« Crois-moi, proclamé-je avec chaleur, je ne demande pas mieux que de te la payer, ta machine ! Mais avec quoi ?

— D'abord, tu ne la paies pas. On se la paie. Et puis, ce n'est pas plus ma machine que la tienne, ou celle de la petite : c'est la machine à laver de la famille !

— Ne t'énerve pas comme ça, voyons, ma chérie ! »

Je me suis levé. Profitant de ce qu'elle s'affaire à l'évier de la cuisine, je tente de lui prendre tendrement les épaules. Elle se dégage sèchement et m'attaque à nouveau, avec une méchanceté qui me scandalise et m'apparaît comme une immense injustice.

« Je n'aime pas du tout, oh ! mais pas du tout, cette façon protectrice que tu as de me parler des achats qui concernent la maison. Je n'ai pas demandé une robe ou un bijou pour moi. J'ai besoin, nous avons besoin d'instruments ménagers, et ce n'est pas toi qui décideras sur ce point, crois-moi. Ou

alors, tu laveras les couches toi-même ; comme ça, tu comprendras peut-être ! »

Cette fois, la patience m'abandonne. Je réplique d'un ton aigre :

« Et où est-ce que je vais aller le prendre, cet argent, dis-moi un peu ?

— Ça, c'est ton affaire !

— Comment, mon affaire ?

— Oh ! dis donc, hein, comment ils font les autres ? Tiens, regarde Julien, par exemple... »

Julien, c'est son cousin, un parvenu, un nouveau riche, de surcroît aidé par des parents qui lui sacrifient toutes leurs économies d'une vie laborieuse ! Je n'écoute même pas le récit du dernier achat étourdissant du cousin, pas méchant garçon, mais qui m'agace prodigieusement avec les conseils généreux qu'il ne manque jamais de me prodiguer ; à chaque visite. Cela crève les yeux qu'il plaint sa pauvre cousine d'être tombée sur un pauvre type comme moi.

« Tu m'enquiquines avec ton cousin ! Et fiche-moi la paix avec tes histoires d'argent ! »

J'ai quitté la cuisine en claquant la porte. Une nouvelle manie, qui est celle de ma mère. Je ne savais pas que les défauts pouvaient être héréditaires, et cette idée saugrenue m'agace.

Au vrai, j'ai envie de chialer comme un môme, comme Pascale qui braille maintenant, sans doute apeurée par le claquement brutal de la porte. Cette dernière s'ouvre soudain, à la volée. J'ai un instant d'espoir : Jacqueline se précipite derrière moi pour me demander pardon, sans doute... Peut-être même va-t-elle pleurer. Je saurai être magnanime, je la consolerais, je lui promettrai de demander

un prêt à mon nouvel employeur, et on l'achètera enfin, cette fameuse machine à laver, enfin on essaiera...

Mais, au lieu de cette réconciliation idyllique, c'est la douche froide.

« Bravo ! hurle ma femme déchaînée, tu te conduis de façon vraiment remarquable ! Tout ce dont tu es capable, c'est de faire pleurer la petite. Tu devrais avoir honte ! »

Un instant, j'ai envie de la battre. Mais je suis trop bien éduqué. Elle a claqué la porte à son tour, plus fort que moi, j'en suis sûr. C'est sa manière à elle de régler les problèmes : me mettre dans mon tort, puis bouder. À ce jeu-là, c'est généralement moi qui flanche le premier. Jacqueline, elle, a un souffle incroyable. Ses bouderies peuvent durer des jours. J'en ai eu maintes fois l'expérience. Alors, la vie devient un enfer, je suis privé de dessert, de conversation, de devoir conjugal, de scènes même. Au début, j'ai essayé la manière forte, ou plutôt ma version à moi de cette méthode, qui – c'est le moins qu'on puisse dire –, ne réussit pas à tout le monde, et surtout pas à moi. Moi, je suis plutôt de la race de ceux qui détestent faire souffrir, et cela se voit de loin. Aussi, ne fais-je guère illusion, lorsque, d'aventure, je me lance dans ce genre de confrontations. Même quand je suis réellement hors de moi et que je deviens méchant, je parviens à perdre la face. J'exagère toujours trop. Dans la sévérité, comme dans le pardon. Je ne peux indéfiniment cacher mon bon fond et mon besoin incoercible de fraternité. Bref, je ne suis ni assez cynique, ni assez cruel pour être réellement craint, si bien que mes colères, ou mes repliements douloureux sur ma peine, n'obtiennent, le plus souvent qu'un seul résultat : le ridicule.

Une fois pourtant – je m’en souviens encore – j’ai failli, me semble-t-il, la dompter définitivement. J’avais tenu le coup six jours, six jours interminables de haine silencieuse, de mots froids limités à l’extrême indispensable, de regards coupants, de corps étrangers et de lits séparés.

Puis, soudain, inexplicablement, j’ai rendu les armes, peut-être un jour ou une heure trop tôt. Comme dans les célèbres erreurs tactiques de l’histoire militaire, j’avais levé le siège juste avant que la ville ne tombe, alors que le vainqueur en puissance, ignorant tout de sa bonne fortune imminente, s’éloigne soudain, épargnant de façon inattendue le vaincu incrédule, qui était sur le point de se rendre.

Mais, cette fois-là, je le sens, ce n’est pas une bataille que j’ai perdue, mais bel et bien la guerre.

Je ravale ma peine et ma colère. Sans un mot à l’adresse de ma femme, je pénètre dans la cuisine, pour y prendre un morceau de fromage et un quignon de pain... Jacqueline a compris qu’elle mangera seule. Seul dans le salon, j’avale rapidement ma pitance. Après m’être lavé les dents, j’extrait mon pyjama du lit conjugal et vais me coucher dans la chambre d’amis, refuge et isolement de nos disputes de couple raté.

La foire de Paris bat son plein dans l’horrible tente de béton démesurée du Parc des Expositions.

C’est le dernier cri architectural. Pas un seul pilier, mais une immense toile de ciment gris, d’une seule portée, qui, s’il elle frémissait un brin, pourrait donner à ce sinistre monument de l’architecture d’avant-garde des allures de Cirque Pinder.

Car, là-dessous, pour un cirque, c'en est un. Toute la société de consommation s'est donné rendez-vous ici. C'est... la foire à la choucroute, au pain d'épices, à la ferraille, la foire d'empoigne et... la foire tout court !

En tout cas, ça vend dur. Aujourd'hui, moi, je ne vends pas, j'achète. Je promène mon importante personne de client potentiel et je me laisse bonimenter, avec curiosité et amusement, par les volubiles démonstrateurs de gadgets, les sidérants coupeurs de pâte en quatre, les fabuleux scieurs de frites en rondelles, les infailibles égorgeurs d'oranges et de citrons, les prestes arracheurs de bouchons, les brûlants grilleurs de saucisses, les repasseurs, les essuyeurs, les aspirateurs, les embobineurs, les emberlificoteurs, les enquiquineurs, bref, les vendeurs de tous poils et de toutes catégories !

Et je m'enfoncé jusqu'au cou dans cette foire. Je me marre comme un petit fou... Jacqueline est ravie, quoiqu'un peu crevée de voiturer Pascale dans la poussette, tandis que moi, avec Jacquot sur le dos, dans le sac porte-bébé, je souffle un peu et me sens mouillé de sueur et d'autres choses. Mais le jeu en vaut la chandelle. Et puis, ma femme a, aujourd'hui, toutes les patiences du monde, elle est prête à rester ici jusqu'à onze heures du soir, l'heure de la fermeture. Elle s'est munie d'autant de biberons que nécessaire, car elle n'en ignore rien : nous sommes venus pour acheter. Et quand un jeune couple, sevré depuis bien des années – et même, en fait, depuis sa plus tendre enfance –, quand un jeune couple vorace, subitement un peu pourvu, s'aventure en ces hauts lieux de la consommation effrénée, il risque gros. On s'étourdit, on se laisse appâter, on ose à peine se regarder, au moment des décisions fatales, tant on a peur des chiffres

vertigineux qu'énonce à mi-voix le vendeur, en se hâtant de vous rassurer :

« En trente traites, plus un tout petit comptant. »

L'intérêt, d'un commun accord tacite, on n'en parle pas, le vendeur ayant trop peur de casser sa vente, et l'acheteur, de briser son rêve.

Au jeu du risque, moi, je suis imbattable, d'autant que Jacqueline, si près de ses sous en toute occasion, s'avère aujourd'hui étrangement inconsciente. Mais tout de même, deux mille sept cents de traites par mois ! J'en ai des sueurs froides. Certes, mon salaire frise maintenant les huit mille, mais il y a les mille huit cents de loyer et de charges, les traites de la salle à manger, achetée l'an dernier, celles de la télé, achetée il y a six mois, et le budget de nourriture, qui n'est pas mince !

Je coule un regard d'angoisse vers Jacqueline, et je murmure, la voix sèche :

« Tu crois qu'on peut y aller ? »

Elle a eu sa mimique à elle, en pareille circonstance. Comment décrire cela ? C'est une espèce de battement de cils effarouché, sur un regard de biche soumise, émettant un message, inaudible, mais explicite, qui dit à peu près ceci :

« Moi, je pense que c'est une folie, mais je vois que toi, tu en meurs d'envie et, au fond, c'est vrai que c'est utile pour l'appartement. Mais comme c'est toi qui décides, je ne veux pas te forcer la main !

Cela me donne de l'importance, certes, mais c'est à double tranchant, cette arme-là. Car demain, en cas de crise financière, elle peut tout aussi bien m'accuser sans vergogne d'avoir pris la responsabilité d'une telle dépense, qu'elle

n'avait, certes, pas osé interdire, mais avec laquelle, au fond, elle n'était pas tellement d'accord...

J'essaie encore une fois, de lui faire prononcer des paroles compromettantes, mais je crève d'envie d'acheter, elle aussi, et le jeune con, en face, mon collègue vendeur, songe déjà au substantiel pourcentage que lui vaudra notre acquisition...

« Alors, je vous mets ça en vingt-quatre ou dix-huit mois ? »

Mes souvenirs des stages de formation à la vente me reviennent en mémoire. Je rigole intérieurement en constatant qu'il connaît bien sa leçon, le coco. Il n'a pas dit : « Qu'en pensez-vous ? Désirez-vous acquérir ce salon de luxe et ce canapé-lit de premier choix ? » Non, en pro de la conviction, il a considéré l'affaire comme conclue et n'a abordé que le trivial problème des traites.

J'opte pour dix-huit mois pour en avoir plus vite fini. J'ai chaud, je me sens rouge et je signe tout ce qu'on me demande, puis je m'enfuis, entraînant ma petite famille, avec l'impression déplaisante de m'être fait truander en beauté.

« Mon chéri, tu as été délicieux, aujourd'hui.

— Ah ! Oui ! Aujourd'hui seulement ?

— Mais non, grosse bête. Tu es toujours mon amour, mais il y a des fois où je ne te comprends plus. Et puis tu sais si bien m'exaspérer.

— Ah !

— Allons, n'en parlons plus. »

Nous faisons l'amour. Ce n'est pas moi qui ai pris l'initiative. C'est elle. C'est ainsi depuis quelque temps déjà. Je ne me souviens plus exactement quand... quelques mois peut-être.

Je regrette un peu le temps où sa pudeur m'enchantait tant. Mais je dois reconnaître que, ce qu'elle a perdu en fraîcheur, elle l'a gagné en technique.

Elle aime l'amour, ma femme, et moi, je joue le jeu à fond et je m'y entends à la rendre folle.

SOMMAIRE

Monique qui me damne

Il m'en a pris des années pour en arriver là... Des années de hauts et de bas, de bondieuseries en ébauches de flirts jamais consommés... De longues années de révoltes et de résignations, de faux départs et de raccommodages, d'espoirs fous et de compromis dégradants...

J'ai envie de foutre le camp, de fuir pour toujours cette femme exigeante, tracassière et injuste. Mais nos trois enfants me l'interdisent, et je sais que je ne le ferai pas.

Quand je suis doux et soumis, elle me méprise ; quand je me rebelle, elle m'accuse de brutalité, de goujaterie...

Je marche de long en large dans l'appartement vide, soudain devenu trop grand...

La vache ! Me planter là, comme ça, brutalement, pour aller chez ses parents, en emmenant les enfants, y compris le bébé. Et tout cela pour une dispute, ni plus ni moins grave que les précédentes !

Qu'elle y reste chez sa mère, je m'en fous bien, après tout !

Je suis à vif, tendu comme un ressort. Et puis, cela m'énerve de m'entendre parler tout seul. Je rode comme un chat, de pièce en pièce. Je pénètre dans la chambre des enfants. Je contemple leurs lits : à gauche, près de la fenêtre, dûment renforcé : celui de Jacquot, notre cadet, quatre ans et déjà une force peu commune. L'autre, à droite près de la porte, presque un lit d'adulte : celui de Pascale, mon aînée, « ma grande », ainsi que je l'appelle, alors qu'elle n'a que sept

ans... Et, entre les deux, le berceau-lit de Jacqueline, notre petite dernière...

Brusquement, j'ai envie de pleurer. Je m'assieds sur le lit de Pascale, les mains sur les yeux et puis, vlan ! je me répands, en marmonnant lamentablement :

« Quel c.. , mais quel c.. je suis ! Et qu'est-ce que je peux faire, bon Dieu, qu'est-ce que je peux faire ? »

Quand je suis calmé, je fais le bilan. Voilà près de huit ans que nous sommes mariés, et pourtant c'est indéniable, Jacqueline et moi ne sommes absolument pas faits l'un pour l'autre. Je ne suis plus un gamin. À défaut d'avoir eu des maîtresses, depuis mon mariage, j'ai lu, j'ai vu des films, et puis j'ai eu des confidences d'amis plus délurés que moi. Je ne sais peut-être pas ce que c'est qu'un véritable amour, mais je sais au moins ce qu'il n'est pas...

J'essaie de prier, mais le ciel est sourd. Fermé depuis une éternité, me semble-t-il.

Je vais au lit sans manger et je crois bien que j'ai encore chialé. Mais peut-être était-ce en rêve...

Les femmes, c'est bien connu, ont un instinct d'infirmière, doublé d'une technique très sûre de squatteuses de demeures sentimentales. Elles n'attendent que la brèche d'un regard de détresse pour s'introduire furtivement dans la place forte de votre cœur et y prendre, avec une voluptueuse impudeur, la place encore tiède, fâcheusement laissée libre, un instant, par la châtelaine légitime du lieu.

Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt, mon infirmière à moi ? Cent fois, au moins, sa blouse blanche avait

frôlé mon bras, au hasard de ses allées et venues incessantes. Car Monique, c'est un peu la femme-orchestre du service clients de la société Pack and Co : mi-standardiste, mi-aide-soignante – voire « garçon de courses » –, mais femme, intégralement, des pieds à la tête, sans parler de ce qui s'étend entre ces deux extrêmes...

Imaginez dix-huit printemps triomphants... ou plutôt romantiques, déchirants... Car Monique n'a pas les formes généreuses d'une Madone italienne... Non, Monique c'est une fleur des boulevards, frêle et pâle comme le ciel du bassin Parisien. Mais c'est aussi, Monique, un indéfinissable mélange marin venu d'on ne sait quel mystérieux atavisme... Ses yeux immenses : un cri de grands vents ramenés de vacances atlantiques... Ses bras diaphanes : une mouette aérienne... Ses formes graciles voilées de blanc : un frisson d'écume... Ses longs cheveux d'or tombant sur la cambrure nerveuse d'un corps gracieux et aérien : la pente frémissante d'un champ de blé au-dessus d'une mer indomptable, toujours jeune et sans fin mouvante !

Ce matin-là, une trop longue souffrance a dû me laver les yeux, Monique a lu à travers eux. Elle a vu mon cœur qui saignait, et elle m'est entrée dans l'âme, par effraction.

Son image s'est imprimée, comme au fer rouge, dans ma mémoire. Sa vue m'a fait comme un grand feu dans l'âme... Sa voix, long coup d'archet, a déchiré mon cœur... Une nostalgique symphonie en mauve a coulé dans mes veines, et j'ai cru que j'allais éclater en sanglots...

J'ai crié son nom en moi : Monique ! Monique ! Et il s'est engouffré, fleuve de vie, dans la caverne de mon être, scellée depuis l'aube des temps, l'inondant de sa lumière...

Son nom s'est répercuté comme une cascade souterraine et il s'est mis à rebondir sans fin, éclaboussant ma mémoire reverdie : Monique, Moni... i... que...

Mon amour, que ta conquête fut brève ! J'en ai été presque été déçu ! Mais je m'en fous. Je suis ivre, ivre, ivre ! Oh ! si tu savais ce que c'est que s'extasier de l'âme, brûler du cœur, craquer du corps comme un vaisseau, et entendre claquer les voiles de ses désirs aux vents des rêves et des fantasmes les plus fous !

Mon amour, ma biche, ma splendeur !

Je n'en finis pas de lire son corps lisse. Je ne me lasse pas de souffrir de tant l'aimer sans savoir pourquoi... Je lui conjugue tous les temps de l'amour, et je fais des fautes de grammaire ! J'en ris et elle en rit. Je la prends, et je pleure sur son corps, dans son corps. Je communie à elle... Je m'extasie d'elle...

Nous sommes à l'hôtel ! Tiens, c'est vrai, j'avais oublié... Pour moi, c'est « l'autel », l'extase, le ciel...

Mais comment ai-je donc pu la décider à monter ?

Nous dormons. Au fait, est-ce que nous dormons vraiment ? Moi, je voudrais bien mourir comme cela... Je l'ai

réveillée pour le lui dire. Elle m'a répondu en s'étirant comme un félin :

« Oh ! Moi, je préfère vivre, tu sais... »

Et, à mon grand soulagement, elle a ajouté :

« ... pour être toujours avec toi. »

Alors moi, intense :

« Toujours ? »

Elle, grave et mutine à la fois :

« Toujours ! »

Moi, théâtral :

« Tu m'aimes ? »

Elle, chatte :

« Je t'adore ! »

Je fais le fou sur son corps, je voudrais m'incruster en elle, l'absorber en moi, me fondre en elle... Je voudrais... je voudrais...

Le temps s'est arrêté...

Je ne souhaite à personne, pas même à mon pire ennemi, de vivre le cauchemar des semaines et des mois qui suivirent ce coup de foudre fatal.

Flux et refus de la mer déchaînée de ma vie... S'y côtoient et s'affrontent horreur et extase, impudeur et honte, misère et joie, dureté et pitié, injustice et remords, désespoir et rêves fous...

Je me dégrade, je hais, j'adore, je ruse, je mords, je griffe... Je suis prêt à tout pour sauver du naufrage cet amour démesuré, inespéré, implacable ! À tout... même à tuer, peut-être !

Et j'en frissonne.

N'est-ce pas une chose terrible que je fais là ? J'ai une femme et trois enfants, et je fornique avec une maîtresse ! Cruauté de la passion... Je me maudis, je me voue aux gémonies, je me damne, je me condamne... Mais aucune force au monde ne pourrait m'arrêter.

J'admets, avec horreur, que, n'étaient mes petits, je quitterais Jacqueline pour Monique...

Après douze jours de fugue, ma femme est revenue comme elle était partie, sans prévenir, selon son habitude...

Bien entendu, je n'étais pas à la maison, mais à l'hôtel avec Monique. Je n'avais pas amené ma jeune maîtresse chez moi... J'avais trop peur qu'elle connaisse les lieux, qu'elle rencontre Jacqueline, et – qui sait ? – qu'elle ait pitié de mon épouse, qu'elle se reprenne et me quitte...

Rentré vers les deux heures du matin, abasourdi de la trouver là, j'ai craqué. Ce fut pour elle un jeu d'enfant que de me faire avouer : ma passion était peinte sur mon visage, tout mon corps la criait. J'en étais comme possédé...

La réaction de Jacqueline a été atroce, insoutenable. Elle a pleuré, crié, supplié. Elle ne voulait pas me perdre. Elle hoquetait :

« Mais, je t'aime, tu sais bien que je t'aime. Je suis folle de toi. Je ne pourrais jamais vivre sans toi ! »

À présent, c'est moi qui pleure devant elle, de honte, de désespoir, d'horreur et de chagrin. Un abîme vertigineux s'ouvre sous mes pas. Je suis vraiment désespéré.

Puis, soudain, c'est la tempête. Mon angoisse explose en un chagrin qui frôle la crise de nerfs. J'en viens à m'insulter moi-même :

« Salaud que je suis, je suis un salaud ! »

— Mais non, tu n'es pas un salaud, tu es faible, voilà tout... »

Jacqueline a retrouvé sa petite voix mouillée d'antan.

Un instant, j'envisage de rompre avec Monique, pour que tout redevienne comme autrefois entre Jacqueline et moi. Mais je sais bien que c'est impossible.

Et mon horreur atteint son comble lorsque force m'est de reconnaître, à la lumière implacable de cet amour dévastateur, que je n'ai jamais aimé ni n'aimerai jamais ma femme avec cette intensité-là...

Torrents, tornades, tempêtes, tout mon être est dévasté. Je vais au travail, le cœur à vif, plaie ouverte...

Arrachées de leurs gonds par un ouragan d'événements fatals, les portes de mes avenues mentales claquent aux vents sauvages de mes passions déchaînées.

Mon intelligence est un vieux manoir sinistre où hurlent, torturés, des fantômes enchaînés à des embryons d'amours mort-nées...

Puis, Monique fait son apparition et tout bascule. La tempête s'apaise comme par enchantement. Les fantômes se prennent les pieds dans leur suaire. Les chaînes tombent à grand fracas. Et tout ce monde infernal disparaît d'un seul coup, noyé dans l'éclat de ma vision...

Mon manoir redevient paradis. Monique pénètre en ma conscience et se promène souverainement dans ses longs corridors où l'accompagnent, gentils pages, mes pensées tendres.

Monique est une gracieuse princesse à longue robe blanche et collerette de mousseline immaculée... Mon amour est une fleur qui touche à peine le sol et, de la contempler, moi j'ai l'âme ensoleillée de joie.

Par myriades, des gouttelettes de lumière font à ma dame de céans des colliers de pierreries... Et moi, son prince charmant qui l'attend, au pied du majestueux escalier de marbre blanc, je ne me lasse pas de la contempler, avant de l'introduire en ma somptueuse demeure aveuglée de lumière, alanguie de tapis ouatés, embaumée des fleurs les plus enivrantes...

« Alors on rêve à sa Monique », me fait, au passage, la dactylo en chef du service clients.

Je lui décoche un regard mauvais. Elle lève les yeux au ciel et s'en va semer sa zizanie dans les rangées caquetantes du pool des tricoteuses de l'alphabet. On rigole en regardant vers moi. J'ai envie de tirer la langue à toutes ces péronnelles, mais je préfère garder ma dignité. Et puis, je ne voudrais, pour rien au monde, perdre l'avantage inestimable que j'ai, dorénavant, de voir chaque jour ma bien-aimée... Ce droit, je l'ai gagné de haute lutte. Que d'intrigues n'ai-je pas ourdies ! Que de manœuvres subtiles n'ai-je pas déployées pour être transféré de l'équipe de vente, qui ne voulait pas se priver de mon efficacité, au service clients !

Pour troquer le statut gratifiant de super-vendeur, contre la pâle condition de gratte-papier d'administration. J'ai tout supporté pour avoir ma dose quotidienne de la drogue dont je ne peux désormais plus me passer : la présence enchantée de la princesse de mon cœur, ma Monique !

Mais l'objectivité m'oblige à reconnaître que ce que j'ai gagné en proximité de l'être aimé, je l'ai perdu en tranquillité. On me mène la vie dure dans mon nouveau poste. Mon pire ennemi, c'est le quinquagénaire hypocondriaque et irascible qui préside aux destinées de ce Service, considéré comme le plus débilitant de la firme, en raison du caractère fastidieux du travail de mise sur fiches et bordereaux des opérations afférentes aux ventes et aux livraisons des produits maison. Ce cadre neurasthénique, au corps et au visage disgraciés par la nature, détient, à ce qu'il me semble, le sinistre record du dépeuplement professionnel. Là où passe cet Attila de l'administration, la joie de vivre ne repousse plus, l'ardeur au travail périt, tout espoir de promotion s'évanouit...

Voilà donc l'homme qu'un destin, décidément peu clément, a affecté à la garde de mon amour prisonnier ; le terrible cerbère, à l'affût de mes signes affectueux les plus furtifs, toujours prêt à aboyer dès que Monique croise dans mes parages, ou moi dans les siens...

Ce jour-là, ma Monique, qui vient d'achever la distribution du courrier intérieur destiné à notre service, fait mine de bavarder un instant avec une dactylo, et en profite pour couler vers moi un regard de tendresse complice...

Je suis bouleversé.

Soudain, le cerbère aboie :

« Mademoiselle Laurent, vous n'avez plus rien à faire ici. Vous pouvez retourner à votre bureau ! »

J'enrage intérieurement. De quoi il se mêle, ce vieux c... ! À la fin, j'en ai marre. Je décide d'aller faire un stage aux toilettes. C'est dans ces lieux hospitaliers que je termine le poème dont j'ai commencé la composition ce matin, dans mon train de banlieue. C'est un sonnet en l'honneur de Monique, évidemment. Je le trouve de bonne venue. Je me le récite à mi-voix, mais je dois m'interrompre, car il me semble percevoir un bruit suspect devant la porte.

« Ah ! Enfin. Ça vous en a pris du temps. J'ai autre chose à faire que de vous attendre. »

C'est ainsi que le chef de service m'a accueilli, à mon retour des cabinets. Et tout le service de s'esclaffer.

Je calcule que je me suis absenté moins de dix minutes et je le lui dis sans ménagement. Cela fait de l'effet sur le public. Il y a un silence, comme le creux d'une lame avant le ressac. Ce dernier ne tarde pas.

« Monsieur Miranda, je ne vous permets pas de me parler sur ce ton !

— Mon ton est calqué sur le vôtre, Monsieur !

— Taisez-vous, insolent !

— Et vous, arrêtez de me chercher, une bonne fois pour toutes, sinon vous allez me trouver ! »

Cette fois, je conviens moi-même que mon audace a dépassé les bornes. Mais ce vieux schnock n'y est pas pour rien non plus. Depuis bientôt deux mois que je suis affecté ici, il n'arrête pas de me turlupiner à propos de ma liaison.

Il ne sait pas quoi inventer pour me brimer. En tout cas, je ne suis pas décidé à me laisser faire !

En fait, c'est clair comme de l'eau de roche, son problème, à ce type, c'est qu'il est jaloux de mon succès auprès des femmes. Il n'y a qu'à voir comment il se comporte avec son personnel féminin : faute d'être capable de les séduire, il les terrorise par ses exigences de gratte-papier en chef. Ça lui donne l'impression de régner sur un harem ! Incapable de leur taper dans l'œil, il leur tape sur les nerfs. C'est la seule domination que lui confère son infime pouvoir de dictateur de bureau, et il en abuse comme il abuserait d'une femme, s'il pouvait le faire sans risque de scandale.

Tandis que moi, la plus délicate brebis de ce troupeau, que ce frustré rêve de toucher – ne serait-ce que du bout du doigt – non seulement je la touche, mais... Au demeurant, ce n'est pas l'envie qui lui manque à ce minable, d'en faire autant, au contraire : je l'ai appris par Monique.

« Tu sais, il a essayé avec moi.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce fumier ? »

J'ai dû avoir un regard d'assassin, car c'est d'un ton un peu effrayé qu'elle m'a rassuré :

« Mais rien, voyons ! À peine un petit frôlement.

— Et où ça, le frôlement ?

— Sur les hanches, par là...

— Oui, ou un peu plus bas !

— Mais dis donc, ça ne va pas, non ? Je ne suis pas une traînée, moi ! Qu'est-ce que tu crois ? Je me laisserai jamais peloter par ce vieux porc. »

Je l'ai crue bien volontiers, mais cela n'a pas désarmé ma colère.

Aujourd'hui, l'escarmouche avec mon chef de service a fait long feu. Je reconnais que j'ai eu chaud. Le directeur du département de la gestion des ventes me l'a fait clairement comprendre, après que son subordonné soit venu se plaindre à lui.

« Quelque fondées qu'aient été vos raisons, vous êtes allé trop loin. On ne répond pas ainsi à un supérieur hiérarchique devant ses employés ! »

Penaud, j'en conviens.

« À l'avenir, modérez vos réactions et surtout mesurez vos expressions, s'il vous plaît. Qu'il soit bien clair pour vous que, si un tel incident se renouvelle, je serai obligé de vous licencier ! »

J'ai promis tout ce qu'il a voulu.

Tout plutôt qu'être séparé de Monique !

Monique qui me damne !

SOMMAIRE

Dieu, le sexe et les... matous

Au temps de mes conversions, je m'étais fait des amis sûrs. C'était une bonne clientèle. Des garçons sympathiques, rencontrés au hasard de visites au Saint-Sacrement, à l'église de notre paroisse, ou dans quelque retraite de fin de semaine pour employés de bureau, cadres et assimilés, en mal de Dieu.

Les choses spirituelles ne sont pas les moindres de mes soucis, je ne m'en suis jamais caché. Et c'est bien là l'un des drames de ma vie conjugale. Dieu et la religion, ça n'intéresse pas Jacqueline. Plus exactement, cela ne l'intéresse plus. Parce que, je m'en souviens fort bien, quand je l'ai connue, en Allemagne, nos conversations portaient aussi sur ça. Elle avait même eu peur que sa principale concurrente ne fût pas Lise, la volcanique Parisienne du Cantal, mais ma dévorante faim de Dieu. Mais cela, elle ne me l'avait pas dit alors. Je ne l'ai su que beaucoup plus tard.

Rétrospectivement, je la soupçonne de m'avoir joué la comédie. Ce jeu-là, c'est la spécialité de la jeune fille en mal de mari. Le scénario est bien connu : si vous vous déclarez épris de théâtre, le jour même, elle révisera ses classiques pour vous donner la réplique avec brio. Si vous êtes piqué de grande musique, elle s'endettera pour se constituer, à la diable, une discothèque adéquate. Et si vous vous avérez un ancien séminariste impénitent, elle ira jusqu'à jouer les Marie-Madeleine repentantes à vos côtés, à la messe du dimanche, entre deux chutes plus ou moins fatales !

Oui, Jacqueline m'avait bien fait illusion. Le côté pécheur de nos débuts de liaison – qui me désolait tant personnellement –, n'avait pas semblé la mettre outre mesure mal à l'aise. Disons qu'elle s'en accommodait même plutôt bien. Moi, j'étais bien décidé à sacramentaliser tout cela au plus vite et, sur ce point, au moins, ma jeune conquête était entièrement d'accord. Mais ensuite, j'avais dû me rendre à l'évidence : plus les années passaient, plus Dieu et ma femme s'éloignaient loin l'un de l'autre, dans une dérive qui me semblait aussi inexorable que la fuite des galaxies.

Même si ce n'a pas toujours été le cas, aujourd'hui, c'est évident, ma conduite fournit à l'allergie religieuse croissante de Jacqueline une raison de poids.

« Pour ce qu'il te retient, ton Dieu ! m'a-t-elle jeté récemment. En tout cas, il ne m'a pas préservée d'être trompée. »

Pour me justifier, j'avais rétorqué que, justement, si elle m'avait écouté, si elle avait au moins tenté de mener la vie de couple chrétien fervent que nous avions esquissée dans les débuts de notre mariage, tout aurait pu être autrement.

« Si je comprends bien, avait-elle amèrement épilogué, toi, pour ne pas tomber, il te faut ton Dieu pour chaperon. Moi, je peux très bien m'en passer, tu sais. Je n'ai pas besoin de cela pour être fidèle. »

C'était injuste, bien entendu. Mais je la comprenais. Ma femme, surtout ces derniers temps, ramenait tout à sa mauvaise fortune. Mais elle n'avait pas cette excuse, durant les premières années de notre union, et elle n'était pas aussi allergique aux choses de Dieu qu'aujourd'hui. Je le lui rappelai impitoyablement, en cette occasion. Comme d'habitude quand elle était en tort, ma femme s'était énervée, m'avait rendu responsable de tous nos malheurs,

et tout s'était terminée par une rixe verbale, aux tonalités hystériques.

J'ai mis longtemps à me convaincre de l'insensibilité religieuse grandissante de Jacqueline. Puis, quand la chose est devenue évidente, j'ai continué d'aimer mon Dieu dans la clandestinité. Je cachais mes ébats spirituels avec lui, avec autant de soin et de ruse que ceux qu'on apporte généralement à dissimuler des liaisons beaucoup moins honorables.

Ces amours divines, pour être clandestines, me devinrent d'autant plus précieuses. Mais, que d'avanies ne me valûtes-vous pas, ô Seigneur des Martyrs ! Que de combats, ô Dieu des Armées ! Et que de hontes bues, ô Refuge des méprisés !

On m'a introduit chez le père Deslauriers. Le grand et ascétique carme s'est déplié devant moi.

« Enchanté, cher Monsieur.

— Enchanté, mon Révérend Père. »

Je suis distant. Après tout, l'initiative de cette consultation peu commune ne vient pas de moi. C'est Jacqueline qui a insisté pour que je rencontre le religieux.

« Pour sauver l'équilibre de notre couple », a-t-elle affirmé.

Et j'ai cédé, une fois de plus.

À soixante ans bien sonnés, le révérend père Deslauriers est une célébrité. Prédicateur puissant autant que mystique raisonnable, il a, sur les Jean de la Croix, Thérèse d'Avila et

autres géants spirituels de sa congrégation, l'énorme avantage de faire reposer sa robuste piété, sur la base honorable d'une science, aussi étonnante que diversifiée. En effet, en plus de ses études de théologie, il est agrégé de philosophie et expert en psychologie et en psychiatrie, science nouvelle, mais déjà à la mode.

Quant à moi, de tout cela je n'ai cure. Ce n'est pas le savant que je viens consulter, mais l'homme de Dieu, l'éminent expert versé dans les voies mystiques. Mais la tournure que prennent aussitôt les événements me prouve bientôt que j'ai eu tort de privilégier le spirituel. Il me faut de longues minutes pour comprendre qu'aujourd'hui, ni l'homme de lettres ni l'homme de Dieu ne sont disponibles : je suis dans le cabinet du psychiatre.

Sommé de me déshabiller l'âme sur le divan carmélitain, je m'y prends mal. J'ai des pudeurs d'apprenti contemplatif, à l'âme criblée de boutons d'acné mystique... Maintenant, mon exhibition confessionnelle terminée, j'ai le sentiment que ce strip-tease spirituel a été un vrai fiasco. En effet, j'ai admirablement su cacher l'essentiel, c'est-à-dire les grâces de Dieu. Par contre, j'ai eu l'art de présenter de moi un tableau d'une telle abjection, qu'éperdu d'humilité comme je l'étais, je n'ai pas pris pas garde que, vue d'un œil clinique de praticien, mon intimité spirituelle n'avait rien de particulièrement affriolant.

L'ordonnance est médicale à souhait. À grand renfort de métaphores transparentes, l'homme de Dieu me signifie d'avoir à honorer ma femme plus souvent que je ne l'ai fait jusqu'ici... C'est d'une incompréhension abyssale. Je tente de rectifier les choses, avec le plus de douceur et de modestie possible, mais je ne fais qu'aggraver mon cas. Un bref

instant, je croise le regard du prédicateur, dérangé dans son sermon : il est sec, dur et tranchant comme une épée. Je comprends que le jugement a déjà été prononcé et qu'il est sans appel. J'ai été catalogué comme obsédé, légèrement dérangé et en proie à une dérive pseudo-mystique, syndrome classique des vocations sacerdotales avortées. J'ai le bon sens de réaliser que, si je ne tiens pas à être soumis à un traitement chimique approprié, voire à être hospitalisé pour une cure forcée, j'ai intérêt à coopérer, à tout avouer, à tout reconnaître.

Je laisse donc déverser le docte religieux déverser son flot d'idées reçues médico-spirituelles. Je me soumetts jusqu'à l'abjection. Il me faut presque de l'héroïsme pour supporter, sans broncher, les dithyrambes du bouquet oratoire final de ce sublime homme de l'art, en l'espèce d'un panégyrique époustouflant des ébats – aussi félins que bruyamment sonores –, de nos frères les matous en chaleur, par des nuits insomniaques...

De la prose de l'extatique religieux-psychiatre, il ressort que ces humbles amis de l'homme nous donnent ainsi un exemple émouvant de saine sexualité.

« Voyez-vous, mon fils, conclut lyriquement le Père Deslauriers, l'instinct, ce n'est pas une chose sale. C'est Dieu qui nous en a gratifiés et tous les dons de Dieu sont purs. Ainsi, par leurs déchirants cris d'amour, ces pauvres bêtes rendent témoignage et gloire à leur Créateur pour leur instinct sexuel, dont ils ne rougissent pas, eux (regard appuyé dans ma direction : et pan ! pour Miranda !), et leurs ébats sauvages l'emportent en beauté sur les plus sublimes contemplations !

En quittant mon *Freud en bure*, ce jour-là, j'étais dans un nuage douloureux, comme au sortir du cabinet dentaire. Je venais de subir l'extraction la plus douloureuse qui fût : celle de mes illusions spirituelles. Cet attentat me laissait dans l'âme une plaie béante, qui, je le sentais bien, ne se refermerait pas de sitôt...

Le soir, au lit, j'ai eu, avec ma femme, une explication orageuse :

« Dis donc, c'est toi qui as dit à cet illuminé que je ne te faisais pas assez l'amour, et même que j'étais inhibé sur le plan sexuel.

— Moi ? Je n'ai jamais dit ça ! »

Je sais qu'elle ment.

Je sens monter en moi une colère froide, je poursuis :

« Comment as-tu osé ? Nous faisons l'amour plusieurs fois par semaine, et souvent tu en redemandes, non ? »

Elle a acquiescé faiblement, nettement effrayée, cette fois, par mon ton de menace.

« Alors, pourquoi avoir dit à ce religieux de telles stupidités ? »

Je lui ai tourné le dos...

Aujourd'hui, je souris amèrement en remuant ces cendres tristes... Quel idiot, ce carme, quel tocard ! Voilà où ça mène un religieux l'analyse freudienne. Je veux bien reconnaître que j'ai toujours été naïf et outrageusement idéaliste, à la rigueur un peu trop pieux, mais inhibé, certainement pas !

L'inhibition, c'est plus tard qu'elle a commencé. Mais, révérend père Deslauriers – Dieu ait votre âme ! – de là-haut où vous êtes maintenant, je n'en doute pas, reconnaissez que vous vous l'êtes drôlement fourré dans l'œil, ce doigt accusateur pointé vers ma pauvre conscience d'ancien mystique. Mais je vous pardonne bien volontiers. Demandez seulement à notre Dieu à tous les deux qu'il inscrive, dans son grand registre où tout est noté, dit-on, à la colonne « crédit » de mon compte en banque spirituel céleste, les indemnités afférentes à cette involontaire escroquerie spirituelle. Bon, vous ne l'avez pas fait exprès, j'en suis convaincu ! Mais c'est que j'y ai laissé des plumes, moi ! Et qui sait si ce qui m'arrive en ce moment, avec ce foutu coup de foudre, vous n'en êtes pas indirectement responsable.

SOMMAIRE

En canot ou à la nage... mais fuir

Pour une dégringolade, c'est une dégringolade !

La pente est savonneuse à souhait et rien ne semble pouvoir enrayer ma glissade. Un instant, je contemple le désastre de ma vie. Ce qui m'atterre le plus, ce n'est même pas la situation d'adultère, qui dure depuis bientôt quatre grands mois, c'est le déniement total de ma conscience d'homme. Jusqu'à Monique, je flirtais parfois, léger, léger : du bout du cœur, du bout des yeux, et sans jamais toucher ! Sans doute pour me prouver que j'étais aimable, séduisant. J'avais besoin de compenser la sécheresse excessive d'une vie conjugale désertique et sans joie...

Mais cette tourmente a été pour moi une révélation. Désormais, plus rien n'est comme avant. Un sentiment surtout me taraude, une certitude irréversible : depuis que j'aime ma maîtresse, je sais avec certitude que je n'aime pas ma femme.

Avant Monique, je savais que mon mariage n'était pas le grand amour. Depuis Monique, je sais ce qu'est la passion, et mon mariage n'existe plus. Pire, il m'est devenu un carcan insupportable.

Je me demande comment nous avons pu rester si longtemps ensemble, dans ces conditions. Mais le moyen de faire autrement, avec nos trois petits ?

Justement, les voilà qui déboulent de la chambre, Pascale en tête, portant fièrement dans ses bras Jacqueline, notre dernière : dix mois, mais déjà le regard vif et malicieux. Et, derrière elle, taciturne et grognon comme à son habitude, Jacquot notre cadet, jaloux de ce que sa sœur aînée ait seule le droit de pouponner le bébé.

Je prends Jacqueline des bras de Pascale. Je la broie avec douceur, je danse avec elle, je lui mange le bout du nez, je lui chatouille le ventre. Elle glousse de plaisir et bave à faire peur.

« Tu es trop brusque avec elle, maugrée ma femme. Fais attention, ce n'est pas un jouet. »

J'ai rendu le précieux poupon à sa « petite mère » – comme j'appelle mon aînée, à l'instinct maternel précoce...

La porte de la chambre s'est refermée sur la nichée. Ma femme et moi sommes seuls face à face, un bref instant. Elle a envie de pleurer, je le sens. Je la prends dans mes bras. Elle est inerte. Je voudrais l'aimer, je le voudrais de toutes mes forces, mais mon cœur est aussi impuissant que mon désir et elle le sait.

On a sonné à la porte.

« Qui cela peut-il être ? questionne Jacqueline.

— Oh ! tu sais, c'est dimanche. Tout peut arriver. Sans doute est-ce ton richissime cousin ! »

En fait, c'est ma mère. Comme d'habitude, elle arrive sans prévenir, avec son énième « ami »...

Ma femme a fait grise mine. Ma mère l'a senti. Un léger froid s'est installé, que je m'évertue à dissiper.

Bon, fait ma mère – qui sait qu'elle n'a jamais été *persona grata* aux yeux de Jacqueline – on ne fait que passer ! Si on vous dérange, ne vous gênez pas, dites-le : on reviendra une autre fois.

« Mais non, proteste faiblement ma femme. »

Et moi, scandalisé :

« Ça ne va pas, non ? Allez, donnez-moi vos affaires et posez-vous. Qu'est-ce que je vous offre ?

— Rien, ne vous dérangez pas, marmonne l'« ami » de ma mère.

— Allez, pas de bêtises. Je vous fais un bon café et on s'envoie un bon coup de gnôle. Vous tombez bien, Jacqueline a fait un excellent gâteau, vous en profiterez. »

Regard assassin de Jacqueline qui, de toute évidence, destinait son exploit pâtissier à de tout autres convives...

Je file à la cuisine, laissant traîtreusement ma femme avec ma « parenté ». Je sais qu'elle déteste ma mère – « Une femme qui t'a toujours mis en pension et ne s'est jamais occupée de toi ! »...

C'est un fait que j'ai pu maintes fois constater avec tristesse, Jacqueline déteste ce qui reste de ma famille, comme elle déteste mon passé et les témoins de ce dernier. Or, ma mère c'est le lien avec ce passé qui, inexplicablement, semble insupportable à mon épouse. Au vrai – force m'est d'en convenir après des années de vie conjugale –, ma femme est jalouse de tout ce qui s'interpose entre elle et moi : idéologie ou créature. Depuis le début de notre mariage, je m'évertue à peupler notre vie de relations qui, à mon gré, ne se manifestent que trop rarement à notre domi-

cile. Elle, de son côté, s'ingénie, avec un indéniable brio, à faire le vide autour de nous.

Entre deux tasses de café, ma mère me glisse au creux de l'oreille :

« Qu'est-ce qu'elle a, ta femme ? Elle n'est pas à prendre avec des pincettes ! »

L'ami de ma mère, lui, ne dit rien : il n'a pas le droit à la parole ; mais son regard est éloquent.

Je ris jaune, mais, au vrai, je suis désolé. Bien sûr, ces derniers mois, elle a des raisons d'être sinistre, mon épouse, mais en fait, elle a toujours réservé un accueil de ce genre aux intrus qu'elle n'a pas envie de voir.

Incontestablement, Jacqueline a ses têtes, comme on dit. En effet, à peine ma mère et son « ami » sont-ils partis que cela sonne à nouveau. De la chambre des enfants, et malgré la bruyante partie de polochons dans laquelle nous sommes engagés, j'ai nettement entendu l'exclamation joyeuse de ma femme.

« Simone ! Julien ! Quelle bonne surprise ! »

C'est à mon tour de faire grise mine. Le cousin et sa snobinarde d'épouse... Il ne manquait plus qu'eux ! Ceux-là, c'est moi qui ne peux pas les supporter. Mais je ne suis pas comme ma femme, je fais bonne figure, et comme je joue la comédie de façon décente...

Discussion de salon comme je les déteste :

« Ton gâteau est délicieux : félicitations, ma chère Jacqueline !

— Oh ! C'est quelque chose de très simple, pourtant », proteste modestement ma femme.

Et de donner la recette à l'admiratrice...

Puis, comme il fallait s'y attendre, tandis que les femmes parlent ménage et chiffons, Julien et moi tenons une réunion de travail.

Non, je ne suis pas satisfait de mon job (c'est vrai !). Oui, j'ai envie de changer (c'est vrai – à cause de Jacqueline –, mais c'est faux – à cause de Monique !)...

Excellent ! Eh bien, lui il a une proposition à me faire.

« Tu as entendu parler de la S.P.E.C. ?

— Non.

— C'est une société d'études et de recherches. Ils ont un service d'enquêtes en tous genres, surtout commerciales, et ils ont besoin de types débrouillards et présentant bien comme toi.

— Ah ! fais-je sans enthousiasme. »

Je déteste la galère du service clients de Pak & Co. Mais, à bord, il y a Monique. Je la vois chaque jour de la semaine, et ce soleil illumine la sinistre cale bureaucratique où, enchaîné à mon banc, je rame, drogué de cet amour, vers Dieu sait quels rivages... Mais je n'ai pas envie de me désintoxiquer.

Le cousin est d'autant plus compréhensif qu'il est à cent lieues de savoir où je vogue. Il conclut donc, magnanime :

« Enfin, réfléchis, ça n'est pas urgent. Le jour où ça te dit, passe-moi un coup de fil. »

Je le remercie sans chaleur.

Enfin, ils sont partis. Ma femme et moi faisons la vaisselle en silence. Je sais qu'à cette occasion, elle va briser un instant le silence haineux quasi permanent qui sanctionne

mon infidélité, pour épiloguer sur ses amis. Je n'ai pas longtemps à attendre. À peine le temps de claquer rageusement quelques couverts dans l'évier – pour me rappeler l'état de guerre larvée qui sévit dans notre couple – et elle ouvre le feu :

« Tu as vu la voiture qu'ils ont ?

— Hon ! Pas mal.

— Pas mal ! Une Mercedes : c'est plus que pas mal !

— Oui, je sais, il est plein aux as, ton Julien.

— D'abord, ce n'est pas *mon Julien*, c'est mon cousin.

Ensuite, s'il a de l'argent, c'est parce qu'il en prend les moyens, *lui* !

— Parce que moi, je n'en prends pas les moyens ? Je ne travaille pas sans doute ?

— Si, mais là où ça t'arrange. Pourquoi as-tu quitté la vente ? Tu gagnais bien plus qu'à ton nouveau poste de gratte-papier !

— Gagner plus, gagner plus : tu n'as que l'argent à la bouche !

— Peut-être, mais ça vaut mieux que d'avoir le feu où je pense !

— Tu es grossière !

— Et toi tu es un adultère, un macho sans scrupule ! »

Je préfère ne pas répondre... Pause. Nous reprenons notre souffle tous les deux en même temps. Je reprends la parole le premier et prudemment je m'en tiens à l'aspect professionnel des récriminations de mon épouse.

« Finalement, qu'est-ce que tu attends de moi ? Que je revienne à la vente ? Tu sais bien que c'est un métier sans avenir !

— Parce que gratte-papier au service clients c'est un métier d'avenir ?

— Chacun voit midi à sa porte.

— Oui, je sais. Et les douze coups de midi sonnent à la pendule de l'administration de Pak & Co, et c'est Monique Laurent qui la remonte ! »

J'ai un haut-le-corps.

« Comment sais-tu son nom ?

— Oh ! Ce n'est pas bien compliqué. Tu laisses tout traîner : ses petits mots et jusqu'à sa photo.

— Comment, tu fouilles dans mes poches, maintenant ?

— Faut bien ! c'est moi qui lave tes affaires, non ? Alors, je dois tout inspecter avant de mettre le linge dans la machine à laver.

— Je te fais confiance !

— Elle est jolie, ta poule !

— Je te défends de l'appeler comme ça.

— Et alors, tu veux peut-être que je l'appelle ta femme ?

— Je t'en prie. »

La situation devient insupportable. Je m'enfuis dans la chambre des enfants. Mais elle me poursuit jusque-là. J'implore pitié :

« Épargne au moins les enfants !

— De toute façon, il faudra bien qu'ils sachent un jour, alors autant que ce soit maintenant ! »

J'ai réintégré la cuisine, prêt au pire. Pour faire diversion, je dégoise sur le cousin.

« Bien sûr, si j'avais le piston qu'il a, je pourrais aussi me permettre d'acheter une voiture comme la sienne.

— Le piston, d'accord, il l'a eu, mais il a su l'exploiter, lui. Son père l'a introduit dans sa compagnie d'assurances, comme c'est bien normal, mais il a su se hisser au top niveau ! Il est déjà directeur régional. Tu sais combien il gagne ?

— Je sais : le double de mon salaire !

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour entrer à la S.P.E.C., comme il te le propose ?

— Chaque chose en son temps !

— C'est cette pouffiasse qui te retient là-bas, hein ? »

À la fin, j'en ai eu marre. J'ai pris mon manteau et je suis sorti en claquant la porte. Je longe la voie ferrée. Je voudrais avoir le courage de me foutre sous le train.

Après les persécutions religieuses et sexuelles, c'est le harcèlement professionnel à présent ! Non, ce n'est plus possible. Ça ne peut plus durer !

Pour la première fois, je songe sérieusement à quitter le navire, en canot où à la nage... Mais fuir, fuir, le plus loin possible !

SOMMAIRE

L'« Alpe d'Huez »

Mon assurance provient-elle de la certitude que j'ai d'être embauché à la S.P.E.C., avec le piston du cousin de Jacqueline, ou bien ai-je perdu le sens du risque ? Toujours est-il que je viens de briser tous mes vaisseaux avec Pak & Co. C'est dommage, avec le temps, j'aurais pu monter haut dans la société. Professionnellement, j'avais su me faire apprécier, mais le chef du service clients avait tout gâché. Je ne pouvais supporter plus longtemps un oiseau pareil !

En revoyant la scène, j'ai un frisson dans le dos. Ce fut une fameuse empoignade ! Je me demande où j'ai trouvé l'audace de lui sortir tout ce que je lui ai jeté à la figure, à ce dégénéré... Un vrai règlement de comptes ! Il est vrai que j'en avais lourd sur le cœur. Des mois d'humiliations et de brimades ! Et tout cela pour se venger de la face sinistre que le Bon Dieu lui a donnée et qui lui vaut le dégoût des filles... Ah ! je peux dire qu'il m'en a fait voir, ce minus ! Et tous les jours ! À coups d'épingle, et avec une satisfaction sadique ! Il prenait plaisir à m'humilier en public, surtout devant les nanas. Mais aujourd'hui, c'était sa fête à lui. Je ne sais même pas comment nous en sommes venus là. Comme d'habitude, il m'a asticoté pour des stupidités, de prétendues « erreurs » ou « imprécisions » dans mon travail. Rien que des choses vagues qu'il ne pouvait même pas prouver, ou des malentendus qui se produisent régulièrement dans tous les milieux de travail et à n'importe quel échelon de la hiérarchie. Je le lui ai dit, sans ménagement. À voix modérée, d'abord. Puis comme il avait haussé le ton, hurlant, de sa voix de fausset,

que j'étais un insolent et qu'il n'allait pas se laisser insulter par un petit prétentieux comme moi, j'avais perdu mon sang froid. À mon tour, j'avais élevé la voix :

« J'en ai marre de vos histoires, de vos manigances et de vos complexes de détraqué ! »

Puis un mot en avait entraîné un autre. Le ton avait monté jusqu'à des tonalités psychédéliques. On était même passé à deux doigts du pugilat...

Je me remémore la scène. Tout en me déchaînant, je me dédoublais. Comme lorsqu'on a bu un verre de trop, et qu'on se voit et s'entend faire et dire des choses horribles ou audacieuses, dont on serait incapable, en toute autre circonstance... Et, de fait, je n'y étais pas allé de main morte, et tout en proférant mes terribles invectives, je me rendais compte que l'escalade avait atteint un point de non-retour et que je venais de m'exécuter, en éructant quelques phrases fatales.

C'est ce que m'explique le directeur du service clients, dans le bureau duquel s'est clos l'épisode tragi-comique qui vient de mettre fin à ma brève carrière au sein de Pak & Co.

« Je reconnais que l'homme n'est pas commode, et que son attitude à l'égard du personnel n'est pas des plus cordiales, mais c'est un cadre compétent et zélé. Et puis, je vous avais déjà mis en garde, lors de la première altercation, en vous rappelant qu'il est des choses qu'un subalterne ne peut dire à son chef, même si ce dernier s'est mis dans son tort. Vous avez récidivé, il vous faut donc en tirer les conséquences. »

En bref, j'ai été sommé de me faire hara-kiri. Et c'est d'un stylo étrangement calme que j'ai paraphé l'acte fatal de ma

démission, « volontaire », comme il se doit en matière de rapports professionnels entre gens bien élevés.

Seul avantage de ce naufrage inévitable : une substantielle indemnité qui n'ose s'appeler de son vrai nom : « licenciement ». C'est le prix de consolation de mon dernier acte de matamore à la manqué, de Don Quichotte de l'administration !

Quand j'ai fait part à ma maîtresse du montant de l'indemnité, Monique a sifflé presque vulgairement :

« C'est une somme ! »

La tête nous tourne à tous les deux. À moi surtout. Brusquement, j'avoue l'horrible projet :

« Je prends l'argent, et nous filons sur la Côte d'Azur !

— Oh ! mon amour ! »

Monique s'est jetée dans mes bras, les yeux mouillés... C'est la première fois que je la vois au bord des larmes. Cela m'ennuie bien un peu que ce soit dans ces circonstances-là, mais je me convaincs facilement que l'émotion de ma jeune maîtresse est due à la perspective que nous menions enfin, elle et moi, une vraie vie de couple, après ces quelques mois d'amours épisodiques et clandestines.

En fait, j'ai lancé cette proposition par pure bravade et comme pour forcer le destin, car j'ai trop de bon sens pour me faire des illusions sur l'issue d'une telle aventure. La Côte d'Azur, c'est le miroir aux alouettes. Je l'ai souvent entendu dire et je sais que c'est vrai. Mais je voudrais tant croire à l'exception qui confirme la règle ! Je murmure à l'oreille de Monique toutes sortes de choses étourdissantes.

« Je ferai n'importe quoi comme travail : serveur, plongeur, ouvrier de bâtiment, peu importe, mais nous réussirons. L'essentiel c'est de rester ensemble. La Côte d'Azur, tu te rends compte, mon amour ! Le soir, nous irons sur une plage tranquille et nous prendrons des bains de minuit, tout nus dans la Grande Bleue ! »

Et elle :

« Tu prendras ta voiture, bien sûr. »

Moi, désarçonné :

« Je ne peux pas, la famille de ma femme, qui a payé le comptant, l'a mise à son nom. Mais je tâcherai de trouver une occasion sur place. Comme ça, je pourrai faire de la vente en indépendant. Des vendeurs, on en cherche toujours, et ça gagne bien !

— Ce serait formidable !

— On y arrivera, tu verras ! »

En fait, j'ai terriblement besoin qu'elle y croie pour me donner du courage... Soudain, je sens une angoisse sourde m'envahir. Je viens de réaliser à quel point notre liaison dépend de l'argent. Je mesure, avec panique et colère, que si cette saloperie de fric venait à nous manquer, c'en serait fait de mon idylle ! Et je ne veux pas que tout sombre à cause de ça ! Je ne veux pas... Le doute me ronge. J'interroge, presque avec agressivité :

« Tu m'aimerais quand même, si je n'avais pas cet argent !

— Comment peux-tu me poser une telle question ? Bien sûr que je t'aime comme tu es. D'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, tu n'avais pas d'argent, et ça m'a pas empêché d'aller avec toi. »

Je n'aime pas l'expression « aller avec toi » : je la trouve vulgaire... Mais tout le monde ne peut être poète... Pour

l'heure, en tout cas, la réponse de Monique m'a rassuré. Pour me faire pardonner la goujaterie de mes doutes à son égard, je l'embrasse avec fougue en échafaudant fébrilement mille projets fous, aussi irréalistes les uns que les autres...

Enfin, nous faisons le point concernant le déroulement pratique de « l'opération Côte d'Azur », comme je l'appelle ironiquement, dans mes moments de lucidité. Moi, je voudrais partir tout de suite. Comme si je craignais de changer d'avis si je réfléchissais trop.

« Pourquoi pas le week-end prochain ? »

Mais ma maîtresse garde la tête froide :

« Ce serait de la folie. Il faut nous préparer soigneusement. Nous avons des dispositions à prendre, tu sais. Il faut un peu de temps pour nous retourner. »

Elle propose le lendemain des fêtes du Nouvel An. Mon cœur se serre soudain. Plus de six semaines nous séparent de ce jour béni ! Autant dire l'éternité ! Mais je m'aligne sur sa décision...

Depuis, je me ronge d'inquiétude. Si elle allait hésiter, changer d'avis, ou renoncer, au dernier moment ! Ce qui m'affole, dans une telle perspective, ce n'est pas l'échec de notre fuite – qui me soulagerait plutôt –, mais la fin de notre liaison. Ce serait la preuve flagrante de ce que je soupçonne depuis le début : la fragilité de l'amour de Monique. Le doute me ronge... Après tout, me dis-je, elle n'a pas fait la moindre difficulté pour m'accompagner à l'hôtel après à peine une heure ou deux de cour pressante ! Qu'est-ce qui me prouve qu'elle n'en aurait pas fait autant avec n'importe

qui ? Soudain, je me prends à regretter d'avoir soumis ma jeune amante à une épreuve trop grande pour elle !

Autre difficulté de taille : malgré mes rodomontades, je sais que je ne pourrai jamais me résoudre à abandonner ma femme et mes trois enfants, surtout sans un sou. Et, même si je suis prêt à tenter l'aventure de la Côte – en évitant, toutefois, de trop penser à son échec prévisible et aux conséquences de cet acte sur ma vie conjugale, qui bat déjà pas mal de l'aile – je suis bien incapable de me sauver avec un argent qui revient à ma famille.

Ces réflexions portent ma débâcle intérieure à son comble, d'autant que je réalise, avec une sensation atroce au ventre, que priver notre fugue de ce précieux subside équivaut à la vouer d'avance à l'échec !

Pour la millième fois, je refais mes calculs. Je laisse les indemnités à ma femme. Avec le dernier salaire de Monique et le mien, nous pouvons tenir le coup quelques semaines tout au plus. C'est court pour trouver un gîte et un travail sur la Côte...

Mais mon plus grand souci est d'un autre ordre. Je ne parviens pas à chasser l'oiseau de mauvais augure d'une déception aussi secrète qu'inopportune. J'ai beau lui refuser rageusement l'accès à ma lucidité, elle presse sur les parois de ma conscience, et sa présence m'apparaît soudain aussi évidente que si quelqu'un m'en décrivait la nature en phrases cruelles et brutales. Lorsque j'avais évoqué notre fuite avec les indemnités, je m'étais réellement attendu à ce que Monique protestât, au moins pour la forme, en des termes du genre :

« Mais ta femme et tes enfants, que vont-ils devenir ? »

J'eusse été fou de joie si elle s'était écriée, par exemple :

« Laisse-leur au moins l'argent des indemnités : nous, on se débrouillera toujours ! »

Mais elle n'avait pas pipé un mot. Et, maintenant qu'elle est partie, le terrible soupçon grandit en moi. Je repense à la joie presque sauvage de ma maîtresse à l'annonce de notre projet de fugue. Si elle avait tellement envie de vivre avec moi, pourquoi n'y avait-elle jamais fait la moindre allusion auparavant ? Mais je finis par l'acquitter au bénéfice du doute. Après tout, peut-être y a-t-elle pensé ? me dis-je. Simplement, elle n'aura pas osé le dire, pour ne pas me contrarier... Et puis, il est fatal qu'elle n'ait pas envie de faire le moindre cadeau à ma femme : après tout, c'est sa rivale...

Malgré tout, je ne parviens pas à me convaincre. Mon démon de la lucidité ne me laisse pas de repos. Il me suggère qu'il n'y a pas qu'une question de femmes dans cette affaire : et les enfants alors ? C'est vrai, elle n'y a même pas fait la moindre allusion à mes enfants !

J'en chialerais...

Finalement, j'ai tranché seul, souverainement, comme à mon habitude. J'ai remis solennellement à ma femme le chèque et le bulletin de salaire correspondant à mon dernier mois de travail à Pak & Co, et aux indemnités de départ. Sans me rendre compte de ce que je faisais, j'ai dit, presque solennellement :

« Tiens, c'est pour toi et les enfants. »

Ma femme a sursauté :

« Et toi, tu n'es pas compris dans le compte ? »

J'ai failli tout lui avouer, sur le champ, mais j'ai eu peur d'un drame...

« Si, si, bien sûr ! »

J'ai téléphoné à Monique pour lui faire part de mon acte généreux. Il y a eu un drôle de silence au bout de la ligne. Puis elle m'a dit qu'on la demandait et qu'elle ne pouvait pas parler longtemps. Elle a promis de me rappeler. J'ai eu un horrible pressentiment :

« Tu n'es pas déçue ?

— Non, pourquoi ?

— Tu n'es pas fâchée, dis ?

— Mais non ! »

Le ton m'a paru coupant, agacé en tout cas. Je raccroche, la mort dans l'âme. Je me mords les lèvres pour ne pas crier. Jusqu'à la dernière minute, j'ai espéré que sortirait de sa jolie bouche une exclamation pleine d'humanité, quelque chose comme :

« Bravo ! mon chéri ! Tu as bien fait. J'avais des remords. Je pensais à tes enfants, à toutes les difficultés qu'ils auraient eues sans cet argent... C'est mieux ainsi, mon amour ! »

Mais rien...

J'ai attendu un signe d'elle pendant deux jours. Mais elle n'a pas rappelé. Maintenant je me demande si elle n'a pas téléphoné à la maison et si elle n'est pas tombée sur ma femme quand j'étais absent. J'ai questionné Jacqueline

presque avec agressivité. Elle a nié... Elle avait l'air sincère...

N'y tenant plus, j'appelle Monique au bureau. Il est onze heures du matin. Je sais exactement où elle se trouve. Je la vois comme si elle était là, assise devant moi, devant sa petite table du deuxième étage, à côté du bureau du directeur. C'est l'heure du tri du courrier-arrivée. J'entends la sonnerie, le déclic, et la voix de ma fée :

« Société Pak & Co, à votre service ! »

À tout hasard et pour la forme, je demande à parler à mademoiselle Monique Laurent, de la part de Monsieur Claude Miranda.

« Un instant, je vous prie. »

Un silence, un bruit de papiers froissés, puis la même voix, mais légèrement déformée :

« Désolé, Monsieur, Mademoiselle Laurent n'est pas venue au travail aujourd'hui. Elle est souffrante. »

Impression d'évoluer dans un mauvais rêve. C'est la voix de Monique : je ne peux m'y tromper. J'ai envie de crier :

« Monique, arrête ce jeu stupide ! Je t'ai reconnue ! »

Mais je n'ose pas. Si c'est vraiment quelqu'un d'autre, je risque le scandale. Une foule d'idées folles me traversent le cerveau. Je cherche désespérément une issue, un moyen de tirer l'affaire au clair. Je n'arrive pas à croire à une telle mise en scène de la part de celle que j'aime... Monique, ma source d'eau vive, me faire ça à moi ! Comment est-ce possible ?

Je m'excuse et je raccroche, l'esprit en déroute...

Monique, malade ! Je veux y croire, tout en espérant que ce n'est pas grave. J'ai couru jusqu'au bas de son immeuble. Mais comment savoir ? Elle m'a toujours inexplicablement interdit l'accès de l'appartement qu'elle partage avec sa mère. De cette dernière, j'ignore jusqu'aux traits du visage. Je sais seulement qu'elle est divorcée et employée dans l'administration.

Il est midi. Il fait un froid de loup. Je bats la semelle. Je suis d'autant plus inquiet que l'immeuble a deux entrées et qu'il est à l'angle de deux rues. Je n'arrête pas de faire la navette entre l'une et l'autre, en priant Dieu que Monique n'ait pas la mauvaise idée de sortir de l'endroit que je viens de quitter et qui est hors de mon champ visuel lorsque je suis devant l'autre. Un instant, je songe à pénétrer à l'intérieur du bâtiment et à monter la garde près de l'appartement, mais j'ai peur d'irriter Monique...

J'ai attendu jusqu'à dix heures du soir, puis j'ai abandonné, vaincu par la fatigue et le froid. Le lendemain, je suis revenu et j'ai repris ma faction jusqu'en fin d'après-midi. Enfin, n'y tenant plus, je suis monté et j'ai sonné à l'appartement. Il n'y a pas eu de réponse. J'ai tellement carillonné qu'une voisine est sortie de chez elle :

« Madame Laurent et sa fille ? Mais elles sont parties aux sports d'hiver, pour les vacances de Noël.

— Où ça ?

— À l'Alpe d'Huez, à ce que je crois.

— Quand ?

— Euh... hier, vers les six ou sept heures du matin, même qu'elles ont fait beaucoup de bruit ! »

Fuite affreuse. J'ai mal partout. Ma tête cogne. J'ai envie de gueuler ! Monique n'était donc pas malade ! Alors, le changement de voix au téléphone, la mise en scène dont j'avais refusé l'évidence de toutes les fibres de mon être, c'était donc vrai !

Monique a fui, sans me dire pourquoi, sans me faire le moindre signe, la moindre scène... Que se passe-t-il donc ? Monique, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Monique, mon amour, à l'Alpe d'Huez... et sans moi !

SOMMAIRE

Comme un chien blessé

Voilà dix jours que Jacqueline assiste à mon drame transparent dans un silence glacial et hautain. Çà et là, une remarque cinglante, humiliante, voire grossière... Elle, il y a longtemps qu'elle a compris...

Hier, elle me l'a dit crûment, cyniquement, et j'en ai gémi de douleur :

« Mon pauvre ami, mais regarde-toi dans une glace, voyons ! Vingt-neuf ans, fauché comme les blés et sans situation... Que penses-tu donc que tu représentes pour cette poulette de dix-huit ans ? Une passade, rien de plus. Tu vas y laisser des plumes, crois-moi ! »

Je l'ai insultée grossièrement...

Ce soir, c'est Noël... Comme d'habitude, pour compenser mes trahisons conjugales, j'ai été follement prodigue. Ma femme s'exclame : « Ben, ça alors ! », avec un étonnement sincère, à la vue du sac à main pleine peau qu'elle a trouvé dans notre sapin familial. J'ai le droit à un bisou ému, presque tendre... Quant aux enfants, c'est du délire. Je reçois bientôt de Jacquot, mon fils cadet, une flèche en plein front, en récompense de la superbe carabine que je viens de lui offrir. Pour me consoler, il m'offre de fumer le calumet de la paix, l'un des éléments essentiels de la panoplie de guerrier indien qui accompagne l'arme foudroyante... Ma grande a déjà foncé dans sa chambre pour annoncer à ses

poupées qu'elles ont enfin le super-landau, dont elles et leur « maman » rêvaient depuis si longtemps. Elle revient, au galop, avec la grande « baby-doll » qu'elle a du mal à caser sous les draps, tant est grande son excitation... Quant à Jacqueline, la petite dernière, elle s'évertue à faire cancaner l'énorme canard jaune qui émet un coin-coin criard, quand on sait presser là où il faut.

« Mais non ! Pas comme ça, petite nouille ! Appuie là ! Voilà ! »

Ça y est, c'est parti : « Coin, coin, coin ! » Cela durera jusqu'à ce qu'elle en ait mal aux doigts...

Je contemple cette scène attendrissante et mon cœur se serre. Le regard de ma femme croise le mien et je baisse les yeux. Nous avons compris la même chose : il y a là tous les ingrédients du bonheur familial, mais il y manque l'essentiel : l'amour conjugal... Mon cœur saigne pour Monique et Jacqueline le sait... Je songe, avec la rage du désespoir, à ce que l'Alpe d'Huez, haut lieu touristique, compte de superbes éphèbes, champions de ski et, bien sûr, irrésistibles ! Mon bel edelweiss est décidément bien exposé. J'ai peur, peur et mal à la fois... Et la jalousie me dévore les entrailles...

Je n'avais encore jamais souffert d'amour. Je savais que cela existait, mais j'avais du mal à m'imaginer ce qu'on pouvait en ressentir. Au vrai, si je m'en tenais à ce que j'avais lu dans les romans ou vu au cinéma, il me semblait que ces pleurnichards et pleurnichardes en remettaient plus qu'il n'est décent ! Aujourd'hui, je commence à ressentir les premiers symptômes de ce haut mal, et j'avoue avoir jugé

un peu trop vite de ce que je ne connaissais pas par expérience...

J'ai enfin un rendez-vous avec Monique. Il m'a été signifié sèchement, et sans autres explications ni commentaires, par le truchement d'un tout petit billet de deux lignes à peine, trouvé dans notre boîte postale d'amoureux :

« Je te dois des explications. Il faut que je te parle. C'est très important. Monique. »

Malgré le ton de ce message et le peu d'espoir qu'il me laisse d'une éclaircie dans l'orage de nos rapports, mon cœur a battu la chamade de lire ces mots de sa main. J'ai essayé de leur trouver une tonalité positive, d'y découvrir l'indice le plus ténu d'un sentiment de culpabilité, la plus légère trace de regret pour avoir si mal agité envers moi... J'en ai passé une nuit presque blanche...

Mais aujourd'hui, ce fol espoir s'est envolé. Ma lucidité grandit, à mesure que j'approche de notre lieu de rencontre... La date fatidique de notre plan de fuite vers la Côte d'Azur est imminente. Dans notre plan initial, elle a été fixée au six janvier. Nous sommes le deux de ce mois. Mais je ne suis plus pressé. Au contraire. Le mauvais pressentiment des semaines passées et les récents événements ont gravé en moi la terrible certitude : nous ne partirons pas pour la Côte. Dans quelques instants, en tout cas, je serai fixé...

Bizarrement, j'ai envie de gagner du temps. Sans vouloir me l'avouer, je me rends compte que je cherche à différer l'échéance de la mise au point qui va avoir lieu, qui doit avoir lieu ! Je refais mentalement mes scénarios. Si elle pleure, je ferai comme ceci... Si elle crie, je dirai cela... Ah ! et puis il faudra qu'elle m'explique cette fuite à l'Alpe d'Huez, sans même me prévenir ! Et ce coup ridicule du

changement de sa voix, au téléphone, j'en aurai le cœur net, même si je dois la battre ! J'ai toujours été trop doux avec elle. Finalement, qui sait si ce n'est pas la manière forte qu'il lui faut, à cette fille ?

J'ai tout prévu, sauf – comme toujours – ce qui est arrivé réellement...

Sur un point, au moins, j'avais vu juste : nous ne nous enfuirions pas sur la Côte d'Azur...

Dès l'abord, je n'ai pas du tout aimé la volubilité excessive de ses justifications, en forme de lieux communs : « Pas d'argent... C'est imprudent... L'amour ne dépend pas des lieux ! », etc....

Je n'ai pas davantage apprécié la froideur de nos retrouvailles. C'était bien le même beau visage à l'expression insaisissable et mystérieuse, qui me fascine tant, mais le regard d'océan était fixe. Nulle vague ne s'y mouvait... Au point où nous en étions, j'eusse préféré qu'y déferlent toutes les tempêtes ! Quant au corps de Monique, c'était bien le même délicat oiseau de mer, qui sillonne sans cesse le ciel nostalgique de mes pensées, mais aujourd'hui, il se dérobaît à mon étreinte. Oui, il s'avérait décidément bien sage, ce corps aux charmes indicibles, qui m'avait gratifié jusqu'ici de tout autre enlacement !

L'estocade finale, je l'attends désormais d'un moment à l'autre. Je sais qu'elle va venir et je me débats entre deux sentiments contradictoires : d'une part, le désir d'en finir au plus vite, pour ne plus souffrir ; d'autre part, le besoin de jouir encore un peu de cette présence dont j'ai besoin comme d'une drogue...

Paris a disparu autour de nous... Les rares passants fantomatiques se fondent dans le crachin gelé... Il neige sur la

retraite, toute proche, de notre trop brève guerre amoureuse. Je n'ai même pas froid... Nous sommes seuls dans un immense désert de ville, enseveli sous un suaire blanc de circonstance... J'entends déjà sonner le glas de mon amour...

Ce fut vite dit... Ces choses-là ont l'impudeur des mots définitifs :

« Tu sais, il vaudrait mieux qu'on ne se revoie plus, au moins pendant un certain temps. »

Elle a dit ça de son ton impersonnel et commercialement mélodieux d'employée de Pak & Co, et j'ai gémi :

« Pourquoi, mais pourquoi, ma Monique ? »

Le petit glaçon s'est fait lointain. La mer du regard se voile d'une mauvaise brume... Je veux y plonger, comme jadis, quand je m'ébattais, nu, sur la plage de son âme, et qu'elle m'y baignait de son amour vierge. Je saisis son menton qui se dérobe. Je le tire vers moi, presque avec brutalité...

« Laisse-moi ! Tu me fais mal ! »

C'est la fin... Je comprends que, désormais, même mon contact lui est devenu odieux... Je devrais fuir, sur le champ, pour l'honneur... Au lieu de cela, je m'accroche lamentablement... Je suis frappé à mort, certes, mais je veux au moins savoir pourquoi ! Qu'ai-je fait, ou n'ai-je pas fait ?

« Dis, mon ange ! Dis-moi ! »

C'est fini ! Elle est partie ! Je l'ai perdue ! Je l'ai perdue pour toujours ! Je me tords de chagrin, comme on se tord de rire... Je hoquette... Je suis ridicule, lessivé... À tordre, je

suis à tordre, comme une lavette ! Une lavette, voilà ce que je suis !

Comme tant d'amoureux désespérés, j'ai atterri sur les quais... Pas n'importe où, d'ailleurs. Je suis retourné sous le pont où, pour la première fois, elle m'a révélé son corps incroyable... Je grelotte. Je brûle de fièvre... Toute la scène me revient... C'était là, sous cet immense tilleul, pour l'heure décharné comme mon idylle avortée...

Il fait chaud. C'est un soir d'été complice. Un soir où une nature luxurieuse conspire à jeter dans les bras l'un de l'autre ceux dont le cœur et le corps éclatent de sève bouillonnante. Voilà près d'un mois que je fais à cet ange, qui a nom Monique, une cour pressante, et d'autant plus éperdue que la dureté et l'agressivité de mon épouse transforment de plus en plus ma vie conjugale en un enfer insupportable. Ce soir-là, je serre ma jeune conquête contre moi, plus qu'il n'est décent. Nos langues s'entremêlent avec fougue, nous nous interpénétrons par la bouche, en un substitut affolant de cette pénétration sexuelle à laquelle nos corps aspirent, à en crever... Je sens ses formes affolantes, mais je n'ose les gestes directs et définitifs... Peur de choquer cette vierge encore farouche, à ce qu'il me semble...

Comme d'habitude, elle est bardée de ses vêtements d'infante espagnole, embéguinée et corsetée des genoux jusqu'au menton. Ses soutiens-gorges et ses gaines font mon désespoir. Ils sont infranchissables, inviolables ! Même la chaleur de cet été torride n'a pu la décider à prendre en pitié son propre corps parvenu à l'acmé de son désir et qui

implore, malgré lui, une caresse plus intime ! Soudain, elle se dégage, presque avec force. Elle murmure, en haletant légèrement :

« Attends-moi, je reviens tout de suite... »

Je sais qu'elle habite à quelques centaines de mètres de là. Je suppose donc qu'elle va aller chez elle. Et je me demande bien pourquoi. Un instant, je songe qu'elle a peut-être ses règles et qu'elle doit se changer. Pourtant, je ne m'en suis pas aperçu. Elle semble, au contraire, en pleine forme physique. Je devine qu'elle veut me faire une surprise et je me demande bien laquelle...

Pour une surprise c'en est une ! Je n'en reviens pas encore de l'audace, aussi subite qu'inattendue, de cette étrange vierge... Elle est revenue sans aucun maquillage, le teint resplendissant d'un je ne sais quoi qui ridiculise les plus luxueuses crèmes de beauté... Est-ce une illusion ? Quelque chose a changé dans son allure, plus fine, plus souple, plus aérienne encore que quelques instants auparavant... Quand elle se blottit contre moi, je me sens défaillir. Je comprends d'un seul coup : elle a mis bas ses armes, ôté son armure de chasteté. Ouf ! me dis-je, elle a enfin changé pour des dessous plus fins ! Je brûle du désir d'aller vérifier la chose, mais je n'ose pas. J'ai peur de passer pour un goujat, en me jetant directement sur l'occasion. Mon bon sens me dit bien que ce n'est pas là pure naïveté de la part de Monique et qu'elle a bien une petite idée derrière la tête, mais j'estime que ce n'est pas une raison pour m'y prendre goulûment. J'entends y mettre les formes...

C'est alors que se produit l'imprévisible, le bouleversant, l'incroyable. De ses deux mains, soudain impérieuses, elle a pris les miennes, trop sagement crispées sur le milieu de

son dos, et elle les enfouit vivement sous le sweater moulant, d'un blanc immaculé, qui cache l'objet de mon violent désir. Elle ne les lâche que lorsqu'elle les a posées sur ses deux trésors laiteux, entièrement nus, dépourvus de la moindre barrière vestimentaire, offerts à ma caresse comme deux faons nouveaux nés, et qui me consomment les sens en un instant !

Au faîte de cette ascension vertigineuse, voici que l'une de mes mains dévisse et glisse, en chute libre, jusqu'aux abîmes voluptueux d'une vallée intime, jusqu'alors inaccessible, dont les deux farouches gardiennes sculpturales s'entrouvrent miraculeusement, avant de l'y enserrer et de l'aspirer spasmodiquement, dans un mouvement lascif qui me fait exploser !

Encore aujourd'hui, je n'en reviens pas du dévergondage soudain de cette étrange pucelle ! Car pucelle, elle l'était. Je pus m'en assurer dans l'heure qui suivit. En effet, il ne m'avait pas fallu bien longtemps pour l'entraîner, sans résistance notable, vers l'hôtel le plus proche, le plus caché et le plus complice que j'avais pu trouver dans la capitale...

Maintenant, je sais qu'elle les donne à un autre, ses seins de reine ! Je peux facilement l'imaginer, défoncée par un de ces mâles triomphants : un éphèbe rencontré à l'Alpe d'Huez, sans doute... Et moi qui sais ses pudeurs, ses désirs secrets, ses orages et ses écartèlements ! Je crache dans la Seine. Je me mouche sur l'image de Monique. Je l'injurie en termes atroces, orduriers :

« Ah ! Ah ! fille de p... ! Mon amour, mon bel amour ! Une dévergondée, oui ! Ah ! P... de toi ! P... de Dieu ! »

Et je ruisselle, de plus belle... Et je me fous qu'on me regarde ! Et je me fous qu'on m'entende !

L'eau est là, toute proche, noirâtre... Elle m'attire, elle m'appelle... J'ai envie d'en finir, sur-le-champ et vite... Je sais que ce n'est pas original. Je ne serai ni le premier ni le dernier, à ce jeu-là... Mais je n'en ai pas la force. Je pense à mes enfants... Je les aime... Au vrai, je n'ai plus qu'eux au monde. Je ne peux pas les priver de mon soutien... Et puis, malgré tout, je crois toujours à une vie de l'au-delà, mes réflexes de chrétien jouent encore, et je m'éloigne de l'appel abyssal au néant de la Seine indifférente !

J'ai marché longtemps. Je n'ai plus froid, bien que je sois trempé de neige.

J'ai zigzagué dans les rues de Paris, au jugé, jusqu'à la gare du Nord. Là, j'ai pris le train pour Sarcelles...

Où donc aurais-je pu aller, à cette heure ?

Quand j'ai ouvert la porte, j'ai entendu ma femme tousser. De son lit, elle a demandé :

« Quelle heure est-il ?

— Minuit.

— Tu rentres tard ! Comment vont tes amours ? »

De nouveau l'horreur, et la plaie qui se rouvre en moi... Je pleure, à nouveau, atrocement, sans bruit, les dents

serrées... Ma femme a entendu. Elle allume la lumière. Je supplie :

— Non ! Éteins ! Éteins ! »

Elle s'exécute, inquiète...

« Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

Je me suis écroulé dans le grand fauteuil du salon. Dans une brume douloureuse, je m'entends répondre :

« C'est fini ! »

J'ai voulu prononcer ces mots avec calme et dignité, mais ma voix s'est brisée sur la dernière syllabe et c'est d'un ton lamentable de fausset que j'ai réitéré mon geignement ridicule :

« Finiiii... »

Et à nouveau, les larmes... Honte affreuse...

Ma femme s'est levée du lit. Je la sens s'approcher doucement. Je veux fuir, mais je suis pétrifié...

Elle a pris mon visage, à deux mains :

« Pleure : cela te fera du bien. Pleure... Je suis là. Tout ira bien ! »

Alors, je me suis mis à gémir comme un chien blessé, et j'ai cru que ce rôle n'en finirait jamais...

SOMMAIRE

Help!

Mon Cher Fifi,

Onze mois que je rame, près d'un an à peiner au vent et pour des prunes, ou presque. Depuis que, d'un commun accord, Jacqueline et moi vivons plus ou moins séparés, sans avoir officialisé la situation, je n'ai pas réussi à remonter la pente. J'ai perdu le poste de cadre que j'avais dégoté à Lyon, de manière inespérée : tu t'en souviens peut-être. Je survis avec des jobs temporaires de représentation, et je n'ai pas besoin de te préciser que ça ne paye pas lourd. Tant que j'avais l'ASSEDIC, c'était supportable, mais depuis que je suis au régime normal, c'est dur. Ajoute à ça les traites des meubles, plus quelques pépins dont on aurait vraiment pu se passer, et tu comprendras que nous n'avons plus guère de quoi vivre. Les mensualités de la Renault nous ont achevés. On a fini par la vendre, il y quatre mois, mais seulement au prix de ce qu'il restait à payer dessus. C'est-à-dire qu'on n'en a pas tiré un rond! Jacqueline était furieuse. Comme d'habitude, elle me rend responsable de tout, et j'en ai vraiment marre!

Je me suis mis en ménage avec Sandra : tu sais, l'esthéticienne lyonnaise qui m'a dragué, quelques mois après que Monique m'ait largué. D'où l'adresse à laquelle je te demande de m'écrire dorénavant. Quant à tes conseils concernant le divorce, ils sont prématurés. Pour l'instant au moins, je n'envisage même pas une séparation de corps. N'oublie pas que nous avons des gosses et qu'ils sont encore

très jeunes. Ma femme est au courant de ma liaison, je ne lui en ai rien caché. Elle s'en accommode, parce qu'elle n'a pas le choix et que cela vaut mieux qu'un divorce. J'habite toujours officiellement à Sarcelles, mais j'y vais rarement, du fait de mes activités de vente qui me mènent dans tous les coins de la France. C'est épuisant, mais c'est ce qui rapporte le plus. Seul avantage, ça met de l'espace entre ma femme et moi. Je ne rentre qu'une ou deux fois par mois, juste le temps qu'il faut pour garder le lien avec mes enfants.

Évidemment, je m'arrange pour rentrer le plus souvent possible à Lyon. Sandra est tout de même plus agréable à supporter que ma femme. Ne crois pas pour autant que tout soit rose de ce côté-là. C'est une adorable amante, mais côté intellect, c'est le vide quasi sidéral. Tu me connais, Fifi, moi il faut que je communique ! Et pas avec un mur ni une poupée de chair, même belle comme Sandra ! J'aime que ça réagisse, qu'il y ait un écho ! Et avec elle, c'est pas la joie dans ce domaine ! En plus, elle dépense un argent fou pour ses enfants. Il n'y a jamais rien de trop beau pour eux. Sans compter qu'ils me créent pas mal de problèmes. La dernière a vingt mois et pleure tout le temps. Quant à l'aîné, qui a quatre ans, il me déteste cordialement. Cela empoisonne mes relations avec Sandra. Bref, si j'apprécie le fait de pouvoir échapper souvent à ma harpie de femme, je ne peux pas dire que c'est pour faire halte au paradis. Enfin, pour être objectif, disons que si Sarcelles est incontestablement l'enfer, Lyon est un purgatoire supportable... avec quelques trouées de ciel quand même...

J'espère trouver le temps de faire un saut dans ta banlieue pourrie !

Ton vieux copain qui ne t'oublie pas.

Claude Miranda.

Post-scriptum : dernière minute, mon dernier employeur n'a pas renouvelé mon emploi temporaire de représentation. Sans ASSEDIC désormais et sans voiture, je dépends uniquement des petites annonces... C'est pas la joie. Cette fois, j'ai vraiment la trouille. Si tu peux m'aider en quoi que ce soit, ne te gêne pas pour le faire. Bien à toi, Dutoit !

Sacré connard !

Tu resteras toujours un incorrigible faiseur de jeux de mots et j'ai bien aimé celui de ton Post-scriptum. Pourtant avec un nom comme le mien c'est facile d'en faire, mais « Bien à toi, Dutoit ! » c'est bien trouvé : on ne me l'avait pas encore fait celui-là. À part ça, on peut pas dire que ta bafouille dégouline de joie ! Comme toujours, t'as vraiment pas de pot dans la vie. Je te plains sincèrement, mais je ne vois vraiment pas ce que je peux faire pour t'aider à en sortir : je suis plombier-zingueur, moi, pas un bureau de placement, malheureusement. Et dans ma branche, tu pourrais certainement pas te recaser !

Côté nanas, t'as encore pas tiré le bon numéro. Je ne veux pas te décourager, mon pote, mais, à mon avis, ça sera toujours comme ça dans ta putain de vie ! T'es trop Roméo, Cloclo, trop fleur bleue, trop pieusard, trop catholique, quoi ! De toute façon, tu le sais et tu sais très bien ce que j'en pense, je te l'ai déjà dit cent fois. Mais c'est pas de ta faute, et c'est pas à ton âge que tu changeras !

Continue de me tenir au courant. Même si je ne peux rien y faire, au moins pour l'instant, ça me fait toujours plaisir d'avoir de tes nouvelles !

*Salut, connard ! Je t'en serre cinq ! Ton poteau fidèle,
Philippe Dutoit.*

La réponse de Fifi m'a fait chaud au cœur malgré la légère déception de ne pas y trouver ce que j'espérais – sans trop y croire, à vrai dire, parce que Fifi, malgré ses grandes qualités, a toujours été et restera toujours plutôt égoïste –, à savoir une proposition d'aide concrète, une proposition d'hébergement temporaire, par exemple... Mais rien. Pourtant, mon S.O.S. était suffisamment explicite. Tant pis, on fera avec, ou plutôt sans ! De toute manière, ce ne serait pas une solution, parce que c'est en permanence qu'il me faut de l'aide désormais.

Trois mois de retard de traites. Du papier bleu partout. Des chèques qui reviennent, impayés... Des démarches humiliantes de demandes d'aide – toujours vaines d'ailleurs – auprès d'anciens amis, qui nous avaient pourtant juré une amitié indéfectible et assurés de leur totale disponibilité en cas de pépin, au beau temps où il semblait que rien de tel ne dût jamais nous arriver !

Le mois dernier c'était l'angoisse, la semaine dernière la panique, aujourd'hui c'est carrément l'hallali, la curée des créanciers... Demain, aucun doute n'est plus possible, ce sera la saisie ! Je ne me savais pas si faible... J'ai peur, au sens presque physique du terme... J'en ai des sueurs froides. L'angoisse me sourd de tous les pores de la peau, elle m'em-

pêche de m'endormir, elle m'arrache même au sommeil réparateur, alors que j'en ai tellement besoin... Ne serait-ce que pour oublier!

Oui, oublier, voilà mon obsession, mon rêve ! Oh ! m'endormir une semaine, un mois, une année, qu'importe, si c'est pour me réveiller sans une assignation à payer, sans les reproches stridents de mon épouse... Si c'est pour partir tranquillement, tôt le matin, en sifflotant, vers mon lieu de travail, et en revenir le soir, un peu las, mais en paix, avec la satisfaction du devoir accompli et la sécurité intérieure que donne un compte en banque enfin au-dessus du rouge. Si c'est pour décrocher le téléphone et avoir, au bout du fil, un ami et non le banquier menaçant. Si c'est pour entendre la sonnerie de la porte et voir, sur le seuil, un être aimé, un ami, un voisin pacifique, un quidam, un quémandeur même, mais pas le facteur avec ses lettres recommandées ni l'huissier recordman d'« exploits », au visage aussi glacé qu'une pierre tombale !

J'ai peur pour mes enfants. Peur qu'on vienne enlever le beau mobilier auquel ils sont habitués. Peur qu'ils ne supportent plus le menu de jockey qui est le nôtre depuis des mois, ni la privation permanente des douceurs et des distractions dont j'aimais tant à les gâter ! Peur, enfin, que nous en venions à ne même plus pouvoir payer le loyer !

C'est arrivé ! Il fallait bien que cela arrive. La pente était trop savonneuse ! Impossible de la remonter. Mais en venir là, non vraiment, je n'aurais jamais cru que cela fût possible !

« Papa, papa, je ne veux pas habiter dans cet appartement !
C'est pas beau ici ! J'ai peur ! »

Oh ! me boucher les oreilles pour ne plus entendre les pleurs étouffés de mon aînée, les geignements des plus petits et les cris de Jacqueline, plus frustrée que jamais, dans ce coin-cuisine sordide.

Décadence insupportable ! Fini le beau quatre pièces en location, glorieuse exception de cet immeuble de copropriétaires sarcellois, une des rares chances de ma vie, due au 1 % de la S.P.E.C., mon ex-employeur parisien, et aussi au piston déterminant d'un sympathisant haut placé des *Fratellini*. En lieu et place de notre coquet intérieur de jadis, nous voici relégués dans ce sinistre F 3 d'une HLM de La Courneuve...

Oh ! dormir, dormir... pour ne plus entendre ces plaintes déchirantes, pour ne plus pleurer des pleurs des miens, pour ne plus voir ces murs lépreux et ces meubles de misère, prêtés du bout des doigts par des amis condescendants, les nôtres ayant été saisis par les créanciers...

Le cauchemar était si précis, si réaliste, que son horreur m'a réveillé. Trempé d'une mauvaise sueur froide, je me glisse hors du lit conjugal, et me dirige à pas de loup vers la salle de bains. Au passage, je contemple, dans la pénombre, notre petit patrimoine mobilier, si chèrement et trop partiellement acquis, et que j'ai bien cru avoir perdu. Je ne puis m'empêcher de caresser la tapisserie des murs, qui sied tant à notre intérieur, de presser mes pieds nus sur la moquette

douillette, comme pour mieux savourer le soulagement de sentir tout cela encore à nous !

« Oui, mais jusqu'à quand ? »

Je n'ai pu m'empêcher de murmurer cette phrase inquiète. Le chuintement des mots est parvenu jusqu'à l'inconscient de ma femme endormie qui s'agite convulsivement dans le lit. Elle rêve, et à en juger par les tressaillements spasmodiques de son corps, ce doit être un cauchemar également. Soudain, son cri rauque déchire la nuit :

« Non ! »

J'ai peur que ma femme ne réveille les enfants, aussi je me précipite pour la calmer.

« Non, non ! », émet-elle encore, mais plus faiblement.

D'un coin du drap, je lui éponge le visage, qui ruisselle de sueur, comme le mien.

« Monsieur Miranda, j'ai une bonne nouvelle pour vous », m'a dit, ce matin-là, la dame de l'Agence pour l'Emploi.

C'est encore une place de représentant. Il fallait s'y attendre. Un intérim de quelques mois. J'ai été engagé sans difficulté majeure. Une vraie chance, à mes yeux.

Avantage : j'ai une voiture de service : une camionnette, ce n'est pas le luxe, mais ça roule, et pour vendre des pâtes en épicerie, je ne pouvais pas m'attendre à une Mercedes !

Inconvénient, le fixe est plus que symbolique, et ma subsistance dépend du pourcentage sur les affaires réalisées. Le taux de ce dernier est loin d'être usuraire, mais comme je suis censé être un excellent vendeur, on m'assure que mes gains seront plus qu'honorables... J'en accepte l'augure...

De toute façon, je ne suis pas en position de faire le difficile, car nous sommes vraiment au bord de la faillite et, avec trois mois de retard de loyer, mes cauchemars d'expulsion risquent fort de se muer en horrible réalité.

Help!

SOMMAIRE

Cela ne réussira pas

J'ai quitté Lyon pour revenir à Sarcelles et – je le constate amèrement – la réalité n'est pas plus rose ici que là-bas. Elle m'attend ce soir, telle une amante déçue, dangereuse comme une épouse trahie, insensible comme une rivale professionnelle, inexorable comme une vengeance ! Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, aux avaries affectives chroniques, qui rendaient déjà problématique la traversée sentimentale de notre vie, s'ajoutent maintenant les brèches économiques dans la coque de notre bâtiment conjugal, violemment drossé sur les récifs du chômage et de l'impécuniosité. Nous faisons eau de toutes parts et après avoir, comme les capitaines de légende, si longtemps refusé d'abandonner le navire, j'ai finalement transigé avec ce qui me restait d'honneur humain et de conscience chrétienne. Sous le prétexte d'aller chercher du secours, j'ai pris le canot de sauvetage et j'ai rallié le bâtiment étranger, qui croisait dans les parages. J'ai lâchement gagné des eaux plus calmes, pour ne plus barboter dans l'eau montante des affronts, des avaries et des reproches, que je m'épuisais en vain à écopper... J'ai cru follement – ou j'ai voulu m'en persuader – que, là-bas, je reprendrais mon souffle... Que je parviendrais à sortir, sain et sauf, de la zone des tempêtes de l'impécuniosité ! Que j'atteindrais enfin la mer d'huile d'une bonne santé affective et économique ! Pour ensuite – mais ensuite seulement – venir remorquer mon rafiot conjugal, en réparer les avaries et, à défaut d'en reprendre le commandement, du moins veiller à ce qu'un équipage ami le maintienne à flots,

voire le fasse aborder sur des rives existentielles plus clémentes, sans moi...

Mais Lyon, c'est loin. La brume de la distance dérobaît à ma vue mon vaisseau familial à la dérive. Je ne pouvais vérifier l'exactitude des appels à l'aide de mon épouse, qui criait à la perte, qu'en effectuant sans cesse de coûteuses et épuisantes allées et venues. Dès lors, je n'avais plus le choix. Il me fallait revenir croiser dans des eaux plus proches... Vaguement pirate, peut-être, mais pas naufrageur, j'ai su convaincre les deux belligérantes de conclure une trêve et d'accepter de se partager ma personne dans la même aire géographique... Sandra et moi avons jeté l'ancre à Courbevoie, ses deux petits à la remorque. Elle fait des masques de beauté à des banlieusardes parisiennes, nettement plus prolétariennes que ses bourgeoises lyonnaises, mais le salaire est à peu près identique. Seule ombre au tableau : le coût mensuel exorbitant de notre gîte sans grâce : un F3 exigu sous-loué, triste comme un crachin, bruyant comme une mer en furie...

J'ai tout de même été un peu surpris, voire humilié, de la relative facilité avec laquelle Jacqueline a accepté cette situation fautive, cette complicité d'adultère. Je m'attendais à une réaction dramatique, à des larmes au moins, à des protestations... Mais rien de tout cela ne s'est produit.

« Du moment que les enfants n'en souffrent pas et que tu me donnes ce qu'il faut pour vivre et les élever décemment, tu peux faire ce que tu veux », m'a dit ma femme.

Comme elle a changé, Jacqueline ! Elle partage mon corps avec Sandra, qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vue et dont elle m'affirme, avec une froideur de voix et une

vulgarité de vocabulaire qui me glacent, qu'elle n'a « rien à f...»!

« Tiens, toi aussi ! »

L'exclamation m'a révélé soudain mon infortune, stoppant net mes ébats conjugaux. En m'activant au-dessus du corps de Jacqueline, je viens de me heurter le front à l'étagère installée depuis peu par mon épouse, fort bas au-dessus de la tête du lit.

Je questionne aussitôt :

« Moi aussi ? Tiens, mais c'est intéressant, ça ! »

Sans colère, mais avec fermeté, j'exige des éclaircissements. Jacqueline s'en tire plutôt mal. Elle ment pourtant avec aisance d'habitude, mais, en la circonstance, il lui est bien difficile de donner à sa phrase maladroite un autre sens que celui qui en découle à l'évidence...

Le cocufieur cocufié ! Cette version d'alcôve de l'arroseur arrosé m'amuse plutôt. Mieux, elle m'arrange.

« Ainsi, Jacqueline, nous sommes quittes !

— Tu dis n'importe quoi ! »

Elle est rouge comme une pivoine, ma femme. Elle rentrerait sous la moquette si elle le pouvait ! Mais elle est coincée. Toute retraite lui est coupée. Je pourrais en profiter lâchement, mais je suis chevaleresque. Après tout, c'est moi qui ai commencé, me dis-je sportivement. Elle n'a fait que me rendre la monnaie de ma pièce.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Jacqueline émet d'une voix soudain rassérénée :

« Même si c'était vrai – ce qui n'est absolument pas le cas ! – avoue que tu l'aurais bien mérité ! À ce jeu-là, tu es un maître en comparaison de moi ! »

J'en conviens volontiers :

« Un point partout ! N'en parlons plus. »

Au vrai, j'ai du mal à me faire à cette dégradante « alternance ». Ce partage sexuel de mon anatomie a quelque chose de perturbant. Je sais que c'est inadmissible et je m'en veux des conclusions de mon analyse de la situation, mais je ne puis m'empêcher de me les formuler. Après tout, je vis conjugalement à temps complet avec Sandra et, aussi injuste que ce soit, je ne puis me départir de la sensation de tromper ma maîtresse ! Ma préférence arbitraire pour cette dernière lui confère, aussi instinctivement qu'injustement, le statut privilégié d'« épouse légitime » ! C'est atroce, mais que puis-je y faire ?

La séparation physique d'avec mon épouse – qui l'avait elle-même tant voulue en son temps, et à laquelle avaient si efficacement contribué les circonstances – m'a rendu la paix. Elle m'a aussi révélé à moi-même. L'expérience m'a aidé à réaliser à quel point mon union conjugale infortunée avait été bâtie sur de mauvaises bases. Qu'on les estime perverses ou inattendues, les conséquences qui ont découlé de ce fiasco sont là, indéniables, incontournables. Avec le recul du temps, j'estime qu'elles étaient inévitables. Mais à quoi servirait-il d'émettre des regrets, de déterminer les responsabilités, voire les culpabilités ? Mon sentiment, en cette triste affaire, est que, de toute façon, nous en serions venus

là, d'une manière ou d'une autre. Plus proprement, sans doute, plus élégamment surtout... Mais, au-delà du sordide de la situation actuelle, une certitude brille, de toute la pureté froide de sa cruelle évidence : notre couple est mort. Je sais que Jacqueline continue à m'aimer – fût-ce en me déchirant, en m'insultant! –, mais, en ce qui me concerne, plus rien n'est possible sur ce plan-là. Désormais, je ne ressens envers elle rien d'autre que de la pitié. Et cette constatation me plonge dans une immense confusion et une poignante détresse intérieure. Comment allons-nous sortir de cette situation sans issue ? Divorcer est apparemment la seule solution, mais que deviendront mes enfants ? Et comment ferai-je pour subvenir à leurs besoins, si ma situation professionnelle persiste à se détériorer, comme c'est le cas depuis plus d'un an ? Et de quelle manière Jacqueline réagira-t-elle ?

Sandra a maigri. Ses cheveux sont devenus ternes. Elle est lasse, ma maîtresse, et je ne lui demande pas pourquoi : je ne le sais que trop. Elle me l'a suffisamment dit, avec sa franchise grossière. Elle en a marre de la dèche, de mon impécuniosité permanente, de mes manques de bol endémiques. « Marre d'être à la colle avec un paumé ! »... Sa plus récente injure. Celle à laquelle j'ai été le plus sensible aussi...

Je viens de finir un intérim et voilà deux mois que je ne parviens pas à en avoir un autre. C'est la guigne ! Pourtant, je n'y suis pour rien. Je passe mon temps à éplucher les petites annonces, à envoyer des CV, mais rien ! Ces derniers

temps déjà, notre budget s'était réduit comme une peau de chagrin, à cause du loyer d'abord, mais surtout des frais de nourrice pour le plus jeune enfant de Sandra, et du fait des sommes que je prélevais sur mon salaire pour mes enfants à moi. Mais maintenant, je n'ai plus de salaire. C'est de nouveau la misère des allocations minimales de chômage. Et Sandra refuse de priver sa famille de la somme mensuelle que je dois donner à la mienne, pour prix de la complicité tacite de mon épouse : le prix de ma double vie !

Je commence à prendre en grippe les enfants de Sandra. D'abord, parce qu'ils me haïssent et qu'ils s'interposent trop souvent entre ma maîtresse et moi, y compris dans les moments les plus scabreux. Mais aussi parce qu'ils coûtent... Sans eux, tout serait possible ! Une telle pensée est insupportable, je l'admets. Mais je sais que Sandra pense la même chose à propos de mes propres enfants. Et si elle ne faisait que le penser ! Dorénavant, elle ne se gêne même plus pour le dire :

« Je travaille tout autant que toi, sinon plus, et mes enfants ont droit à une bonne nourriture, à des vêtements de qualité ! »

Le moyen d'aller là contre ! Mais comme il faut bien rogner sur quelque chose, j'évoque le coût prohibitif de la nourrice de la plus jeune. Avec prudence, car je sais le sujet miné. L'explosion ne tarde pas à se produire :

« Je veux, pour ma petite, une nourrice digne de ce nom, quel qu'en soit le prix ! D'ailleurs, tes mêmes à toi, ils ne nous coûtent pas la peau des fesses, peut-être ? »

C'est indiscutable.

Mais pour mettre ma maîtresse en tort – car je n'ai pas apprécié le ton – je lui fais remarquer que, lorsqu'il s'agit de

sa progéniture, elle emploie le mot correct : « enfants », tandis que lorsqu'il est question de la mienne, elle semble ne connaître qu'un vocable : « mômes » !

Et nous nous chamaillons à mort...

« Quoi ! c'est tout ce que tu me donnes !

— Mais, Jacqueline, je suis au chômage, et je n'ai même pas encore perçu mes premières allocations !

— Ça c'est ton problème ! Si monsieur ne se prenait pas pour un pacha oriental, on n'en serait pas là !

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Eh bien, mon vieux, quand on a deux femmes, ça fait deux familles et pas mal de bouches à nourrir ! Alors, faut avoir les moyens de ses ambitions, pour vivre sur ce pied-là. Et toi, des ambitions tu en a des tonnes, mais les moyens, tu n'en as aucun ! Et moi j'en ai marre de trinquer, à cause de ta poule et de ses trois mômes !

— Dis donc, surveille un peu tes paroles !

— Je vais me gêner !

— En tout cas, tu n'auras pas un sou de plus ! Je te donne les deux tiers du montant de mes allocations, et je ne te coûte rien. Si je vivais avec toi, tu devrais m'habiller et me nourrir, payer mes transports. Or, pour l'instant, c'est celle que tu appelles « ma poule » qui assume tout cela !

— Je devrais peut-être la remercier !

— Je n'ai pas dit ça !

— En tout cas, c'est normal qu'elle paie. Elle t'a, elle, moi pas !

— Ça, par exemple ! C'est la meilleure de l'année ! Qui a dit que je pouvais bien aller au diable ? Qui s'envoie en l'air, quand j'ai le dos tourné ?

— C'est de ta faute, tout ce qui est arrivé ! J'étais pas comme ça avant, moi ! C'est toi qui as tout cassé, avec ton instabilité, tes scrupules religieux, tes maîtresses ! C'est à cause de toi qu'on crève aujourd'hui ! »

Jacqueline éclate en sanglots, hoquette, se répand... Et, comme d'habitude, je dois la ramasser, étancher ses larmes, sans pouvoir essayer les crachats de ses injures, les ordures de ses accusations qui dégoulinent sur ma conscience effarée... Je console mon épouse comme je peux. Je lui fais des promesses que je ne pourrai jamais tenir. Mais le cœur n'y est pas. Je le sais et elle le sait.

Des mois que cette chienlit dure... Depuis ces événements, j'ai espacé mes visites à ce qui reste de mon foyer. Je ne viens plus à Sarcelles que pour être un peu avec mes enfants. Mais Jacqueline abuse de la situation. Elle couche les petits en un tournemain. Ainsi, je les aurai à peine entrevus, et encore, dans quelles conditions ! Ensuite, elle expédie le dîner, refuse que je fasse la vaisselle et m'entraîne vers l'alcôve prétendument conjugale...

Je jette un regard ambigu à l'étagère révélatrice de l'infidélité de Jacqueline, et le souvenir de cet incident tragico-mique rend mon excitation lente à venir, malgré les attouchements frénétiques, presque rageurs, de ma femme, qui se console décidément comme elle peut...

Non vraiment, le corps n'y est pas, le cœur encore moins ! Y seront-ils jamais d'ailleurs ?

« M...! M...! M...! Je suis encore enceinte ! »

J'ai trouvé Jacqueline toute rage dehors. J'ai voulu la prendre dans mes bras, mais elle m'a repoussé avec une violence inouïe. Elle m'a même martelé la poitrine de ses deux poings rageurs ! Elle est désespérée, Jacqueline et, comme toujours, dans ces cas-là, elle m'accuse :

« C'est de ta faute, salaud ! C'est de ta faute ! »

J'éclate, à mon tour. Comment ose-t-elle ? Je me souviens parfaitement de la conception de celui-là. Aucun doute n'est possible. C'était au retour d'un long déplacement en province, pour un de mes rares intérim vraiment rentables de ces derniers mois. Jacqueline avait faim de moi et elle s'est littéralement jetée sur mon corps...

Cette boulimie sexuelle de ma femme prend d'ailleurs des allures qui ne laissent pas de m'inquiéter. Elle contraste violemment avec la sagesse relative de nos relations conjugales de jadis. À mesure que se creuse de plus en plus profondément l'écart affectif entre nous, se développe chez elle une véritable nymphomanie. Je sais qu'elle a des rapports avec quelqu'un que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître. Peut-être même a-t-elle plusieurs amants. Mais cela ne l'empêche pas de me donner la préférence. Elle semble de plus en plus obsédée par moi. Elle me le dit avec une ardeur de louve, souvent... Et si elle ne faisait que le dire !

Donc, ce jour-là, ce soir-là plutôt, elle m'a dit, au moment fatidique :

« Reste ! »

J'ai encore eu le réflexe de retenir un instant mon explosion sexuelle et de murmurer :

« Tu es sûre que tu ne risques rien ?

— Mais oui, je suis sûre ! Viens... »

Et voilà le résultat ! Je lui rappelle ces circonstances, sans le moindre ménagement.

« C'est de ta faute quand même ! hurle-t-elle en réponse. C'est toi qui as toujours refusé de mettre des préservatifs, ou que je prenne la pilule ! À cause de ton Dieu, de ton pape, de ta religion ! »

Je suis anéanti : même si ce n'est pas aussi simple, ce n'est pas entièrement faux. Je proteste :

« Mais Jacqueline, à l'époque tu étais d'accord, tu as accepté ! »

Elle hurle. Elle dégouline de larmes, tandis qu'elle éructe avec rage :

« D'accord ? Je n'ai jamais été d'accord ! Mais est-ce que j'avais le choix ? C'est toi qui as toujours décidé de tout, même de mes grossesses !

— Là, Jacqueline, tu exagères !

— Ah j'exagère ! Tu sais depuis longtemps ce que je pense de ta soumission imbécile aux lois de l'Église sur ce chapitre ! C'est une idiotie sans nom, une barbarie de curés célibataires ! On voit bien que c'est pas eux qui portent les mômes et qui en accouchent ! Ils sont comme toi, ton pape, tes cardinaux et tes évêques : ils s'en foutent comme de l'an quarante de notre corps déformé, de nos abcès aux seins, des lavages de couches, de notre épuisement à cause des gosses qui crient à longueur de nuit, de ce que cela coûte d'élever, d'habiller et de nourrir des enfants ! Pour la joie qu'on en a

et pour ce qu'ils nous donnent de reconnaissance ensuite, les mêmes ! Tu n'as qu'à regarder autour de toi ! Et demande donc aux mères qui ont de grands enfants, si c'est des roses ! »

Je me tais, accablé. Ma femme a vidé son sac. Je ne peux le lui reprocher, mais je trouve qu'elle a exagérément élargi et biaisé le débat. Certes, au beau temps de ma ferveur religieuse, j'avais toujours été le plus ferme sur le plan de l'éthique conjugale chrétienne. C'est que je croyais à la Providence et je ne parvenais pas à me persuader que l'Église ait tort d'imposer à ses fidèles le respect des lois naturelles de la procréation. Force m'était, évidemment, de déplorer l'insécurité de la méthode dite d'« abstention périodique ». Mais j'avais toujours cru, comme on me l'avait appris, que Dieu ne permettrait pas que l'on fût tenté au-dessus de ses forces, qu'il nous épargnerait des enfants surnuméraires, ou du moins qu'il nous donnerait le courage et les moyens de les assumer...

Soudain, j'ai un sursaut de révolte. Je suis là, à me laisser accuser sans protester. Ma femme me fait porter le chapeau. Or, non seulement c'est elle qui s'est trompée en me demandant de partir en elle, mais de plus, rien ne l'empêchait de prendre la pilule. Je le lui dis tout net. Mal m'en prend.

« Salaud ! hypocrite ! Comment peux-tu dire une chose pareille maintenant ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant, hein ? Moi, je n'aurais pas demandé mieux que de prendre la pilule ! Mais je n'ai jamais osé, parce que monsieur en aurait fait un drame !

— Allons, Jacqueline, ne me dis pas que tu t'attendais encore à une opposition de principe de ma part, dans ce domaine, ces derniers mois. Tu sais comment je vis ! Tu

connais suffisamment ma déchéance morale et spirituelle pour comprendre qu'il y a longtemps que je ne suis plus en position de jouer les moralistes !

Mais ma femme m'a donné tous les torts, comme d'habitude.

« M... ! Il ne manquait plus que ça ! »

La réaction de ma maîtresse, à l'annonce de cette quatrième grossesse, est presque symétrique à celle de ma femme. Ses commentaires, par contre, se situent à un tout autre niveau :

« Mais comment tu t'y es pris ? Tu sais donc pas b... sans faire un môme ?

— Tu es grossière !

— Oh ! dis, c'est ça ! Tu fais le délicat maintenant, mais tu ne l'as pas été pendant tes années de mariage, puisque tu as trouvé le moyen de lui faire trois gosses ! »

Allez donc expliquer à Sandra les subtilités des encycliques *Casti connubii* (« les chastes conjoints ») – rappelant aux couples chrétiens les exigences de la chasteté – et *Humanae Vitae* ([du respect] de la vie humaine), proscrivant l'usage des procédés anticonceptionnels – qui constituaient les manuels de référence du couple catholique que nous formions alors ? Et plutôt mourir que de lui parler du Miranda *ex-Fratellino*... ex-militant catholique ! Ma maîtresse ne sait rien de mon passé pieux, qui me semble d'ailleurs remonter à la nuit des temps.

Je change de sujet :

« Il va falloir s'organiser un peu différemment.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Eh bien, il faudra que je sois un peu plus chez moi, dorénavant.

— Chez toi ? Parce qu'ici, ça n'est pas chez toi ?

— Allons, Sandra, épargne-moi les querelles de mots ! Tu as très bien compris ce que je veux dire : je dois être davantage présent aux côtés de ma femme, d'autant qu'elle n'a vraiment pas le moral...

— Parce que moi, j'ai le moral ? »

Ma maîtresse m'a puni de mon nouveau malheur avec ses armes féminines habituelles. J'ai été privé de son corps. Mais ce soir, je m'en fiche de son corps. Je n'en ai même pas envie. Je vois tout en noir et j'ai toutes les raisons pour cela.

Après l'amour, ce soir-là, Jacqueline m'a regardé intensément et m'a dit, d'un ton solennel :

« Claude, j'ai quelque chose de très important à te demander. »

Mon estomac s'est contracté.

« Quoi donc ?

— Reviens habiter avec nous ! »

Elle dit « nous », mais ses yeux crient « moi »... Je lui en veux de toujours se servir des enfants comme d'une arme, tantôt pour me chasser, tantôt pour me racketter, tantôt pour m'enchaîner à elle ! Je réponds, avec un calme et une douceur affectés :

« Je ne pense pas que ce soit une bonne solution, tu sais. »

Jacqueline s'est jetée sur moi. Elle m'agrippe convulsivement. Son ton se fait pathétique :

« Si, si ! Reviens ! Reste ! J'ai besoin... nous avons besoin de toi ! »

Elle m'embrasse les épaules, la poitrine, elle m'enlace étroitement, lascivement... Je sens, avec un début de nausée, le renflement mou de son ventre contre le mien... Je suis glacé, inerte... Je voudrais fuir, disparaître, comme par un coup de baguette magique... Oh ! être à cent lieues de cette femme que je n'aime plus, que je n'ai probablement jamais vraiment aimée ! Oh ! sortir miraculeusement de la nasse fatale d'une erreur qui dure depuis plus de neuf ans ! Et je songe, en frissonnant d'angoisse, au quatrième qui, dans cinq mois à peine, va faire son entrée dans notre foyer dévasté... C'est la première fois depuis plus d'un an que ma femme me demande de revenir en permanence à mon foyer. C'est également, hélas ! la première fois que j'en ai aussi peu envie.

« Je vais réfléchir. Laisse-moi seulement un peu de temps, ai-je conclu, pour conjurer une nouvelle tempête, de rage ou de désespoir, voire des deux en même temps... »

Il m'a fallu énormément de patience, d'autorité, de tendresse, assaisonnées de ruses, d'argumentations subtiles, d'entortillements oratoires dûment arrosés de tendresse débordante, de déclarations enflammées d'amour indéfectible, pour convaincre Sandra de me laisser retourner, « durant un certain temps », auprès de mon épouse.

Depuis que ma situation financière s'est un peu améliorée, à la faveur d'un intérim d'une durée exceptionnellement longue, Sandra a, elle aussi, repris goût à ma présence. Elle

a peur de me perdre. Elle me l'avoue sans vergogne. Cela m'émeut et m'inquiète à la fois. Elle déteste cette rivale légitime, qu'elle ne connaît que par ce que je veux bien lui dire, et dont, en amante perspicace, elle n'a garde de sous-estimer la supériorité potentielle.

« Dis, mon amour, est-ce que tu n'es pas plus heureux avec moi ? »

— Mais bien sûr, voyons !

— Alors... alors, pourquoi veux-tu retourner avec cette furie ? hoquette-t-elle. Elle va encore te faire mal, te déchirer, t'insulter. Tes enfants vont te détester, et toi, tu vas être de plus en plus malheureux ! »

Elle a raison, mais je suis intraitable.

« Je dois donner encore une chance à ma femme. »

Cri de détresse de Sandra, en écho à cette phrase malheureuse :

« Mais si ça réussit, je te perds pour toujours ? »

— Cela ne réussira pas ! »

SOMMAIRE

Mort d'un couple en direct

C'est donc chargé d'un énorme sac de bonne volonté que j'ai repris le gouvernail de mon rafirot familial déglingué. Avec une incroyable dose d'optimisme, j'ai entrepris d'en réparer les avaries.

J'ai travaillé ferme durant un bon mois, en priant Dieu, la Vierge et les saints de nous épargner un nouveau séisme. Notre bâtiment conjugal était trop fissuré, estimais-je avec juste raison, pour résister à une nouvelle tempête... Mais je n'ai pas été exaucé.

Les premiers orages m'ont paru négligeables, sans caractère de gravité. Rien à voir me disais-je, avec les raz de marée de ces deux dernières années. Mais leur intensité s'est accrue. Leur fréquence s'est accélérée. Inquiet, j'ai vérifié mes rafistolages : catastrophe ! ils se lézardaient dangereusement.

J'ai couru confier mes craintes aiguës à Sandra. Elle ne s'y est pas trompée. Avec une sagesse prémonitoire, elle m'a conjuré de partir, pendant qu'il en était temps encore, avant que je ne sois englouti, corps et biens, dans le naufrage, qu'elle prévoyait proche...

Alors, j'ai commencé à mettre mon épouse en garde :

« Ne me pousse pas à bout, Jacqueline ! Ne profite pas de la situation ! Ma patience a des limites, tu le sais bien !

— Tu ne m'aimes pas ! Tu n'aimes que ta maîtresse. Moi et les enfants on est de la m... !

— Mais tu es folle ! Ta jalousie t'obsède, tu perds complètement le sens des réalités !

— Non, je t'aime, c'est tout !

— Mais qu'est-ce que tu veux de moi ? Je suis là, à tes côtés, je travaille, je joue avec les enfants, je te fais l'amour...

— Oui, c'est ça, tu me « fais l'amour », comme à une putain, quoi ! »

C'est trop injuste ! Il y a longtemps que, dans le vocabulaire des couples, cette expression a perdu son caractère vulgaire. Et d'ailleurs combien de fois Jacqueline ne l'a-t-elle pas utilisée elle-même ? « Fais-moi l'amour, Claude, je crève d'envie de toi ! »... Je lui en veux à mort de cette inconséquence et je me rebiffe avec méchanceté :

« Tu n'as pas ce qu'il faut pour être une putain, comme tu dis !

— Bien sûr ! Moi je ne suis pas Sandra, la catin, la traînée, la Marie-couche-toi-là ! C'est ça que tu aimes, hein ? Salaud ! Salaud !

— Ça suffit ! »

J'ai hurlé. Elle hurle aussi ! Les enfants, accourus, hurlent à leur tour ! J'en ai marre ! L'enfer même a ses limites ! Je sens que tout cela va finir par un drame...

Neuf années de tempêtes sur un arbre congénitalement condamné... J'ai pourtant poussé autant de racines que j'ai pu dans notre sol conjugal ingrat, raviné par la sécheresse d'un amour parcimonieux... Nous avons planté sur du sable, ma pauvre Jacqueline. Ce n'est ni ma faute ni la tienne... Surtout pas la tienne ! Comparée à moi, tu es juste, presque innocente.

Tu m'aimes. Oh ! oui, tu m'aimes... comme une mante religieuse ! Et tu me bouffes ! Mais tu m'aimes : alors, le bon droit est de ton côté. Et le salaud, dans l'affaire, ce ne peut être que moi... C'est, en tout cas, ce que disent tes bons amis – qui furent aussi les miens jadis ! – n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, qu'as-tu besoin de cette justification de l'amour ? Tu as une meilleure arme, imparable celle-là : nos trois enfants, bientôt quatre ! Face à cela, aucune échappatoire, surtout pour une bête à scrupules comme moi ! Tu le sais parfaitement. Tu en uses et tu en abuses de cette arme-là. Tu es tellement sûre que je n'oserai pas partir. Que ton chagrin légitime excusera les pires comportements, les plus horribles extrémités. Que si, d'aventure, j'en viens à craquer, à exploser, à poser des actes irréversibles, j'aurai le monde entier contre moi ! Tout cela tu le sais, Jacqueline... C'est pourquoi tu n'as pas craint de pousser l'horreur au-delà du supportable, dans l'affreuse scène que tu as déclenchée et à laquelle tu n'as pas su mettre un terme, malgré mes cris, puis mes supplications, et mon silence de mort enfin, jusqu'à l'explosion finale, inévitable...

Le jet gluant du crachat de Jacqueline a fait tout basculer !

« Elle m'a craché en pleine figure ! Elle m'a craché en pleine figure ! »

Le disque rayé de mon esprit enfiévré répète idiotement mon exclamation intérieure scandalisée, avant que ma main rageuse ne vienne s'écraser sur l'ampli devenu fou !

« Stoooooop ! »

Oh ! le hurlement inhumain !

Est-ce bien ma voix que j'entends là ? – Oui, c'est bien elle !

Est-ce bien ma main qui se lève et qui s'abat sur la face congestionnée de Jacqueline ? – C'est bien ma main !

Oh ! crever, en cet instant ! Crever de honte et de dégoût !

Et comme si l'horreur n'avait pas atteint son comble, m'arrive, par-derrière, le coup de grâce, celui qui me fait chavirer définitivement dans la mer du désespoir ! Les deux petits poings de Jacquot, mon cadet, me martèlent les côtes avec rage, tandis que j'entends l'insulte, atroce, insoutenable, dans la bouche innocente du fruit de ma chair :

« Sale vilain papa, qui fait du mal à maman ! »

Je suis pétrifié. Je n'ai même pas le réflexe de retenir le corps de Jacqueline, qui vient de glisser sur le parquet...

En ce qui la concerne, au moins, je ne suis pas inquiet. Je connais la mise en scène... La première fois qu'elle m'a fait le coup, j'ai marché au quart de tour et j'ai été pris de panique. Mais depuis ce temps-là, cette ruse, Jacqueline l'a trop utilisée pour qu'elle opère encore... Je sais qu'elle va se relever et reprendre sa litanie vénéneuse, ou s'écrouler en larmes. Mais je sais aussi qu'aujourd'hui, je ne la consolerais pas...

« Fumier ! Salaud ! Souteneur ! Impuissant ! »

Je suis presque soulagé, sous cette bordée d'injures contradictoires. Jacqueline ne s'est pas évanouie. Mais l'excès de sa rage est décuplé : je le sens bien. Auparavant, dans ces circonstances, j'avais au moins la décence de faire semblant de croire à son numéro. J'aidais l'évanouie à se relever. Je m'excusais même... Pas aujourd'hui. Et Jacqueline réalise brusquement qu'elle a franchi la limite. Mais c'est trop tard. Plus que les circonstances vulgaires de cette ultime scène, c'est l'attaque inattendue de mon Jacquot qui a brisé les dernières amarres qui maintenaient encore à quai la

barque de bonne volonté sincère, à bord de laquelle, deux mois auparavant, j'avais rallié le vaisseau conjugal. Vaincu par des circonstances, décidément trop défavorables, je prends maintenant le large, à toutes rames, sans espoir de retour...

« C'est fini, à présent ! »

En m'entendant prononcer ces mots, d'un ton sépulcral qui m'effraie moi-même, Jacqueline comprend que mon départ est définitif.

Elle se jette à mon cou, comme une naufragée :

« Non, Claude, reste, je t'en supplie ! Pardon ! Pardon ! Ne t'en va pas ! Ne t'en va pas ! »

Avec des gestes d'automate, dont la force implacable – quoique dénuée de toute brutalité – m'étonne moi-même, je l'écarte de mon chemin. Je rassemble quelques objets indispensables. C'est l'affaire de quelques minutes, que Jacqueline met à profit pour tenter une manœuvre désespérée, afin d'enrayer la chute inévitable. Elle court dans l'escalier et hurle, d'une voix mourante :

« Au secours ! Au secours ! »

Des portes s'ouvrent. Avec horreur, j'entends les voix de quelques voisins :

« Que se passe-t-il ? »

Puis celle de Plessis, le représentant en textile du premier, pleine de sollicitude fielleuse :

« Madame Miranda ! Qu'est-ce qu'il vous a *encore* fait ce salaud ? »

J'entends cela du fond d'un coma mental, comme au réveil douloureux d'une insensibilisation, après l'extraction d'une dent de sagesse que rien ne semblait capable de déloger... Je m'exclame intérieurement :

« L'enfoiré ! on dirait qu'il est au courant de tout ! Si ça se trouve, c'est lui l'amant, le petit cachottier qui se cogne la tête à l'étagère au-dessus du lit, en besognant ma femme sur notre lit conjugal ! »

« Mon mari s'en va ! Mon mari s'en va !, geint la voix éplorée de Jacqueline.

— Eh bien, bon débarras ! répond en écho l'enfoiré. Qu'il s'en aille, ce bon à rien ! Il ne vous a pas fait assez souffrir, non ? »

J'entends la voix grondeuse de madame Plessis :

« Julien, voyons, veux-tu te taire ! Cela ne nous regarde pas ! »

Tu as raison, la Plessis, fais-le rentrer à la niche, ton clebs de m... ! Et fais gaffe à ses éclipses inexplicées, surtout quand l'ascenseur où il s'engouffre ne descend pas, et s'arrête au sixième étage : celui des Miranda !

Telle sera ma seule pensée humoristique parmi les myriades de celles qui tourbillonnent dans ma tête en feu, en ce dernier épisode de notre mauvais vaudeville conjugal, auquel ma conscience assiste effarée, impuissante, comme un ivrogne qui s'entend parler, se voit agir, mais ne peut se contrôler...

Je cours vers ma voiture... Encore quelques mètres et je serai hors d'atteinte des cris de ma femme, des reproches des voisins, de la honte, de l'horreur...

Mais, malgré ma hâte, je n'ai pas pu éviter la dernière salve. Elle m'a atteint au moment où j'ouvrais la portière de mon véhicule et j'ai bien failli y rester... rester avec mes petits, qui criaient de là haut, sur le balcon de notre appartement :

« Papa ! Papa ! Reviens ! Ne pars pas ! Reste avec nous, papa ! »

Je ruisselle. Je me bouche les oreilles. Je hache mon âme avec mes dents. Je râle comme une bête...

Un instant, j'espère que la voiture ne va pas démarrer... J'aurai ainsi l'occasion de reprendre mon calme. Madame Chausson, notre voisine de palier, qui est sortie trop tard pour me retenir, va arriver à temps pour parlementer. Elle est si bonne, madame Chausson, si compréhensive ! Qui sait si elle ne parviendra pas à me raisonner ? Une partie de moi-même a terriblement envie qu'il en soit ainsi, tandis que l'autre a déjà décrété que tout espoir est désormais perdu de sauver le couple Claude-Jacqueline Miranda.

Lentement, j'enfonce la clé dans l'antivol. Je débloque le volant. Je fais une brève pause avant de mettre le contact. Le moteur semble hésiter, lui aussi, puis, comme à regret, se met à gronder de désespoir...

Madame Chausson n'est pas venue jusqu'à moi... Sans doute a-t-elle estimé que, cette fois, tout serait inutile. Elle est restée près de la pelouse, en bas de notre immeuble, au milieu d'un groupe de voisins vociférants, dont les gestes dans ma direction me semblent menaçants. Juste avant de virer pour rejoindre la route, j'aperçois, dans le faisceau de mes phares, Plessis l'enfoiré. Il tend le poing vers moi. J'ai envie de foncer sur lui, de l'écraser comme une charogne... ou de m'éclater sur le béton du bâtiment d'en face...

Toutes les écluses de mon chagrin sont ouvertes et les larmes m'aveuglent... Dans mon trouble, j'actionne les essuie-glaces. Et je pense :

« Connard que je suis ! C'est pas dehors qu'il pleut, c'est sur mon cœur, sur ma vie ! »

Je suis complètement paumé !

Un dernier coup d'œil embué à mon immeuble et à celui d'en face. C'est fou ce qu'il y a comme monde aux fenêtres !

Il faut les comprendre, ces gens : après tout, ça n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'assister, en plus vrai qu'à la télé, à la mort d'un couple, en direct !

SOMMAIRE

Flirter avec la mort pour que l'autre vous aime

« On a mis un temps fou à vous localiser, m'a dit le chef du personnel, en me regardant par en dessous. Vous ne m'aviez pas dit que vous viviez séparé de votre épouse. En tout cas, vous auriez dû au moins lui laisser votre adresse ! »

Le reproche est sévère et il m'inquiète d'autant plus que je ne puis me justifier qu'en accumulant mensonge sur mensonge. Sans convaincre, c'est évident. Mais comment expliquer à ce pisse-froid que, suite aux violentes scènes récentes, et par crainte de représailles, je n'ai communiqué à personne la nouvelle adresse de ma maîtresse, sauf au commissariat, comme c'est l'usage, lorsque j'ai déclaré quitter le domicile conjugal, le soir même de mon départ dramatique. Sandra a déménagé quelques semaines auparavant, et j'ai jugé prudent de n'en rien dire à mon épouse. Jacqueline n'a que le contact de Fraivert, ma nouvelle boîte, et c'est ainsi que j'ai pu être prévenu. Je n'aime pas cela du tout. En plein stage de formation et à un mois de la fin de ma période d'essai, cela fait désordre ! Pour une fois que je retrouve une place de cadre et que j'ai l'occasion de remonter la pente, il ne manquerait plus que tout échoue à cause de cela !

C'est ainsi que j'ai appris la nouvelle mélodramatique : ma femme s'est ouvert les veines... sur la terrasse de notre appartement, tandis que je me dirigeais vers ma voiture, après notre ultime et horrible affrontement. Maintenant, je comprends la raison des attroupements et de l'agitation qui

m'avaient paru si disproportionnés, le pourquoi des poings qui se tendaient dans ma direction...

Une mauvaise voix intérieure me souffle : « Chantage, comédie, mise en scène ! » Et j'ai tendance à lui donner raison. Quand on veut vraiment mettre fin à ses jours, me dis-je, on ne se taillade pas les poignets sur une terrasse, au vu et au su de dizaines de voisins charognards, venus flairer le sang d'un couple qui se lacère publiquement...

Mais la voix de ma conscience d'homme sensible se révolte : « Comment oses-tu imaginer de pareilles choses ! Terrasse ou pas, le fait est qu'elle s'est ouvert les veines... »

À l'hôpital, je gronde doucement mon épouse :

« Voyons, petite folle ! Pourquoi avoir agi ainsi ? Ça n'en valait vraiment pas la peine ! »

Et elle, de sa voix menue – sa voix de jeune fille, qui m'attendrissait tant jadis :

« Parce que je t'aime ! Parce que je ne peux pas vivre sans toi !

— Mais je suis encore là !

— Oui, mais tu ne veux plus revenir avec nous !

— ... »

Affolement de la petite voix, devant mon silence :

« Tu ne vas pas revenir ? Oh, Claude, ça n'est pas possible ! Dis-moi que tu reviendras ! Je t'en supplie ! »

Je suis piégé, une fois de plus ! Comment repousser une épouse suicidaire ? Qui prendrait le risque de rouvrir les veines de celle qui vient de verser son sang pour vous ? Je songe, avec émotion : « Faut-il qu'elle m'aime ! »... Et aussi déraisonnable qu'il soit de recommencer ce qui n'a aucune chance de réussir, je ne puis que promettre lâchement de

revenir... Pour gagner du temps et sans savoir comment je ferai pour ne pas tenir ma promesse...

« C'est vrai ça ? implore Jacqueline, une lueur de joie triste dans les yeux...

— C'est vrai, ma chérie.

— Pour toujours !

— Je l'espère. Mais cela dépend aussi de toi.

— Moi je t'aime !

— Je sais. Moi aussi. »

Pitoyable dialogue. Énième version de raccommodages inefficaces des faïences et des porcelaines de notre couple en morceaux...

Chape de plomb sur mon âme...

Le médecin qui me reçoit à présent dans un petit isoloir est aussi psychologue. Pas besoin de me le dire : je l'aurais deviné au ton de son discours. Beaucoup de morale et pas mal de lieux communs. Au ton et au contenu de son laïus réprobateur, je subodore le catholique traditionnel et tranquille pharisien. Bien entendu, à ses yeux, je suis coupable sur toute la ligne. De notre drame conjugal complexe, ce praticien n'a retenu qu'un canevas très simple, en forme de théorème dont la résolution, estime-t-il sans doute, n'admet pas la moindre discussion. Il ressort de son analyse que, si belle que soit ma jeune esthéticienne de maîtresse (il ne souffle pas mot de ses enfants, dont il ignore d'ailleurs probablement l'existence), après avoir failli laisser trois orphelins et compromis l'existence d'un quatrième innocent sur le point de naître, sans parler du traumatisme, probablement indélébile, qu'ont subi mes enfants et mon épouse, il ne me reste qu'une seule issue digne de l'homme d'honneur – pour ne rien dire du chrétien modèle – que je fus (ça c'est

sa botte secrète !) : revenir aux miens et savoir apprécier les charmes, peut-être un peu moins piquants que ceux d'une maîtresse, mais combien plus vrais et plus gratifiants à long terme, d'une épouse fidèle et d'enfants affectueux...

« Un peu de bonne volonté, que diable ! Et puis, souvenez-vous-en : vous êtes père de trois enfants et bientôt de quatre ! »

C.Q.F.D.

Je ricane intérieurement pour calmer ma bile et ne pas envoyer ce Jean-foutre se faire ausculter chez les Grecs. Et je songe : « Comme cela doit être gratifiant d'avoir Dieu et le bon droit pour soi, et de pouvoir se laver les mains, en toute innocence et irresponsabilité, avant de condamner son prochain à l'impossible ! »

J'ai employé les huit semaines qui nous séparent encore de la venue de notre quatrième enfant à jouer le jeu du convalescent de l'amour. À bêler juste, en bonne brebis repentante, de retour au bercail conjugal. À rentrer dans l'ordre. À me fondre dans la foule des couples sans histoires. À ne pas dépasser des rangs du conformisme social. On m'a même revu, avec femme et progéniture, dans les travées de l'église paroissiale – sur les instances de Jacqueline, bien sûr.

J'ai réappris à sourire, à dire de nouveau bonjour à des voisins plus ou moins crispés, croisés dans l'escalier, dans la rue, au supermarché... À donner à chacun la réponse ou le signe attendu, comme une poupée qui réagit mécaniquement à la position, à la pression... J'ai réussi à supporter

sans recul trop visible des poignées de mains fuyantes, ou trop frénétiquement enthousiastes. À écouter sans broncher et avec une expression mi-béate, mi-sérieuse, les commentaires les plus variés de nos vrais-faux amis sur nos retrouvailles conjugales...

Cette schizophrénie tactique m'a aidé à ne pas vomir des fadaises avalées. À ne pas exploser des conseils ingurgités. À ne pas hurler de rire face aux mines composées, constipées, stéréotypées, de tout ce que la société compte de faux culs plus ou moins sincères, plus ou moins bien intentionnés !

L'autre jour pourtant, à la messe dominicale, je souffrais tellement de cette comédie, que je n'ai pu me retenir de blasphémer – intérieurement, si cela peut vous rassurer ! On récitait le Notre Père. Et soudain m'est revenu l'amer pastiche de Prévert :

Notre Père qui êtes aux cieux...

Restez-y !

Et j'y suis allé de ma version parodique à moi :

Sœurs et frères qui êtes au mieux avec Dieu...

Restez-y !

Et délivrez-nous du mal que vous ne cessez de faire en parlant, au lieu de vous taire !

Donc, je suis redevenu un mari modèle. Je fais le ménage, les commissions et même la cuisine. Je m'occupe du linge. Je consacre tout mon temps disponible à mes enfants. Et, bien sûr, je pouponne Jacqueline, en pleine convalescence, en attente d'accouchement aussi !

Ce quatrième, si peu désiré, l'inquiète énormément :

« Je n'aurai pas la force de m'en occuper !
— Bien sûr que si ! Et puis je t'aiderai, ne t'inquiète pas.
— Mais je ne parviendrai jamais à l'aimer !
— Ne dis donc pas de bêtises ! Tu n'es pas la première à réagir ainsi. Attends un peu qu'il soit né, ce petit d'homme, et tu verras comme tu vas vite t'y attacher ! »

Jacqueline sourit tristement. Elle sait que j'ai raison.

Soudain, elle me saisit la main et la serre convulsivement en questionnant, d'une voix bouleversée d'inquiétude :

« Claude, tu ne me quitteras plus, dis ? »

Le terrain est glissant... Je n'aime pas qu'elle revienne sans arrêt sur ce genre de question. Je réponds, du ton le plus conciliant que je peux :

« Cela dépend de toi.
— Cela dépend surtout de ta maîtresse !
— Allons, tu ne vas pas recommencer ! Tu dis n'importe quoi ! »

Jacqueline a raison de s'inquiéter : je n'ai pas l'intention de rester avec elle. Je sais trop que c'est impossible... Mais elle se trompe sur la cause de mon manque d'enthousiasme. Ce n'est pas Sandra qui m'éloigne d'elle. Ma maîtresse est agréable, certes. Plus attirante que Jacqueline aussi. Moins problématique, en tout cas. Mais rien de tout cela n'est déterminant à mes yeux. Ce qui m'éloigne de Jacqueline, *c'est que je ne l'aime pas*. Si j'ai pu hésiter, jadis, sur la véritable nature de mes sentiments envers elle, aujourd'hui le doute ne m'est plus permis : je sais que je n'ai jamais aimé ma

femme d'amour et que je ne l'aimerai jamais ainsi. C'est affreux, désespérant, injuste, tout ce que l'on voudra, mais c'est ainsi et je n'y peux rien !

Par ailleurs, je sais aussi que je serais capable de marcher sur mes désirs, et même sur ma soif d'un véritable amour, si Jacqueline redevenait l'être que j'avais connu jadis et qui m'avait ému le cœur, au point de m'amener à m'unir à elle par les liens du mariage. Si elle était moins matérialiste. Si elle cessait de prendre ombrage de mes idéaux, des cercles où je fréquentais, des sujets qui me passionnaient, bref de tout ce dont elle avait peur et qu'elle détestait instinctivement parce qu'elle ne le comprenait pas, parce qu'elle ne partageait pas mes engouements...

Mais je sais aussi que c'est un rêve irréalisable. Que ma femme ne changera pas, et que moi non plus je ne changerai pas...

Je m'en tire, une fois de plus, par un gros mensonge qui a l'excuse d'être pour le bon motif : ne pas achever la désespérée... Mais ma conscience et mon bon sens crient très fort en moi, et je sais qu'il ne me sera pas possible d'éluder indéfiniment leur question lancinante, insupportable, dans sa cruelle lucidité :

« Très bien, mais que feras-tu, le jour – qui viendra inéluctablement – où tu ne pourras plus supporter cette situation fautive et où tu partiras définitivement ? Que diras-tu alors à ton épouse pour la consoler ? »

Je referme précipitamment ce chapitre dangereux de mes méditations conjugales douloureuses, en souhaitant ardemment que Jacqueline se détache de moi et tombe amoureuse de l'homme de sa vie, que je lui souhaite, de tout mon cœur, de rencontrer, car elle le mérite.

Mais il ne suffit pas de flirter avec la mort pour que l'autre vous aime...

SOMMAIRE

Un peu de bonne volonté... financière

Il est né, le divin enfant. Jean-Lou a été baptisé. « Numéro quatre » vient accentuer la gête économique de l'esquif familial, déjà victime d'une grave voie d'eau affective...

Dans le flou douloureux de ma rétrospective intérieure, je regarde s'agiter les pantins mondains de nos relations, dûment invités, après la froide cérémonie dans l'église paroissiale glacée, en ce début d'hiver, à sucer dragées et déguster petits fours et zakouski, arrosés de café, de thé, d'alcool et de sirop d'orgeat, au chaud de notre appartement.

« Qu'il est mignon ! C'est tout le portrait de son père !

— Je pencherais plutôt pour la mère !

— Il est vraiment adorable, ce bout de chou !

— Comment s'appelle-t-il ?

— Jean-Louis.

— Jean-Louis ! Que c'est gentil, ça !

— Jean-Lou, ça serait mieux, vous ne trouvez pas ?

J'observe Jacqueline, penchée sur la chose vagissante et plutôt repoussante, à mon avis, que constitue mon dernier rejeton tout neuf. Les nouveau-nés sont rarement beaux, sauf aux yeux d'une mère peut-être. Mais qui a jamais entendu des gens dire franchement ce qu'ils pensent, en cette circonstance ? Pour ma part, j'attends encore le gars ou la fille assez sincères et dépourvus de complexes pour s'exclamer, devant un loupot fraîchement né et fièrement exposé par ses parents à l'encens laudatif stéréotypé des thuriféraires conditionnels de la naissance :

« Dieu, quelle horreur ! Quel vilain museau fripé ! »

Ou toute autre expression sincère du même acabit... Chacun sait que même le plus contrefait des embryons à terme sera salué de cris d'admiration... Honneur au petit qui vient au monde ! C'est bien naturel et je serais le dernier à m'en offusquer ! Mais – qu'y faire ? – en la circonstance, je n'ai pas le moral ! Je suis triste à pleurer parce que je sais que ce petit, comme ses trois frères et sœurs d'ailleurs, va bientôt être orphelin de père.

Deux mois dantesques de cohabitation forcée (suicide et accouchement obligent !) ont convaincu Jacqueline elle-même qu'il convenait de mettre un terme – aussi rapide et honorable que possible, mais, en tout état de cause, définitif – à notre fiasco conjugal.

Combien, parmi les pingouins en habits de cérémonie qui se dandinent ici, connaissent cette triste réalité ? Je me le demande machinalement... Mais, au fond, quelle importance cela a-t-il ? Il suffit bien que ma femme et moi le sachions...

C'est égal, j'eusse souhaité que Jacqueline sût garder la décence minimale, en cette occasion. Mais ma femme est ainsi : quand sa rancœur est trop forte, elle n'a de cesse d'en faire profiter tout le monde ! Lorsque sa coupe déborde, il faut qu'elle en déverse un peu dans celle des autres !

Je sens, sur ma nuque, des regards aussi éloquents que meurtriers. Je me vois percé de part en part des regards de reproche silencieux, aussi sournois et dangereux que des radiations nucléaires. J'entends, dans mon dos, des chuchotements venimeux. Seule constatation amusée : en matière de consolateurs, Jacqueline n'aura que l'embarras du choix ! Ils se pressent autour d'elle, tels des piranhas, flairant déjà l'odeur de sang de notre couple dépecé !

J'imagine encore des croque-morts, prêts à embarquer mon cadavre, tandis qu'autour du catafalque, la haie des prétendants au lit conjugal encore tiède – avec ou sans étagère traîtreusement dénonciatrice ! – se resserre sur la fragile épouse éplorée, à qui le noir et le veuvage vont si bien !

Le réalisme de ce fantasme intérieur est rendu encore plus saisissant par le strict tailleur de cette couleur, que ma femme a tenu à arborer pour cette cérémonie. Accoutrement insolite, en la circonstance. Qui sait, me dis-je, si elle ne l'a pas choisi à dessein pour m'humilier davantage !

Elle s'y entend si bien à jouer les machiavéliques, quand elle le veut, Jacqueline ! Et aujourd'hui, elle le veut très fort ! Pire, elle ne joue pas à être machiavélique : elle l'est réellement. Et elle le prouve, d'ailleurs, lorsque, devant l'assistance médusée, elle me présente, à haute et intelligible voix, à l'un des rares naïfs à n'être pas au courant du fiasco de notre union, en ces termes éloquents :

« Je vous présente mon *défunt* mari : Claude Miranda ! »

Un ange passe... L'ange de la mort des couples, sans doute, à en juger par l'envie subite que j'ai de tuer ma femme... Elle en a autant à mon service ! Et nous croisons haineusement, silencieusement, le fer nu des épées de nos regards, un instant enchevêtrées, en un point d'orgue immobile et menaçant, avant le dégagement tactique et salvateur de nos deux têtes, subitement détournées l'une de l'autre, dans un geste de mépris ostentatoire, qui jette un froid supplémentaire sur cette réception, dont la frilosité n'avait nul besoin de ce surplus glacial !

Seule et mince consolation : l'heure n'est plus aux confrontations verbales entre Jacqueline et moi. Nous avons réglé nos comptes ces semaines passées. Même les affres d'une fin de grossesse ne suffisaient pas à justifier les crises d'hystérie de mon épouse, dont la jalousie malade se nourrissait de tout ! Y compris de la délicatesse naturelle d'un époux qui n'ose « honorer » son épouse presque à terme. Ce réflexe la rendait folle :

« Allez, dis-le que je te dégoûte, salaud ! C'est pourtant toi qui m'as mise dans cet état-là ! »

Essayez donc d'être à la hauteur, dans de telles circonstances... Sans parler de celle qui me revient maintenant en mémoire, et qui a mis fin à mes derniers espoirs de me hisser à nouveau au rang de l'encadrement commercial...

« Monsieur Miranda, vous avez un instant ?

— Bien sûr, Monsieur. »

J'ai passé le ballon à mon plus proche voisin de l'équipe de volley-ball, et j'ai suivi notre moniteur de stage dans son bureau.

« Monsieur Miranda, vous retournez au Siège. »

L'homme a prononcé la sentence calmement. Car cette phrase, anodine en apparence, est bien un jugement. Pire même, une exécution... Elle a déjà été prononcée deux fois, au cours de ce stage de formation de cadres supérieurs de la vente, organisé par la prestigieuse firme de distribution de produits alimentaires Fraivert. Les deux malheureux qui en

ont écopé ont disparu dans les jours suivants, non seulement du stage, mais de la Société.

Atterré, interloqué – car je ne comprends vraiment pas ce qui m’arrive – et tout en sachant que ma question restera sans réponse, j’interroge :

« Puis-je savoir ce que j’ai fait ?

— Je l’ignore, Monsieur Miranda. Personnellement, je n’ai rien à vous reprocher. Au contraire, votre score aux exercices et votre comportement en groupe sont tout à fait satisfaisants. Mais ce sont les ordres du Siège. »

Il m’a été dur de quitter cette magnifique propriété des environs de Saint-Germain-en-Laye, où je venais de passer près de trois mois. Bizarrement, elle me rappelait mes colonies de vacances de jadis. Les examens finaux devaient avoir lieu huit jours plus tard et j’étais sûr d’être admis, haut la main...

Que s’était-il donc produit ? J’avais décidé d’en avoir le cœur net...

C’était Jacqueline, encore elle ! Jacqueline la ravageuse, la naufrageuse de ma pénible remontée professionnelle... Mue par une nouvelle crise de jalousie, plus meurtrière que les précédentes, ne s’était-elle pas avisée de téléphoner à mon chef du personnel ! J’étais, certes, à l’origine de sa colère, puisque, pour voler deux jours de volupté et de tranquillité avec ma maîtresse, j’avais inventé un week-end d’enfermement à Saint Germain, aux fins de révisions intensives, avant examen. Méfiante, Jacqueline avait vérifié, et le reste avait suivi inexorablement. Non qu’on fût prude dans

les milieux d'affaires. Toutes les turpitudes sont permises et largement pratiquées ! Mais il est conseillé de ne pas se faire prendre, en tout cas pas au point que le scandale rejaille sur la société qui vous emploie !

« Mais te rends-tu compte, espèce d'idiote, que tu viens de scier la branche sur laquelle tu es assise ! »

Ce jour-là, j'ai hurlé à la face de mon épouse cette vérité première. Cela m'a soulagé, mais le mal était fait.

De son côté, Jacqueline m'a puni, à sa manière, de ma double faute : avoir découché et avoir été viré. Elle m'a viré, à son tour, et salement, me renvoyant à mes foyers adultères :

« Au point où en sont les choses, elle peut bien te garder pour elle toute seule, cette salope ! A-t-elle éructé grossièrement. De toute façon, elle ne tardera pas à te débarquer, elle aussi, quand elle comprendra enfin qu'elle n'a pas fait une bonne affaire en récupérant un paumé comme toi. Parce que tes actions sont en baisse, mon pauvre vieux, et je peux te garantir que je vais tout faire pour t'acculer à la faillite, crois-moi ! »

Je la crois sans peine...

Désormais, j'ai repris ma quête de chômeur endémique, avec un nouveau handicap dans mon dossier : moins de trois mois dans une place de cadre, cela fait désordre et n'inspire guère confiance. Cette référence ne figurera donc pas dans mes curriculum vitae, je la passerai pieusement sous silence. Cela ne fera jamais qu'un trou un peu plus grand dans mon parcours professionnel, déjà peu convaincant à la suite de mon éviction précédente de Pak & Co, dont je commence à soupçonner qu'elle n'est pas pour rien dans les échecs sys-

tématiques de mes candidatures subséquentes, après des entretiens d'embauche prometteurs !

Car, je l'ai appris depuis, à mes dépens, ce qui l'emporte sur tous les titres et les références, ce sont les vérifications d'usage derrière votre dos. Il faut bien le comprendre, en effet : aucun employeur ne tient à se laisser refiler un mauvais cheval. Voici comment les choses se passent.

« Bonjour, Monsieur X, votre société a employé Monsieur Claude Miranda durant une année environ. Puis-je me permettre de vous demander les raisons de son départ ? »

Après quelques louvoiements tactiques, et à la faveur de la discrétion du bureau – sans parler de l'impossibilité matérielle dans laquelle se trouverait qui que ce soit de prouver la teneur malveillante de ces propos et même le fait qu'ils aient été tenus – votre ancien employeur, ou son exécutif des basses œuvres attitré (en général, le chef du personnel), s'ils ont gardé de vous un mauvais souvenir, ou tout simplement par méchanceté pure, se feront un plaisir de tuer dans l'œuf votre future carrière potentielle, par des propos du genre :

« Cela m'ennuie un peu de vous dire cela, *mais...* »

Un « mais » suivi des défauts, réels ou supposés, de l'ancien employé, en forçant juste un peu la note, ne serait-ce que pour faire plus vraisemblable et... moins arbitraire !

Récidiviste et fidèle à sa promesse destructrice, Jacqueline a été vite et forte en besogne. Et le moins que je puisse en dire est qu'elle n'a pas fait dans la dentelle ! Aujourd'hui,

huit mois à peine après que j'aie obtenu, par miracle, un poste d'attaché de direction commerciale au sein de la filiale française du trust international Unicomag, le géant de la lessive et des produits de toilette de grande distribution, je me retrouve à nouveau démissionné, dans des circonstances mystérieuses. La raison officiellement alléguée est que je ne conviens pas exactement au poste à pourvoir. Pourtant, cette fois, j'ai franchi la barre des six mois fatidiques de la période d'essai.

« C'est encore un coup de ta légitime ! », a commenté rageusement Sandra.

— Tu n'en sais rien, pourquoi accuser sans preuve ?

C'est vrai, quoi, je n'aime pas les jugements péremptoirs !

« En tout cas, elle a des antécédents ! », insiste vipéreusement ma maîtresse.

Force m'est d'avouer que je suis très enclin à croire à cette version des faits. Mais, de toute manière, à quoi me servirait-il de connaître la vérité ? Comme dans le cas de mon éviction de chez Fraivert, le mal est fait, et il n'y a pas à y revenir.

Au demeurant, la situation est tout à fait surréaliste. Je n'arrive pas à croire que ma femme mette un tel acharnement à causer ma ruine, qui ne peut qu'entraîner la sienne et rendre inévitable une banqueroute financière familiale susceptible d'avoir des conséquences dramatiques pour elle et pour les enfants ! Je le dis à Sandra.

« On voit bien que tu ne connais rien à la psychologie féminine, rétorque-t-elle. En tout cas, pas celle du genre de nanas dont fait partie ta régulière. Pour une névrosée de ce calibre, tout est bon ! Peu importe qu'elle y laisse des plumes

et même que ça nuise à ses enfants, pourvu que toi tu te casses la figure et, si possible, que tu en crèves !

— C'est incroyable !

— Peut-être, mais c'est comme ça. Ta femme te veut pour elle toute seule, tu comprends ! Tout le reste est secondaire à ses yeux !

— Mais elle m'a tout de même foutu à la porte !

— Oui, mais seulement quand elle a compris qu'elle t'avait définitivement perdu. Dès lors, tous les coups sont permis ! Tu verras qu'elle ira jusqu'au bout de son délire, cette dingue ! »

Je frissonne en entendant cette prédiction. Sandra, j'ai déjà pu m'en rendre compte, est une vraie Pythie, une Cassandre de malheur incroyablement intuitive – j'ai pu le constater avec stupéfaction. Elle avait prévu le coup de Fraivert et celui d'Unicomag, qui vient de se produire. Elle avait également prophétisé que ma femme finirait par me rendre ma liberté... mais aussi – et c'était plus inquiétant ! – que Jacqueline ne renoncerait jamais à me reconquérir et que, si elle se convainquait que c'était impossible, elle préférerait me détruire plutôt que de tolérer que j'appartiensse à une autre !

« Et mes enfants, là-dedans ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Elle ne va tout de même pas les faire pâtir, même indirectement, de sa haine envers moi ?

— Les enfants n'entrent pas en ligne de compte. Elle n'est même pas consciente du tort que ses actes leur causent, tant elle est obsédée par l'idée de se venger de toi !

— Tu exagères, quand même ! Jacqueline n'est pas un monstre !

— Elle, non. C'est son amour qui est monstrueux. Cette passion l'étouffe, lui fait perdre le sens des proportions et même celui des réalités. Et d'ailleurs, tu peux être sûr que, si elle n'a plus les moyens d'élever ses enfants, elle te fera porter le chapeau ! »

Depuis cet oracle de mauvais augure, mon ciel est bouché et j'ai de terribles pressentiments. Comme pour les confirmer, je viens de recevoir la convocation fatidique, que m'avait annoncée mon épouse, lors de notre dernière entrevue, en présence de témoins, au siège parisien du mouvement des *Fratellini*.

« Nous allons être convoqués à la préfecture de police pour l'audition de non-conciliation, m'avait-elle informé froidement. »

Quant à mes ex-compagnons de ferveur spirituelle, ils m'avaient expliqué, en regardant leurs chaussures (même ma vue semble leur être devenue odieuse, dorénavant !), que le but de cette procédure était de tenter une conciliation entre les époux.

« Ce n'est que si celle-ci s'avère impossible, et après avoir pris acte officiellement du refus de l'un des conjoints, ou des deux, de reprendre la vie conjugale, que le juge statue sur les modalités de la gestion de cette situation conjugale anormale, avec, comme priorité, le bien-être des enfants. »

Mais ils avaient surtout insisté sur ce qui était, à leurs yeux, l'essentiel :

« En aucun cas, ce n'est une démarche en vue d'un divorce !

— Mais c'en est une étape, avais-je souligné méchamment.

— Un chrétien n'est jamais obligé de divorcer ! Au contraire, sa foi le lui interdit absolument et vous le savez mieux que quiconque, Monsieur Miranda », m'avait rétorqué, avec emphase, Michel Galtier, l'avocat des *Fratellini*.

J'ai beau m'être endurci, durant ces deux dernières années, et avoir perdu pas mal d'illusions, il m'est pénible de m'entendre vouvoyer et désigner, sous l'appellation impersonnelle de « Monsieur Miranda », par ce garçon qui, dans un passé encore proche, me tutoyait, m'appelait affectueusement « Claude ! », et qui commençait toujours ses lettres par l'adresse suivante – dont l'emphase me gênait tant : « Claude, mon cher et vénéré ami ! »...

Il est vrai que tu me dois un peu la vie, Michel ! La vie spirituelle s'entend ! Quand je t'ai abordé, pour la première fois, dans ce bar proche de Saint-Augustin, tu étais à ramasser à la petite cuillère, t'en souviens-tu ? J'avais remarqué ton air désespéré et j'avais trouvé l'audace de t'aborder, en termes simples et chaleureux, et de m'ouvrir un chemin vers ton cœur. Ensuite, je t'avais aidé, de mon mieux, délicatement, patiemment, à remonter la pente fatale de l'infidélité conjugale et de la débauche où tu glissais depuis des années et qui te faisait horreur, sans que tu trouves la force d'en sortir... Tu aimais les femmes, toi aussi, toi surtout, t'en souvient-il, Michel ? – Non, bien sûr : tu préfères oublier tout cela, et je te comprends !

Mais quelle n'est pas l'ironie de l'existence... Te rends-tu compte ? C'est toi, aujourd'hui, qui es de l'autre côté de la barre. Je dis bien de la barre ! Parce que, contrairement à

notre usage fraternel de jadis, ce n'est pas chez toi que nous nous sommes rencontrés, en ce moment si dramatique et douloureux de mon existence, mais au tribunal des *Fratellini*, le mouvement de spiritualité dont je t'ai fait devenir un des plus fervents adeptes.

Et voici qu'aujourd'hui, tu m'as convoqué dans la petite pièce, sévère et sommairement meublée, que je connais bien, pour y avoir « confessé » moi-même jadis tant d'âmes souffrantes ! C'est dans ce prétoire que tu t'es dressé, face à moi, en « Grand Inquisiteur », en procureur implacable d'un ministère public qui n'avait plus rien de spirituel, ni même d'humain... « Juge » Michel, je t'ai regardé, de mes yeux d'idéaliste idiot d'autrefois. J'y ai fait remonter – pour que tu constates qu'elle n'est pas tout à fait morte – un peu de mon âme d'apôtre excommunié, d'ex-militant catholique répudié, d'ancien responsable spirituel déboulonné. Je t'ai laissé une dernière chance d'avoir pitié, d'aider, en cette extrémité, ton frère en détresse, de ne pas lui rendre le mal pour le bien... Mais cette chance, tu ne l'as pas saisie...

Pire, comme j'avais l'impudence de m'agripper à la margelle du désespoir, pour ne pas glisser dans l'abîme meurtrier – moi qui ne sais guère nager dans les eaux du malheur ! – tu m'as tapé sur les doigts, de ta règle de prof. de droit, reconverti dans la morale... Tes coups avaient sans doute pour but de faire lâcher prise à l'indécemment instinct de dignité dont j'osais faire preuve encore, du fond du ruisseau de mon ignominie... Ou bien me les as-tu administrés, coincé par tes principes, par le regard des bien-pensants aussi, parce que, démunis de réponses à mes questionnements incisifs, à mes révélations confondantes sur la véritable nature de mon échec conjugal, tu n'avais pas d'autre alter-

native que de boucher les oreilles de ton sens de la justice, et de coffrer de principes bétonnés ta droiture intérieure, seul vestige encore fraternel de ta condition humaine...

Je ne t'en veux pas, « juge » Michel, parce que je sais bien que, comme tant d'autres bons conseillers qui « ne savent pas ce qu'ils font », tu n'as pas agi ainsi par malice, mais par panique, déstabilisé par le « mystère » de mon cas, qui contredisait si cruellement tes certitudes.

Et comme il n'était déjà plus question que d'argent autour de notre couple à l'agonie, et non d'une reprise de vie conjugale – que tu savais impossible, et dont ma femme elle-même ne voulait plus entendre parler désormais – tu me l'as piteusement servie, ta misérable exhortation, dont je devais entendre, par la suite, tant de versions :

« En tout cas, Monsieur Miranda, tâchez au moins de faire face à vos « obligations alimentaires » envers ce qui reste, malgré tout, votre famille. On ne vous demande somme toute qu'« un peu de bonne volonté ! »...

— Financière », ai-je complété ironiquement, aggravant ainsi mon cas, au demeurant irrémédiable...

SOMMAIRE

Troisième époque

Pension alimentaire

« Eh, Sisyphe, ça roule ? On dirait que tu flanches ?
— Ça roule... si l'on veut : il est lourd, ce rocher !
— Allez pousse, teigneux ! Pas question de flancher !
Il te faut travailler, semaines et dimanches !
Et si tu te rebiffes !
On te fera crever !
Il faut payer, Sisyphe !
Sisyphe, il faut payer !
Je trime : chaque jour, je remonte la pente,
pour pouvoir, au sommet, enfin me reposer...
Mais plus je peine au vent, plus la charge est pesante,
et retombe sans fin, comme pour m'écraser !
Et si je me rebiffe,
Je les entends crier :
Il faut payer, Sisyphe !
Sisyphe, il faut payer !

Pitié, juges du fric, soutiens de la finance,
ô seigneurs du bon droit à gueule d'assassin,
dieux du papier timbré, qui tenez la balance
de la loi des nantis : l'ordre des gens de bien !
Mais plus je me rebiffe,
Plus je me fais huer :
Il faut payer, Sisyphe !
Sisyphe, il faut payer !

Me libéreriez-vous pour le prix de mon âme ?
Je suis prêt à la vendre ou à l'hypothéquer !

— Mais tu l’as fait, Sisyphe ! Elle est à nous, ton âme !
Si tu veux la ravoir, il te faudra payer !
Tu geins, tu te rebiffes !
Mais à quoi bon crier ?
Il faut payer, Sisyphe !
Sisyphe, il faut payer !
— Eh, Sisyphe, ça roule ? On dirait que tu flanches ?

— Ça roule... si l’on veut : il est lourd, ce rocher ! »

SOMMAIRE

« Un serpent serait moins dangereux... »

Pension alimentaire... Dans quelques instants, une grande partie de mon existence va se jouer autour de ces deux mots. Mais, pour l'heure, je suis totalement inconscient du danger... Dire que le sens de cette formule m'échappe totalement serait certainement excessif. Mais, jusqu'alors, je dois avouer que je n'ai jamais prêté attention à ce qu'elle impliquait. Normal : je n'étais pas concerné. Ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.

Le stagiaire, attaché au bureau du Tribunal de Paix, vient de m'expliquer ce qui m'attend. Nous allons comparaître, dans un instant, mon épouse et moi-même devant un juge qui prendra acte de notre décision respective de reprendre ou de refuser de poursuivre la vie conjugale. Si cette tentative de conciliation échoue, le juge statuera, en première audience, sur les modalités de cette séparation.

« Les enfants seront sans aucun doute confiés à la mère, commente l'assistant. Le lieu et les modalités du droit de visite seront également déterminés. Ce sera vraisemblablement au domicile actuel de votre famille. À moins que, pour des motifs qu'il faudra faire valoir et que le juge entérinera ou rejettera, le cas échéant, l'un de vous estime que ces rencontres doivent se dérouler en un autre endroit, voire en présence de témoins. Reste la question de la subsistance de vos enfants et de celle de votre épouse.... Madame travaillait-elle ?

— Non, Monsieur.

— Dans ce cas vous devrez lui servir une pension alimentaire en sus de celle qui sera exigée de vous pour l'entretien de vos quatre enfants. Je n'ai pas besoin de vous préciser que cela risque de vous coûter cher ! »

Je commence à m'affoler. J'essaie d'en savoir davantage, mais mon interlocuteur coupe court à ma curiosité inquiète.

« Ce sont des questions dont vous traiterez avec Monsieur le Juge. »

Le jeune homme m'a ensuite posé quelques questions générales où j'ai cru sentir percer un intérêt, autre que purement professionnel. Sans trop savoir si je faisais bien ou non, je me suis fié à mon instinct. Le garçon me paraissait droit et pas encore minéralisé par la monotonie et la désespérante triviale des affaires judiciaires. Je me suis confié à lui, en cet instant critique. Je ne sais comment je m'y suis pris, ni quels accents j'ai su trouver : toujours est-il que j'ai gagné sa confiance.

« Vous devrez être très prudent, Monsieur Miranda. Sans violer le secret de l'instruction, je puis vous dire que votre épouse est très montée contre vous. Vous n'aurez pas le droit au moindre faux pas. »

J'apprécie la mise en garde, qui me semble sincère et bien intentionnée, mais je ne vois vraiment pas quel faux pas je risque de commettre au cours de l'entretien qui va suivre.

Quelques minutes après, je réalise ma naïveté, mais il est déjà trop tard.

Mon destin durant les prochaines années est scellé en quelques phrases.

Les brouilles relatives au droit, au lieu et à la périodicité du droit de visite sont expédiées tambour battant. J'accepte tout. Je consens à tout. Même à ce que ma femme soit seule

juge de la fréquence de ce « droit de visite » (je n'aime guère l'expression, mais il n'y en a pas d'autre à ce qu'il paraît). En effet, il ne me viendrait jamais à l'esprit que Jacqueline pût m'empêcher de venir serrer mes enfants dans mes bras !

Les choses commencent à se gâter lorsqu'on aborde le vif du sujet, celui qui va s'avérer, comme dans n'importe quel domaine, le « nerf de la guerre » dans la gestion de notre désunion : l'argent !

« Vous travaillez, n'est-ce pas ? m'a demandé le Juge, à brûle-pourpoint.

— Eh bien, euh... pas tout à fait, ai-je balbutié.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous travaillez, oui ou non ?

— Euh, oui, mais...

— Mais quoi ?

— Eh bien, je viens d'être licencié. »

Hésitation du juge, qui fronce le sourcil, perplexe. Il se tourne vers ma femme :

« Est-ce bien exact, Madame ? »

J'attends, en paix, la réaction de ma femme. Je sais qu'elle ne me porte plus dans son cœur et que je peux, désormais, m'attendre à tout de sa part, mais elle aurait bien du mal à me démentir. Même si elle nie être à l'origine de mon licenciement de chez Unicomag, elle a vu la lettre qui me la signifiait. À cette occasion, elle a même réitéré ses menaces, pour le cas où je lui « referais le coup de l'impécuniosité »...

C'est alors que, comme en un cauchemar, j'entends la réponse de Jacqueline :

« Non, Monsieur le Juge, c'est faux !

Je suis tellement anéanti par l'horrible, l'insoutenable mensonge, que j'en ai la voix blanche. Et c'est d'un ton mourant que je m'entends gémir :

« Jacqueline, comment peux-tu ?

— Mais enfin, que se passe-t-il, ici ? tonne le juge, et de qui se moque-t-on, saperlotte ?

— Mais, Monsieur le Juge, elle ment !

— Non, Monsieur le Juge, c'est lui qui ment ! »

Tumulte. Je commence à réagir. Je sens mes jambes, un instant coupées sous moi, se raffermir. Du coup, je me lève, un peu trop théâtralement sans doute... Jacqueline arbore un air terrorisé, comme si j'avais l'air menaçant d'un assassin... La comédienne ! Non, mais je rêve ! Je fais un pas en avant dans sa direction... Jacqueline pousse un petit cri qui couvre un peu mon exclamation scandalisée :

« Comment oses-tu ? »

Ce sont les derniers mots de colère que j'ai encore le temps d'articuler, avant d'être cloué au sol par la salve brève et tranchante du juge :

— Asseyez-vous, Monsieur, ou j'appelle à l'aide !

C'est grotesque, presque kafkaïen. Je me rassieds, la tête dans un nuage douloureux...

Maintenant le juge m'interroge d'un ton doucereux, qui me rappelle d'autres circonstances, différentes certes, mais curieusement analogues, où mes interlocuteurs, psychologues de métier ou amateurs, s'adressaient à moi comme on raisonne un fou ou un illuminé !

« Monsieur Miranda, vous avez été engagé, il y a sept mois par la société Unicomag, comme attaché de Direction commerciale, c'est bien exact ?

— Oui, Monsieur le Juge, mais je suis en préavis.

- Quand avez-vous été licencié ?
- Il y a tout juste quinze jours, Monsieur le Juge !
- Avez-vous touché un préavis ?
- Non, Monsieur le Juge, je travaille encore.
- Vous prestez donc votre préavis ?
- Oui, bien sûr.
- Alors, vous travaillez encore !
- Mais, Monsieur le Juge, dans deux mois, je serai sans travail.
- J’espère pour vous que, d’ici là, vous vous serez recasé. En attendant, je dois fixer le montant de la pension alimentaire que vous devrez servir à votre famille. »

Un lourd silence, à peine troublé par le froissement des papiers que feuilletait le juge. Puis la sentence, brutale, énorme, incroyable. Toutes sommes cumulées le montant qui m’est annoncé représente à peu près les deux tiers de mon salaire !

J’ai eu le temps d’apercevoir le discret sourire de triomphe de Jacqueline. Si anéanti que je sois, je trouve cependant la force de protester que je ne pourrai jamais m’en tirer avec une telle charge. Je souligne que rien ne prouve que je retrouverai immédiatement un poste analogue. J’estime donc qu’il n’est pas loyal de fixer le montant de mes obligations alimentaires sur la base de mon salaire actuel.

J’ai visé juste. Le juge a l’air embarrassé. Je n’ai pas le moindre doute sur le fait qu’il m’ait cru, lorsque j’ai affirmé que j’étais démissionné. D’ailleurs, l’enchaînement de ses questions en apporte la preuve éloquente. Dès lors, le cas n’est pas des plus simples. Or, surtout en matière de non-conciliation, les juges n’aiment guère les cas compliqués. Et

notre magistrat doit statuer immédiatement. Alors, il a une idée géniale, auprès de laquelle le jugement de Salomon ferait figure de jurisprudence pour tribunal de sous-arrondissement de province. Comme s'il n'avait pas cru un mot de mes affirmations antérieures, il remonte, tel un saumon, le courant de son instruction jusqu'à l'amont de la dénégation farouche de mon épouse. Arguant de la plausibilité de cette dernière, il me met en demeure d'apporter la preuve de ce que j'avance.

« Qu'on amène l'objet du litige avait dit Salomon qui, dans sa petite tête de roi juif, mijotait de faire mine de couper l'enfant en deux, pour obliger la vraie mère à pousser le cri du cœur révélateur :

— Non, ne le tuez pas ! Donnez-le plutôt à cette femme !

— Qu'on produise l'objet du litige ! » ordonne ce Salomon de la jurisprudence, qui, dans sa petite tête de juge parisien, mijote de faire semblant de croire à ma version, en sorte que se révèle enfin l'imposture de celui des deux plaignants qui ment !

Réponse diabolique de ma femme, qui sait, elle, ce qu'il en est vraiment, car elle a réalisé mon étourderie :

« S'il peut prouver ce qu'il affirme, Monsieur le Juge, je veux bien me passer de la part de pension alimentaire qui me revient ! »

« Ah ! Voici le cri de la sincérité », se dit le juge. « C'est cette femme qui a raison »... Et tournant vers moi son œil sévère de justicier bafoué :

« Eh bien, Monsieur, si vous dites vrai, vous devez bien l'avoir cette fameuse lettre de licenciement ? Pouvez-vous me la montrer ? »

Je suis foudroyé...

« Je ne l'ai pas sur moi, Monsieur le Juge. »

Petit rire méprisant de ma femme. Sourire ironique du juge, qui commente, d'un ton outrageusement persifleur :

« Comme cela tombe mal ! »

Puis, faisant mine de s'énerver :

« Écoutez, Monsieur, je n'ai pas de temps à perdre avec ces enfantillages. Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous avez oublié cette preuve capitale de vos allégations.

— Mais, Monsieur le Juge, j'ignorais qu'on allait me la demander ! »

Le magistrat me dévisage, un long instant, hésitant entre la stupéfaction et la colère noire. Visiblement, il se demande si je me moque de lui, ou si je suis définitivement idiot... Mais j'ai l'air si déconfit qu'il opte, sans hésiter, pour la seconde alternative. Désormais assuré du caractère inattaquable de la décision qu'il vient de prendre, il émet tranquillement, d'une voix monocorde, la phrase suivante – qui met un terme à la première défaite de la série de matchs judiciaires perdus d'avance, qui vont dorénavant jalonner ma carrière de *looser* familial hors-la-loi, que je viens d'entamer, avec un brio indéniable :

« Je confirme le montant de la pension alimentaire. Si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez toujours faire appel ! »

Mon ultime tentative, alors que l'audience vient d'être déclarée close par mon juge impavide, sombre dans le ridicule le plus complet :

« Monsieur le Juge, ai-je supplié d'une voix blanche – comme si je savais déjà qu'on ne déférerait pas à ma requête

– puis-je téléphoner au chef du personnel de la société qui m’emploie ? Il vous confirmera que j’ai bien été licencié !

— Vous êtes ici dans le cabinet d’un juge, Monsieur, pas dans un bureau de poste ! »

Clac ! La porte s’est refermée sur cet ultime soufflet verbal, sur ce jugement inique, dont les funestes conséquences me poursuivront durant de longues années !

Le jeune stagiaire auquel j’ai relaté ma mésaventure a cru à ma version, lui. Il a l’air sincèrement bouleversé par l’injustice flagrante dont je viens d’être victime. Il me recommande encore une fois de ne jamais me mettre en contravention au regard de mes obligations alimentaires.

« Votre épouse ne vous manquerait pas, soyez-en sûr ! »

Il hésite un instant avant de me livrer son cri du cœur qu’il me murmure, presque à la sauvette :

« Je ne devrais pas vous dire cela, ma fonction m’interdisant ce genre de réflexion, mais vous m’êtes très sympathique et je voudrais tant vous aider à sortir du piège où vous êtes tombé. Malheureusement je ne puis rien faire de concret en ce sens. Retenez seulement mon avertissement, ne l’oubliez jamais : votre femme a juré votre perte.

Un serpent serait moins dangereux pour vous !

SOMMAIRE

Sans tambours ni trompettes

Je reviens d'un intérim d'un mois, pour un sondage d'opinion, en Province. C'est tout ce que j'ai trouvé à me mettre sous la dent en cinq mois, depuis que j'ai été viré de chez Unicomag. Et le pire, c'est que ça ne paie pas gras ! Je trouve Sandra plus terne que jamais. Son regard est éteint, son corps aussi, d'ailleurs... Il est visible qu'elle ne supporte plus mon impécuniosité chronique et le trou énorme que creuse, dans notre budget, la fameuse pension alimentaire – pourtant réduite à sa plus simple expression, ces derniers temps... Mon chômage endémique l'affole littéralement, mais elle n'ose plus exprimer ses récriminations sur ce point, car je réagis avec sauvagerie à la moindre allusion faite par elle à cette situation qui me désespère moi-même autant qu'elle m'humilie, et face à laquelle j'enrage de constater mon impuissance !

« Que veux-tu que j'y fasse ? Ce n'est quand même pas ma faute si aucune boîte ne me prend ! J'ai envoyé des dizaines de CV, tu le sais bien. Et, quand je reçois des réponses, c'est toujours le même refrain : « Malgré sa valeur, votre profil ne correspond pas au poste à pourvoir », ou : « On vous écrira »... Je pointe au chômage, je fais le siège des agences d'intérim. Qu'est-ce que je peux faire de plus, bon Dieu ? À croire que je suis voué à la poisse pour toute ma putain de vie !

Quand je suis désespéré, je deviens grossier. Et je n'aime pas cela. Mais je suis réellement au bout du rouleau, et de surcroît mortellement inquiet. En effet, voici trois mois que

je paie à peine un quart du montant mensuel de la pension alimentaire, faute d'argent ! Et ma femme me harcèle, menace de porter plainte ! Je repense aux mises en garde du sympathique magistrat stagiaire, lors de la conciliation : « Ne faites pas le moindre faux pas ! », et surtout : « Un serpent serait moins dangereux pour vous ! »... J'ai peur de ce serpent-là. Je pressens qu'il finira par mordre et que son venin me paralysera...

Les jours qui suivent ce court répit professionnel sont lourds de menaces. Je me laisse glisser dans le découragement le plus total. D'autant que ma maîtresse, loin de me remonter le moral, panique plus encore que moi et me rend responsable de tous ses malheurs. Je sens qu'elle en a marre de ma présence. D'ailleurs, depuis que j'ai perdu mon panache des débuts de sa conquête et que je suis redevenu un banal partenaire, plus assoiffé de tendresse et de compréhension que d'érotisme, je n'intéresse plus Sandra... Et comme je n'ai même pas l'avantage d'être le soutien de famille, au plan pécuniaire, ma situation est réellement désespérée, et je sens bien que les jours de ma carrière d'amant sont comptés... Du coup, je vois des amants de Sandra partout... Je la questionne, je la persécute, je me conduis en superbe mari cocu de comédie !

Je devrais réagir, partir de moi-même avant qu'elle ne me flanque elle-même à la porte. Mais je n'en ai pas le courage. D'ailleurs, je n'ai pas où aller. Et cette constatation humiliante me rend encore plus vulnérable. Je m'accroche à cette femme comme un naufragé s'agrippe à la première épave venue... Je supporte son mépris silencieux... Je garde les enfants, je fais les courses, je prépare la table, je fais la vaisselle, bref je me rends utile de mon mieux... Je sais que

c'est ridicule, et qu'à ce jeu-là, je perds, à ses yeux, le peu de prestige qui, d'aventure, me resterait encore... Mais que puis-je faire d'autre ?

J'ai honte du désir frénétique que j'ai de Sandra, ce soir. Je me blottis contre son corps inerte ! J'en crierais de douleur... Je ne connais que trop ce blocage mortel du désir, ce calme sépulcral des sens, ce resserrement d'un cœur que l'autre ne fait plus battre !

Je ne devrais pas, mais j'en crèverais si je ne le faisais pas ! Je me blottis contre elle, comme un enfant. J'ai terriblement envie qu'elle me dorlote comme jadis, qu'elle apaise mon angoisse, qu'elle prenne sur elle un peu de ma peine, de mes soucis... Mais je sais qu'elle en est incapable...

Nous finirons par faire l'amour, je le devine. Je le veux frénétiquement... Ma maîtresse, je le sais, est physiquement incapable de résister à l'excitation grossière que je provoque en elle, avec l'énergie du désespoir, parce que je sais qu'il n'y a que cela qui la branche : le stupre, le foutre ! Je me vide en elle en me maudissant intérieurement, en chialant même, suprême dérélition... Il me semble qu'elle a ricané...

Je tourne comme un félin dans ce que nous nommons pompeusement « salon », seule pièce un peu avenante de cette prétendue « maison », dernière marche immobilière de notre descente aux enfers de l'habitat pour prolétaires à la dérive. Prétentieux euphémisme que cette appellation de « pavillon », pour ce misérable plain pied branlant de la périphérie nanterroise ! Seul le toit est d'origine. Et c'est

sans doute à la nostalgie de sa splendeur d'antan que nous devons les larmes d'émotion qu'il verse, les jours de pluie ! Quant au rafistolage de pierres branlantes qui a nom « murs » – fruit incertain des tentatives de quelque ancien occupant des lieux, qui se prenait pour un maçon –, s'il tient encore debout, ce doit être par la grâce de l'épaisse tunique de lierre qui le corsète, comme l'habit de cérémonie sangle et maintient droit le dos sans force de quelque aïeul décrépité... Nous occupons trois des quatre pièces lépreuses et humides disponibles. Celle où s'est récemment suicidé le précédent locataire restant encore condamné, avec notre accord empressé. C'est cette malédiction qui nous a valu un loyer très modeste, les amateurs de séjour dans des lieux aussi sinistres n'étant pas légion : on s'en sera douté.

Je tourne comme un lion en cage, parce que j'attends désespérément des réponses à mes demandes d'emploi. Des réponses qui tardent à me parvenir !

Comme chaque jour, je guette le passage du facteur.

Comme chaque jour, je m'exclame, lorsque je l'aperçois :
« Ah ! le voilà ! »

Comme chaque jour, il s'arrête à la superbe villa d'en face et bourre la vaste boîte à lettres d'un courrier de ministre.

Comme chaque jour, j'éructe :

« M... ! C'est pas encore pour moi ! »

Comme chaque jour, je sors pour faire tourner la 2 CV, comme d'autres vont faire pisser leur chien...

C'est qu'il ne faudrait pas qu'elle tombe en rade ma *deuch*, mon dernier signe extérieur de richesse, mon seul atout professionnel aussi, désormais. Voué comme je le suis aux petits boulots – presque exclusivement des enquêtes de

marché, ou des jobs de représentation à la commission – la voiture est une condition *sine qua non* de survie...

C'est ce que j'explique inlassablement à mon épouse, qui revient sans cesse à la charge pour que j'augmente le montant de la pension alimentaire mensuelle. Je reconnais, la mort dans l'âme, que la somme que je lui sers est dérisoire, mais c'est la totalité de mes indemnités de chômage, moins la traite de la 2 CV justement. Et cette retenue est devenue l'obsession de Jacqueline.

« T'as toujours été mégalomane !

— Parce que, d'après toi, la 2 CV c'est une voiture pour mégalomanes ? »

Mon ironie ne m'aide pas. La réponse jaillit cinglante :

— Mon cher, quand on n'a pas les moyens de donner à manger à ses enfants, on ne roule même pas en 2 CV : on marche à pied, comme tout le monde !

— Mais voyons, Jacqueline, tu sais bien que, sans véhicule, je ne trouverais aucun travail !

— Et les emplois de bureau, c'est pas fait pour les chiens, non ! Mais monsieur préfère se balader en voiture, naturellement ! »

C'est fabuleusement injuste, ridicule à ne pas croire ! Mais je ne prends même plus la peine de démentir. Jacqueline sait parfaitement que les jobs immédiatement disponibles sont ceux des métiers de la vente. Elle sait aussi que je ne cesse de postuler à des « emplois de bureau », comme l'on dit. D'ailleurs, lors de nos rares entretiens en direct – le plus souvent par téléphone, procédé nettement moins dangereux que les rencontres ! – je ne me gêne pas pour évoquer, de manière cinglante, sa responsabilité non négligeable dans ma *Bérésina* économique :

« Je te rappelle que j'ai eu deux emplois stables, et au niveau le plus haut auquel je pouvais prétendre ! Et qui est-ce qui a tout fichu par terre, à deux reprises ? Toi, ma chère et tendre épouse ! Et aujourd'hui, nous payons tous les conséquences de ta rage destructrice et imbécile ! »

Je lézarde, un instant, dans le timide rayon de soleil banlieusard qui caresse mon véhicule, en ce matin frisquet d'octobre. Ce sourire mélancolique du ciel dissipe, pour un temps, les nuages de mes sombres réflexions. Je flatte de la main le capot de ma 2 CV, comme le cavalier, l'encolure de son fidèle coursier. Je saute en selle sur le siège à sangles. Je retiens encore ma monture de métal, qui piaffe et hennit bruyamment, de son moteur chauffé à blanc, avant de l'éperonner enfin d'un coup d'accélérateur dominateur. Elle bondit alors en avant, tandis que je m'agrippe aux rênes du volant, en murmurant dans la blanche crinière en Nylon bouclé qui tapisse le tableau de bord :

« T'en fais pas ma vieille, si je réussis à me refaire, tu l'auras ton plein de picotin Esso, et je te promets de t'emmener te dégourdir les roues à Deauville ou à Plougastel ! Ça nous changera tous les deux de l'air débilissant du coin ! »

Pour l'heure je me contente de faire le tour du lotissement, non sans jeter des regards inquiets à cette saleté de jauge, tellement imprécise, qu'on ne sait jamais si on est totalement à zéro, ou si restent encore les quelques décilitres qui suffisent, en général, pour atteindre la pompe la plus proche !

J'ai du courrier ce matin ! Hélas pas du genre de celui que j'attends depuis des semaines ! Une lettre de ma femme... Je fais la grimace. Cette correspondance n'augure rien de bon. Avant de l'ouvrir, je soupèse le pli avec précaution, comme un artificier s'efforçant de supputer la présence éventuelle d'une charge explosive. Enfin, résigné à être défiguré si tel est mon destin, j'ouvre la fatale missive et je lis :

Claude,

Si tu ne m'as rien versé d'ici à la fin de ce mois, je me verrai dans la triste obligation de déposer contre toi une plainte en abandon de famille. Je te rappelle que la Justice ne plaisante pas avec ce genre de choses et que tu risques l'incarcération ! J'attends désespérément un geste de bonne volonté de ta part ! Comment peux-tu laisser tes quatre enfants sans assistance ? Heureusement que des amis m'aident. J'ai placé Jean-Lou chez Marie-Claire et Christian, nos amis de M... L'air de la campagne lui fera du bien, et c'est gratuit. Mais, même pour des gens aisés comme eux, c'est une charge et j'aimerais pouvoir les dédommager un peu de leur peine, ou au moins leur faire un cadeau. Toutefois, je ne vois pas comment je le pourrais, avec ce que tu me verses... ou plutôt ce que tu ne me verses pas !

Pascale s'occupe des deux autres petits, qui vont à l'école. Cela me permet de travailler. J'ai trouvé un poste de secrétaire, à mi-temps, chez un jeune avocat, sympathisant des « Fratellini ». Malheureusement, il débute, et c'est peu dire qu'il ne roule pas sur l'or. Aussi, le salaire est en

conséquence. Mais c'est toujours mieux que de mourir de faim!

J'attends un signe de toi : une preuve tangible de bonne volonté, le plus vite possible ! N'abuse pas de ma patience, sinon je ne réponds pas des conséquences fâcheuses qui en découleront pour ta liberté!

Celle qui fut et restera toujours ton épouse et la mère de tes enfants!

Jacqueline.

Lettre terrible ! J'en ai pleuré, comme d'habitude ! Chialer c'est tout ce que je sais faire !

Mais comment vais-je m'en sortir, moi ? Par quel miracle ?

Les menaces de ma femme sont claires. Et, cette fois, je le sens bien, ce n'est plus à ma personne qu'elle en a. Ce n'est plus uniquement par vengeance ni par pure haine de moi qu'elle brandit son arme juridique. À présent, elle est aux abois, elle aussi.

Tant que j'étais relativement solvable, elle pouvait se payer le luxe de me « casser la baraque », comme on dit. De faire sauter mes positions économiques les plus chèrement acquises. Car Jacqueline semblait croire alors que j'étais increvable, que mon *budget de la Défense* était inépuisable. De fait, je m'étais miraculeusement rétabli, par deux fois. Et bien que, ces derniers mois, l'état de délabrement de mon équipement professionnel et la raréfaction de mes munitions financières constituassent autant de signes indubitables de

mon épuisement pécuniaire, mon irréductible ennemie conjugale s'obstinait à me surestimer...

Visiblement, Jacqueline n'avait pas jugé ma situation aussi désespérée que l'affirmaient mes communiqués de défaites. Pire : viscéralement et congénitalement méfiante comme elle l'a toujours été, elle n'avait pas cru à ma reddition, lorsque, après avoir fait donner mes dernières réserves d'allocations de chômage, j'avais hissé le drapeau blanc du blocage de compte bancaire, et pavoisé de mes factures impayées les abords de mon dernier réduit retranché !

« Jacqueline, avais-je crié, tu peux tirer à vue désormais, si le cœur t'en dit. Je n'ai plus ni armes ni munitions. À toi de décider si tu veux vraiment ma mort ! »

Ayant définitivement cessé le combat et proclamé un cessez-le-feu unilatéral, je m'étais avancé, en rase campagne, les mains sur la tête, prêt à tous les pourparlers d'armistice, aux ultimes concessions conjugales, aux plus affligeantes atteintes à ma dignité même, pour faire cesser ce massacre... Pour que l'on croie enfin que je n'ai pas de compte au Luxembourg, que je ne descends pas au Ritz, que je ne m'habille pas chez le grand faiseur, que je ne mange même pas tous les jours à ma faim, moi non plus, ni ma maîtresse, ni ses enfants !

À ce propos, je comprends parfaitement qu'elle s'en batte l'œil, ma femme, des « mômes de l'autre », comme elle dit. Elle a bien assez de se soucier des siens ! Et c'est d'eux que je me soucie, moi aussi, en cet instant douloureux... Certes, je sais que mes enfants ne meurent pas de faim, mais je suis réellement désespéré à la pensée que ma malchance professionnelle têtue les prive de ce confort minimal de l'existence que j'avais tant voulu leur assurer, lorsque j'étais encore

socialement et économiquement viable ! Un déchet de la société, voilà ce que je suis en train de devenir !

Et je me lamente, encore et encore, sans pouvoir rien faire d'autre !

« M... ! Je ne peux tout de même pas braquer une banque, ai-je crié, ce soir-là, à Sandra qui me bassinait, une fois de plus, à propos de cette saleté de question d'argent !

— De toute façon, tu n'en serais même pas capable. Faut « en avoir » pour être un braqueur, mon petit vieux. Et toi, tu n'en as que pour la bagatelle, et encore ! »

L'injure était trop grossière, trop insoutenable ! J'ai frappé Sandra. Une misérable gifle, certes, mais suffisamment meurtrière, sans doute, pour qu'elle me vaille, une nouvelle fois, la honte d'être chassé !

« De toute façon, je serais parti de moi-même », ai-je murmuré, pour ne pas mourir de cette ultime atteinte à ma dignité d'homme...

Je veux croire que j'aurais eu ce courage. Mais mon impitoyable lucidité me souffle que, comme d'habitude en pareille circonstance, je vais sortir en claquant violemment la porte. Mais qu'ensuite, vers les minuit, après être allé boire de bar en bar, ou, en période de dèche, après avoir marché comme un somnambule durant des heures, je rentrerai piteusement « à la maison ». Qu'enfin, toute honte bue, je me glisserais dans les draps frisquets du méchant divan avachi du salon, à deux pas du lit tout tiède de la chaleur du corps interdit de Sandra, avant de reprendre, dès

le lendemain, ma vie de parasite entretenu par une maîtresse qui ne me supporte plus...

Elle avait raison ma lucidité ! C'est exactement ce que j'ai fait, cette fois encore...

Je suis rentré, vers les deux heures du matin... Où aurais-je pu me réfugier ?

Et j'ai fait ce que je fais toujours dans ces cas-là, j'ai chialé de désespoir dans le canapé claqué, crevé comme mon destin d'éternel *looser*, de perpétuel perdant !

Sandra s'est réveillée.

« Tiens, tu es encore là, toi !

— Demain, je fous le camp, tu peux en être sûre, cette fois ! », lui ai-je lancé sur un ton d'ultime bravade.

« C'est ça, barre-toi, j'en ferai pas une maladie ! »

La réponse me sonne encore dans les oreilles... Cette fois, me suis-je dit, le message est clair. Elle vient de te mettre à la porte... Et alors, ricane ma conscience, qu'attendais-tu, pauvre idiot ? Qu'elle se jette à tes pieds pour te supplier de rester ?

Depuis cet échange verbal fatal, la panique m'a submergée. Je n'ai pas d'argent, pas de travail non plus. Où vais-je donc aller, de quoi pourrai-je bien vivre ?

Un instant m'est venue la pensée honteuse de demander pardon à Sandra, de m'accrocher encore quelque temps, ne serait-ce que pour voir venir...

Mais, finalement, ma dignité l'a emporté.

« Ah ! c'est comme ça, ai-je proféré d'un ton théâtral, eh bien, je ne resterai pas un instant de plus ici. »

Comme à l'accoutumée, Sandra ne m'a pas cru. Normal : j'ai crié des menaces de cet acabit des dizaines de fois, sans jamais les mettre à exécution...

Ma maîtresse s'est même rendormie, tandis que je rassemblais quelques effets et biens personnels.

« Je n'ai donc plus le choix, me dis-je, l'avion est en feu, il faut sauter maintenant. On verra bien ce qui se passera, une fois arrivé en bas ! »

Je me suis réfugié chez des jeunes copains et copines, musiciens amateurs, avec lesquels, de temps en temps, je chante et gratte de la guitare, dans l'une ou l'autre Maison de jeunes, esquintant sans vergogne les succès à la mode... Je me suis souvenu qu'ils sont sur le point de partir pour faire quelques galas bon marché du côté de Montpellier.

Ils connaissent déjà mes déboires affectifs et ma dèche endémique, que je ne leur ai pas cachés. Et sympas comme ils sont, ils m'ont proposé de me joindre à eux, pour m'occuper des aspects matériels de la tournée. Après, on verrait. Et ils avaient conclu :

« Et puis, t'es pas marié avec nous, pas vrai ? Tu peux toujours voler de tes propres ailes, en faisant la *manche*, par exemple. »

C'est vrai, au fond, pourquoi pas ?

Adieu donc, couples branlants, adieu, petits boulots, adieu pointage !

Je suis parti sans tambour ni trompette...

SOMMAIRE

Le Don Quichotte de la « manche »

« Le don que je vous ai demandé... est que, le jour de demain, vous me fassiez chevalier, et cette nuit je ferai la veille des armes... puis demain s'accomplira ce que tant je désire, afin de pouvoir, comme il se doit, aller par toutes les quatre parties du monde, cherchant les aventures au profit des nécessiteux, ainsi que c'est l'obligation de la chevalerie et des chevaliers errants comme je suis, de qui le désir est enclin à semblables hauts faits. »

(*L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, I, Ch. 3, Cervantes).

J'ai acheté une guitare, avec mes derniers sous. C'est pour sortir du cycle infernal du chômage que j'ai choisi cette fuite en avant. Les jeunes amis qui avaient aidé à ma fuite loin de l'enfer d'un concubinage mal réussi, avaient prophétisé juste : me voilà *mancheur* !

La vocation m'est venue bêtement, en voyant un autre faire ce qui m'est toujours apparu comme la chose la plus simple du monde : chanter. Chanter, je ne fais que ça, depuis ma naissance, à ce qu'il me semble. Je chante quand je suis triste, quand je suis heureux, quand je suis amoureux, quand je suis en manque d'affection, quand je travaille, quand je flemmarde... Il n'y a que quand je suis au chômage que je ne chante plus. Que je ne siffle plus non plus, d'ailleurs... Car, habituellement, quand je ne chante pas, je siffle. Moins bien que je ne chante, je le sais et ceux qui le supportent mal en savent aussi quelque chose.

Mais côté voix, là, rien à redire. Même les anciens collègues de travail avec lesquels je suis resté en relation le reconnaissent. Il y a des années que je connais, presque par cœur, le répertoire de Brel, de Brassens aussi, plus une bonne partie de celui de Léo Ferré et de Félix Leclerc, le bûcheron canadien aux roulements de *r* savoureux et aux mélodies envoûtantes. Ses accompagnements de guitare m'enchangent, mais, pour l'heure, ils sont inaccessibles à mes premiers vagissements instrumentaux. C'est Brassens qui est la première victime de mes « papoums-papoums » guitareux hésitants...

Non que je sois totalement ignare en matière de *self-accompagnement*, comme disent les branchés. J'ai fait mes premières armes – c'est bien le cas de le dire – à la caserne. À l'époque, je béais d'admiration devant les *folk-singers* populaires. Je n'aimais pas particulièrement les musiques de Bob Dylan, mais je l'enviais de pouvoir dire tant de choses – incompréhensibles, en version originale, mais assez instructives, en traduction – en s'accompagnant lui-même.

« Pourquoi n'en ferais-je pas autant ? me disais-je. Ainsi, je pourrais faire passer tout ce que j'ai à dire (et Dieu sait que j'en ai à raconter !), en grattant cet instrument providentiel que l'on peut apporter partout où l'on va, qui est d'un prix abordable et qui permet d'être bohème à relativement bon compte... L'orchestre du troubadour, en quelque sorte ! »

Et ne suis-je pas un troubadour né ?

En attendant, je fais des gammes, d'arrache-pied... Je devrais plutôt dire d'arrache-doigts ! À coups d'ongles brisés, de crampes articulaires et de saignements de pulpe digitale...

Je dédie à cette nouvelle orientation de ma carrière toute l'énergie et l'ambition que j'ai jadis investies dans mes rêves d'ascension professionnelle foudroyante, d'accession au statut de cadre... Et je fais des progrès notables. Comme le chante justement Aznavour, dans une de ses créations, « je me vois déjà en haut de l'affiche ». Comme lui, je m'imagine « cherchant dans ma liste celle qui pourra se pendre à mon cou »... Et, bien entendu, je me garde de m'appliquer la chute, beaucoup moins stimulante, de ce petit chef-d'œuvre :

Mon complet bleu, y a trente ans que j'le porte
et mes chansons ne font rire que moi !

Pour subsister, je fais du porte-à-porte,
pour subsister, je fais n'importe quoi !

Car le porte-à-porte, ça ne me connaît que trop ! Non merci, j'ai déjà donné... Dieu me préserve du porte-à-porte !

Et pourtant je repique au truc ! Mais, cette fois, c'est pour le bon motif. J'écume les « boîtes » de Paris. Pas les cabarets de haut vol, bien sûr : c'est trop haut pour moi, mais les boîtes à chanson de la Contrescarpe, de la butte Montmartre, de la rive gauche de la Seine et d'ailleurs.

J'aime l'étiquette de « chanteur de cabaret ». Pourtant, dans la bouche des directeurs artistiques de maisons de disques, elle est plutôt péjorative. Pour ma part, indifférent aux modes et aux appellations contrôlées, je l'arbore fièrement, comme un titre de gloire. D'ailleurs, n'a-t-elle pas son héros, son héraut même, devrais-je dire : l'illustre Jacques Brel !

Celui-là, c'est mon modèle ! N'a-t-il pas, à ce que l'on raconte, « bouffé de la vache enragée » pendant près d'une décennie, selon les uns, près de deux, selon les autres ? Je me sens prêt à marcher sur les traces de cet illustre

prédécesseur, en espérant toutefois que la gloire, ou au moins le succès d'estime, ne se feront pas désirer aussi longtemps ! Après tout, aujourd'hui, tout va beaucoup plus vite qu'au temps des débuts de l'illustre chanteur ! Dans les salles enfumées où je pousse mes premières goulantes enrouées de trouille, devant un public bon enfant et prêt à tout – d'ailleurs presque exclusivement constitué de spécimens dans mon genre, en quête d'un succès mythique – circulent des légendes dorées à faire rêver, dans le style :

« Moi j'ai connu un mec, comme toi et moi, hein, qui grattait comme une casserole et dont la voix et les chansons cassaient pas trois pattes à un canard... Eh ben, mon pote, crois-le, ou crois-le pas, en quelques semaines il a enregistré un disque. Ouais, parfaitement ! Ça s'est fait tout bêtement. Un jour, comme ça, qu'il était en train de chanter je sais plus trop quoi, il a été remarqué par un directeur artistique qui était justement dans la salle...

— Il a dû plaire à la femme ou la petite amie du directeur artistique ! » coupe malicieusement quelqu'un.

Rires gras.

« Marrez-vous si vous voulez, en attendant, le type – je ne me rappelle plus comment il s'appelle, d'ailleurs – eh bien, il fait des galas et tout et tout. Lui, au moins, il crève pas de faim comme y en a ! »

On a beau charrier les trouvères à la manque, qui déclament leurs légendes pour paumés du spectacle, nous en rêvons tous secrètement du directeur artistique discret, caché là, peut-être, dans la salle obscure devant laquelle, en ce moment même, vous vous faites saigner les doigts et péter les cordes vocales...

Vous avez terminé. Quelques maigres applaudissements vous saluent (tout le monde n'est pas sensible au talent, que voulez-vous !). Soudain tout ce brouhaha passe à l'arrière-plan. L'image devient floue et le film tourne au ralenti... Les silhouettes se font imprécises, sauf une... L'homme vient de se lever. Il vous domine de la tête, mais sans arrogance. Il a le cheveu argenté, le costume de bonne coupe, l'élégance discrète, mais raffinée. Il vous tend chaleureusement une main fine et aristocratique, où brille un rubis. Et alors – ô divine surprise ! –, il vous invite à prendre place à sa table. Champagne !

« Vous avez été excellent ! Comment vous appelez-vous ? C'est vous qui avez composé cette chanson ? Mais c'est très bon, vous savez ! »

La délicieuse créature qui l'accompagne et qu'il ne vous a pas présentée (par discrétion, sans doute) vous dévore des yeux. Vous espérez très fort qu'elle saura dissimuler le trouble – bien compréhensible, au demeurant – que vous lui inspirez. Car vous ne voudriez pas compromettre vos chances d'un premier disque, à cause d'une aventure, si étourdissante fût-elle. D'autant qu'une fois lancé, vous ne saurez plus où donner de la tête, sur ce plan-là !

Vous répondez aimablement – modestement, cela va de soi, mais sans timidité excessive, la juste mesure quoi ! Vous avez déjà une idée précise de votre image de futur chanteur. Juste assez sérieux pour ne pas faire facile ni vulgaire... Raisonnablement intelligent, sans tomber dans l'intello (genre mal vu !)... Sensible, sans faire sensiblard... Un rien coquin, sans faire vulgaire... À la mode, sans donner dans le populisme. Légèrement distant, sans faire bêcheur... Avec un zeste de romantisme, sans donner dans le larmoyant...

Ce soir-là, j'ai chanté avec tout mon cœur ma première chanson d'auteur-compositeur-interprète. Je l'ai intitulée *Les cinglés de la musique*. C'est un peu mon manifeste. Comme pour conjurer le sort, j'y exprime ma résignation anticipée à l'insuccès – non sans espérer que la suite des événements me donnera tort. Mes paroles et ma musique valent bien, me dis-je pour me donner du courage, les rengaines dont nous inondent à longueur d'année la radio et la télévision.

La voici (malheureusement sans musique !) telle que je viens de l'interpréter, devant l'assistance, qui a paru intéressée, même si l'objectivité m'oblige à dire que ça n'a pas été précisément l'ovation. C'est normal : dans ce genre de cénacle, on est pudique ; on apprécie c'est tout, et l'on ne se croit pas obligé de casser des chaises comme certains...

Petit matin
de nostalgie
Envie de rien
Chienne de vie
Je pense au temps de nos chansons,
quand nous courions après les millions !

Nous les cinglés de la musique,
nous les porteurs de feu sacré,
on demandait pas l'Amérique,
mais seulement d'enregistrer...
Aucun de nous n'a fait de disque,
on est restés sur le pavé...

On n'ira pas en Amérique,
mais on a quand même essayé !

Petit matin
de nostalgie
Envie de rien
Chienne de vie
Je pense au temps de nos chansons,
quand nous courions après les millions !

Grâce aux cinglés de la musique,
Y a toujours des monstres sacrés !
Qu'ils soient d'Europe ou d'Amérique,
on viendra tous les acclamer...
Nous les anciens paumés du disque
Nous les cinglés de la musique...

Mais, ce soir là, pas l'ombre d'un directeur artistique dans la salle. Ou bien, s'il y en a un, il doit être plus occupé à draguer qu'à prêter à mon texte l'attention qu'il mériterait. Je dis cela en toute objectivité, au demeurant, et non parce que je suis l'auteur de cette chanson ! Ben voyons !

Qu'importe, d'ailleurs, et parodiant le célèbre Lagardère, je m'exclame mentalement à l'intention de l'absent :

« Si tu ne viens pas à Miranda, c'est Miranda qui viendra à toi ! »

Avec l'énergie du désespoir, que me confèrent tant mes finances aux abois, que les ultimatums de mon épouse, et

avec le bel optimisme qui caractérise tous mes débuts, je me lance à l'assaut des maisons de disques. Mon répertoire est modeste : je n'ai composé que sept chansons, mais je suis certain que deux d'entre elles, au moins, ont toutes les chances de faire un tube !

En attendant, pour les aider un peu, ces chances, j'ai entamé le parcours du combattant que représente l'entreprise, hautement aventureuse, d'obtenir un rendez-vous avec la précieuse et quasi inaccessible personne, qui porte le titre envié de « directeur artistique ». L'un des postes les plus exposés aussi, et où la durée de vie est des plus brèves. On ne compte plus les morts au champ du déshonneur du « marché du disque », qui porte bien son nom. Les lois de ce marché, en effet, sont implacables. Elles se résument dans les deux aphorismes suivants : « Auditionne et ne te trompe pas ! » ! Et surtout : « Souviens-toi du « nase » de Soissons ! »... Ce pastiche d'une célèbre phrase historique fait allusion à l'erreur fatale d'appréciation d'un animateur qui n'avait pas eu le génie de subodorer la tête d'affiche qu'est devenu, plus tard, un candidat nullard, dont la voix chevrotante et la dégaine impossible avaient tant fait rire l'équipe de l'émission *Cherche talents*, lors de son passage à Soissons. On avait surnommé ce comique « le nase de Soissons » ! Depuis, ce « nase » fait un malheur chez Barclay, et « le connard qui l'a loupé – *dixit* Mister Barclay lui-même – a dû se reconvertir dans les potages en sachets ! »...

Enfin, ma ténacité s'est avérée payante. Après avoir franchi les multiples barrages secrétaires – minettes (ou mignons), après avoir vu mon rendez-vous reporté trois ou quatre fois, après avoir essuyé l'affront d'un « lapin » (« excusez-moi ! un voyage imprévu et urgent ! »), comme j'avais survécu et que le directeur, dont je convoitais, depuis si longtemps, quelques minutes d'écoute, s'était enfin convaincu que je ne renoncerais jamais et avait préféré en finir au plus vite, puisqu'il le fallait, j'abordai, la tête me tournant un peu, cette étape cruciale de ma future carrière de vedette.

À ma grande surprise, l'homme m'a gardé plus longtemps qu'il n'avait prévu. À ma stupéfaction, il m'a écouté patiemment et même avec un visible intérêt.

« J'ai la voix blanche ! avais-je prévenu, de la cabine d'enregistrement.

— Normal, c'est le trac ! », avait répondu, par le micro, le directeur artistique magnanime, qui m'observait au travers de la vitre du studio voisin, d'où il m'auditionnait.

« Vous avez un beau timbre vocal, a-t-il commenté ensuite sobrement, de bonnes mélodies et des textes solides, de qualité même. Et c'est bien là le problème. C'est triste à dire, mais vous appartenez à cette race de compositeurs incapables de faire de la m... Excusez l'expression. Si vous étiez peintre, je vous dirais que vous êtes un génie méconnu, et que la postérité vous rendra justice. Malheureusement, la chanson est un art mineur et éphémère. Qui se souviendra, dans vingt ou trente ans et, a fortiori, dans un siècle, de Jimmy Sansidey, de Jo Fépaoli, de Merveille Yamieu, et des

kyrielles d'autres papillons d'un jour, d'une saison, ou de quelques années au maximum ? Vos textes à vous sont faits pour durer. Suivez mon conseil : ne les chantez pas. Écrivez, écrivez encore : vous avez l'étoffe d'un écrivain ! »

Je ne voulais pas être écrivain, mais chanteur ! Malgré la marque du bon sens, dont les propos de cet homme étaient empreints, je luttais encore pour le convaincre. J'invoquai le cas de Brel.

« Ah ! oui. Il y a Brel. Mais je doute que ce soit un cas de figure extrapolable. Brel est un astre particulier au ciel du spectacle ! L'exception qui confirme la règle ! Maintenant, mon jeune ami, si vous êtes prêt à ramer pendant dix ans et plus, vous avez peut-être vos chances ! »

L'homme de l'art ne se mouillait pas outre mesure, mais je le sentais sincère. J'avais le sentiment qu'il ne me jetait pas de la poudre aux yeux. Il voulait être lucide, objectif. En outre, il parlait bien, juste et ne manquait pas de style. Je le soupçonnais d'être lui-même auteur ou écrivain. Mais je n'ai pas osé lui poser la question.

À la fin de l'entretien, alors que je rassemblais tristement mes textes et mes partitions, l'homme m'a donné une tape fraternelle sur l'épaule. Le geste m'a touché.

« Je vais vous livrer une petite statistique qui va vous édifier et qui illustrera, mieux que tout laïus, la justesse des mises en garde que je vous ai prodiguées. Vous connaissez le tube de Jimmy Sansidey, *Sans toi je suis cuit, cuit !* »

J'ai opiné de la tête.

« Savez-vous combien, nous en avons vendu ?

— Aucune idée !

— Plus d'un million ! C'est d'ailleurs ce qui a valu à Jimmy son disque d'or. Maintenant, vous connaissez le chef-

d'œuvre de Brel : *Ne me quitte pas* ! Il est sorti bien avant le tube de Jimmy et, lui aussi a eu du succès ! Moins grand que l'autre malheureusement ! Avez-vous idée du nombre de disques qu'il a vendus avec cette chanson.

— Non, ai-je fait, avec appréhension.

— À peine deux cent cinquante milles, Monsieur ! Tout tient dans ces deux chiffres. Vous lancer, puis vous imposer nous coûterait très cher, pour une rentabilité dont vous conviendrez volontiers, je pense, qu'à en juger par le score que je viens d'évoquer, le moins qu'on puisse en dire est qu'elle n'est pas assurée. »

« Il a raison, il a raison ! clame mon impitoyable lucidité.

— Tu peux au moins tenter ta chance », susurrent ses objecteurs habituels : Optimisme et Ambition.

Ils ne sont pas trop de deux pour tenir tête à ce terrible cerbère de ma raison, que je déteste, au point qu'en souvenir d'une célèbre voyante, je l'ai affublée du sobriquet d'Irma-l'extra-lucide ! Je me range pourtant à l'avis des premiers, au grand scandale d'Irma-l'extra-lucide. Et comme à chaque fois, dans le même cas, excédé par le fait que sa voix m'est aussi insupportable que l'était, aux Gaulois, celle du barde Assurancetourix, je bâillonne sa bouche de Cassandre, ligote en un tournemain ses funestes prédictions, et confisque sa lyre, si mal accordée à la beauté de l'épopée de ma future carrière, encore en attente de l'Homère qui la narrera comme elle le mérite !

Pour couper la poire en deux, si je puis m'exprimer ainsi, je décide de ne prendre que des risques calculés. Comme j'ai l'épée de la justice dans les reins, pour cause de non-paiement de pension alimentaire, je n'ai pas le loisir de bâtir ma carrière de chanteur méthodiquement, comme le

souhaiterait cette autre mienne manie, qui fait aussi partie intégrante de ma personnalité complexe : la tendance au systématique, à la rigueur. Mon côté cartésien, en somme. Je me résigne donc à renoncer au Conservatoire, dont, de toute manière, je ne pourrais m'offrir le luxe, faute de moyens de subsistance, et j'opte pour la, immédiatement rentable... Du moins, c'est ce qu'on m'a dit. C'est aussi ce que je crois, ou ce que je veux croire...

Malgré la présence, à mes côtés, d'Optimisme et d'Ambition, mes deux fidèles compagnons d'aventures déraisonnables, désormais, je me sens un peu seul, en cette nuit de veillée d'armes artistique...

C'est que, à la différence de mon modèle : Don Quichotte de la Manche, faute de tavernier complaisant, et ne pouvant m'adouber chevalier moi-même, je passerai ce temps d'insomnie à rêver, le plus raisonnablement qu'il soit, à l'aventure incroyable que va être ma vie, dorénavant. Puisqu'un destin, décidément néfaste, me jette aujourd'hui hors des voies du commun, sur les routes de l'exil affectif et socioprofessionnel, je vais enfin pouvoir m'adonner, corps et âme, à ce qui fut toujours, au fond, ma vraie vocation : écouter, comprendre, aimer et encourager mes frères les hommes, en leur narrant, ou en leur chantant, sur des rimes et des mélodies populaires – plus faites pour le cœur que pour l'esprit – les rêves, les espoirs et les révoltes qui m'agitent, depuis l'enfance, et qui sont aussi les leurs, je n'en ai jamais douté !

Mais avant de ce faire, et pour me donner du cœur à l'ouvrage, j'appelle à la rescousse la Muse de mes pensées : ma fidèle Imagination.

« Prends ta lyre, lui dis-je, et déclame ton poème. Raconte-moi ce qui m'attend. Décris-le-moi à ta manière... Poème, élégie, épopée, qu'importe, pourvu que tu m'enchantes et me stimules !

Que, par la vertu de ton art, je contemple, comme en une vision quasi prophétique, le destin grandiose qui sera le mien, même s'il s'inaugure par des débuts obscurs de chanteur des rues, de faiseur de *manche* ! »

*Oyez, oyez, mes braves gens,
laissez se gausser les manants !*

*Écoutez l'aventure étrange
du Don Quichotte de la « manche » !*

SOMMAIRE

N'est pas qui veut « curé de Cucugnan »

Vous connaissez l'aventure du curé de Cucugnan ? Non ? Alors il faut que je vous en rappelle l'essentiel, sinon vous ne comprendrez rien à ce qui va suivre. Nous devons cette merveilleuse histoire à la verve alerte du conteur de génie, qu'était Alphonse Daudet.

Donc, un jour, le curé de Cucugnan monta en chaire :

Mes frères, dit-il, vous me croirez si vous voulez : l'autre nuit, je me suis trouvé, moi, misérable pécheur, à la porte du paradis !

Et le brave homme de raconter à ses paroissiens ébahis le rêve terrible qu'il venait de faire, la nuit précédente. Se croyant mort, il avait profité, comme c'est bien naturel, de son arrivée dans le séjour céleste, pour demander des nouvelles de ses paroissiens, ceux du moins qui l'avaient précédé dans le grand saut vers l'éternité.

« Beau saint Pierre – avait-il chantoné, avec cet accent fleuri, dont il paraît que, même au ciel, les élus méridionaux ne parviennent pas à se départir et qui, aux dires des théologiens bien informés, enchante les anges et la Sainte-Trinité elle-même – beau saint Pierre, vous qui tenez le grand livre et la clé, pourriez-vous me dire, si je ne suis pas trop curieux, combien vous avez de Cucugnanais en paradis ? »

Et alors, catastrophe ! Le saint homme avait appris qu'il n'y avait, en ces lieux de délices, pas même l'ombre d'un de ses paroissiens ! Affolé, il avait sollicité et obtenu l'autorisation d'inspecter les abords du purgatoire, où, à l'évidence, devaient croupir les malheureux... Mais là, horreur ! Pas la

moindre trace de ses ouailles ! Contraint d'admettre l'affreuse évidence, le pauvre curé, dûment muni d'une permission exceptionnelle, se rend alors jusqu'aux portes du royaume des ténèbres... La description qu'il fait de sa descente aux enfers a bien de quoi terroriser son auditoire :

« C'était un long sentier tout pavé de braise rouge. Je chancelais comme si j'avais bu ; à chaque pas, je trébuchais ; j'étais tout en eau, chaque poil de mon corps avait sa goutte de sueur, et je haletais de soif...

Quand j'eus fait assez de faux pas clopin-cloplant, je vis à ma main gauche une porte... non un portail, un énorme portail tout baillant, comme la porte d'un grand four. Oh ! mes enfants, quel spectacle ! Là, on ne me demande pas mon nom ; là, point de registre. Par fournées et à pleine porte, on entre là, mes frères, comme le dimanche vous entrez au cabaret...

« Eh bien ! entres-tu ou n'entres-tu pas, toi ? – me fait, en me piquant de sa fourche, un démon cornu.

— Moi ? Je n'entre pas. Je suis un ami de Dieu.

— Tu es un ami de Dieu... Eh ! bon Dieu de teigneux ! que viens-tu faire ici ?

— Je viens... Ah ! ne m'en parlez pas, que je ne puis plus me tenir sur mes jambes... Je viens... Je viens de loin... humblement vous demander... si... si, par coup de hasard... vous n'auriez pas ici... quelqu'un... quelqu'un de Cucugnan...

— Ah ! feu de Dieu ! tu fais la bête, toi, comme si tu ne savais pas que tout Cucugnan est ici ! »

Ayant, par ce pieux stratagème, subjugué ses paroissiens, aussi mauvais chrétiens que superstitieusement crédules, ce curé avisé se mit à alors en demeure de provoquer leur

componction – bien imparfaite, certes, mais efficace. Pour cela, il fit défiler, devant leurs yeux ahuris, une galerie de tableaux de parents et d’ancêtres, censés rôtir dans le chaudron de Satan. Chacun qui l’écoutait, terrorisé, se faisait l’effet d’un damné en sursis.

Ce fut ensuite un jeu d’enfant, pour l’admirable pasteur, que d’amener ses ouailles, en rang par deux, jusqu’au confessionnal, qu’ils n’avaient que trop déserté auparavant :

« Vous sentez bien, mes frères, que ceci ne peut pas durer... J’ai charge d’âmes, et je veux, je veux vous sauver de l’abîme où vous êtes tous en train de rouler la tête la première. Demain je me mets à l’ouvrage, pas plus tard que demain. Et l’ouvrage ne manquera pas ! »

Et Daudet de conclure :

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues alentour...

Vous devez sans doute vous demander où je veux en venir, avec cette évocation, haut en couleur, mais apparemment à cent lieues du sujet. Vous allez bientôt comprendre.

Il existe, à Grand-Benne, agglomération peu connue des Hauts-de-Seine, un émule du curé de Cucugnan. C’est du moins ce que je viens d’apprendre, par le plus grand des hasards. Un hasard qui fait parfois bien les choses, comme vous le verrez bientôt. Mais d’abord, une petite rétrospective historique, avant de passer au récit des hauts faits de ce personnage, hélas ! moins riants et bariolés que ceux du célèbre

curé de Daudet, mais tout aussi incroyables, bien que tout à fait véridiques, eux, comme on en jugera bientôt.

Je dois mes récentes retrouvailles avec l'abbé Fleury – mon surveillant de jadis, dans la division des grands, au Séminaire – à l'information que m'a obligeamment communiquée un ancien condisciple, rencontré au cours d'une réunion d'anciens élèves. Une vraie peau de vache, pourtant, que ce maigre prêtre, de taille médiocre, et à l'intelligence de mêmes proportions. Nous ne l'aimions guère, mais, comparé à l'obsédé sexuel qu'était le père Quincey, son prédécesseur dans la division des Moyens, nous le trouvions presque sympathique. Au demeurant, la trop brève année scolaire – qui fut aussi la dernière que j'aie passée dans cette division, à laquelle j'avais tant désiré parvenir, lorsque j'étais jeune et pieux petit séminariste – cette trop brève année ne m'avait pas permis de conserver un souvenir précis de l'homme. Il ne devait pas avoir que des défauts, estimais-je, avec ma magnanimité coutumière, lorsque, mû par je ne sais quelle idiote nostalgie de mon passé pieux, j'étais allé le rencontrer, dans l'obscur paroisse d'un lotissement perdu de grande banlieue parisienne, où il officiait, et qui portait le nom – prédestiné, on va le voir – de Grand-Benne.

Et comme pour justifier le bien-fondé de mon optimisme impénitent, lors de mon entrevue avec lui, qui remontait à un mois, mon ex-surveillant m'avait fait, d'emblée, assez bonne impression. Toujours enclin aux confidences, comme je le suis, il n'en avait pas fallu davantage pour que je m'épanche, en toute candeur, comme à confesse. Je n'avais rien caché à cet homme, de ma brève aventure extra-conjugale, de la faillite de mon couple, ni de la terrible déchéance socio-professionnelle, qui était la mienne depuis

plus de trois ans. Je lui avais même fait part de mes débuts de chanteur *mancheur*... Oubliant totalement l'homme et ne prenant même pas garde au fait que je ne connaissais rien de lui, ni de son caractère, je ne voyais que le prêtre, le confident spirituel, le serviteur de Dieu : personnage d'autant plus auguste, à mes yeux, qu'auréolé de son ministère et de son célibat, il me faisait l'effet d'un ange, comparé au pécheur en situation conjugale irrégulière que j'étais.

« Mes frères, commença l'abbé Fleury, ce dimanche-là, en exorde de son sermon hebdomadaire – stoïquement subi, d'ordinaire, par ses braves Grandbennais somnolents, ou échafaudant mentalement le programme de leur journée de repos dominical – mes frères, je vais vous raconter l'histoire terrifiante d'un homme, que je viens de rencontrer et qui a perdu son âme ! »

Peu habitués à ce ton dramatique et encore moins à ce que leur triste curé leur racontât une histoire – effrayante, de surcroît – les Grandbennais prêtèrent l'oreille. Une fois n'est pas coutume...

C'est ainsi qu'ils entendirent, de la bouche même de ce zélé serviteur de Dieu, qui le tenait de la mienne, le récit scandaleux de mes « turpitudes ».

« Mes frères, je vous fais juges... », glapissait ce Bossuet de hameau urbain, ce corvidé enroué qui se prenait pour l'aigle de Meaux, ce Lacordaire pour chaisières d'église de banlieue...

« Que pouvait faire de plus, pour cette âme ingrate et perdue, un Dieu qui avait déjà tant fait pour elle en pure

perte ? Car cet homme – j’en suis témoin, pour l’avoir connu au temps de ses ferveurs adolescentes, au séminaire où j’enseignais (menteur, tu étais pion !) – ce futur prêtre (re-menteur !), avait expérimenté les douceurs de l’amant céleste ! Non pas, certes, les grâces inouïes que Dieu réserve à ses saints – il sait qui il a choisi ! – mais il avait connu ces émotions religieuses bénies, que chacun peut ressentir, pour peu qu’il soit d’un naturel pieux, et qui constituent des indices de l’appel de Dieu.

Et voici que la Providence – car c’est bien elle ! – a mis, tout récemment sur ma route cet ange tombé, ce Lucifer foudroyé. Oh ! mes frères, quel spectacle atroce, insoutenable, que celui d’un homme, jadis si pur et proche des autels – il quitta, en effet, le séminaire, l’année même qui précédait sa prise de soutane (re-re-menteur !) – un garçon presque consacré à Dieu, et devenu pourtant, moins de quinze années plus tard, un chômeur professionnel, un débauché, un père indigne même ! N’a-t-il pas abandonné ses quatre enfants – dont le dernier venait à peine de naître ! – pour se mettre en ménage avec une jeune esthéticienne de la banlieue parisienne ! Et aujourd’hui, savez-vous ce qu’il fait, mes frères ? Il traîne dans les boîtes de nuit les plus douteuses, guitare en bandoulière, mettant le comble à sa déchéance sociale et humaine, en prétendant devenir une vedette, au lieu de travailler honnêtement, comme tout un chacun, pour nourrir sa famille ! »

C’est à la faveur de ces dernières précisions que j’ai appris l’inqualifiable indiscretion. Parmi les Grandbennais et

Grandbennaises qui subissaient les élucubrations de ce diffamateur de sacristie se trouvait une cliente de ma maîtresse, employée dans une société nanterroise, proche du salon de soins de beauté où travaille Sandra. Cette dernière, éblouie par mes débuts prometteurs et bavarde comme une pie, n'avait pu s'empêcher de lui raconter, comme elle l'avait confié à tant d'autres, que son ami était une vedette en herbe. Le rapprochement s'était immédiatement fait, dans l'esprit de la cliente, qui connaissait, en outre, par les plaintes incessantes de ma maîtresse à ce sujet, l'existence de mes quatre enfants et mes difficultés à acquitter le montant de l'exorbitante pension alimentaire...

« Tu as été séminariste, toi, quand tu étais jeune ? », m'avait demandé Sandra, à brûle-pourpoint, ce soir-là.

J'avais rougi violemment. C'est vrai, je n'avais jamais osé le lui dire. Trop compliqué. On appelait petit séminaire ce genre d'internat catholique, dont les élèves les plus pieux entraient ensuite au grand séminaire et se destinaient au sacerdoce. Mais, pour l'heure, je ne voulais qu'une chose : savoir comment elle avait eu connaissance de ce menu détail de ma biographie. Sandra m'avait alors relaté l'essentiel de ce que je viens d'écrire, tel qu'elle le tenait de la bouche de sa cliente.

Scandalisé, j'avais d'abord projeté d'aller « casser la gueule à ce fumier de cureton » ! Puis, tout bien réfléchi, j'avais opté pour la noblesse d'esprit et la dérision romanesque, plus conformes à l'état de *chevalier de la manche*, que j'avais embrassé récemment.

En conséquence de quoi, j'ai écrit ce qui suit et qui, hormis la mise en scène, que j'ai dû imaginer, est, à quelques

menus détails près, l'exacte vérité, comme je vous prie de le croire.

Avait-il lu l'histoire du curé de Cucugnan, l'abbé Fleury, ci-devant curé de Grand-Benne ? Toujours est-il qu'il poursuivit, à ce qu'on raconte, son sermon enflammé, jusqu'à une heure outrageusement tardive... Au point que les Grandbennais – qui ne le sont pas autant que leur patronyme communal pourrait le laisser croire – avaient trouvé la dose un peu forte et que nombre d'entre eux s'étaient éclipsés, plus ou moins discrètement.

Devant cette situation imprévue, à laquelle il n'avait jamais été confronté, le pauvre curé, qui n'avait ménagé ses effets aussi longtemps, que pour frapper un grand coup, au final, s'était trouvé pris de vitesse. Son débit s'était accéléré d'autant, désespérément, dans une ultime et vaine tentative pour retenir l'attention du public, qui lui échappait inexorablement :

« Et maintenant, mes bien chers frères, vous comprenez... vous comprendrez que ce n'est... que cela ne peut plus durer... Que moi, votre pasteur, je ne veux... je ne peux pas prendre le risque de voir des... la plupart d'entre vous glisser, comme ce malheureux homme, dans la... dans les abîmes de la perdition ! Car elle vous guette tous, cette débauche, vous, hommes et femmes de la... de cette société dépravée, que... qui est la nôtre aujourd'hui ! »

À ce moment, il y avait eu des bruits de chaises, visiblement agacés. En guise de protestation à ce qu'il semblait. L'abbé Fleury – dont la patience n'est pas la vertu principale,

tant s'en faut ! – n'avait pas apprécié. Dans son zèle amer, il avait réagi avec la fermeté et la vigueur qu'il estimait indispensable d'opposer à cette manifestation obscène de quelques chrétiens perdus, probablement gauchistes et dévoyés, et qui, à l'évidence, s'étaient sentis visés !

« Vous tous, avait-il poursuivi, un ton plus haut et en bégayant moins – tant il se sentait l'âme d'un Élie, fulminant l'anathème contre les prêtres de Baal –, vous qui, dans les usines, dans les bureaux, dans les rues, dans vos foyers même, côtoyez sans cesse le vice et en risquez la contagion, ne suivez pas l'exemple délétère de ce malheureux ex-futur prêtre (encore !) perdu de mœurs ! Agenouillez-vous ! Implorez de Dieu le pardon de vos péchés et sa protection contre les assauts du Diable ! »

Depuis quelques instants, l'hémorragie de l'assistance s'est faite plus massive, au point d'en être humiliante... Les punaises de sacristie, au premier rang, en attrapent la jaunisse. Les enfants en profitent pour frotter bruyamment leurs pieds sur les barres de leurs bancs sonores. On entend quelques bâillements grossiers... Même le premier et le second vicaire ont quitté le chœur, de conserve, après une genuflexion nerveuse, en secouant, à ce qu'il semble, leur aube et la poussière de leurs pieds.

« Advienne que pourra ! » avait sans doute pensé, le capitaine héroïque de ce banlieusard rafioteur de saint Pierre en perdition sur ces mers parisiennes, aussi païennes que démontées, le brave nautonier de Dieu, dramatiquement confronté à la mutinerie de son clérical équipage et à la panique de ses paroissiaux passagers...

« Où sont donc les défenseurs de la morale et de la vertu ? », s'était insurgé mentalement cette âme de feu,

dominant, du haut de la passerelle oratoire de son bâtiment pastoral, le tumulte de la révolte des uns et de la confusion des autres. « Eh bien, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »...

C'est que l'abbé Fleury avait fait la guerre, lui : il avait même été décoré ! Il n'était donc pas homme à reculer devant la populace !

« Je vous attends tous de pied ferme à mon confessionnal, clama-t-il, ce jour-là, en descendant théâtralement de sa chaire – non sans en claquer dérisoirement le portillon capitonné – dans le tonnerre des orgues et le brouhaha soulagé des rescapés de ce naufrage. — Je vous attends, sans faute », hurla-t-il à nouveau, sa voix perchée couverte par le vacarme ambiant, en manquant presque la dernière marche, tant son émotion était grande...

Il attend encore...

Depuis ce dimanche mémorable, le curé de Grand-Benne est la fable de tout le canton. Et le parfum de la révolte anti-intégriste des Grandbennais de paroissiens se respire à dix lieues alentour !

N'est pas qui veut curé de Cucugnan !

SOMMAIRE

Et tout ça pour une jalousie !

Mon affaire va passer dans deux ou trois heures. Malgré mon impatience d'en avoir enfin fini avec ma première expérience carcérale, cette attente me semble peu de choses, comparée aux trente jours de préventive que je viens de purger.

Un fourgon cellulaire m'a amené au Palais de Justice, en compagnie de quelques autres prisonniers. Il est sept heures du matin... Impression sinistre. C'est novembre. Il fait nuit. Un crachin lugubre baigne toute chose dans un brouillard de tristesse. J'ai encore froid dans le dos au souvenir de ce vaisseau fantôme, aux hublots bardés de barreaux de prison. Personne n'a pipé mot durant le trajet, ni les gardes, ni les prisonniers. J'ai ressenti un serrement de cœur en regardant les Parisiens, mes concitoyens, en liberté eux, qui se hâtaient, comme des fourmis besogneuses, vers leurs tâches ou leurs loisirs quotidiens. Ces « passants honnêtes » savent-ils ce que c'est que d'être en prison ? m'étais-je demandé ? Le fait est qu'ils n'avaient pas accordé un regard au gros chalutier sombre qui se frayait péniblement un passage dans le chenal encombré de la rue, convoyant, dans sa cale, sa maigre et misérable pêche : un ou deux poissons moyen calibre du crime ou de la cambriole et du menu fretin de droit commun...

J'essaie d'analyser mes sentiments, en cet instant. Je sais que je n'ai rien à craindre. Mes compagnons de cellule me l'ont confirmé sans équivoque, je serai probablement libéré à l'audience. Curieusement, je n'en éprouve aucune

satisfaction particulière. J'ai la sensation bizarre d'être un condamné à perpétuité, comme le type à la mine hagarde qui fait partie du voyage et que m'a désigné un détenu, tandis que nous montions dans le véhicule :

« Celui-là, il a violé et assassiné une gamine, m'a-t-il glissé à voix basse, sur un ton et avec une expression non dissimulée d'horreur et de dégoût. Il risque la perpète. Au mieux, il écoperà de vingt ans incompressibles ! »

J'observe les gestes du meurtrier, sa démarche, sa façon passive d'obéir aux ordres, de s'arrêter, de repartir au commandement : ils ressemblent à s'y méprendre aux attitudes qui sont les miennes aujourd'hui. Je me laisse mener docilement. Nous traversons des lieux inconnus, des grandes salles, à ce qu'il me semble. Mais je n'éprouve pas la moindre curiosité. Je n'ai pas un regard pour les gens que croise notre petit groupe misérable de taulards, menottes aux poignets. Je ne ressens même plus l'impatience des débuts de mon incarcération, la hâte angoissante de parvenir à l'étape suivante pour sortir plus rapidement du labyrinthe de l'attente incertaine...

Je m'étonne du peu de temps qu'il m'en a pris pour entrer dans la peau du détenu moyen, pour en reproduire les réflexes et en adopter même le langage. Je songe que quiconque nous observerait, en ce moment, serait incapable de déceler le moindre signe extérieur susceptible de révéler une différence de niveau de délinquance entre le violeur assassin, qui marche devant moi, et le payeur de pension alimentaire défaillant que je suis. Sans doute ce mimétisme est-il un salutaire réflexe de survie : la seule manière de ne pas trop attirer l'attention. Des gardiens d'abord, à cause des sanctions. Des autres prisonniers ensuite, à cause de la jalousie,

du sadisme, ou simplement du désœuvrement de ces hommes frustes et frustrés, à l'affût d'un souffre-douleur pour servir d'exutoire à leur rage de fauves en cage...

Au moment où mon esprit formule ce dernier mot de mes pensées moroses, et comme pour lui donner ironiquement raison, on enfourne une demi-douzaine d'entre nous dans un réduit que, faute de terme adéquat, je ne vois pas comment qualifier autrement que du nom de cage, avec ses trois murs couverts de graffiti, le quatrième pan étant constitué par une large grille donnant sur l'immense couloir qui mène aux salles d'audience. Le hasard m'a fait asseoir sur la banquette de bois dur, presque en face d'un long jeune homme, à l'allure féline, mince et tout en nerfs, dont j'ai instinctivement peur. Peut-être suis-je plus intuitif que la moyenne des gens : toujours est-il que j'ai l'art peu confortable de déceler presque immédiatement la vraie nature des gens... Surtout en ce qui concerne les hommes, d'ailleurs, car l'objectivité m'oblige à reconnaître que je me suis souvent planté, dans mes jugements sur les femmes ; leur séduction et leur rouerie étant généralement supérieures à celle de la moyenne de ces messieurs du sexe dit fort... Donc, j'ai détesté ce type, au premier coup d'œil. Je ne sais si c'est pour crime qu'il comparait, mais je jurerais que c'est un assassin. Nos regards se croisent un bref instant : je dois vite baisser le mien sous l'insistance impudente et menaçante du sien, comme s'il me disait :

« Alors quoi, tu veux ma photo, petit c... !

Comme en écho à mes pensées, j'entends un feulement. C'est l'assassin qui m'interpelle :

« On se connaît ? »

Je suis tétanisé par une peur instinctive, comme une bête à l'entrée de l'abattoir. J'ai beau me raisonner mentalement en me démontrant à moi-même le caractère irrationnel et ridicule de ma panique, je ne puis rien pour l'enrayer. Je réussis à articuler, le plus calmement possible, ma réponse, heureusement brève, car je ne pourrais guère en dire plus, en cet instant :

« Non.

— Alors, arrête de me regarder comme ça. Je suis pas ta nana ! »

La réponse du félin a claqué, et tout son corps semble prêt à bondir. J'ai acquiescé de la tête, presque servilement et en esquissant un sourire d'excuse. J'ai honte de ma lâcheté, mais le moyen de faire autrement ? J'ai réagi comme on le fait en face d'un chien grondant, je l'ai flatté de la voix et des yeux, en murmurant une parole rassurante, pour ne pas être mordu...

C'est un autre qui l'a été. Le jeune fauve a brusquement cessé de s'intéresser à moi, comme si je n'existais même plus. Il s'est ébroué, a joué des coudes, pour que ses voisins lui fassent de la place (il est vrai qu'on est tassés comme des sardines dans ce réduit exigü !). À mon grand étonnement, les gars se sont poussés sans protester. Je réalise qu'ils ont aussi peur que moi. À ce moment, le tyranneau a pris ses aises. Profitant du peu de distance entre le mur, où court son banc, et celui d'en face, où court le mien, il a arc-bouté ses jambes de chaque côté du visage du type qui a eu la malchance de s'asseoir juste devant lui, et qui n'a pas l'air d'apprécier. J'observe la scène avec inquiétude, présentant l'incident. La victime est un jeune beur. Je le vois blêmir et j'entends sa voix, tremblante de rage :

« Dis, mec, ça t'ennuierait pas de mettre tes pieds ailleurs. »

La réponse a résonné comme une détonation :

« Si, justement, ça m'ennuierait !

— Eh ben, moi ça me gêne !

— Eh ben, moi ça me gêne pas. Mais si ça te fait problème, tu peux toujours demander gentiment aux matons qu'ils te donnent un salon d'attente pour toi tout seul. »

Oh ! l'horrible ton de cette voix ! Un son de haine glacée, impitoyable. J'en ai froid dans le dos et j'ai peur pour le jeune beur. Ce dernier réagit maintenant avec violence :

« Dégage tes guibolles tout de suite !

— Je t'emm... et je te pisse au c..., sale enc... de *bougnoule* ! »

La suite est inévitable. Le félin bondit sur ses jambes, le beur en fait autant et les deux coups partent presque en même temps. Avec une courte longueur d'avance au profit du fauve. Puis c'est le martèlement réciproque, d'autant plus désespéré, qu'il n'y a, dans ce réduit, nulle possibilité de recul, ni pour l'un ni pour l'autre des antagonistes... Quelqu'un appelle les gardiens à la rescousse. L'un d'entre eux accourt. Ce qui suit restera gravé dans mon souvenir, ma vie durant.

« Qu'est-ce qui passe ici ? », crie le gardien.

Le beur, durement touché à l'œil gauche, râle, d'une voix essoufflée, en désignant de la tête son adversaire qui lui fait face, les deux mains dans les poches, comme si rien ne s'était passé, mais dont tout le corps, frémissant de rage contenue, trahit indéniablement les intentions meurtrières :

« C'est lui qui a commencé ! »

Le gardien dirige son regard vers l'autre, qui ne dit pas un mot et se contente de lui adresser un regard de mort. Un regard de parrain de la mafia avant l'exécution d'un traître de sa « famille ». Le chiourme a peur. Impossible de s'y tromper. Il détourne précipitamment les yeux, déverrouille la grille et se précipite sur le Maghrébin, qui rentre la tête dans les épaules et se laisse entraîner au-dehors par le mata-more ripou foireux :

« C'est lui qui a commencé ! C'est lui qui a commencé ! Non, mais, tu te crois à la maternelle, espèce de sale bicot ! Si tu veux foutre le bordel, t'as qu'à aller le faire dans ton pays ! »

Clac ! Clac ! La porte d'une cellule, distante de quelques mètres, s'est refermée sur le pauvre type.

« Je lui ferai la peau ! hurle le malheureux. Je lui ferai la peau !

— Ta gueule ! lui crie le maton, sinon ça va être ta fête et c'est pas encore aujourd'hui qu'elle passera, ton affaire ! »

La menace est efficace. On n'entendra plus le jeune beur désormais. J'observe l'immonde individu qui est à l'origine de ce menu drame de l'injustice et de la haine : un discret sourire de triomphe flotte sur le fil du rasoir de ses lèvres cadavériques. Je perçois une odeur de décomposition dans notre réduit. Je songe que le monde carcéral est bien moche, et il me vient une envie folle d'en finir avec cette misère, pour m'enfuir de cet enfer, le plus vite possible.

« Levez-vous. Nom, prénom, date et lieu de naissance... »

Les formalités habituelles d'audience se déroulent en ma présence physique, tandis que mon esprit vagabonde, comme si je me trouvais à cent lieues de ce monde kafkaïen...

La salle est banale à crever. Je n'ai même pas envie de regarder l'assistance clairsemée... Qui assiste à ce genre de débats monotones et sans intérêt, en dehors des avocats des prévenus qui peuvent s'offrir leurs services, et de quelque parent ou relation de l'un ou l'autre convict ? Peut-être un journaliste en charge de la rubrique « faits divers »... Encore que l'on ne soit pas aux Assises... Et si, par chance, un criminel fait partie du lot des affaires appelées aujourd'hui, il est sûr que le délit qui l'amène ici ne l'est pas, lui, puisque cette chambre n'a pas qualité pour juger ce genre de forfait. D'ailleurs, le meurtrier que l'on m'a désigné en arrivant n'est pas ici...

Comme dans un rêve, j'entends le catalogue infamant des chefs d'accusation qui pèsent sur moi : abandon de famille, défaut de soutien matériel, non-paiement de pension alimentaire... En outre, ma vie privée en prend un coup. Les salles d'audience des tribunaux sont des lieux nauséabonds où l'on déballe sans vergogne les détails les plus intimes de l'existence des prévenus, comme s'ils tombaient, de par leur nature même, dans le domaine public... J'entends parler, sur un ton monocorde, d'« instabilité affective », d'« adultères répétés », de « fuite d'obligations parentales », de « comportement scandaleusement irresponsable ». C'est à vomir...

Enfin, j'aperçois ma femme qui vient de pénétrer dans la salle d'audience. Elle me fait un petit geste amical qui me rassérène. Dorénavant, je suis tout ouïe. Mon cauchemar va se terminer bientôt, je le sais. Ce qui va suivre n'est plus qu'un cérémonial obligatoire, un baroud d'honneur juridique, pour la forme. Je décide de m'y prêter, de bonne grâce, afin de tourner, le plus vite possible, cette page sinistre de ma vie.

Le juge et le substitut du procureur de la République échangent quelques mots à voix basse. Puis le juge s'adresse à moi :

« Miranda, pourquoi n'avez-vous pas versé régulièrement la pension fixée par décision de justice ?

— Parce que j'étais sans travail, Monsieur le Juge.

— Vous êtes-vous vraiment soucié d'en trouver ?

— Mais bien sûr, Monsieur le Juge, j'ai tout fait pour cela, sans résultat, hélas !

— On trouve toujours du travail, quand on le veut vraiment ! En attendant, vous êtes chanteur des rues, n'est-ce pas ?

— Je me produis dans des cabarets et des restaurants, Monsieur le Juge.

— Et cela vous rapporte assez pour entretenir votre famille ?

— Eh bien, oui, Monsieur le Juge. »

Le magistrat ne prend même pas la peine de réprimer une moue méprisante. Il ajoute :

« En tout cas, tâchez de vous trouver au plus vite un emploi stable. On ne peut jouer indéfiniment les cigales ! »

J'ai envie de crier à ce « conseiller » – qui n'est pas le « payeur », comme dit le dicton –, que ce qu'il préconise est

facile à dire, mais qu'y parvenir est une autre affaire. Mais ce serait inutile, car je n'ai plus la parole et, de toute manière, je n'ai aucune chance d'être entendu.

Le juge monologue maintenant, en égrenant les griefs antérieurs de mon épouse, lesquels figurent, précise-t-il, dans les attendus d'un précédent jugement qui m'a condamné, par défaut, à un an de prison ferme pour abandon de famille. J'y suis décrit comme un être léger, irresponsable, dépensier, instable, allant d'emploi en emploi, de femme en femme, et incapable de garder une place plus de quelques mois... C'est monstrueusement injuste, mais il ne servirait à rien de démentir. On me reproche même d'avoir préféré acquitter les traites de ma voiture, plutôt que de venir en aide à ma famille. Pour un peu, ma 2 CV – au demeurant, indispensable à ma survie professionnelle – deviendrait la cause du désastre économique de notre entité familiale !

À présent, j'ai peur. Après ce catalogue assassin de mes déficiences et de mes tares, ma cause me semble désespérée et je n'arrive pas à me persuader que l'on va me libérer. Pourtant, lors de sa visite récente au parloir de la prison, Jacqueline m'a assuré que tout se passerait bien. Et je réalise, avec un certain malaise, que mon sort est désormais entre ses mains...

Mon épouse témoigne enfin. Le juge lui pose diverses questions dont la nature me déroute un peu. Il s'enquiert de la santé de mes enfants, de l'état des finances du ménage. Il s'intéresse même à nos relations personnelles, à mon comportement affectif, conjugal, paternel... Il me faut un certain temps pour réaliser ce qui tracasse le magistrat. Soudain, je comprends : il me soupçonne de terroriser mon épouse, d'exercer sur elle un chantage, dans le genre : « Si

tu m'enfonces, devant le tribunal, je te ferai la peau, à ma sortie de prison ! », ou toute autre menace du même acabit... À mon grand scandale, d'ailleurs ! Je sais que ce sont des pratiques courantes, mais moi je ne suis pas comme cela. Il suffit de me regarder pour s'en convaincre. C'est ce que je pense, en tout cas. Mais tel ne semble pas être l'avis du juge...

Dans un nuage douloureux, comme en arrière-fond, j'entends le dialogue :

« Madame Miranda, soyez bien attentive aux questions que je vais vous poser. C'est très important ! »

Tiens, elle a le droit au titre de Madame, elle ! Pour moi c'est « Miranda » tout court ! Il est vrai que ma femme est une victime respectable, alors que moi, je ne suis qu'une racaille de coureur de jupons irresponsable, insensible à la détresse des quatre pauvres petits êtres sans défense qu'il a engendrés, mais dont il ne se soucie pas plus que d'une guigne !

« Voyons, Madame, vous affirmez que votre époux vous verse dorénavant, avec régularité, une pension mensuelle. Est-ce bien exact ?

— Oui, Monsieur le Juge. »

C'est la petite voix ténue et attendrissante de la Jacqueline d'antan, dont la femme dure qu'elle est devenue use toujours avec succès pour apitoyer et emberlificoter les naïfs, fussent-ils juges ! Ce timbre misérable, je l'ai appris à mes dépens, donne toujours raison à Jacqueline, « pauvre créature, si fragile (tiens, mon œil !) et si gentille ! », contre le râleur que je suis, desservi par le timbre énergique – et souvent agressif – de sa voix. En temps normal, ce leurre favori de ma femme

me révulse, mais aujourd'hui, je l'apprécie, d'autant que – une fois n'est pas coutume – elle en use à mon avantage...

Le juge poursuit son interrogatoire :

« Le montant mensuel de ce que vous sert votre mari correspond-il à la totalité de la somme qu'il a été condamné à vous verser ? »

Jacqueline hésite un peu, puis – miracle ! – elle ment, en ma faveur cette fois, comme pour expier son méfait commis, trois ans plus tôt, devant le juge des conciliations. Alors, sur la base de son faux témoignage, avait été fixé le montant inique de ma pension alimentaire, dont je ne me suis jamais relevé et qui me vaut de comparaître aujourd'hui devant cet aréopage !

La réponse de ma femme m'arrache à ce souvenir douloureux :

« Depuis ces derniers mois et jusqu'à son incarcération, mon mari me verse presque tout ce qu'il gagne. »

Je suis ému : elle m'a appelé « son mari ». À vrai dire, la détérioration de nos relations m'avait fait oublier cette évidence : nous ne sommes pas divorcés, et, pour ma part, je n'ai pas l'intention d'en venir là, quoique je ne sache pas trop bien comment les choses évolueront entre nous...

« Vous ne me cachez rien, Madame Miranda, insiste le magistrat.

— Mais non, Monsieur le Juge ! »

Impressionnée sans doute, ma femme a répondu sur un ton proche de l'effolement. Et pour tout compliquer, elle a jeté vers moi un regard de détresse, comme pour dire : « Tu m'es témoin que je fais tout ce que je peux pour te sortir de là ! »

Le juge croit à un chantage. Il me regarde sévèrement et menace :

« J'espère pour vous, Miranda, que vous n'avez pas exercé de pressions sur votre épouse ! »

J'ouvre la bouche pour protester, mais avant que j'aie eu le temps d'articuler un son, le juge me coupe sèchement :

« Taisez-vous ! Vous n'avez pas la parole ! »

Puis se tournant à nouveau vers mon épouse, il la questionne, d'un ton radouci, presque confidentiel, paternel même :

« Madame Miranda, n'ayez pas peur, dites-moi bien franchement ce qu'il en est. Vous pouvez répondre en toute quiétude et sans craindre qui ou quoi que ce soit. La Justice est là pour vous aider, pour défendre vos droits et même votre sécurité si cela s'avérait nécessaire ! »

Coup d'œil en biais du juge en direction de mon banc... Je suis bien trop anéanti pour réagir. C'est maintenant le substitut qui prend le relais :

« Madame, à l'instruction, vous avez déclaré que votre mari avait procédé à des paiements partiels, quoiqu'irréguliers, depuis près de deux années, et que vous vous en accommodiez. Si c'est bien le cas, pourquoi n'avez-vous pas retiré votre plainte en abandon de famille à l'encontre de votre mari ? »

Un silence, puis, à nouveau, la voix de ma femme, encore plus menue :

« Parce que... parce que j'étais jalouse, Monsieur le Juge. Mon mari avait une maîtresse... J'étais tellement malheureuse ! »

Jacqueline étouffe un sanglot. Je manque en faire autant... Un ange passe. Visiblement, le juge est désarçonné. Il me jette un regard mauvais, l'air de dire :

« Je ne sais pas comment tu t'y es pris et j'ai bien du mal à croire à cette histoire invraisemblable, mais ne t'avise pas de retomber entre mes pattes parce que, cette fois, je ne te louperai pas ! »

Le substitut et le juge se consultent à mi-voix. Je vois le juge hocher la tête en signe d'approbation. Le substitut se lève et s'adressant au juge, il déclare :

« Que puis-je ajouter après le témoignage favorable de l'épouse du prévenu ? J'estime, Monsieur le Juge, qu'il est dans l'intérêt même de la plaignante et des enfants du couple que Miranda soit libéré au plus vite, avec une peine de principe, bien entendu. Cela lui permettra de continuer à assurer la subsistance de sa famille, en espérant qu'il persévère dans ses bonnes dispositions. »

J'espérais l'acquittement : j'ai écopé de deux mois, avec sursis. C'est injuste. Cela ne correspond même pas à la condamnation par défaut qui fixait ma peine à un an. En stricte justice, j'aurais dû avoir un an avec sursis ou bénéficiaire de l'acquittement. Soudain, je comprends. Mes copains de cellule ne s'étaient pas trompés dans leurs estimations :

« Ils te colleront deux mois, pour couvrir la préventive. »

De fait, j'ai tiré exactement trente-huit jours d'incarcération préventive. Est-ce la vraie raison de cette condamnation, dont le « tarif », c'est évident, ne correspond absolument pas à la nature du délit ? Ou bien est-ce un mauvais coup du juge qui, persuadé que je suis un sale type malgré tout, a voulu que je ne m'en tire pas sans coup férir ? Je n'ai garde de

trancher. De toute façon, me dis-je, cela ne changera rien à la nature des choses ! Et puis, l'essentiel n'est-il pas la liberté recouvrée ?

En réintégrant la Santé pour la levée d'écrou, je soliloque intérieurement :

« Quand je pense que j'ai dit merci au juge ! À quoi ça tient, la liberté d'un homme ! »

Et tout ça pour une jalousie !

SOMMAIRE

L'amant de ma femme

Ce n'est pas Jacqueline qui est venue m'attendre à la sortie de la Santé. Malgré tout le mal que m'a fait mon épouse, ces dernières années, j'eusse apprécié qu'elle fût là, en cet instant de honte et de soulagement mêlés. Après tout, c'est à cause d'elle que j'ai passé plus d'un mois derrière ces murs !

Comme s'il lisait dans mes pensées, Jean-François Durieu m'adresse, dans le rétroviseur, un sourire qui se veut réconfortant :

« Votre femme n'a pas pu venir. Il ne faut pas lui en vouloir : elle n'avait personne pour garder les enfants. »

Imbécile ! Et toi, à quoi tu sers ? Au lieu de venir m'enlever d'ici, en douce, à la nuit tombée, pourquoi n'es-tu pas allé garder mes enfants ? Jacqueline aurait pu venir avec son riche cousin, qui n'est jamais bien loin et qui a, lui aussi, une voiture... Tout cela, je le pense très fort, mais je n'en dis mot...

Est-ce le soulagement d'être enfin libre, ou la tristesse de n'avoir que cet étranger pour m'accueillir au sortir de cette épreuve ? Toujours est-il que mes nerfs lâchent. Je chiale. En silence, heureusement. Sauf erreur, la bonne sœur de charité en pantalons, mon ex-ami, assis là devant, n'a rien vu de mon chagrin... Sait-il seulement ce que c'est que le chagrin, ce grand garçon de trente-cinq ans, gâté par la vie et à qui tout a toujours réussi ? Ingénieur physicien, chef de laboratoire dans un grand institut de recherches, il est marié à une ravissante femme, de trois ans sa cadette, gracieuse et

à peine déformée par six grossesses successives. Cette famille est l'orgueil et la gloire des *Fratellini*, car Jean-François et Béatrice Durieu sont membres de la branche des « mariés consacrés » du Mouvement.

Au temps de ma ferveur et de ma bonne réputation, nous fréquentions le couple. Depuis, j'ai, pour Béatrice, une véritable vénération. Au Moyen Âge, j'eusse été son chevalier servant, elle eût été la dame de mes pensées. Cette femme admirable est un modèle de tendresse et de douceur à l'égard de son époux, de vigilance aimante et de pédagogie enjouée à l'égard de sa nombreuse nichée. Quand je rêve à l'épouse idéale (j'ai toujours idéalisé les femmes des autres), c'est Béatrice Durieu qui apparaît à mon regard intérieur. Marie devait ressembler à cette jeune femme, ai-je souvent pensé en la contemplant. Il émane d'elle un charme pur et une affection chaleureuse, transparente et tellement dénuée de la moindre ambiguïté, du plus léger soupçon de gêne, que, dans son aura, on se sent régénéré, comme en un bain d'azur, lavé de toute pensée trouble.

J'ai moins de sympathie pour Jean-François. Il faut dire que son caractère est aux antipodes du mien et de celui de son épouse. Certes, c'est un homme bon et droit, incapable de la moindre violence, comme, semble-t-il, de la plus petite injustice. Mais tant son rationalisme pédant de scientifique, que son christianisme « bon chic bon genre », que j'estime bourgeois, me hérissent le poil. Sa philosophie sucrée de l'existence – dans le genre « tout le monde il est bon ! tout le monde il est gentil ! » – témoigne éloquemment, à mon sens, de son inexpérience congénitale de l'insécurité matérielle, de l'incertitude du lendemain, de la pauvreté. C'est que Jean-François est né « coiffé », comme dit le populaire.

L'argent n'a jamais été un problème pour lui. Il est même propriétaire d'un vaste et luxueux appartement parisien, dans un quartier coquet et calme, à deux pas de la place de la Muette, où nous arrivons justement, en cet instant.

Il a été convenu que je pourrais rester dans les lieux autant que cela serait nécessaire pour régler mes problèmes les plus urgents et, au nombre de ceux-ci, le principal : obtenir enfin ce à quoi j'ai tant aspiré, avant d'être contraint à faire la « route » et à m'improviser *mancheur* : un emploi et un logement dans la région parisienne.

Car, depuis des mois, malgré les joies austères de ma vie de bohème, je n'ai plus qu'une idée en tête, m'occuper de mes enfants, les rencontrer le plus fréquemment possible. Je ne peux plus supporter de ne les voir qu'à la sauvette, à la faveur de visites éclair, sur rendez-vous précis, à mon ancien domicile. En outre, je n'ai le droit qu'à un week-end tous les deux ou trois mois, quand cela arrange mon épouse. Et encore la majeure partie du temps se passe-t-elle en discussions entre elle et moi, sans parler des interminables soirées consacrées à lui faire l'amour, après que les enfants aient été expédiés au lit, tambour battant, malgré leurs protestations énergiques, et les miennes, plus faibles et malheureusement inutiles.

C'est à tout cela que je pense mélancoliquement, le repas terminé, tandis que, sans le moindre complexe, mes deux tourtereaux d'hôtes se bécotent tendrement devant moi, me faisant crever de jalousie...

Dès que je suis seul dans la coquette chambre mise à ma disposition, je me jette sur le lit et je pleure à nouveau. Je crève de solitude, d'angoisse, de dégoût...

Sans doute estimait-elle que je lui devais bien cela... Toujours est-il que Jacqueline s'est offert une grande bouffe sexuelle, avec la complicité bien involontaire de mon corps, à nouveau « détenu », mais cette fois dans un lit, qui s'obstine hypocritement à se prétendre conjugal, alors que les gestes qui s'y accomplissent n'ont, depuis longtemps, plus aucune tonalité réellement amoureuse...

Je m'étonne de la lascivité de ma femme, de ses gestes presque obscènes, des mots salaces, voire orduriers, qui lui échappent lorsqu'elle perd la tête sous mes caresses. Et je me prends à regretter amèrement ses pudeurs, voire ses raideurs d'antan...

Horrible impression de forniquer avec une fille de rien !

« Mais, c'est ta femme ! me souffle, scandalisée, la voix du cœur, côté ventricule droit (celui de la justice)...

— Ouais, mais elle a plutôt changé, cette femme ! Où est-elle, Vierge souveraine ? Où est la pucelle d'antan ?

— Une femme ne peut pas rester pucelle toute sa vie ! intervient celle que j'appelle « Irma l'extra-lucide », ma lucidité – qui mériterait d'être bâillonnée, comme à chaque fois qu'elle se mêle de ce qui ne la regarde pas ! Mais je n'ai même pas la force de la contredire...

— Ta femme a aussi le droit à l'épanouissement sexuel, tranche sobrement ma voix du cœur, côté ventricule gauche (celui du socio-psychologique). »

Je me range à l'avis de ce dernier. Et je décide de parler d'autre chose avec Jacqueline. D'autant que, repue, satisfaite et presque heureuse, elle semble prête à tout entendre.

« Tu te sens mieux avec moi, maintenant ?

— Oh! oui! », s'exclame langoureusement ma femme, en se passant la langue sur la lèvre supérieure.

Elle croit à de nouveaux travaux d'approche de ma part, me dis-je avec agacement. Pour couper court à toute ambiguïté, à ce propos, je me lève, enfile ma robe de chambre et, le plus galamment du monde, je propose à mon épouse de lui préparer une infusion. Proposition acceptée par l'intéressée, avec un étonnement émerveillé.

« Ah! si tu avais toujours été comme cela avec moi! »

Je dois réprimer énergiquement une envie folle de lui rétorquer sèchement que j'en ai autant à son service. Mais ce n'est pas le moment de gâcher ce climat bénéfique, au risque de compromettre la délicate exploration diplomatique dont j'ai, par avance, imaginé les moindres détails, envisagé toutes les variantes, avant de venir passer cette soirée avec mon épouse, deux jours après ma libération de prison. Je lui verse galamment une tasse de verveine, et tout en la lui tendant, je questionne, d'une voix calme et sur le ton le plus détaché du monde :

« Que penserais-tu d'une reprise éventuelle de vie commune? »

Un silence, qui me paraît outrageusement long, s'interpose entre nous. J'observe attentivement ma femme : pas un muscle de son visage n'a tressailli. Ses yeux sont rivés à la tasse qu'elle vient de porter à ses lèvres. Elle ne manifeste pas la moindre émotion, le plus petit soupçon de joie ou de réprobation... Une fois de plus, je m'étonne de la maîtrise dont peut parfois faire preuve mon épouse. Elle contraste tellement avec le caractère paroxystique de certaines de ses réactions en d'autres circonstances ! Enfin la réponse me

parvient, sur un registre aussi conciliant que celui de ma question :

« Je ne crois pas que ce soit la meilleure chose que nous puissions faire, dans les circonstances actuelles. Tu n'as pas de situation stable. Tes anciennes relations d'affaires t'ont rayé de leurs listes. Je ne vois vraiment pas comment nous pourrions nous en tirer.

— Mais voyons Jacqueline, le seul fait que nous vivions chacun de notre côté multiplie les dépenses de manière inutile. Je dois me loger, me nourrir séparément. Je dépense des fortunes en voyages pour venir voir les enfants. En outre, je suis dans l'impossibilité totale d'exercer une paternité digne de ce nom à l'égard de mes enfants. Je les vois trop rarement.

— Les enfants ne souffrent pas de ton absence. D'ailleurs, il y a des années que tu es absent. Tu l'étais déjà les deux dernières années de notre union. »

Je ne puis parvenir à réprimer une réaction de révolte :

« Mais enfin, Jacqueline, à cette époque-là, c'est toi et les *Fratellini* qui m'avez convaincu de quitter la situation stable que j'avais à la S.P.E.C., pour m'obliger à postuler à un poste de cadre, plus rémunérateur, en Province !

— La S.P.E.C., ça n'était pas une situation ! rétorque Jacqueline, qui a perdu sa belle assurance.

— Oui, mais quand on a sa famille à Sarcelles, mieux vaut rester simple employé dans une société parisienne que de devenir cadre de vente à Lyon.

— N'essaie pas de te refaire une vertu ! Ça t'arrangeait bien d'être là-bas pour filer le parfait amour avec ta maîtresse d'alors, la manucure.

— Allons, tu sais fort bien que j'ai connu Sandra à Lyon, précisément à l'occasion de mon nouveau job dans cette ville !

— Ça c'est toi qui le dis ! »

Et voilà, c'est reparti comme jadis... Je devrais arrêter là, me taire, ne pas insister surtout. Mais c'est impossible. Une rage intérieure, froide et inexorable, s'est emparée de moi. Je veux aller jusqu'au bout de cette femme insaisissable. L'obliger à révéler le fond de son cœur dur, à dévoiler ses desseins tortueux. Aussi est-ce avec un calme affecté – mais sur un ton qui ne laisse aucun doute sur ma détermination d'en finir, une bonne fois, avec ses faux-fuyants –, que j'articule :

« Jacqueline, que les choses soient claires entre nous : je veux être un père pour mes enfants.

— Mais tu l'es. Tu peux venir les voir quand tu veux.

— Faux ! Pas quand je veux. Quand cela t'arrange. C'est toujours toi qui décides en la matière.

— Que veux-tu ? J'ai ma vie personnelle moi aussi. Et puis, c'est ce qui a été décidé en conciliation et confirmé par le jugement de séparation.

— Je n'avais vraiment pas le choix.

— Je ne vois pas de quoi tu as à te plaindre. J'élève tes enfants. Je travaille même pour cela, puisque tu es incapable de payer le montant que la justice a fixé.

— Oh ! je t'en prie, Jacqueline, pas cela ! Tu n'as certainement pas oublié les circonstances auxquelles tu dois ce véritable racket à la pension alimentaire. En tout cas, moi je n'ai pas oublié ton mensonge à propos de mon licenciement, que tu as nié effrontément.

— Tu n'avais qu'à plaider !

— Ah ! oui ? Et avec quel argent ? J'ai préféré verser ce que je pouvais pour t'aider.

— Pour m'aider ? Pour ne pas aller en taule, tu veux dire !

— Parlons-en de la taule, j'en sors !

— Oui, grâce à moi !

— Tu ne manques pas de culot ! »

Nous revoici à la case « départ », c'est bien le cas de le dire, celle de mon premier départ, qui, je le pressens, va bientôt être celle du départ définitif de ce qui fut jadis mon domicile, le nid de ce couple et de cette famille catholiques que l'on citait en exemple et qui ont définitivement cessé d'exister, en ce lieu où je n'aurais jamais dû revenir !

Je ne sais pas encore comment cela se fera, mais je sais déjà que cela va se produire. Mentalement je me répète :

« Calme, rester calme. Ne pas crier. Ne pas répondre aux provocations. Et surtout ne pas frapper. Plus jamais de drame comme par le passé ! Partir, partir sur la pointe des pieds ! »

Jacqueline ne m'a pas laissé cette chance.

Stupidement, elle a prononcé les mots qu'il fallait éviter à tout prix... Elle a fait les gestes qu'il ne fallait surtout pas faire... ..

D'abord, elle a prononcé la phrase suivante :

« Claude, mon amour, pourquoi nous déchirer sans cesse ? Viens, parlons d'autre chose ! »

Puis, elle a fait les gestes suivants :

Elle s'est plaquée contre moi. Elle m'a embrassé goulûment sur la bouche. Sa main – mon Dieu ! – sa main s'est glissée hardiment là où l'amour, le vrai, n'a pas sa place, et d'où le désir a fui...

Je n'arrive pas y croire ! Je rêve ! Ça l'excite, en plus ! Ça l'excite ! Cette pensée me martèle les tempes... J'ai peur de

tuer ma femme. Je songe que je vais sortir de là par des mots dont je sens confusément qu'ils vont mettre un terme définitif à ce mauvais scénario, qui n'a même pas l'avantage d'être sentimental, ou comique...

Comme je n'ai pas encore réagi, ma femme croit sans doute que je ne suis pas insensible à ses grossières avances, aussi continue-t-elle son incantation blasphématoire :

« Tu sais bien que je t'aime. Je resterai toujours ta femme. Ce foyer sera toujours le tien. Tu peux y revenir autant que tu le désires. Souvent, même. Tu sais que je ne demande pas mieux. Tu sais être si séduisant, si gentil, quand tu le veux. Tu redeviens comme je t'ai connu jadis : sensuel, romantique, bohème, amusant, et terriblement artiste. C'est tout cela que j'ai aimé en toi ! »

Bon, je crois que j'ai compris. Mon calme me revient. Doucement, mais fermement, j'enlève cette main de l'endroit où elle ne devrait pas être en cet instant. Je prends ma femme par les épaules, avec une douceur forte qui me surprend moi-même. Je parle d'une voix posée, presque tendre :

« Ma chérie, ne crois-tu pas qu'il serait préférable, pour nous, de tenter sérieusement un nouveau départ ?

— Mais, c'est exactement mon intention ! », répond Jacqueline, avec ferveur.

Je sens bien que nous ne parlons pas exactement de la même chose, elle et moi, mais je veux mettre mon épouse au pied du mur, une dernière fois. Bien que je n'en meure pas d'envie – loin de là – je suis sincèrement prêt à abandonner ma vie de bohème et à tenter à nouveau de me réinsérer dans la société et dans le monde professionnel parisiens, bref, à rentrer dans le rang. Mais je doute que ma femme le

veuille vraiment. Et je dois impérativement m'ôter de ce doute ! À cette fin, je poursuis imperturbablement ce dialogue surréaliste :

« Mais, Jacqueline, pour que cela réussisse, il faut que tes amis des *Fratellini*, ou d'autres, me donnent un sérieux coup de pouce. Et surtout qu'ils m'aident à trouver du travail. »

Je l'ai vu nettement : l'expression de ma femme a changé, comme si elle venait de réaliser que je n'avais rien compris à son propos et qu'elle s'apprêtait à corriger le tir, avec condescendance toutefois, et non sans quelque précaution oratoire, au cas où son explication serait mal accueillie.

« Claude, je crois qu'il y a un léger malentendu. Ce que j'envisage, ce n'est pas une reprise de vie conjugale... permanente... Euh... En tout cas, pas pour l'instant... J'avoue que je l'ai passionnément désirée, durant les premiers mois qui ont suivi ton départ, mais les années passant, j'ai pris du recul par rapport à toi. J'ai mieux perçu ta véritable nature. Je te connais mieux que toi-même. Crois-moi, tu n'es absolument pas fait pour la vie conjugale, ni pour assumer des responsabilités familiales, et encore moins pour faire carrière dans quoi que ce soit. Tu es un artiste, mon chéri, un bohème, un rêveur ! J'aime tout cela, en toi, d'ailleurs, je te l'ai dit. Cela te donne un charme fou. Mais je ne pourrais plus vivre dans de telles conditions... »

C'est on ne peut plus clair. Mais une force obscure me pousse à continuer le dialogue :

« J'ai changé, tu sais. J'ai mûri. Je suis sûr que je ne referai plus les erreurs du passé. »

— Tu en feras d'autres, mon pauvre chéri. Non, crois-moi : tu ne changeras jamais. Il vaut mieux que tu vives ta vie romantique. Mais sache que je suis toujours là, à ta

disposition. Tu peux revenir quand tu veux. Je te le redis : considère-toi ici comme chez toi... »

Je murmure en écho :

« Comme chez moi... »

La tête me bat comme d'une violente migraine. Mon cerveau s'embrume d'un nuage douloureux...

« Mais oui ! Ici, c'est chez toi, bien sûr ! », poursuit ma femme avec une ferveur complice d'amante qui prend rendez-vous avec son séducteur.

Apparemment inconsciente des sentiments dramatiques qui envahissent mon âme, elle m'expose tranquillement son infâme marché ! Alors, je décide de jouer pleinement le jeu. Avec machiavélisme. Pour voir jusqu'où ira cette femme qui fut la mienne, et qui m'est de plus en plus étrangère, de plus en plus insupportable !

« J'apprécie, dis-je, mais – tu en conviendras, je pense – pour que tout cela soit possible, il faudrait que je me rapproche de toi et des enfants, que je puisse me réinstaller dans la région parisienne.

— Bien sûr ! Tu n'as pas à te tracasser à ce sujet : il n'y aura aucun problème. J'ai maintenant beaucoup d'amis et de relations. Je suis certaine qu'ils t'aideront à trouver du travail et un gîte. Tu pourras faire ce que tu veux : chanter, prier, te consacrer à tes activités humanitaires ou spirituelles, comme tu as toujours aimé le faire par le passé. Tu pourras voir les enfants quand tu voudras, pourvu que tu me préviennes suffisamment à temps, bien entendu.

— Bien entendu, fais-je, en écho... Mais je te rappelle, une fois encore, que le fait de vivre chacun de notre côté occasionnera le double de frais ? Je vais encore avoir des difficultés à te payer la pension alimentaire.

— Ça, ce n'est plus un problème. À présent, j'ai un meilleur salaire. Je peux me contenter d'une contribution plus modeste de ta part, tu le sais bien. À partir du moment où nous nous sommes mis d'accord et que tu redeviens comme avant avec moi, je te fais confiance. Tu me verseras ce que tu pourras. Et tu peux être tranquille : je ne te ferai plus d'ennuis. »

J'ai bien noté la phrase-clé, la condition *sine qua non* du contrat que me propose ma femme : « redevenir comme avant » avec elle ! Je devrais être galant, comprendre à mi-mot et ne pas faire de commentaires. Surtout, surtout, ne pas humilier Jacqueline, ne pas l'obliger à me mettre les points sur les i...

Eh bien, si, justement ! C'est ce que je vais faire :

« Qu'est-ce que tu entends, au juste, par redevenir comme avant avec toi ? »

Le regard de ma femme est éloquent. Il dit ce regard : « À quoi joues-tu, maintenant ? Comme si tu n'avais pas compris ce que je dis ! Où veux-tu donc en venir ? »...

Je veux que tu l'avoues clairement, ton sale dessein de femme en manque, qui n'a, pour l'instant, que son mari à se mettre sous la dent ! Je veux que tu te démarques, une bonne fois pour toutes. Que tu te montres telle que tu es réellement ! Que tu cesses de jouer les épouses bafouées, mais dignes, les mères éplorées, mais courageuses. Que tu me laisses prendre ma part dans l'éducation des enfants... Tiens, justement, parlons-en des enfants ! Quel rôle jouent-ils dans ton scénario d'amante de ton mari ? Comment pourrai-je être leur père alors que tu monopolises la majeure partie du temps de mes visites épisodiques, censées leur être exclusivement consacrées ? Et faudra-t-il que je paie indéfiniment

ce « droit de visite », comme ils disent, de parties de jambes en l'air faussement conjugales, dont je n'ai pas la moindre envie ?

Ce monologue muet, je l'éructe intérieurement, sur l'aile d'un long silence. Je soutiens son regard. Elle essaie d'en faire autant pour le mien, mais elle n'y parvient pas... Alors, à nouveau, elle se jette contre moi, m'entoure le cou de ses bras, enfouit son visage au creux de mon épaule et murmure :

« Tout ce que je te demande c'est... c'est de... »

Elle hésite, comme si ce qui a tant de mal à sortir de sa bouche n'était pas glorieux à dire... Et, de fait, ce ne l'est pas... Enfin elle éructe l'horrible aveu :

« Je ne te demande que de te comporter avec moi *comme un mari se comporte avec sa femme*. »

Voilà l'aveu ! Enfin, c'est dit ! Telle était la raison de toutes ces précautions oratoires, de ces considérations alambiquées, de ces concessions, aussi subites qu'inouïes ! La femme qui, durant des années, m'a menacé de l'arme redoutable de la pension alimentaire, qui m'a interdit toute relation paternelle normale avec mes enfants, qui m'a fait emprisonner même, cette épouse fidèle, ce modèle d'abnégation, cette victime de ma soi-disant instabilité socio-professionnelle et de mon prétendu donjuanisme sentimental, cette femme admirable, la voici qui se pâme soudain, devant son bourreau. Pauvre amoureuse masochiste, elle s'abandonne à son tourmenteur, telle une prostituée ignominieusement éprise de son souteneur sadique. Elle s'avoue prête à payer le prix de sa passion inextinguible pour moi : renoncer à la pension alimentaire ! L'horreur ! La chienlit...

À présent, je ne joue plus. Je m'entends énoncer, d'une voix blanche, les mots définitifs :

« Jacqueline, je ne reviendrai ici, désormais, que pour revoir mes enfants. »

Comme mordue par un serpent, ma femme a fait un saut en arrière :

« Parce que moi, je ne compte plus. Tu es aussi mon mari, ne l'oublies pas !

— Ce n'est pas exactement l'impression que j'ai, figure-toi.

— Qu'entends-tu par là ?

— Je ne suis pas ton amant, tu entends ! *Je ne veux pas être l'amant de ma femme !* »

C'est fini. J'ai eu ma baffe, comme c'était à prévoir.

J'ai été chassé, sous une bordée des plus horribles injures. Mais cette fois, j'ai tellement serré les dents que j'ai réussi à garder mon sang-froid...

Il n'y a pas eu de drames, pas de voisins aux fenêtres...

Je suis parti, sur la pointe des pieds, pour ne plus jamais revenir.

Cet ultime règlement de comptes a eu au moins l'avantage de clarifier définitivement une situation malsaine qui ne pouvait plus durer.

Un seul problème subsiste encore, et je ne sais comment le résoudre : si j'ai enfin cessé d'être l'amant de ma femme, je ne suis pas encore redevenu le père de mes enfants.

SOMMAIRE

Le « vendeur d'espace »

Ce n'est pas génial comme job ! Impossible de dire que cela nourrit son homme ! En fait, ce mois passé, je n'ai rien accroché ! Vendre de l'espace publicitaire, quelle folie ! Autant vendre du vent ! Pourquoi, diantre ! ai-je accepté ce turbin ? Et tout à mes frais encore. Pas de fixe. Quant à la commission, sur le papier elle est exorbitante, mais, comme dit l'autre, faut le faire ! Et moi, je ne fais rien. Je ne vends rien. Saleté de poisse !

Je roule, droit devant moi, en remuant ces pensées moroses...

Tiens, me voici en Haute-Provence. Quel beau coin ! Un léger dévalement sur le bas-côté de la route invite à la halte. Je freine et m'y engage. Le sentier descend en pente douce vers une vaste futaie sauvage. Je me sens une fringale violente de nature.

J'arrête le moteur, serre le frein à main. Par le toit ouvert, s'engouffre soudain le silence, inattendu, presque oppressant, après le bruit hystérique du moteur et le vacarme tonitruant de l'air torturé par la course de mon véhicule.

Puis mon oreille s'habitue aux bruits doux de la nature environnante. Je perçois les gazouillis discrets d'un cours d'eau, le frémissement soyeux de branches dépeignées par un mistral étrangement pacifique et le crissement serein de milliers d'insectes en extase.

Il est midi. J'ai faim. Je décide d'aller à la recherche de l'eau et de déjeuner de manière bucolique, en pleine nature. Je ne ferme pas la voiture. Je n'enlève même pas les clés du

tableau de bord. Qui viendrait voler une prolétarienne 2 CV en ces lieux pacifiques ? Et puis, je suis tellement en contrebas de la route, qu'on n'aperçoit même pas le toit de mon véhicule...

Enfin, j'ai trouvé la petite merveille. C'est une véritable rivière, d'allure modeste certes, mais vaillante. Elle se hâte modérément, venue je ne sais d'où vers un but qu'elle seule, sans doute, connaît... Je contemple longuement son corps interminable aux ondulations toujours nouvelles. Et j'ai envie de pleurer. J'adore l'eau, surtout celle des rivières, des lacs, des chutes et des torrents de montagne. Ce n'est pas un hasard si cet élément est le symbole de la pureté ! Je m'approche de l'onde. Je titube un peu sur les gros cailloux polis. Je me mouille légèrement les chaussures et le bas du pantalon... Force m'est de battre en retraite. Juché sur un petit rocher, en bordure du lit de la rivière, je me déchausse et, insolemment, je m'en viens souiller de ma sueur pédestre la pureté de notre sœur l'eau. J'en ai un peu honte comme d'un geste osé sur une toute jeune fille, mais cela me fait autant de bien, sinon davantage !

Je me tiens immobile au milieu du courant. Je joue à être un roseau tout sec. J'aspire l'eau par la plante de mes pieds... Elle me monte jusqu'à la racine des cheveux... et je reverdis.

Je lève les yeux vers la cime proche des arbres courts et j'oscille, comme eux. Je grandis : une forêt pousse sur ma tête : je suis un chêne !

J'étends mes deux branches maîtresses à l'horizontale : je suis oiseau ! Je me dresse sur la pointe des pieds, mais je ne décolle pas... Mes ailes, gauches, se replient piteusement...

Je reviens à la réalité et je fais le fou. Je patauge, éclabousse une anguille qui n'en a cure et me nargue en faisant du sur place, sûre d'elle et de sa fuite rapide. L'incroyable prétentieux que je suis tend la main et, hop ! j'attrape de l'eau ! Je ris comme un enfant. Soudain, j'ai honte. Je regarde aux alentours. Si quelqu'un me voyait ! Mais non, il n'y a personne d'autre, ici, que la nature et moi.

Finalement, j'ai découvert un coin assez douillet pour m'y allonger, à la romaine, sur la vieille couverture de pique-nique qui ne quitte jamais mon coffre de voiture, et je déguste délicieusement mon casse-croûte de voyage. Car il y a belle lurette que je ne mange plus au restaurant, lorsque je suis en déplacement. Pensez donc, je ne suis plus défrayé par qui ce soit, et la note, c'est moi qui la paie...

Repu, je m'allonge sur le dos et fais des clins d'œil au soleil, qui joue à cache-cache derrière chaque feuille et me chatouille le nez, les yeux, la bouche, les cheveux... Je repense aux bois de mon enfance et j'ai envie de pleurer.

Mon enfance ! Quelle connerie que cette vie d'adulte ! Qu'ils aillent tous au diable avec leur saloperie de fric. Le pognon ! Rien que le pognon ! Comme s'il n'y avait que cela, dans la vie. D'abord, moi, je suis un poète. Ben oui, quoi ! C'est pas une tare d'être un poète, au contraire ! Quel monde pourri que celui dans lequel nous vivons ! Ni les poètes, ni les fous, ni les saints n'y ont leur place... Moi, si j'étais un saint, je voudrais être François d'Assise. Celui qui savait si bien parler aux oiseaux, comme ceux qui m'observent là, en jacassant...

En attendant, il faut bien revenir à la réalité : je dois faire mon rapport quotidien. Morose, je sors le triste imprimé de ma serviette, et je m'essaye à rédiger cette prose insipide...

Je ne peux m'empêcher de me remémorer, en souriant, le merveilleux conte d'Alphonse Daudet : « Le sous-préfet aux Champs »... Et vrai ! je puis bien m'identifier au pauvre homme, plus épris de nature, que de discours municipaux. Comme lui, j'ai beau me torturer le cerveau, je ne trouve rien à écrire... Je me sens la nuque lourde. Je lutte de toutes mes forces contre l'assoupissement...

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demande une fauvette provençale, à cape noire sur ventre et col rouge vif.

— Ça, c'est un sous-préfet, répond doctement une pie, à allure de notaire, mais un notaire qui serait tombé à plat ventre dans la neige : poitrail, tête et queue noire et ventre tout bêtement blanc.

— Un sous-préfet, mais qu'est-ce que c'est, un sous-préfet ?

— C'est une sorte de personnage officiel, qui se sauve, de temps à autre, dans les bois pour faire des vers.

— Et pourquoi se sauve-t-il ?

— Parce qu'il n'aime pas le métier qu'on lui fait faire.

— Ah ! Mais comment savez-vous cela, Dame Pie ?

— C'est mon aïeul qui m'a conté cette histoire, que son aïeul à lui avait vue, de ses yeux vus, et que racontait ensuite un humain, qui a un nom bien de chez nous : Daudet, Alphonse Daudet. Cela s'appelle *Les Lettres de mon Moulin*.

— C'est intéressant ?

— Oh ! oui. Mais plus personne ne lit ça.

— C'est dommage.

— Oui, c'est bien dommage. »

Un petit bouvreuil insolent, que n'a pas convaincu le radotage de la pie, s'est approché tout près, tout près. Il revient à tire-d'aile sur la branche où nichent les jaseurs et se mêle sans vergogne à la conversation.

— Mais non, ce n'est pas un sous-préfet, c'est un « vendeur d'espace ».

— Qu'est-ce que c'est que ça, un « vendeur d'espace » ? Comment peut-on vendre de l'espace ?

— Je ne sais pas, mais c'est écrit dans ses papiers, là-bas. »

Les violettes demandent :

« Est-ce que c'est méchant ? »

Le vieux rossignol répond :

« Pas du tout. »

Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le Vendeur d'espace n'était pas là...

Impassible, au milieu de tout ce joli tapage, Monsieur le « vendeur d'espace » invoque, dans son cœur, la muse des rapports administratifs et, le crayon levé, commence à déclamer, de sa voix de cérémonie :

« Rapport de prospection, zone Sud. »

Un éclat de rire lui répond ; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur la grosse serviette de cuir noir. Le « vendeur d'espace » hausse les épaules et veut continuer son rapport, mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin :

« À quoi bon !

— Comment, à quoi bon, dit le « vendeur d'espace », qui devient tout rouge et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle :

« Rapport de prospection, zone Sud. »

Mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui, sur le bout de leur tige et qui lui disent doucement :

« Monsieur le « vendeur d'espace », sentez-vous comme nous sentons bon ? »

Et les sources lui font, sous la mousse, une musique divine. Et, dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de rédiger son rapport...

Le « vendeur d'espace », grisé de parfums, ivre de musique, essaie vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il balbutie encore deux ou trois fois :

« Rapport de prospection, zone Sud... Rapport de prospection... Rapport de prospect... »

Puis il envoie la prospection au diable et la muse des rapports administratifs n'a plus qu'à se voiler la face...

Voile-toi la face, ô muse des rapports administratifs !

Lorsque, après avoir découvert la voiture abandonnée et pris connaissance du dernier message désespéré du « vendeur d'espace », les gendarmes ont soigneusement ratissé les bosquets aux environs, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur. Le suicidaire « vendeur d'espace » était couché sur le ventre, à même le sol, débraillé comme un bohème, il avait mis son habit bas... et, tout en mâchonnant des violettes, le « vendeur d'espace » faisait des vers !

Un peu abasourdi d'être réveillé par les gendarmes, puis conduit au commissariat local, aux fins d'enquête, j'ai enfin compris ce qui m'arrive. Ma voiture, apparemment abandonnée, avait attiré l'attention d'une patrouille de gendarmes. De plus, j'avais imprudemment laissé, dans la boîte à gants, un carnet personnel où je note mon journal intime. Et les futés représentants de la loi étaient tombés en arrêt sur mon dernier cri de bravoure, couché sur le papier, à la date d'hier :

« Demain, je dois réussir, sinon c'est la catastrophe. Réussir ou mourir ! »

Certes, c'était stupide, grandiloquent... Simple exaltation du moment rien de plus...

En écrivant ces mots, je n'avais pas, un instant, songé au suicide en cas d'échec. Eux si... La présence des clés sur le tableau de bord avait confirmé leurs soupçons. Qui laisserait les clés sur sa voiture, dans cette région où tout se vole ? On avait soigneusement fouillé mon véhicule et, à la lecture de la dernière phrase fatale de mon journal de bord, le doute n'avait plus paru permis : le pauvre « vendeur d'espace » sans succès n'avait pas réussi à emporter l'affaire dont apparemment dépendait sa carrière. Désespéré, il avait mis fin à ses jours.

Tandis qu'on déplaçait mon véhicule jusqu'au commissariat, aux fins d'expertise et d'identification du propriétaire, on se lançait à la recherche de mon cadavre...

J'avais failli mourir de peur quand je m'étais vu entouré de ces pandores...

Et maintenant je suis là, ridicule, aussi gêné que le gros commissaire de police local qui me regarde par en dessous en insistant lourdement sur sa question finale, que même l'accent chantant ne parvient pas à rendre comique :

« Doncque, vous êtes sùreu que vous vous sanntez biengn ? Vous ne voulez pas voir un médecingn, ou vous reposer quelques jours ann clinique ?

— Non merci, Monsieur le Commissaire. »

L'homme hausse les épaules et soupire, impuissant. Il me rend mes papiers en déclarant d'un ton solennel :

« Ann tout cas, ne recommannez pas une bêtiseu pareille : on ne laisse pas uneu voiture ouverte avé les clés dessus, dans ungn sous-bois, et avé une proclamationgn de détresse comme la vautre dans la boîte à gangne... Sherlock Holmèsse lui-même s'y serait tromppé ! »

Mort de honte et de rage, je le voue mentalement aux gémonies :

« Espèce de minus ! Tu croyais tenir l'affaire de ta carrière, hein ? Bien sûr, il ne se passe rien dans ce coin tranquille, alors un Vendeur d'Espace qui se balance au bout d'une corde dans un sous-bois, ça t'aurait changé des ivrognes et des chiens écrasés, hein ? Pauvre cave, va ! »

SOMMAIRE

Conversion d'un chanoine

Tous les curés ne sont pas des curés d'Ars, c'est un fait. Pas plus, d'ailleurs, que tous les soldats ne sont des héros. J'ai la manie de traquer les curés, de leur tomber dessus à l'improviste, de les encombrer de mes problèmes de circulation spirituelle, de mes boutons d'acné mystique. Souvent – c'est clair – je les enquiquine. Parfois même, je les terrorise. Mais comment aurais-je pu imaginer qu'il m'échoirait, un jour, de ramener l'un d'entre eux à ses premières amours divines ?

C'est pourtant ce qui arriva.

Reconnais que je t'ai sauvé la mise, à toi, le curé de... Si je ne te l'avais pas asticoté, ton vieux cœur de chanoine honoraire, au Jugement dernier, tu te serais retrouvé parmi les réprouvés, qu'on reléguera à la gauche de Celui qui a dit : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu froid et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais sans logis, et vous ne m'avez pas hébergé ».

Tu penseras par-devers toi : « Mais quand donc ai-je fait cela au plus petit d'entre les frères du Christ ? »...

Parce que tu auras probablement oublié le pauvre *mancheur* tout trempé, tenaillé par la faim et sans gîte, qui t'est tombé dessus, un soir de novembre bien pluvieux, et dans lequel tu as failli ne pas reconnaître, non seulement ton Seigneur, mais l'homme tout court, en détresse et qui avait besoin d'un tout petit peu de vraie compassion fraternelle.

Tu allais fermer ton église, quand je suis entré, ruisselant et épuisé. Tout d'abord, tu as failli me flanquer dehors,

d'autant que j'avais un étui de guitare, ce qui me cataloguait immédiatement parmi les mendiants et les gitans, personnages aussi douteux que gênants.

Puis, lorsque tu m'as vu m'agenouiller devant le Saint-Sacrement, tu t'es armé d'une petite patience et tu as fredonné ton bréviaire, en attendant que je me fatigue de débiter mes patenôtres.

Car la prière, ce n'était plus ton fort depuis bien longtemps. Normal : quarante ans de sacerdoce, un vrai bail de vie commune avec le Bon Dieu, ça dépoétise même les choses spirituelles...

Alors, tu as commencé à t'impatienter. Tu as songé à ta soupe qui t'attendait au presbytère et qui risquait de refroidir. Du coup, tu t'es trouvé des prétextes. Et le plus péremptoire, à tes yeux, c'était la colère prévisible d'Adèle, ta vieille gouvernante. Et c'est vrai qu'elle était terrible, Adèle, et son titre, elle ne l'avait pas volé : tu l'appelais ton « gouvernement ». Et de fait, Monsieur le Chanoine, elle te gouvernait à son gré, la vieille Adèle !

Puis, des mauvaises pensées ont assailli ton cerveau à mon sujet. Tu t'es dit : « Ha ! Il dort probablement à moitié. D'ailleurs, s'il est venu ici, c'est uniquement pour piquer un roupillon, ou pour se faire sécher, voire se faire héberger ».

Les deux premières suppositions étaient fausses, mais la dernière était juste : je n'avais pas où aller. Et je te l'ai dit, avec gentillesse, quand – d'un ton d'autant plus rogue, que tu te sentais mal dans ta conscience – tu m'as sommé de quitter ce recueillement, où je venais à peine d'entrer, et qui me réchauffait l'âme, plus sûrement que la tiédeur du brasier des cierges de l'autel de saint Antoine ne le faisait pour mon corps.

J'ai cherché ton regard, Monsieur le Chanoine, mais tu regardais tes godillots. Tu débitais trop vite tes prétextes, solides comme des articles du Code pénal.

« Je dois fermer l'église... C'est le soir, n'est-ce pas ? À cause des voleurs, vous comprenez ? »

Alors moi, battant le rappel de mes connaissances religieuses, j'avais argué que ce n'était pas très chrétien de fermer la Maison de Dieu... Que, peut-être, il n'était pas d'accord, là-haut, lui dont le Fils avait dit, comme ça, un jour – et il ne semblait pas que ç'avait été par mégarde : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et harassés, et je vous soulagerai ». Lui qui avait enguirlandé les disciples, parce qu'ils chassaient les petits enfants qui voulaient monter sur ses genoux : « Laissez-les, le Royaume des Cieux appartient à ceux qui leur ressemblent ! »...

Excédé, mon chanoine avait cessé de regarder ses godasses. Il n'était pas habitué à recevoir des leçons d'Évangile, le digne ecclésiastique, surtout de la part d'un sans domicile fixe...

« Il ne faut pas prendre les saintes Écritures au pied de la lettre, avait-il rétorqué. Si on vous écoutait, il n'y aurait plus de société. Ça serait l'anarchie ! »

Moi, j'avais objecté que je n'avais pas l'impression que ce Jésus-là, il était venu pour créer une société anonyme ecclésiastique à responsabilité illimitée, avec une caisse d'assurances célestes, à tarifs spéciaux, pour ceux de son administration, et la sécurité baptismale garantissant des soins gratuits, dans le purgatoire, avec paradis assuré, en fin de parcours du combattant chrétien.

Le curé, ça l'avait énervé mes arguments, un brin insolents, malgré toute la gentillesse et l'humour que j'essayais d'y mettre. Mais ça l'avait touché quand même...

À la fin, il m'avait demandé de l'attendre un peu. Puis, après un bon moment, il était revenu avec un cabas bien rempli.

« J'ai chipé un peu de poulet froid dans le frigo du presbytère, une bouteille de bon vin et quelques gâteries, m'avait-il glissé, avec un clin d'œil coquin. Si Adèle s'en aperçoit, elle va en faire un drame. Adèle, c'est mon « gouvernement », ma gouvernante, si vous aimez mieux !

Puis il m'avait mis dehors, comme à regret. Mais j'avais été impitoyable, je voulais secouer son âme de chanoine, sclérosée par quarante ans de messes basses, ou chantées, de vêpres et de saluts du Saint-Sacrement, de sermons dominicaux, de confessions hebdomadaires, de catéchismes, de baptêmes et de visites de malades. Je craignais qu'il ne fût jugé trop strictement, là-haut, au tarif de l'administration céleste, c'est-à-dire sur états de services cléricaux. Je subodorais que le Tout-Puissant n'a guère de sympathie pour ce genre de fonctionnaires de Dieu, et qu'il risquait de lui faire le coup du talent... Vous savez : celui que le mauvais intendant sort triomphalement, au retour de son maître, en lui disant : « Tiens, tu vois, le talent que tu m'avais remis en partant, il est encore intact ! ». – À l'époque, la dévaluation, on connaissait pas ! – Et alors, qu'est-ce qu'il s'était fait passer, cet intendant à la manque ! Un fainéant, voilà ce qu'il était ! Les autres, ils les avaient fait fructifier leurs talents ! Pas lui, qui les avait prudemment enfouis dans sa tirelire ! Bref, balancé qu'il avait été, le mauvais serviteur !

Et moi, mon brave chanoine, qui avait déjà presque racheté ses quarante années de médiocrité, avec son poulet froid et son vin, chipés à Adèle pour remplir le ventre creux d'un *mancheur*, je voulais qu'il le fasse fructifier, et vite, ce talent, qu'il sortait enfin de son coffre-fort ecclésiastique, après plus d'un demi-siècle d'ensevelissement stérile. Je ne voulais pas qu'il meure avec, sans en avoir tiré quelque chose et qu'il lui arrive le coup du mauvais intendant.

Alors, comme il verrouillait soigneusement les portes de son église, je lui avais glissé insidieusement :

« Vous ne me demandez pas si j'ai quelque part où aller ? »

Ça ne lui avait pas plu, au chanoine. Il avait refermé sa boîte aux talents, d'un geste sec, comme pour me faire comprendre qu'il n'était pas une vache à lait et qu'il ne fallait pas trop presser les mamelles de sa charité. Pourtant, il avait bien senti qu'il faisait frisquet jusque sous le porche de l'église, puisque, même lui, qui était sec, il frissonnait.

J'ai vu qu'il creusait désespérément son cerveau d'ecclésiastique. Qu'il cherchait fébrilement, dans son gros code de comportement chrétien, l'alinéa « pieux-*mancheur*-sans-logis-possédant-son-évangile-sur-le-bout-du-doigt », et la conduite à tenir, en pareil cas.

Malheureusement pour moi, il s'est heurté, au passage, à une grosse tête de chapitre du Droit canonique, qui traite de la tenue des églises et des presbytères. Il y était dit que la décence et l'honorabilité du clergé exigeaient que les membres de ce corps d'élite ecclésiastique se gardassent d'héberger, sans discernement, des gens suspects, ou de mœurs douteuses, des vagabonds permanents, sans parler, bien entendu, des femmes, interdites, quel que fût leur statut.

Il était précisé, dans le gros livre – que le docte chanoine semblait connaître par cœur – qu’il fallait diriger ces personnes vers l’hospice le plus proche. Mais votre village n’avait pas d’hospice, Monsieur le Chanoine, et vous le saviez bien. Mais, diable ! – euh ! pardon ! Dieu ! – que pouviez-vous y faire ?

Tristement, je vous ai regardé enjamber les flaques d’eau, en relevant les pans de votre soutane. Vous vous hâtiez vers l’Adèle ronchon et son potage fumant, tandis que je priais pour vous...

Je venais à peine de m’assoupir sous le porche de l’église quand vous êtes revenu, et mon cœur a bondi de joie. Non pour le gîte tiède dont mon pauvre corps avait bien besoin, certes, mais pour la fructification inespérée de votre unique talent, que j’avais tant souhaitée, pour le salut de votre âme, Monsieur le Chanoine...

Le reste a tout d’un extrait des Fioretti. Vous aviez la larme à l’œil, mon bon Chanoine.

Vous avez renoué avec une vieille tradition trop oubliée, parce que prétendument ridicule. Vous m’avez lavé les pieds, à l’eau bien chaude, parce qu’ils étaient tout à fait gelés, mes pieds... Puis, vous me les avez frottés, à l’eau de Cologne, avec une énergie surprenante pour votre âge.

Vous m’avez aussi procuré des vêtements de bonne coupe, pour le lendemain, car vous prétendiez que les miens ne seraient jamais secs à temps.

Puis, marchant soudain, à grands pas, dans la voie de la sainteté, vous avez exigé que je couche dans votre lit, tandis que vous dormiriez dans le fauteuil... C’est, d’ailleurs, la seule fois où nous avons failli nous disputer. Et cela a aussi

réveillé la terrible Adèle, bien qu'elle habitât dans l'autre aile du presbytère et qu'elle ignorât tout de ma présence. Vous l'avez rassurée, au travers de la porte :

« Ça n'est rien, j'ai dit bonsoir à un paroissien qui passait.

— Y s'promènent bien tard, vos paroissiens ! avait bougonné la vieille fille en s'éloignant. Vous devriez dormir, bon sang ! Il est plus de minuit ! »

Nous avons ri de bon cœur en silence, comme des chenapans qui viennent de faire une bonne farce.

Cependant, le curé s'est cru obligé de s'excuser de ce pieux mensonge. Pour ne pas me scandaliser, sans doute.

« Je vous donne l'absolution », ai-je murmuré, en pouffant.

Et nous avons ri, à nouveau, le plus discrètement possible, Adèle ayant, comme j'avais pu le constater, l'ouïe extrêmement fine.

Durant cette nuit mémorable, mon sommeil fut peuplé d'anges hilares, ensoutanés et chaussés de gros godillots dorés, traînant de grands cabas pleins de poulets frétilants et facétieux, sortis tout droit de chez Walt Disney et qui chantaient des alléluias criards...

Le brave homme m'a réveillé à six heures du matin, en s'excusant de me tirer si tôt du lit :

« C'est à cause de mon « gouvernement » : elle se lève à six heures trente, comme une pendule. Et si elle vous trouve dans ma chambre, ça va faire un drame. Ma messe est à sept heures et le petit déjeuner à huit heures. Vous êtes mon hôte. Venez, en attendant, je vous ouvre l'église. »

Après la messe et le petit déjeuner, je ne l'ai pas tenu quitte. Je lui ai volé toute sa matinée à ce brave homme. Quatre heures de torture je lui ai fait subir. Il y perdait son

latin et le peu de théologie mystique qu'il avait pu acquérir jadis.

Pensez donc, un bohème endémique, « conversionnaire » périodique, au cœur et aux sens dangereusement inflammables, mais hanté par Dieu. C'était beaucoup pour lui. Pourtant, il avait fait face de son mieux, avec autant de courage que d'inconscience, et avec infiniment de bonté...

Sur pièces et à distance, il m'eût condamné, sans problème de conscience.

Mais, cette nuit-là, nous nous étions affrontés, à visage découvert et à âme nue...

Il ne pouvait nier qu'il s'était passé quelque chose et que son existence subséquente ne serait plus tout à fait la même. Et il était trop honnête homme, pour ne pas s'émouvoir de ma sincérité...

Il m'avait donné son absolution, en me promettant ses prières et en me suppliant de ne point épargner les miennes à son intention.

Seule fausse note – mais le moyen de lui en tenir rigueur ? – malgré mes longues plaidoiries pour le convaincre de l'échec de toutes mes tentatives en ce sens, il avait beaucoup insisté sur la nécessité impérative, « pour un homme de cœur et un chrétien fervent comme vous » – selon ses propres termes – de reprendre, au plus vite, la vie conjugale.

« Dieu vous entend » , avais-je émis, pour ne pas le contredire. Et nous nous sommes quittés après une longue et chaleureuse accolade.

SOMMAIRE

Un tout petit service

« Claude, vous devez comprendre votre femme. »

J'ai la tête douloureuse. Mais surtout j'en ai marre de cette phrase que j'entends depuis des années, depuis que les choses ont commencé à se dégligner dans mon ménage. Et Dieu sait que cela fait longtemps ! Je ne puis positivement plus supporter cette exhortation-là. C'est toujours moi qui dois comprendre ma femme ! Il ne vient jamais – mais alors jamais ! – à l'idée de quelqu'un que, moi aussi, je puisse avoir besoin, au moins de temps en temps, que ma femme me comprenne ! Que les autres me comprennent...

Ces dernières années, j'ai réussi à garder ma dignité, avec plus ou moins de bonheur, au cours d'entretiens du type de celui que j'ai maintenant avec Jean-François. J'ai fait ce que font les gens, lorsque, sous l'empire d'une émotion forte – ayant généralement son origine dans le désespoir – ils en sont venus à poser des actes excessifs, ou se sont laissés aller à des attitudes paroxystiques. Quand, dans un effort surhumain, ils sont enfin parvenus à reprendre le contrôle d'eux-mêmes, que croyez-vous qu'ils font ? Ils jouent le jeu. Ils entrent, en hâte, dans le moule du comportement que l'on attend d'eux en ces circonstances... Pour ne pas qu'on les répute fous. Pour éviter que les infirmiers de la société ne les encamisent de force, ou que ses psychiatres ne les psychothérapisent à outrance... Pour ne pas finir leurs jours « incarcérés » dans ce qu'on appelle pudiquement une « maison de santé » ! Alors – question de survie ! –, ils reconnaissent tout. Oui, ils ont passé les bornes. C'est vrai qu'ils

auraient dû se contrôler mieux. À l'évidence, ils ont dramatisé leur situation... Mais c'est fini. Ils se sont calmés. Ils ne voient plus les choses de la même manière, à présent. L'entourage peut être tranquille : tout ira pour le mieux. On va même jusqu'à réussir un sourire assez bien imité... Ouf ! On a eu chaud ! L'asile ne sera pas encore pour aujourd'hui !

C'est, à peu de choses près, la volte-face qui fut la mienne, au tout dernier moment, après que j'eusse explosé sous les reproches de Jean-François Durieu... Juste avant la piqure calmante du médecin que Jean-François m'avait menacé d'appeler, si je ne cessais pas ma « crise d'hystérie ».

En rentrant de cette mémorable soirée de retrouvailles « conjugales » post-carcérales, j'avais trouvé mon ami, avec une tête de circonstance. À l'évidence, ma femme avait téléphoné. Il savait tout, me dit-il. C'est-à-dire tout ce qu'avait dû dégoïser Jacqueline sur mon compte. Moi, j'avais beau venir avec ma musique originale et mes paroles authentiques d'auteur de la chanson, mon auditeur s'entêtait à préférer l'adaptation de Jacqueline, banale à pleurer, et la mauvaise traduction, tronquée, dépersonnalisée, dépoétisée, dédramatisée, qu'elle avait faite, de mon texte original...

Alors, au lieu d'admettre que j'avais tort, a priori, je me suis tué à ressasser ma version personnelle des faits. Sans comprendre à quel point elle était suspecte, du fait même qu'elle était la mienne. J'ai dû paraître inconvenant, car non seulement on ne m'a pas cru, mais encore j'ai inspiré une horreur tellement incoercible que même le bon chrétien charitable, qu'est incontestablement Jean-François Durieu,

n'a pu se retenir de m'exprimer sa réprobation, violente dans le regard, modérée, mais perceptible, dans son expression orale :

« Claude, là, vous exagérez vraiment ! Jacqueline est *tout de même* votre femme ! »

Les termes exacts employés par Jacqueline ! Du coup, j'ai craqué au point d'éclater en sanglots... Et ce grand garçon gâté, que rien n'avait préparé au rôle délicat de consolateur d'époux piégé, s'en est plutôt mal tiré... Pour faire bonne mesure, ne s'est-il pas avisé de m'engueuler ! Croyant sans doute aux vertus de l'électrochoc ou de la gifle réanimatrice pour fausses crises nerveuses, il m'a souffleté – moralement s'entend, mais cela m'a fait au moins aussi mal – à coup d'arguments frappants et qui se voulaient salutaires.

Alors, j'ai vomi tout ce que j'avais sur le cœur. J'ai débité tous mes griefs envers une épouse aussi névrosée qu'implacable...

Et tout ce qu'il a trouvé à me dire, ce bon apôtre, c'est ceci :

« Comment pouvez-vous parler de la sorte ? J'ai honte pour vous ! L'épreuve de votre séjour en prison a dû vous égarer. Je vous conseille de retourner chez votre épouse et de lui demander pardon... »

Je me suis encore débattu durant quelques minutes, en parant les coups, en criant au secours, en appelant Dieu, les saints et le bon sens à la rescousse. En vain. Ce justicier des épouses « le plus souvent victimes » face à des maris « presque toujours égoïstes et brutaux », ce thérapeute improvisé des maladies conjugales, avait trop à cœur de me sauver malgré moi. Pour cela, il lui fallait être impitoyable, se faire sourd à mes protestations, même si le remède de

cheval qu'il se croyait obligé de m'administrer « pour votre bien ! » devait me faire très mal. D'ailleurs, à l'en croire, il souffrait autant que moi de me faire ainsi souffrir... toujours pour mon bien, comme il se doit...

Le dernier coup qu'il me porta obtint enfin l'effet escompté :

« Excusez-moi de vous dire cela, Claude, mais vous ne me laissez vraiment pas le choix. Je constate, hélas ! que vos pires détracteurs de jadis et votre femme elle-même n'avaient pas entièrement tort lorsqu'ils vous décrivaient comme un être fantasque et irresponsable, uniquement mené par ses lubies, prétendument religieuses, et atteint d'un véritable complexe de persécution ! »

Maintenant je suis complètement dégrisé. J'ai capté le message, dans les yeux de ce secouriste moral amateur. Il est clair et sans aucune ambiguïté :

« Encore un éclat de cette nature et j'appelle un médecin, ou... un psychiatre ! »

Alors, j'ai reconnu tout en bloc... Pour éviter l'asile...

Jamais je n'avais fait antichambre chez Bernard Rousseaux. J'y songe avec mélancolie, durant la longue demi-heure d'attente, avant d'être reçu. Dire qu'il fut un temps où Bernard eût interrompu même une réunion de conseil d'administration pour venir à ma rencontre et me donner une affectueuse accolade, tant il m'appréciait ! Et c'était réciproque... Tandis qu'aujourd'hui...

Il est vrai que mon ami a grimpé, en quatre ans. De chef du département administratif de Textital France, filiale du

groupe sidérurgique allemand du même nom, il est devenu directeur général adjoint. Mais je sais pertinemment que ce n'est pas là la raison de ce délai d'attente. Je connais le langage des signes du monde des affaires. Je suis traité, comme c'est l'usage dans ce milieu, pour ce que je suis réellement, c'est-à-dire un demandeur d'emploi.

De fait, pour l'heure, Bernard est ma dernière chance. Voici près de trois semaines que j'ai pension chez les Durieu, après ma sortie de prison, et, depuis mon explication orageuse avec Jean-François, il est on ne peut plus clair que mes jours y sont comptés. Déjà lassés des échecs répétés de ma quête d'emploi, la coupe de leur patience a finalement débordé, lorsqu'ils se sont aperçus que je sortais le soir, guitare en bandoulière. Les Durieu n'ont jamais vraiment digéré que je gagne ma vie de la sorte, depuis des années. Pour eux, la *manche* c'est de la mendicité, rien de plus. C'est d'ailleurs en partie avec l'arrière-pensée de me faire sortir de cette situation sociale, jugée par eux scandaleuse, qu'ils m'ont offert l'hospitalité dès ma sortie de prison. Avec le succès que l'on sait !

Que ma malchance professionnelle têtue ait eu raison de leur optimisme, je pourrais encore le comprendre. Mais de là à m'en imputer l'entière et exclusive responsabilité, il y a un pas, que les Durieu, hélas ! n'ont pas hésité à franchir.

« Je ne sais pas comment vous vous débrouillez, s'est exclamée, pas plus tard qu'hier, la charmante Béatrice Durieu, mais je connais des tas de gens plus âgés que vous qui ont été au chômage et qui ont retrouvé du travail dans les deux ou trois mois ayant suivi la perte de leur emploi. »

Le coup m'a été dur venant d'elle, si bonne, et qui m'estimait tant jadis. Quant à François, son mari, il y a beau temps

déjà qu'il ne perd même plus son temps en commentaires. Il a résolu le problème par le vide. Hormis les salutations d'usage entre personnes civilisées, il ne m'adresse plus la parole que pour les échanges strictement indispensables. À table, son silence glacé à mon égard est vraiment humiliant. D'autant qu'il ne cesse de marivauder avec son épouse et de lui relater, avec enjouement, les mille et une joies de sa journée de travail. Du sadisme pur et simple !

C'est hier que ce parangon de vertu, ce *Torquemada* de l'inquisition professionnelle et conjugale m'a signifié mon congé, en termes coupants, définitifs. À l'issue du repas, il m'a demandé de l'accompagner dans son bureau. J'ai immédiatement compris que le bannissement était proche et j'étais curieux de savoir dans quel emballage j'allais être jeté.

« Claude, je suis vraiment désolé, mais je me vois dans l'obligation de vous demander de prendre vos dispositions en vue de vous trouver un autre point de chute.

Je n'ai pas bronché. Jean-François Durieu s'est hâté d'ajouter, pour meubler le lourd silence :

« Je ne vous jette pas à la rue : nous patienterons jusqu'à ce que vous vous trouviez un gîte, mais ne traînez quand même pas trop. Ma femme ne le supporterait pas.

— Parce que c'est votre femme qui a pris cette décision ?

— Euh, non, bien sûr... C'est-à-dire... De toute façon, nous prenons toujours nos décisions en parfait accord.

— Alors pourquoi est-ce elle qui, à vous entendre, ne supporterait pas que je tarde à partir ? »

Jean-François s'énerve. C'est bien la première fois que je l'entends parler sur ce ton agressif :

« Vous voulez vraiment le savoir ? Eh bien ! je vais vous le dire ! Parce qu'elle est scandalisée de voir Claude

Miranda, le pieux catholique de jadis qui jouait les modèles de sainteté conjugale, passer ses soirées en boîte pendant que ses enfants crèvent de faim ! Voilà pourquoi Béatrice ne vous supporte plus ! Il en est de même en ce qui me concerne d'ailleurs !

« Mais voyons, Jean-François, vous savez bien, l'un et l'autre, que les boîtes en question ne sont pas des lieux de débauche ni d'amusement : ce sont des cafés et des restaurants où l'on fait la *manche*, exactement comme je l'ai faite dans plusieurs villes de Province durant des années ! C'est mon gagne-pain !

— Mendier n'est pas un gagne-pain.

— Vous en avez un autre à me proposer ?

— Alors vous, vous ne manquez pas de culot ? Il ne suffit pas que je vous héberge et que je vous nourrisse ? Il faut encore... »

Je ne l'ai pas laissé achever sa phrase. Je me suis levé avec dignité et j'ai gagné ma chambre en criant presque :

« Ne vous inquiétez pas, je vais bientôt vous débarrasser le plancher ! »

Et j'ai claqué la porte. Je sais que c'est ridicule et impoli, mais je suis vraiment à bout de nerfs... Tout cela est trop injuste, trop cruel, trop monstrueux...

C'est alors que j'ai décidé de jouer ma dernière carte... de visite. Elle porte le nom et l'adresse d'un cadre supérieur influent, qui fut pour moi, il y a quelques années à peine, un confident, un ami, presque un frère même...

Les retrouvailles avec Bernard Rousseaux ne sont pas ce que l'on peut appeler franchement cordiales. Il y a bien la traditionnelle accolade, mais le cœur de mon ancien ami n'y est pas : je le sens jusque dans le contact de son corps, qui est crispé et tient la distance...

Je sais déjà ce qui m'attend, mais, avec une curiosité malsaine, je tiens à assister à la mise à mort : la mienne, bien entendu. C'est une expérience étrange que d'observer, tandis qu'il vous parle, un être auquel vous liait, jadis, une belle et virile amitié...

Bernard fait, lui aussi, partie de la famille des *Fratellini* – section « responsables », comme il se doit... – qui était aussi la mienne jadis, lorsque la dèche ne m'avait pas encore atteint.

Mais aujourd'hui, je ne fais plus partie du club. Je n'ai même plus la parole, comme alors. C'est mon ancien ami qui parle, et moi je garde le silence. En fait, je n'écoute pas « ce qu'il dit », qui est parfaitement insignifiant, j'écoute « comment il le dit ». Je prête l'oreille à son âme, pour tenter de percevoir, sous l'écume des mots, si le jaillissement de la source qui les projette à la surface est toujours aussi pur et spontané qu'aux beaux jours de nos connivences... Si l'eau du regard de mon ami est aussi limpide qu'avant... Si y affleurent encore les belles qualités que j'y contemplais jadis avec joie et émotion... À ma grande tristesse, je constate que ce n'est pas le cas.

Non que l'âme de Bernard soit en perdition ! Dieu merci ! la situation n'est pas aussi grave que cela... Mais la silhouette spirituelle de mon ami a pris des hanches, elle

s'est quelque peu alourdie. Mon regard exercé y décèle des bourrelets disgracieux de satisfaction, un avachissement inquiétant de la prudence ; un durcissement excessif de la conscience. Même le souffle de sa générosité naturelle s'est fait court...

J'ai envie de lui crier :

« Bernard, Bernard, que t'arrive-t-il ? Tu n'as jamais parlé autant et avec une telle volubilité ! Bernard, mon ami, pourquoi dresses-tu, entre toi et moi, cette muraille de mots pressés ? Pourquoi tresses-tu, de manière si fébrile, les mailles serrées d'un discours distanciateur, censé te disculper de l'acte tout à fait inhumain que tu vas bientôt poser : éconduire poliment, hygiéniquement, un ancien ami tombé, chômeur en détresse... »

C'est moi qui ai pitié de toi, tu sais ! En nous regardant nous faire face, toi et moi, je me remémore ces condamnés à mort de légende, dont l'histoire – peut-être embellie par l'imagination du chroniqueur, mais authentique, à ce qu'il paraît – nous raconte qu'ils rayonnaient de paix, tandis que leurs bourreaux avaient des mines de suppliciés...

Bernard, comment vas-tu t'y prendre pour me rejeter à la rue ? Quels mots vas-tu trouver pour sauver au moins les apparences ? Quel chapitre de la méthode Coué vas-tu mettre à contribution pour persuader ta conscience que tu ne fais rien de mal en m'éconduisant ? De quel masque de prière vas-tu enduire la peau sèche de ton âme ? Dans quelle eau lustrale vas-tu plonger ta responsabilité pour effacer du sang l'irréparable outrage ? Pour être encore capable de te mirer dans ta conscience, ce soir, après avoir versé le mien ! Car, n'est-ce pas un crime de sang que ta non-assistance à chômeur en danger de mort économique ? Que cette tienne

contribution à la destruction de la fragile cellule familiale mirandienne, déjà dangereusement sous-alimentée, et que tu plaignais tant, il y a quelques instants à peine !

J'ignorerai toujours comment s'y est pris mon ami...

J'ai tellement hurlé mes questions vaines, dans mon soliloque intérieur douloureux, que c'est à peine si j'ai saisi, ça et là, quelques bribes du discours de Bernard...

Quand j'ai refait surface, j'ai perçu ces mots qui, à en juger par le ton solennel sur lequel ils furent proférés et le geste, que fit mon ami, de se lever, marquaient, à l'évidence, la fin de l'entretien, lequel paraissait, d'ailleurs, l'avoir fort éprouvé :

« Tu peux être assuré de mes prières à tes intentions ! »

Pardonne-moi, *Fratellino*, mon ex « Petit-Frère », d'être devenu si bassement matérialiste, mais – le croirais-tu ? – j'eusse préféré une place de gratte-papier dans l'un des multiples services de ton hyper-société : expéditions, achats, import-export, archives même, qu'importe... *Un tout petit service* en somme, voilà ce que j'attendais de toi... Juste un coup de pouce de rien du tout, qui ne t'eût pas coûté grand-chose et qui ne risquait pas de te compromettre !

Mais – Dieu seul, sans doute, sait pourquoi –, *ce tout petit service*, tu n'as pas cru devoir me le rendre !

SOMMAIRE

L'enfant qui parlait à la mer

Les hasards de la *manche* m'ont ramené dans ce coin familial de Bretagne, où j'ai passé jadis trois étés avec la colonie de vacances du petit Séminaire.

Aujourd'hui, je fais relâche. J'ai besoin de me retremper l'âme, de remonter le temps, de retrouver un peu le monde magique de mon enfance, mes émotions et mes ferveurs de gosse...

J'en traquerai les traces partout...

Dans les ronces des mûriers, où j'ai tant de fois déchiré ma culotte de maraudeur...

Dans les massifs de dahlias, que ma main chapardeuse a si souvent pillés, pour en offrir le larcin romantique à quelque jolie fillette du bourg...

Dans le creux des rochers aigus, que j'escaladais victorieusement, avec une adresse de cabri audacieux, pour défier les flots agressifs...

Dans les coquillages nacrés, dont je collais l'évidement sur mon oreille, tandis qu'ils restituaient, rien que pour moi et comme eux seuls savent le faire, l'écho des flots qui les avaient charriés durant des temps immémoriaux, et dont ils étaient mystérieusement imprégnés...

Sur le varech glissant et sur les moules noires, que je n'aimais pas, à cause de leur couleur funèbre...

Sur le sable, que j'adorais, parce qu'il donnait forme à mes rêves de bâtisseur en herbe d'ouvrages d'art, aussi bancals que fugaces – Ô saisons ! Ô châteaux !

Dans l'onde tumultueuse, enfin, dont j'ai toujours eu un peu peur, mais qui me fascinait tant...

Les vieilles églises de cette paisible côte bretonne, encore si bretonnante, s'étonnent un peu des visites du *beatnik* correct que je suis, qui vient parfois, guitare en bandoulière, s'agenouiller devant les autels rococos et les saints de plâtre, hauts en couleurs, pour vérifier s'il sait encore prier.

Les coiffes traditionnelles des rares Bretonnes de sacristie, ridées comme des pommes de reinette, virevoltent au rythme des coups d'œil circulaires intermittents de leurs propriétaires, et croisent leurs passements empesés d'amidon, en un duel pacifique, lorsque vont bon train les cancons des vieilles têtes qui se penchent l'une vers l'autre...

« Qui c'est-y ?

— C'est un gars de la ville, qui vient chanter pour les touristes. Un bicnic.

— Vous voulez dire : un *beatnik* ?

— Si vous voulez. Une espèce de bohémien, ou de vagabond, en tout cas ?

— Oui, mais propre sur lui, faut le reconnaître.

— C'est vrai, ma foi. Il a l'air bien pieux et bien élevé, ce fieu.

— Faut pas s'y fier, tout de même.

— Vous avez ben raison ! Dame, de nos jours, il se passe tellement de choses ! »

Bien sûr, ces braves femmes me soupçonnent de loucher vers le tronc de saint Antoine. Je parie qu'elles m'imaginent revenant, à la nuit tombée, pour crocheter les coffres-forts

divins et voler les pièces retirées de la circulation, ou les boutons de culotte facétieux...

J'aime la mer, mais je déteste me baigner. Ce n'est pas la moindre de mes contradictions. Quant aux plages et à leur étalage de viande touristique plus ou moins faisandée, trop peu pour moi !

En outre, pour avoir passé trois étés de colonie de vacances dans ce joli coin de Bretagne, j'ai l'avantage, sur le touriste de passage, de connaître le coin comme ma poche.

Voici la ferme du vieux Le Garrec, la dernière avant la falaise. Je descends par l'extrémité de son champ, un lopin vert qui pend au-dessus de la mer. Qui connaît ce chemin creux, à part les gars du village et les anciens de la colo ? Aujourd'hui, il n'y a plus de colonie de vacances et, à cette heure, les gens du village sont à la pêche en mer, ou au café.

Je suis seul. J'ai des comptes à régler avec la vie et avec moi-même...

Je suis resté jusqu'à la nuit.

Sous le prétexte que c'était marée basse, Madame s'est fait attendre outrageusement.

Alors j'en ai profité pour courir dans son lit, qu'elle laisse toujours ouvert, car elle est négligente, la mer... J'ai piétiné ses draps de sable gris...

Je me suis étonné de la douceur de la couche de sa plage immense...

J'ai ri de voir que tous les rochers des environs profitaient de l'absence de la belle pour se promener, comme moi, dans la baie de son immense lit. Ils stationnaient sur toute sa surface en petits groupes tassés et jouaient aux Indiens de mer, leur corps couvert de sauvages peaux de varech. Il était visible qu'ils pêchaient des coquillages, certains s'ornaient même de colliers de coques et de moules noires.

De temps à autre, de grandes mouettes blanches et des cormorans criards venaient leur chatouiller les côtes, jusqu'à ce qu'énervés, ils s'ébrouassent imperceptiblement dans la brume de chaleur floue, faisant fuir les oiseaux effrontés...

Puis, elle est revenue, la mer. Je l'ai vue un peu tard. Elle se hâtait, avec une lenteur apparente, sur la ligne indécise qui va du Fort La Latte au Cap Fréhel : ces deux veilleurs farouches préposés à l'accès de sa chambre royale. Je me suis dépêché de fuir, sans qu'elle me remarque. J'ai à lui parler, certes, mais pas corps à corps. Je m'adresserai à elle, comme il sied à une reine : à distance, du haut de ce groupe de rochers polis, presque éternellement secs, sauf aux jours de grande marée, et qui surplombent, de peu de mètres, le corps glauque de la déesse somnolente.

La nuit est venue. La mer est là, indifférente en apparence, mais attentive. Elle m'a immédiatement identifié et me le fait savoir :

« Qu'es-tu venu faire ici, vaurien ? Je te reconnais : tu es le petit Miranda, de la colonie du séminaire de Feuilly ! Que veux-tu donc ?

— Je suis venu vous parler.

— Me parler ? Qu'as-tu donc de si intéressant à me dire ? Je sais tout de toi, je n'ignore rien de ta vie.

— Vous savez tout ? Mon départ du séminaire, mes échecs professionnels, mon divorce, ma vie de bohème ?

— Oui, c'est même un joli gâchis que ta vie, mon petit Miranda. Qu'as-tu fait là ?

— C'est la faute à la vie, Madame la Mer.

— On a la vie qu'on se fait, mon petit monsieur !

— Ma foi, je ne sais pas si les choses sont aussi simples...

— Les choses ne sont jamais simples, a dit la mer, en soupirant. »

Puis elle a débordé un peu ses draps, en culbutant deux ou trois fois sur elle-même pour m'éclabousser.

En riant aux éclats, je me suis exclamé :

« Vous m'avez aspergé !

— C'est pour entendre ton rire, petit ! Ris encore. J'aime entendre ce rire. Sais-tu qu'il n'a pas changé ?

— Éclaboussez-moi de nouveau, et je rirai. »

La mer a battu des pieds, juste en bas de mon observatoire, et j'ai pris un bon paquet d'embruns en pleine figure. J'en ai presque crié de saisissement :

« Eh là ! Pas si fort ! Comme vous y allez ! »

Mais j'ai bien ri...

Puis la mer s'est calmée. Elle est devenue mélancolique :

« Sais-tu que je m'ennuie de vous ?

— De nous ?

— Oui, des petits colons de Feuilley : ils ne viennent plus.

— Non, c'est fini. L'établissement a fermé ses portes.

— Et pourquoi donc ?

— Vous savez, la tendance actuelle est plutôt à la suppression des anciennes institutions.

— C'est bien dommage ! a soupiré la mer. »

Puis, rêveuse :

« Les hommes sont devenus étranges, tu sais, Miranda.

— Oui, je sais.

— Toi, tu n'as pas beaucoup changé, à ce qu'il me semble. Ne prends pas mal ce que je t'ai dit tout à l'heure au sujet de ton foyer brisé, de ta vie de bohème... Ce n'était pas pour te faire de la peine... Au fond, je te comprends bien. Tu es un inadapté.

— Exactement.

— Tu n'aimes pas le monde d'aujourd'hui n'est-ce pas ?

— J'avoue... que je m'y sens mal à l'aise. »

La mer est restée un moment silencieuse, puis elle a gonflé son dos comme une chatte en colère. J'ai cru qu'elle allait faire une tempête, mais elle s'est contenue.

« Sais-tu pourquoi je m'énerve ? m'a demandé la mer.

— J'avoue que je l'ignore.

— Parce que les gens qui viennent me voir aujourd'hui ne sont plus comme ceux d'avant. Ils sont bruyants et mal élevés. Et puis, ils descendent, avec leurs maudites autos, jusqu'à mes plages.

Soudain, elle a ri amèrement :

« Cela m'agace tellement que je leur fais des crasses. Sais-tu comment ? »

J'ai fait non, de la tête.

« Eh bien, je me mets d'accord avec le sable d'une plage. Je dépasse un peu la barrière de mon ressac. Je lance, le plus loin possible, un jet puissant de ma mauvaise humeur, et je détrempe la piste par laquelle elles arrivent, toutes ces bêtes de métal. Et le lendemain, la plage et moi, nous nous tordons de rire de les voir enlisés ! Une fois, j'ai même fait un triomphe. Quand je suis revenue, à marée haute, des imbéciles, que j'avais piégés à marée basse, n'avaient pas réussi à se

dégager à temps. Quelle aubaine ! Ceux-là ont dû être obligés d'en racheter une autre, de leurs horribles machines ! »

La mer a continué son discours. On voyait bien que le sujet lui tenait à cœur.

« Ces gens-là, ils salissent tout ! Tu me connais, Miranda, tu sais que j'ai horreur de la saleté et combien de temps je passe à nettoyer les plages à grands coups de rouleaux et de paquets de mer. Eh bien, franchement, l'été, c'est devenu une tâche impossible ! J'en ai mal aux vagues de ratisser, de ramasser toutes leurs saletés... Et puis, il y a leurs débris et leurs ordures. Ça c'est la chose la plus terrible, tu sais ! C'est surtout la spécialité des jeunes. Ils me les jettent contre le corps, avec vulgarité. Cela me met en rage. Et ensuite, on m'accuse d'être polluante parce que mon lit est plein de résidus délétères ! À qui la faute ?

— Vous, au moins, vous étiez plus civilisés. Dans les criques, vous faisiez des ricochets sur mon eau avec des galets plats, tu te souviens ?

— Si je m'en souviens ! J'étais même parmi les plus fortiches !

— Oui, parce que je t'aidais bien.

— Vous m'aidiez ? Mais comment ? »

La mer rit.

« J'avais un faible pour toi, alors, pour les faire réussir, tes ricochets, mieux que ceux de tes petits camarades, je faisais des sauts de carpe comme seule je sais en faire. J'ondulais, je cambrais imperceptiblement mes reins et ton galet rebondissait, six fois, dix fois ! Et tes copains n'en revenaient pas, et toi tu crevais d'orgueil ! »

J'ai les yeux humides. J'hésite, puis je me décide :

« Dites-moi, Madame la mer, pourquoi aviez-vous un faible pour moi ? »

La mère a eu l'air embarrassée. Elle a clapoté bruyamment pour faire diversion, mine de ne pas avoir entendu. Mais j'ai insisté.

« Pourquoi me préféreriez-vous, la Mer, dites-moi, je vous en prie ? »

Elle s'est arrêtée un instant. Son visage est devenu lisse comme celui d'une jeune fille :

« Parce que je t'aime ! Oui, j'aime les petits garçons tristes qui viennent pleurer, le soir, devant ma baie. J'aime les saints en herbe qui prient et rendent grâce de la beauté que m'a donnée le Créateur.

Là, j'ai franchement rougi :

« Ainsi vous m'avez vu ! Vous lisez donc dans les cœurs ?

— Pas besoin : combien de fois n'as-tu pas pleuré à chaudes larmes quand on t'avait fait de la peine ! Ou louer Dieu, à pleine voix, quand l'émerveillement de ta joie était trop grand pour que tu puisses le garder pour toi tout seul !

Nous avons gardé le silence, elle et moi, un bon moment. Puis la Mer a repris la parole :

« Je ne devrais pas te dire cela, Miranda : ce n'est pas très moral, et ta société et son Église ne seront certainement pas d'accord avec ce que je pense... Mais je dois te l'avouer en toute franchise : c'est toi qui as raison. Tu as choisi la meilleure part. Tu as voulu rester un enfant, parce que tu sais que c'est à eux que Dieu a promis de donner le Royaume ! Seulement, Miranda, seulement, il faut payer le prix de ce choix-là... Tu n'y échapperas pas. Comme l'a dit un de tes chanteurs préférés :

« Non, les braves gens n'aiment pas que

l'on suive une autre route qu'eux ! ».

Tu le paieras cher, Miranda, plus cher que tu ne penses ! Mais c'est toi qui as raison, mon petit. Continue, ne te décourage pas ! Et si, un jour, tu en as vraiment assez de souffrir, si l'on te jette des pierres ou des bouteilles, comme à moi, viens dans mon lit. Fais la planche sur mon corps. N'aie pas peur : tu ne couleras pas. Je te tiendrai fermement. Ensemble, toi et moi, nous regarderons le ciel. Si tu veux, je t'emmènerai au-delà du Fort La Latte, au loin, là où le grand large commence, là où je me réoxygène lorsque je suis lasse des odeurs d'essence et des détritiques des hommes... Je t'entraînerai avec moi. Tu vogueras entre ciel et mer. Je te laverai l'âme et le cœur, et tu redeviendras vraiment un homme... »

Quand je m'éveillai, j'étais transi de froid. Je consultai ma montre et m'étonnai d'avoir pu dormir près d'une heure sur ce rocher inconfortable...

Mais, plus que tout, ce fut mon âme qui m'étonna : elle jubilait, comme celle de saint François ! Mon cœur était une source limpide !

J'étais redevenu ce que j'étais jadis : l'enfant qui parlait à la mer !

SOMMAIRE

Le droit de visite

« Jacqueline, ouvre ! Je sais que tu es là ! Tu n'as pas le droit de me faire ça ! Je veux voir mes enfants, tu entends ! Je veux voir mes enfants ! »

L'horreur ! Je viens de faire mille kilomètres en 2 CV pour serrer mes petits dans mes bras. J'ai écrit et même téléphoné, pour confirmer le jour et l'heure de ma visite. Jacqueline s'était déclarée d'accord... Alors pourquoi cette mascarade ?

« Jacqueline, ouvre ! bon Dieu ! »

J'ai fait un tel vacarme, en criant et en tambourinant sur la porte, que des voisins sont sortis. J'ai entendu la voix de Plessis, l'enfoiré :

« Vous allez foutre le camp, ou j'appelle la police ! »

Un instant, j'ai l'impression de revivre le drame de mon départ, quelques années en arrière... Tout, mais pas cela ! Je bats en retraite...

Comment Jacqueline a-t-elle pu me faire une chose pareille ? Certes, depuis notre dernier règlement de comptes verbal, je sais que c'est la guerre totale. Mais, jusqu'alors, elle ne s'était pas servie de l'arme des enfants. Fifi me le prédisait, lui, depuis le début de ma séparation. Il me le redit, ce soir, dans son studio de Ménilmontant, où j'ai trouvé refuge :

« Elle t'a fait le coup classique de la non-présentation d'enfant.

— Mais c'est interdit par la loi ! ai-je objecté.

— Oui, en principe. Mais, dans la pratique, qu'est-ce que tu veux faire ? À moins d'avoir des amis sûrs parmi les

voisins, et de les convaincre de témoigner, et encore. Tout ce que peut faire la police c'est d'établir un procès-verbal, ensuite, tu dois assigner ta femme. C'est du pognon !

— Je n'ai jamais eu de vrais amis dans mon immeuble et, depuis le scandale de la mort de notre couple en direct, tu peux t'imaginer la cote que j'ai dans le coin. Quant à l'argent, je n'ai pas besoin de te faire un dessin, tu connais ma situation. De toute manière, sur le plan juridique, je n'ai aucune chance, puisque je suis toujours sous le coup d'une plainte de ma femme pour abandon de famille.

— Mais t'as déjà été jugé pour ça. C'est même ta bergère qui t'a fait sortir de taule !

— Oui, mais comme tout s'est détérioré entre nous par la suite, tu penses bien qu'elle ne m'a pas loupé ! Comme je ne lui paye plus rien depuis cette époque-là, faute de moyens, elle a déposé une nouvelle plainte. Cette fois, si on m'arrête, j'écoperai de plusieurs mois de prison.

— C'est vrai que t'es plutôt mal barré », a soupiré mon pote...

Je n'ai pas pu me retenir de venir rôder autour de mon ancien immeuble.

Il est dix heures du soir. Les petits doivent être couchés. Je suis dans la cabine téléphonique qui se trouve à l'angle de la rue, à la sortie du parking, juste à la perpendiculaire de l'immeuble où loge ma famille. Je compose le numéro de Jacqueline, sans quitter des yeux l'appartement. Les rideaux sont tirés, mais les lumières à l'intérieur me permettent de distinguer très nettement, au travers du tissu bon marché, la

silhouette de ma femme. Je la vois traverser le salon pour décrocher le téléphone. Machinalement elle se tourne vers la baie vitrée. Se doute-t-elle que je l'appelle de la cabine, juste en face ? Rien ne me permet de le penser.

« Non tu ne verras pas les enfants ! En tout cas, pas tant que tu ne me verses rien !

— Mais je n'ai pas un sou, Jacqueline, tu le sais bien ! Rien ne va en ce moment !

— En ce moment ? Rien n'a jamais bien été pour toi ! Tu portes la poisse à tout ce que tu touches ! À tous ceux que tu approches ! À ta famille surtout ! On crève de faim à cause de toi, ici ! Merde ! J'en ai marre de tes promesses jamais tenues !

— Jacqueline, écoute-moi...

— Non, c'est toi qui vas écouter ce que j'ai à te dire, et prends-le très au sérieux ! Je n'hésiterai pas à te faire boucler, le temps qu'il faudra, pour que tu paies d'une manière ou d'une autre ! Si ce n'est pas avec ton argent, ce sera avec ta liberté ! Il n'y a pas de raison que tu sois dans la nature alors que nous on est sans un rond ! J'ai même plus de quoi habiller décentement les enfants !

— Jacqueline !

— Va te faire f... ! »

Elle a hurlé si fort cette expression ordurière, en claquant le téléphone, que j'en ai l'oreille qui siffle. J'ai aussi le cœur au bord des lèvres. Je vois ma femme s'approcher des rideaux, qu'elle écarte un peu. Je panique, un bref instant, puis je me rassure. Elle peut sans doute voir qu'il y a quelqu'un dans la cabine, éclairée a giorno de néons impitoyables, mais il est impossible qu'elle me reconnaisse à cette distance...

Soudain, j'ai la gorge nouée, je viens d'apercevoir trois petites têtes à côté d'elle, derrière les rideaux ! Je marmonne machinalement :

« Tiens, Jean-Lou n'est pas là ! Lui, au moins, il n'a pas été réveillé par les cris de son hystérique de mère ! »

Je suis surpris d'entendre le raclement enroué de mes cordes vocales. J'ai prononcé ces mots à haute voix. Et moi, quand je parle tout seul, c'est mauvais signe...

Voilà, ça devait arriver : les grandes eaux, à présent. Me vider, c'est tout ce que je peux faire, en cet instant... Me vider de mon sang paternel vicié, de ma substance affective corrompue, de mes eaux de tendresse croupie, me vider comme un macchabée dans le tiroir macabre de cette cabine publique, le cœur et le corps hâtivement recousus après les coups de bistouri d'une pathologiste conjugale aliénée...

Je pleure de ce que je viens d'entrevoir mes enfants sans avoir pu même les embrasser ! Je crève de l'injustice qui nous est faite, à eux et à moi... Je n'ai plus le droit d'être le père de mes enfants parce que j'ai la scoumoune ! Parce que je ne parviens pas à gagner ma vie ! Parce que je ne paye pas la fameuse pension alimentaire !

C'est pour cela que je suis puni. Privé de visite. Ce fameux « droit de visite » – horrible expression judiciaire, pour qualifier le pauvre ersatz de paternité légale que la loi concède encore au père banni que je suis devenu, ce minimum vital affectif dont j'ai tant besoin – pour entendre à nouveau le babil de mes enfants, pour contempler encore leur regard, pour sentir, une fois de plus, leur odeur, le contact de leur chair, issue de la mienne – même cette misérable portion congrue parentale m'est déniée par celle qui me hait, désormais, jusqu'à la mort...

Un père à la manque, un visiteur à la sauvette, un cochon de payant, voilà ce qu'est devenu le père que j'étais ! Et il n'y aurait pas de quoi bramer ?

Dans mon désespoir, j'ai jeté si brutalement le téléphone contre les parois de la cabine, que le combiné s'est brisé et que le fil s'est à demi arraché...

Me voici devenu vandale, à présent... Je m'enfuis de là, trop heureux qu'il n'y ait eu aucun témoin des deux actes de vandalisme qui viennent d'être commis, en ce lieu public : l'écrasement de ma pauvre paternité, d'abord, pour l'heure en miettes et hébétée du traitement contre nature qu'on vient de lui infliger... L'éclatement de ce pauvre téléphone ensuite, plus innocent que moi, en tout état de cause, et qui n'est certainement pas encore revenu de ce que je viens de lui faire subir, sans raison apparente...

J'ai fait les fonds de tiroirs. Il me reste juste de quoi tenir une semaine ou deux, à condition de mener une existence spartiate. Je ne fais qu'un repas par jour : celui que Fifi partage généreusement avec moi, le soir. Pas de chance, je ne pourrai pas m'attarder dans ce havre : pour une fois, Fifi a une régulière. Il l'a renvoyée dans ses pénates, le temps que je me retourne. Il me connaît Fifi : il sait que je ne vais pas m'incruster. Je lui ai demandé trois à quatre jours :

« Le temps de m'ôter d'un doute, ai-je précisé.

— Pas de problème ! », a répondu Fifi, sans me demander ce que j'entendais par cette expression sibylline.

C'est qu'il est discret, mon vieux copain.

Ce doute a une double nature, que je qualifierai d'« humano-religieuse ».

Il m'importe, en effet, grandement, pour la tournure subséquente que je vais donner à ma vie, de savoir si les années de ferveur humaine et religieuse qui ont été les miennes, avec leurs hauts et leurs bas, depuis mes vingt ans, ont eu quelque valeur, quelque utilité, ou si elles n'ont été qu'une illusion, une perte de temps et d'énergie, voire un énorme gâchis...

De plus, je veux donner une dernière chance à l'amitié et à la solidarité humaines, à laquelle j'ai tant cru, et soumettre à une dernière épreuve l'édifiant discours chrétien, en vérifiant sa mise en pratique concrète.

Je sais que cela risque de prendre pour moi les allures d'une partie de roulette russe : une espèce de jeu de la vie et de la mort spirituelles, en quelque sorte. Mais je dois absolument savoir. Je ne veux pas mourir idiot !

Les circonstances – la Providence précise Léonardo, le responsable national des *Fratellini* de France – m'ont ramené à mes premières amours militantes catholiques.

« Tu as de la chance, m'a déclaré Léonardo, auquel je suis venu rendre visite, notre rencontre annuelle débute dans quinze jours, à Montpellier. Tu devrais venir y faire un tour ! »

J'ai perçu la nuance. Venir « faire un tour », ce n'est pas participer, au plein sens du terme, comme il m'était échu de le faire jadis, mais assister. Je ne serai pas côté scène, coulisses ou loges des vedettes, comme ce fut si souvent

mon cas, mais côté salle. Pas dans la troupe des acteurs, mais dans la foule des spectateurs... Je ne m'offusque pas de cette mienne rétrogradation. Je la regrette seulement...

De fait, je me pose beaucoup de questions concernant ce que j'ai toujours considéré comme la maladie congénitale des religions en général, et des groupements ou mouvements d'églises en particulier : le souci maladif de l'honorabilité. Une société de purs, presque de cathares, telle m'apparaît aujourd'hui – même si elle s'en défend – cette vénérable institution. Force m'est d'avouer que je lui ai voué jadis un véritable culte. Et pourtant, malgré toutes les avanies et les déceptions que m'ont causées mes coreligionnaires, je m'obstine encore à vénérer ce qu'elle représente, sans grand amour, je l'avoue, mais lucidement, comme un vieil enfant respecte son aïeule, non sans déplorer ses excès de despotisme, l'affadissement de son amour, le conformisme et l'amertume de ses jugements, rançon inévitable de l'âge...

Je songe que si les *Fratellini* m'avaient remis dans le coup, comme jadis, s'ils m'avaient vraiment accueilli comme la brebis perdue revenant au bercail – l'un des leurs, en somme, si pécheur qu'il fût –, tout eût été possible pour moi... Non seulement sur le plan spirituel, mais également sur les plans social, matériel, professionnel.

Ce n'est pourtant pas faute d'appels du pied de ma part en ce sens ! Voyons, mes pieux amis, ce n'est pas à moi – qui fus des vôtres si longtemps – que vous pourrez faire croire à l'impossibilité de trouver du travail ou un gîte – voire l'un et l'autre ! – pour l'ami en difficulté que je suis. Je l'ai fait – nous l'avons fait – des dizaines de fois, l'auriez-vous oublié ? – pour un étranger, un non-membre des *Fratellini*, voire un athée... Que ne ferait-on pas pour gagner un adepte

au Mouvement et mieux encore, pour convertir une âme éloignée de Dieu et de l'Église ? Je vous entends encore, cadres du Mouvement, avec votre horrible accent italien, trahissant l'origine de votre famille spirituelle, dont vous étiez venus, ardents missionnaires, répandre l'idéal en France, quinze années auparavant :

« Caro Claudio, nous avons un cas difficile... Il faut reloger d'urgence un couple en détresse !

— Claudio mio, vois dans tes nombreuses relations si tu ne pourrais pas obtenir un travail pour un immigré portugais. Quelque chose comme garçon de courses, ou livreur... C'est urgent ! »

Les permanents consacrés des *Fratellini* téléphonaient et priaient. Les adeptes et sympathisants, comme moi, se défonçaient... Et les miracles se multipliaient, ajoutant des pages à l'impressionnant registre des Fioretti du Mouvement. On en lisait, avec gourmandise, des morceaux choisis, les jours de convention solennelle, aux acclamations émerveillées de l'assistance complice, qui en redemandait bruyamment, et à la satisfaction béate des pères fondateurs et des anciens du Mouvement, dont les joues rosissaient de plaisir, tandis que, les yeux modestement baissés, pour ne pas être troublés par la vénération naïve du menu peuple chrétien, ils marmonnaient pieusement des « alléluias » extasiés.

Ainsi, pensais-je mélancoliquement, en remerciant Léonardo pour son invitation, la solidarité, qui jouait et joue encore à plein pour les autres, ne valait pas pour moi !

Cela ne paraîtra extravagant et incroyable qu'à ceux qui n'ont jamais eu le rare privilège, qui fut longtemps le mien, de tomber, des sommets de la célébrité, dans les abîmes de

la déchéance, du triomphe de la consécration, dans l'ignominie de l'excommunication...

Cela ne choquera que ceux qui ignorent la loi du silence du « milieu » religieux... l'« omerta » de la respectabilité ! C'est d'ailleurs à cette loi non écrite que je me suis moi-même conformé d'instinct, jadis... J'ai tout vu, tout entendu, sans jamais juger. Pendant des années... Au bas de l'échelle, quand j'étais « petit » dans l'Église et dans le Mouvement... Puis au sommet – à l'échelon local s'entend, mais cela fait quand même haut ! – quand j'étais quelque chose d'important, dans l'Action catholique et chez les *Fratellini*.

Quand j'étais obscur et sans grade, je souffrais des menues injustices, des mépris feutrés, des vanités des grands. Mais je me taisais. Non par compromission toutefois, et encore moins par calcul politique en vue d'un avancement éventuel, mais par déférence, par discrétion, par humilité. Je me taisais aussi par suite de la propension innée, viscérale et incoercible – qui a toujours été et sera sans doute toujours la mienne – à croire ce que l'on me dit. À faire confiance au Diable lui-même, pour peu qu'il manifestât quelque velléité de repentir. À donner le Bon Dieu sans confession à ceux et celles qui semblent, de fait, n'avoir nul besoin de pénitence. Bref, à vouloir passionnément que tout le monde soit bon, sinon gentil, pour qu'advienne enfin ce Règne de Dieu sur la terre, auquel tant d'hommes d'Église semblent avoir si vite renoncé, se contentant d'expédier benoîtement les affaires religieuses courantes, dans la concorde et la civilité, en évitant toute complication avec les autorités régnautes, lesquelles, comme on le sait, ont toujours apprécié l'alliance du sabre et du goupillon !

Quand je suis devenu plus « grand » dans la hiérarchie de la militance catholique et de l'idéal des *Fratellini*, j'ai vu plus d'exactions, plus de tares encore. Chez les sans-grade, bien sûr, mais surtout chez les chefs, les responsables. Mais j'ai gardé le même silence obstiné. « pour l'honneur de l'Église et de ses membres », affirmais-je, en toute bonne foi, reprenant à mon compte la formule classique qui couvre souvent les pires injustices, les plus honteux sévices, les plus inadmissibles faiblesses et compromissions...

Et aujourd'hui, je viendrais me plaindre de ce que nul ne crie à l'injustice devant l'indifférence avec laquelle ces gens – qui furent mes amis et souvent mes obligés – me regardent agoniser socialement et économiquement, sachant, au demeurant, qu'une famille innocente en pâtit ?

Mais ce n'est, somme toute, qu'un juste retour des choses ! Les rangs de l'Église et ceux des Mouvements sont peuplés d'hommes et de femmes de bonne volonté, tout semblables à ce que je fus. Ils voient sans comprendre. Ils se refusent à juger... Même quand, en eux, tressaille un sentiment trop oublié, qui a nom : justice, ou sa variante caritative qui a nom : miséricorde, voire amour !

Ils réagissent aujourd'hui, comme je le fis hier, et comme d'autres le feront encore demain : ils ne supportent pas qu'on leur flanque leurs rêves par terre, qu'on leur casse leurs idoles, qu'on leur supprime leurs émissions gratifiantes, qu'on leur coupe leur télé-religion-opium du peuple !

Ils ne veulent voir que ce dont ils rêvent, pour oublier la misère qui leur crève les yeux ! Ils ne veulent croire qu'à ce qu'on leur chante, pour ne plus entendre le cri du monde qui leur perce les tympans ! Mettre le doigt, comme je le fais, sur les failles inévitables de toute institution humaine, « c'est

faire preuve de manque de foi ! », protestent les croyants bon chic bon genre. « C'est la manie des imprécateurs ! », accusent les conformistes, au compte bancaire bien provisionné ! « C'est le refrain des éternels mécontents ! », affirment les braves gens sans histoires ! « C'est le cri hystérique des mal baisés de la vie ! », éructent les grossiers, satisfaits d'eux-mêmes !

« C'est la protestation digne des malheureux conscients ! » crie, dans le désert, le nouveau Miranda, bien décidé à ne plus se taire, dorénavant...

Incroyable, mais vrai. J'ai passé au moins cinquante coups de téléphone. J'ai marché des dizaines de fois sur mon amour-propre. J'ai baissé cent fois mon pantalon... Mais ma voix n'émeut plus personne... Mon amour-propre fait très sale... Et mon derrière n'attire... que les coups de pied mal placés !

La chienlit, quoi !

Je me suis plaint à Léonardo, l'inénarrable responsable des *Fratellini*. J'ai fait appel à sa charité, et je n'ai pas été déçu : non seulement il m'a assuré que tout s'arrangerait, et promis de m'assister de ses prières et de faire prier tous les *Fratellini* pour le succès de mes entreprises professionnelles, mais il a mis le comble à sa générosité spirituelle, en me réitérant chaleureusement son invitation à participer à la Rencontre annuelle du Mouvement, qui allait débiter, dans quelques jours, à Montpellier. Il a même trouvé l'unique moyen de me motiver :

« Ainsi, tu pourras rencontrer ta femme et tes enfants. Ils viendront certainement, tu sais, durant la semaine que dure la rencontre ! Nous verrons alors ce que nous pouvons faire. »

C'est vrai, j'avais presque oublié ce détail important. Il y a plus de trois ans que ma femme a viré sa cuti et que, renonçant soudain à l'opposition irréductible dont elle faisait preuve à l'égard des *Fratellini* lorsque j'en étais moi-même un ardent propagandiste, elle en est devenue, elle aussi, une adepte, presque immédiatement après mon départ du foyer conjugal. Pas une fanatique, certes, tout au plus une sympathisante raisonnable. Il est vrai que les responsables du Mouvement ont mis le paquet pour la récupérer. Pour « la tirer des griffes de Satan », comme dit Léonardo. En ce qui me concerne, on ne m'ôtera pas de l'idée que l'adhésion incroyable de mon épouse à cet idéal, avec lequel – je le sais pertinemment – elle n'a pas le moindre atome crochu, est uniquement intéressée. Je n'aurai garde de l'en blâmer, d'ailleurs. De fait, les *Fratellini* l'ont considérablement aidée – je l'ai appris en son temps – tant sur le plan pécuniaire et professionnel, que sur le plan humain, durant les périodes difficiles qu'elle a dû traverser, suite à mon départ et à mon impécuniosité subséquente. Ils ont généreusement pallié ma déficience involontaire. Des sympathisants du Mouvement ont hébergé mes enfants quand cela s'est avéré nécessaire, et Jacqueline n'a jamais manqué de présences réconfortantes. De plus, c'est à un magistrat, membre marié des *Fratellini*, qu'elle doit la place de secrétaire dans un cabinet d'avocats, à laquelle rien ne l'avait préparée et qu'elle n'eût certainement jamais obtenue dans des circonstances normales.

« Alors, c'est promis, Claudio, tu viendras nous rendre une petite visite à notre Rencontre annuelle ? », m'a dit Léonardo.

« Une petite visite » ! Ces mots, innocents dans la bouche de mon interlocuteur, m'ont arraché à ma rétrospective. Ils ont fait « tilt » dans mon cerveau, réveillant une association d'idées douloureuse... Pour ne plus en souffrir, j'ai appelé l'humour à la rescousse, aux dépens du pieux italiano !

« Parce que j'ai le droit de visite ? ai-je questionné malicieusement.

— Bien sûr, Caro ! », m'a répondu, un Léonardo, un peu interloqué, qui n'a rien compris à ma pointe, mais tout sourire comme à son habitude...

Il faut dire que c'est là, pour lui, un jeu de mots bien hermétique. Réservé aux initiés de mon acabit... Aux pères interdits de parler, privés de visite, au secret, comme je le suis, et qui ont mal de leurs enfants absents !

Alors, pour une fois que je peux l'exercer, mon *droit de visite*, pourquoi la chose n'aurait-elle pas lieu en terrain neutre – si je puis dire – dans le cadre, gratifiant et pacifique, des ébats publics, et un rien médiatiques, des *Fratellini* ?

Au point où j'en suis, me dis-je, si cela ne me fait pas vraiment du bien, cela ne peut pas me faire de mal !

SOMMAIRE

La « roulette russe »

Malgré mes blasphèmes outranciers de périodes de déprime, je reste un incorrigible optimiste. En effet, c'est à un heureux hasard – dont on dit qu'il fait souvent bien les choses, quand ce qui nous arrive concorde avec ce que nous souhaitons ! – que j'attribue le fait du choix de Montpellier pour la rencontre annuelle du mouvement des *Fratellini*. À vrai dire, sans cette circonstance favorable, je ne m'y serais même pas rendu. Je suis bien trop fauché pour m'offrir un tel déplacement, sans compensation. Or, Montpellier, je connais. Ayant longtemps fait la *manche* dans la région, j'ai aussi mes entrées dans quelques cafés et restaurants de la ville, pour y avoir, à plusieurs reprises et par purs coups de chance, « fait un tabac ».

« Évelyne, voudrais-tu avoir la gentillesse de me photocopier ces quelques feuilles ? »

Cette voix, mais je la connais ! Elle ressemble, à s'y méprendre, à celle de Jean-François Durieu. Pourtant, ce n'est pas le ton habituel, plutôt rocailleux et dénué de charme, de celle de mon ancien ami. C'est une voix d'amoureux que j'entends là : aucun doute, là-dessus. Modulée, flexible et douce comme une caresse...

Bloqué net, dans l'entrebâillement de la porte monumentale que j'allais franchir lorsque m'est parvenu ce chant du mâle à la saison des amours, j'ai failli tomber à la renverse,

en en identifiant l'auteur. C'est bien le sieur Durieu, mon visiteur de prison, mon moralisateur, mon censeur acharné... De l'endroit où je me trouve, je ne perds rien de la scène irréaliste à laquelle il m'est donné d'assister, et qui se grave dans ma mémoire, en cet instant, pour toujours...

Un tableau digne d'une toile de maître ! Dans le clair-obscur de la vaste pièce, qu'accentue encore un contre-jour cru, incrédule, je les vois, titubant, chavirant l'un vers l'autre, comme si leurs deux corps, alanguis autant que mutuellement aimantés, hésitaient encore au bord de l'étreinte fatale...

Lui, visage d'archange déchu, comme je ne lui en ai jamais connu : beau et sombre, illuminé d'un feu intérieur qui le transfigure et lui confère une aura pathétique, un peu effrayante même... Lui, les lèvres encore humides du doux nom à nouveau prononcé :

« Merci, Évelyne ! »

Elle, un rêve d'ange ayant pris chair de femme ! Peau diaphane, paupières mi-closes, tête auréolée d'or, gracieusement inclinée comme, devant son maître royal, une servante émerveillée, en une attitude de disponibilité éperdue, de soumission aimante, à la limite de l'abjection de soi... Elle, « Fiat » aux lèvres, prête à faire tout ce que lui demandera l'Aimé...

Ces deux-là sont amants ou bien près de l'être, me dis-je, en un éclair !

Jean-François, est-ce bien toi ? Est-ce bien à toi qu'arrive ce qui m'advint jadis et que tu m'as tant reproché ? Je t'entends encore me sermonner :

« On n'aime qu'une fois, Claude, et c'est pour la vie. Même si le mariage n'est pas une réussite, même s'il devient

une souffrance de chaque instant, on ne reprend jamais la parole donnée. On reste fidèle jusqu'à la fin ! »

Je pourrais triompher, donner libre cours à la joie mauvaise, qui – je l'avoue – m'a effleuré, au spectacle de ce triste retournement de situation... Mais j'en suis incapable... Ce qui domine en moi, c'est la peine et le désarroi. Peine immense, d'abord, pour Béatrice, son épouse ! Mon Dieu, si elle savait ! Elle en mourrait, me semble-t-il ? Et ses six enfants, que vont-ils devenir si Jean-François craque comme j'ai craqué ? Si son foyer devient l'enfer conjugal que j'ai dû fuir ! Ou bien va-t-il s'installer dans l'imposture permanente d'un adultère secret ?

Et Évelyne, cette jeune fille d'allure si pure et si candide, comment peut-elle se prêter à ce jeu dangereux ! Est-elle seulement consciente du malheur qui se prépare, du drame qui va éclater, à cause d'elle ? De ce que son charme de sirène va causer le naufrage et l'éclatement d'un vaisseau conjugal à la dérive, dont le pilote est irrésistiblement entraîné vers les récifs meurtriers des désirs impitoyables ?

Au passage des feuilles, de main en main, leurs doigts se sont frôlés, leur contact s'est prolongé sans la moindre raison objective... Les têtes, mutuellement aimantées, se sont rapprochées. Elle, la fleur, plus petite, a cambré sa frêle tige, déployé sa corolle entrouverte, offert sa gorge renversée, dans une attitude de vierge martyre extasiée, n'attendant que le coup de glaive libérateur du vol de son âme vers le céleste Époux... Lui, l'Arbre de Vie, Christ terriblement fait homme qui la contemple avec amour, s'est penché, dans un geste protecteur et dominateur à la fois, comme pour cueillir ce don éperdu...

Soudain, le tableau s'est défait. Les doigts complices se sont disjoints, en hâte. La fleur a vivement refermé sa corolle. Jésus-Christ superstar a quitté la pose.

« Coupez ! Il y a quelqu'un dans le champ ! », eût crié le metteur en scène, si c'était un film...

Ce n'est pas un film, hélas ! Mais il est indéniable que je leur ai cassé leur cinéma, à ces deux-là, en faisant une entrée, assez lente et bruyante pour leur laisser, en toute magnanimité, le temps de redevenir de graves membres des « *Fratellini* », toutes voiles de disponibilité dehors, prêts à accueillir le nouvel arrivant que je suis.

« Tiens, c'est vous », a marmonné Jean-François, sans enthousiasme, oubliant que j'ai un prénom et laissant se faner trop vite le sourire d'accueil, qu'il venait précipitamment d'arborer, et qui est de rigueur en une telle circonstance.

Il farfouille, l'air gêné, dans les papiers qui encombrant la vaste table derrière laquelle il se tient, en coulant un regard oblique vers la délicieuse créature qui vient de l'échapper belle, et qui s'éloigne vivement, de sa démarche touchante de vierge sage, non sans m'avoir gratifié, au passage, d'une mélodieuse salutation baignée d'un sourire angélique, à damner un saint !

« Tenez, voilà le programme de la rencontre », me dit Jean-François, d'un ton aussi gêné que son attitude, en me tendant quelques feuilles ronéotypées.

Il me regarde par en dessous. Il est visible qu'il se demande si j'ai vu ou compris quoi que ce soit. Il semble qu'il penche pour l'affirmative, car son regard est mauvais... Je songe, avec un brin d'effroi :

Quelle métamorphose ! Dire que j'ai pu avoir cette tête-là quand j'étais sous le charme de ma Monique de jadis, l'aérienne et maléfique secrétaire de Pak & Co, incapable de résister aux éphèbes de l'Alpe d'Huez !

Je n'ai pas le cœur d'imposer plus longtemps à mon ancien ami le supplice de ma présence involontairement accusatrice. Je m'éclipse sous le premier prétexte pour rejoindre le bruyant troupeau des brebis fidèles dont les bêlements émerveillés et le piétinement désordonné me parviennent, de l'étage supérieur, à la faveur d'un indiscret plancher de bois sonore, à l'ancienne.

J'ai la chance d'être inconnu de la quasi-totalité des gens que je croise ici et je profite de cet incognito bienheureux pour m'en mettre plein la vue.

Et j'en ai pour mon argent, si je puis m'exprimer ainsi, en ce lieu où tout est gratuit pour moi.

« Il y a longtemps que vous connaissez l'idéal ?

— Deux ans, environ, et vous ? »

Mine allongée de l'autre, qui n'a qu'une année à son actif. Et encore, va savoir si c'est bien exact...

Je l'ai souvent constaté – avec amusement au début, avec un agacement croissant par la suite – les adeptes des Mouvements sont souvent des fanatiques de l'ancienneté. À l'instar de ce qui se passait jadis, dans les couvents, c'est à qui excipera du plus grand nombre d'années passées au service de Dieu et du Mouvement, ou recourra aux plus subtils artifices oratoires pour mettre en exergue son expérience, son influence, voire ses vertus, surtout quand les unes et les autres sont tout sauf évidentes. Je philosophe mentalement.

Les vraies valeurs, les authentiques vertus, sont humbles et silencieuses, dit-on. Mais, qu'y faire ? Pour être religieux

ou religieuse, on n'en est pas moins homme (ou femme) ! Et de fait, à entendre ce qui se dit, à voir ce qui se passe ici, on se convainc très vite que le Royaume de Dieu, annoncé par l'Évangile, et dont ces chrétiens enthousiastes parlent tant, s'il est vraiment « parmi nous », ou « au-dedans de nous », comme on nous l'affirme avec conviction, doit être au moins aussi bien caché que le Jésus de Pierre, le vicaire à la moto de nos réunions de couples chrétiens d'antan... Et j'estime, pour ma part, que si ce Royaume s'est vraiment établi sur la terre, à notre insu, sa quête risque d'être au moins aussi ardue et incertaine que celle du Graal ou de la pierre philosophale...

Car, contrairement à ce qu'exigeait Jésus, celui qui veut se faire le plus grand parmi nous ne se fait pas le plus petit. Celui qui commande ne se fait pas comme celui qui sert... Celui qui s'élève n'est pas abaissé, au contraire ! Quant à celui qui s'abaisse, il est consciencieusement piétiné ! N'en déplaise à ceux qui ont l'Évangile sur les lèvres plus que dans le cœur, et qui prêchent aux autres ce qu'ils ne mettent pas eux-mêmes en pratique, parce qu'ils n'y croient plus, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, fût-il racheté par le Christ, comme nous l'enseigne la foi chrétienne...

J'ai toujours eu mauvais esprit. Du moins c'est ce que les autres disent. Moi j'appelle cela de la lucidité. D'ailleurs la mienne, en ce moment – mon Irma-l'extra-lucide, comme je la nomme plaisamment – se tait : preuve, s'il en était besoin, que tout n'est pas entièrement faux dans les pensées désabusées que je ressasse... À moins que je n'aie finalement causé sa mort par asphyxie, en la bâillonnant un jour,

un peu trop fort, comme j'ai coutume de le faire lorsque je ne veux plus entendre la voix de ma conscience !

Pour l'heure, mon état d'esprit est retombé à son niveau le plus bas, au point que j'ai des envies d'autodestruction. Non que je songe, fût-ce un instant, à attenter à mes jours ! Malgré l'inconfort des conditions actuelles de mon voyage dans l'existence, je suis encore trop habitué à ma place dans le convoi pour avoir envie de sauter en marche. En fait, c'est plutôt à un suicide spirituel que je songe. Ou, plus exactement, à un jeu éminemment dangereux de défi, par lequel je provoque ce Dieu auquel j'ai cru jadis, et qui, s'il existe vraiment quelque part, semble, depuis un temps qui me paraît outrageusement long, se désintéresser totalement de mon sort sur la terre, comme de mon salut dans les cieux.

Ce jeu destructeur, je l'ai inventé moi-même avec une joie triste, presque désespérée. Faute de vivre vraiment comme j'estime qu'il vaut la peine de vivre – c'est-à-dire conformément à nos idéaux et au respect minimum que l'on doit aux autres et à soi-même – j'ai toujours avec moi une arme fatale : une arme d'esprit, aussi meurtrière, sinon davantage, que celles faites de main d'homme. Une arme chargée d'une énergie d'autant plus destructrice qu'elle est invisible, insonore, inodore, comme une radiation nucléaire mortelle.

Cette arme, unique en son genre – et qui n'a pas de représentation physique, puisque, je l'ai dit, elle est intellectuelle, spirituelle même – représentez-vous-la comme un canon à neutrons miniature que le joueur tient dans ses mains, le doigt sur la gâchette, l'extrémité du tube de l'arme pointée sur son âme, à hauteur de la poitrine et dans la région du cœur, pour rester dans le cadre des métaphores traditionnelles en la matière.

L'objet possède une espèce de barillet, ou tout autre système à fonction analogue qu'il vous plaira d'imaginer. Chaque compartiment de ce barillet est susceptible de contenir la charge meurtrière. Je dis bien « la » charge, car – on l'aura compris – il n'y en a qu'une qui soit mortelle dans ma « roulette russe spirituelle ». Seule originalité : contrairement à ce qui se passe en général dans cet exercice périlleux, aucun compartiment du barillet n'est démunie de charge. Surcroît de raffinement sadique : chacune d'elles est potentiellement mortelle. L'issue fatale de l'impact dépendant de la nature du « terrain » spirituel atteint par le projectile.

Il en est ici comme pour certaines affections, tel le cancer. S'il trouve un terrain favorable et mal défendu, le virus, véritable « Cheval de Troie » physico-chimique, élit sournoisement domicile dans l'organe qu'il infiltre et se développe en lui, à la faveur même de son fonctionnement. Il en accapare inexorablement, à son profit exclusif, l'énergie propre et les ressources, pour proliférer lui-même aux dépens des cellules saines.

Tel sera, toutes proportions gardées, l'effet des charges dont j'ai parlé. Les règles de mon jeu de la mort spirituelle sont telles que le tir libérera l'une d'entre elles. Si, confronté à l'un de ces virus spirituels spécifiques, le terrain de mon âme s'avère déficient, l'invasion sera imparable et la mort spirituelle, immédiate. Sinon, mes défenses intellectuelles, morales et spirituelles entreront en action, avec efficacité, et la tentation mortelle sera repoussée victorieusement. Jusqu'à la prochaine épreuve.

Il y a six charges dans mon barillet... Je n'ai le droit qu'à deux tentatives de suicide spirituel. Le temps de l'épreuve est limité à un mois. Telles sont les règles que j'ai fixées

souverainement devant mon jury intérieur, en présence de l'huissier de ma justice personnelle... Et non sans avoir dûment ligoté et bâillonné Irma-l'extra-lucide, ma lucidité, qui faisait un raffut du tonnerre en hurlant que j'allais me damner, de la sorte, plus sûrement qu'en me tirant une balle dans la tête !

Si je survis, me dis-je, en cachant mon arme invisible, dans un repli de ma conscience, à demi inconsciente, à force d'être muselée, rien ne me fera plus peur, désormais. Aucune épreuve intérieure ne me paraîtra insurmontable. Je croirai définitivement en Dieu, ou, au moins, à un principe supérieur qui régit le monde et n'abandonnera jamais au chaos le macrocosme qu'il a créé, ni le microcosme humain qu'il y a semé, dans un but que lui seul, sans doute, connaît !

« Mes chéris !

— Papa ! Papa ! »

Le cri du sang, le cri du cœur, des deux côtés.

Ma femme et mes enfants rencontrés, par hasard, dans la foule des adeptes de la rencontre annuelle du Mouvement des *Fratellini*. Selon Léonardo, ils ne devaient venir que demain. Mais ils sont arrivés plus tôt. Une occasion de transport en voiture, à la dernière minute. Ce n'est que tant mieux !

Pascale, Jacquot, Jacqueline, Jean-Lou : mes quatre petits sont là ! Je n'en crois pas mes yeux. Je n'en crois pas ma chance... Je suis gaga. Je pouponne presque. Je leur lèche outrageusement la pomme. Je les tripote comme des poupées, comme des nounours ! J'oublie qu'ils ont grandi.

La gêne visible de mon aînée, la raideur de son corps, quand je l'écrase contre le mien, me ramènent à la réalité. Je me calme. À regret...

Jacqueline est aux anges. Elle promène sa nichée, avec la satisfaction béate caractéristique des propriétaires de chiens primés. Avec des airs de châtelaine faisant visiter ses domaines, elle m'entraîne, de salle en salle, dans ces lieux – qu'elle connaît bien, précise-t-elle, pour y être venue trois fois déjà – en saluant, au passage, de la manière la plus mondaine du monde, des dizaines de connaissances. Je m'étonne de sa familiarité avec tant de gens, elle jadis si sauvage :

« Tu sembles connue comme le loup blanc », fais-je remarquer, avec un rien de dépit.

C'est que j'étais dans ce cas-là, il y a quelques années ! Et, à l'époque, madame Miranda ne voulait même pas entendre parler de ces « clowns », comme elle désignait alors, par dérision, les pieux adeptes du très charismatique mouvement des *Fratellini*.

« Oui, et je connais pratiquement tous les dirigeants du Mouvement en France », renchérit orgueilleusement mon épouse, en se rengorgeant, sur un ton vaniteux de vieille nonne faisant état de ses quartiers de noblesse d'ancienneté devant une jeune novice.

Comme je n'ai pas fait de commentaires, ma femme change de sujet :

« Alors, où en sont tes finances ? Toujours chevalier de la bourse plate ? »

Je crains une reprise d'hostilités, en place de Grève, au vu et su de tous les participants... Fort heureusement, je suis sauvé par des présentations :

« Georges, Christine, mon mari, Claude Miranda.

— Ah ! Enchanté de vous connaître ! J'ai beaucoup entendu parler de vous ! »

Tu parles. Pas en bien je suppose ! Mais je garde mes réflexions désobligeantes pour moi. On me regarde en douce... On me soupèse. J'imagine les pensées.

Les hommes :

« Le voilà donc, cet oiseau de malheur ! Ce débauché ! Cet irresponsable ! Heureusement que les *Fratellini* sont là pour sauver des âmes comme celle de ce pauvre type ! Et sa petite sainte de femme qui l'accueille aussi gentiment ! »

Les femmes :

« Tiens, je l'aurais imaginé plus grand, plus *play-boy* ! Qu'est-ce qu'elles peuvent bien lui trouver, à ce type, *toutes ses maîtresses* !

— Enchanté !

— Claude, je te présente Giacomo et Julio, candidats « *Fratellini* ». *Il mio marito* : Claudio Miranda !

— *Piacere* !

— Enchanté ! »

Après plusieurs « enchantements » et tutti quanti du même acabit, je réussis à entraîner ma petite famille dans une pièce exiguë, mais miraculeusement déserte, que je viens de découvrir et qui me rappelle les étroits parloirs individuels des pensions de mon enfance. Elle ne comporte pas le moindre mobilier, ce dernier ayant été raflé pour les besoins démesurés de la rencontre, boulimique consommatrice de sièges et tables en tous genres. Heureusement, les deux jeunes candidats *Fratellini*, que l'on venait de me présenter et qui nous avaient suivis, se précipitent pour nous apporter quelques sièges et referment sur nous la porte, avec

des mines entendues de pieux conspirateurs, ravis de contribuer, à leur charitable manière, au raccommodage de notre ménage, qu'avec leur bel optimisme de néophytes, ils estiment inévitable, Dieu aidant, *certo* ! J'ironise :

« *Il mio marito* : Claudio Miranda !, en imitant le ton de ma femme. Je ne savais pas que tu parlais l'italien. À part l'accent, on s'y croirait ! »

Pourquoi ne puis-je m'empêcher d'être blessant ? Je m'en veux, mais je n'y peux rien. Je suis à la fois ravi et furieux. Ravi de revoir mes enfants, que, quelques semaines plus tôt, Jacqueline m'interdisait sauvagement de voir, de toucher, d'embrasser. Furieux de la comédie qu'elle joue depuis une demi-heure, et qu'elle jouera, je le sais, avec le talent indéniabie qui est le sien en la matière, tant que nous ne serons pas seuls, tant qu'il y aura un public devant lequel conforter sa réputation de femme martyre et de mère héroïque...

« Alors, tu as de l'argent à nous donner ? »

Qu'est-ce que je disais ! À peine seuls, et le harcèlement financier reprend, de manière grossière. Et je songe : « C'est cela, la vraie Jacqueline ». Puis, à haute voix :

« Jacqueline, je t'en prie ! les enfants, voyons !

— Les enfants ? Mais ils sont parfaitement au courant, qu'est-ce que tu crois ! N'est-ce pas Pascale ? »

Non pas cela ! Mais si, elle va le faire !

« Dis-lui, ma chérie, dis-lui, à ton papa, qu'on a besoin d'argent pour vivre ! »

Comme si je ne le savais pas ! Jacqueline, c'est moche ce que tu fais là !

Et mon aînée récite son texte : la leçon apprise par cœur, dûment ressassée par la mère au long des années :

« Oui, papa, pourquoi tu paies pas la pension à maman ?

— Parce que je suis sans travail, ma grande. »

Et Jacqueline d'aboyer derechef :

« Et toi, Jacquot, dis-lui aussi, à ton papa, qu'il doit payer la pension alimentaire ! »

Je voudrais me boucher les oreilles, mais je dois entendre l'horrible malédiction de cette bouche innocente :

« Maman elle a dit que, si tu payes pas, t'iras encore en prison, comme la dernière fois ! »

C'en est trop. Je me suis enfui. Pour ne pas qu'ils voient mes larmes. Pour qu'ils ne m'entendent pas gueuler... Une chance : la porte qui donne sur le parc est juste en face du parloir. Je cours presque. J'ai besoin de soleil, de lumière, de clarté, de vérité, de justice ! J'en ai marre de trinquer ! J'en ai marre que cette furie saccage ma paternité. Je veux pouvoir parler, seul à seul, avec mes enfants ! De tout et de rien... De ce qui les intéresse, eux. De leurs rêves. De leurs copains et copines. Des problèmes importants de leur vie de mômes... Je veux qu'on leur foute la paix avec nos problèmes d'adultes ! Avec notre chienlit de couple ! Avec notre argent de m... !

J'ai atterri à la chapelle. Par chance, elle est déserte à cette heure. Malheureusement, le brouhaha de la fête y pénètre de force, malgré l'épaisseur des murs ! Les rires forcés font des trous douloureux dans la nappe de mon silence intérieur fragile... Les coups de griffe agressifs des exclamations enfiévrées défont les mailles malhabiles de ma prière anémique, les cris barbares d'enthousiasme violent la nudité de ma désespérance...

Comme elle est indécente, la joie des autres, quand vous n'y êtes pas convié ! Elle a, pour ceux qui la contemplent du dehors, les allures d'orgie sexuelle qu'affectent, aux yeux du voyeur, les enlacements d'un couple !

Et ce Dieu qui ne répond pas ! Ce grand absent dont tout le monde parle ici, et qui n'est visiblement pas là. À moins qu'il ne se délecte de me voir couler comme une pierre dans l'étang glacé de mon désespoir... Que fait-il, ce Dieu-là ? Mais, au fait, Dieu entend-il ? Dieu voit-il ? Sait-il seulement ce qui se passe ici ? Est-il d'accord avec ce saccage de mes relations paternelles ? Dieu a-t-il un cœur ? Dieu ! Dieu ! Qu'est-ce que tu fous, dis ? Dieu, si tu existes, je te somme de répondre !

Dieu, je le sais, ne répondra pas. Il ne dira rien. Il n'est pas de ceux que l'on assigne, de ceux que l'on met en demeure ! Soit. Mais il ne peut m'empêcher de le mettre au défi ? Et tant pis s'il me foudroie, en punition de ma démesure ! Dieu, d'ailleurs, s'il existe vraiment, n'est pas ici, ne peut pas y être : j'en ai la certitude !

C'est le moment, me dis-je. Allons-y pour la « roulette russe spirituelle » !

J'ai pointé l'arme sur mon âme. J'ai pris mon temps pour appuyer sur la gâchette. Je n'ai même pas peur de mourir intérieurement. Il me semble que c'est déjà fait...

J'ai entendu en moi l'impact. J'ai immédiatement reconnu la nature du projectile. C'était une tentation de haine. Un beau spécimen, très meurtrier, de ma haine des autres, de ma femme surtout, et de moi-même.

Presque en même temps m'est parvenu le bruit, sec et caractéristique, du tir d'interception d'une de mes réminiscences évangéliques :

« Tu aimeras ton prochain de tout ton cœur et de toute ton âme ».

Mes défenses intérieures ont bien fonctionné. Le projectile scripturaire intercepteur a fait éclater, dans l'espace de ma conscience, la charge de la tentation, sans parvenir toutefois à empêcher complètement les retombées mortelles de la haine...

Mais le terrain de mon âme est congénitalement inapte à la haine...

Pas de chance, pour cette fois, Satan ! Un coup pour rien !

Je me sens l'âme trempée d'une sueur froide, que connaissent bien ceux qui ont frôlé la mort...

Mais j'ai toujours la même envie morne de tuer mon âme...

Patience, j'ai encore droit à un coup, au jeu mortel de la roulette russe spirituelle !

SOMMAIRE

Pas de Fioretti pour mister Miranda

Je partirai avant le repas festif du soir. Je l'ai notifié à l'équipe responsable du réfectoire. Au grand scandale des *Fratellini* et de leurs sympathisants : ceux, du moins, qui sont déjà au courant. Mais à en juger par les mines de beau-coup, en fin de journée, la nouvelle a circulé vite et bien. Je gronde intérieurement : « Je n'aurais pas dû rester une minute de plus dans cette pétaudière ». Mais cela a été plus fort que moi : il fallait que je confie à quelqu'un ce qui venait de m'arriver. Il fallait que je crie ma peine, mon scandale. J'ai demandé un entretien d'urgence avec Léonardo, le responsable suprême du Mouvement. J'ai toujours eu confiance en son discernement, qui m'a souvent paru surnaturel, jadis. Sa piété et sa droiture d'âme le mettent, à mes yeux, au-dessus de tout soupçon de contamination par la médisance ou la calomnie. Léonardo est pur, aimant. C'est une belle âme contemplative. Trop belle pour le monde dans lequel nous vivons, ai-je parfois songé, en le regardant prier en silence et avec un recueillement édifiant. Je dois reconnaître, en toute honnêteté, que, si je continue encore à fréquenter, de loin en loin, les *Fratellini*, c'est uniquement à cause de ce petit saint.

Je vais m'ouvrir à lui. Tant pis pour la charité fraternelle, à laquelle cet excellent garçon tient tant, au point qu'il a posé comme une règle absolue de ne jamais formuler la moindre critique, la plus petite remarque désobligeante à l'encontre de qui que ce soit, en dehors de la présence de l'intéressé, sauf cas exceptionnel nécessitant un discernement secret des

responsables du Mouvement. Je sais que je vais mettre sa vertu à la torture, mais la paix de mon âme est à ce prix. Je dois savoir ce que pense ce sauveur d'âmes de ce qui arrive à la mienne. Il faut qu'il prononce, au nom de Dieu, un jugement définitif sur ma situation conjugale. Qu'il tranche entre ma femme et moi. Je n'en peux plus d'être l'éternel mauvais, celui qui a toujours tort, auquel on dénie la moindre circonstance atténuante, à qui on ne laisse aucune chance de réhabilitation. J'en ai marre d'être le proscrit de l'histoire de mon couple, le seul coupable de son échec. Il faut qu'on me rende justice, à défaut de me consoler ou de me comprendre. C'est pour moi une question de vie ou de mort.

Je serai reçu par Léonardo, entre six et sept heures du soir. L'annonce solennelle m'en a été portée par un petit coursier, aspirant *Fratellino*, qui regardait ses chaussures en rougissant, tandis qu'il me débitait hâtivement son message, comme s'il parlait au Diable en personne.

Je bénis le ciel de ce que Jacqueline et les enfants soient arrivés après le repas de midi, sinon nous aurions dû manger ensemble à la même table, et après notre dernière altercation, j'en eusse été tout à fait incapable.

Trois heures à perdre. Il me vient l'idée de changer d'air. De mettre à profit cette pause pour regarder la vraie vie : celle du dehors. Pour voir si le soleil, qui inonde Montpellier, est moins complice que celui qui éclaire, sans broncher, la religiosité exubérante des *Fratellini*, occupée, pour l'heure, à se donner frénétiquement en spectacle.

Je ne sais si vous avez fait l'expérience éprouvante, décapante même, mais si salutaire, de la distanciation. Non pas celle qui résulte d'une prise de distance dont vous-même auriez pris l'initiative, afin de mieux observer un

phénomène, ou pour examiner plus attentivement, comme du dehors, le spectacle du monde alentour et le rôle réel que vous y jouez – c’est là, au demeurant, une démarche utile, et il est bon de la faire, de temps à autre, ne serait-ce que pour vérifier si l’on ne serait pas, par hasard, un peu « à côté de ses pompes », comme dit le populaire. Mais ce n’est pas de cette expérience-là que je parle. Parce que, dans ce cas de figure, c’est vous qui déciderez des règles du jeu : du lieu de l’opération d’abord, de son époque et de sa durée ensuite, de ses modalités enfin. Vous vous érigerez en metteur en scène du spectacle, en quelque sorte. Votre observation s’effectuera, certes, de l’extérieur, mais il ne faut pas être dupe : il ne s’agira que d’un extérieur factice de studio. Votre prise de recul ne sera que pure technique, simple exercice d’école. Vous ferez, au maximum – mettons – quelques arrêts sur images, dans le film de votre vie. Vous effectuerez quelques découpages, quelques remises en situation, deux ou trois travellings sur des scènes qui vous paraissent importantes. Vous cadrerez, en quatre ou cinq gros plans, des visages ou des objets dont vous, et vous seuls, aurez décidé souverainement – c’est-à-dire arbitrairement – qu’ils sont riches de signification, lourds de sens, et chargés d’une portée que vous désirez mettre en exergue, afin de mieux la présenter à la réflexion des autres, en l’objectivant pour vous-même, dans la foulée.

Mais c’est d’une tout autre distanciation que je parle ici. Non pas voulue par vous, cette fois, mais imposée du dehors, par les autres. Ce n’est pas vous qui prenez du recul par rapport à votre vie, c’est votre vie qui s’écarte de vous subitement, qui dérive inexorablement loin de votre petite personne, emportant tout le plateau de tournage avec elle :

acteurs, figurants, machinistes, caméras, décors et accessoires compris.

Si, par pure hypothèse, tout le spectacle de la vie disparaissait définitivement de votre vue, ce ne serait qu'un moindre mal. Peut-être faudrait-il y voir le signe que vous êtes entré dans un nouvel âge de votre existence, comme l'enseignent certaines spiritualités extrême-orientales. Que les circonstances vous invitent à la quête du nirvana, par l'ascèse extérieure du corps et le détachement intérieur de tout souvenir du créé, pour mieux vous fondre dans le « Grand Tout », à l'ombre tutélaire de quelque ashram hindou, ou, faute de mieux, américain, voire – mais c'est vraiment le bas du panier – européen. À moins que vous ne soyez un catholique irréductible. Dans ce cas, pas la moindre hésitation : il se trouvera bien une Trappe prête à se refermer sur votre précieuse (et rare) candidature au noviciat. Ou bien, si vous avez des dispositions pour l'étude – et, a fortiori, si vous êtes équipé de diplômes universitaires –, une benoîte abbaye bénédictine se fera une joie de vous offrir l'hospitalité à vie dans son havre studieux.

Mais si un destin, aussi incompréhensible que sadique, vous oblige à dériver, sur le petit morceau d'iceberg personnel qu'on vous a tout juste permis d'emporter dans votre exil, et ce sans aucune possibilité de vous éloigner définitivement du grand, de l'énorme continent verdoyant de la vie, dont votre morceau de glace n'est, en fait, qu'une minuscule parcelle indissociable ; si, moderne Sisyphe, éternellement satellisé, vous êtes condamné à pagayer en vain, sans jamais pouvoir ni échapper à l'attraction gravitationnelle de cette bienheureuse terre, ni vous en approcher suffisamment pour être en mesure de procéder aux manœuvres

vres d'accostage et avoir des chances d'être récupéré par les membres de l'équipage dont vous faisiez partie, il y a quelques années-lumière...

Si donc vous vous retrouvez, comme c'est mon cas, à la porte de votre vie, exclu de tous ses avantages, et accablé de tous ses inconvénients.

Privé de tous vos droits, mais acculé à tous les devoirs.

Interdit de travailler, mais contraint de payer.

Affamé d'amour, mais gavé de haine.

Assoiffé de dignité, mais abreuvé d'opprobre.

Ouvert au dialogue, mais privé de parole.

Repentant, mais toujours condamné.

Humble, mais ridiculisé.

Sincère, mais sans cesse suspecté.

Mains tendues face à des poings fermés.

Poitrine ouverte contre des épées nues.

Cœur sur la main devant des longs couteaux.

Noir, bras en croix, offert à la loi du Klan.

Juif ostracisé par les nazis...

Oui, si tout cela vous arrive, et bien d'autres choses encore, vous comprendrez enfin la différence entre la distanciation par rapport à la vie, et la mise à l'index de l'existence. Entre refermer, un instant, votre porte sur la vie, afin de mieux prendre vos distances par rapport à elle, et vous voir claquer au nez la porte de votre propre vie, pour en être tenu à bonne distance, définitivement.

Il m'a fallu tout ce temps, toutes ces malchances et ces avanies, pour comprendre enfin où je me situe, dans quel monde je suis tombé, voici quelques dizaines d'années.

Tant que j'ai lutté, bec et ongles, pour me faire accepter de lui, je me suis fait dévaliser le compte en banque, expulser

de mes logements impayés, moraliser pour accident conjugal, mépriser pour fiasco professionnel, ridiculiser pour échec social, emprisonner pour défaillance alimentaire, excommunier pour amours illicites.

Je commence à comprendre que je ne recouvrerai la paix intérieure qu'en acceptant cette mienne marginalisation, désormais patente. Je n'y avais d'abord vu qu'un accident de parcours. Une conséquence bohème passagère de ma vertigineuse glissade socio-professionnelle. J'avais tout fait pour revenir à la normale. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que ce pût être là une situation permanente. À mes yeux, ce n'était qu'une parenthèse, que j'avais hâte de refermer.

C'est que, malgré les apparences, je suis bougrement conventionnel. J'ai longtemps été un partisan farouche de l'ordre, de la soumission aux autorités. J'aspirais à la vie humble et cachée des gens sans histoires, dans un monde que je jugeais, certes, imparfait, mais encore tolérable, en fin de compte. Je n'attendais, en fait, que les temps messianiques, ou – pour employer une terminologie moins confessionnelle – une sorte de Grand Soir de l'humanité, l'avènement final d'une ère de paix, de concorde et de prospérité, universellement pressentie et attendue.

Cette ère bénie, des prophètes, des prédicateurs de tous courants religieux, des écrivains, croyants autant qu'agnostiques, l'ont entrevue, annoncée, célébrée par avance. Cette folle espérance a nourri, depuis des millénaires, maintes littératures, nombre de professions de foi, tout un folklore même. Il y a ceux qui y croient, du bout des lèvres, du coin de l'esprit – au cas où, en quelque sorte –, ou qui font semblant d'y croire, tout en poursuivant – business as usual oblige – leur fructueux commerce avec les violents de ce

monde. Ceux-là jouent sur les deux tableaux, du moins le croient-ils. « Tant qu'ils ont du pain dans la bouche, ils disent : Paix ! Paix ! » C'est ainsi qu'en leur temps, les prophètes d'Israël dénonçaient les faux prophètes de bonheur, qui ne se mouillaient guère plus que ceux de notre époque, responsables religieux en tête. Je ne me suis jamais gêné pour pasticher cette invective prophétique : « Tant que leur compte en banque est suffisamment provisionné, ils disent : Tout va bien. Tout ira bien. Ne vous inquiétez pas ». Telle est ma version pamphlétaire à moi de cette critique biblique, impitoyable autant que méritée. J'ai toujours eu une sainte horreur de ces pacifiques à la mie de pain. Ceux pour qui la paix n'est pas celle qu'ils contribueraient à faire régner eux-mêmes par un comportement fait de droiture et d'altruisme ni celle que leur conférerait une conscience pacifiée par le sentiment du bien accompli, mais une caricature de paix. Non pas la paix que l'on fait ou que l'on donne, mais celle qu'on exige que l'on vous « fiche ». « Foutez-nous la paix ! », telle est leur blasphématoire version de l'éternelle invocation, « Donnez-nous la paix ».

J'en ai fait souvent l'amère expérience :

« Fous-nous la paix avec tes problèmes, Miranda. On en a marre de ta dèche permanente. Marre de ton encombrante amitié. Marre de te ramasser à la petite cuillère. Marre de t'entendre te plaindre sans cesse de ce que tu n'as pas de chance, de ce que les circonstances te sont inexplicablement contraires. Mais enfin, Miranda, comment font les autres ? Tu crois qu'il n'y a que toi qui souffres ? Et ta femme, elle ne souffre pas, elle ? Et par ta faute encore. Et tes enfants, est-ce qu'ils ne trinquent pas non plus, toujours par ta faute ? Alors, cesse de dire que tu es la victime d'une malchance

incroyable. Si tu voulais vraiment t'en sortir, Miranda, il y a longtemps que ce serait fait. »

Du radeau de glace où je dérive, à quelques encablures à peine du paquebot en fête de la Rencontre annuelle des *Fratellini*, je contemple, le cœur glacé, le spectacle dont j'étais, voici quelques années à peine, l'un des acteurs principaux, pour ne pas dire (cela ferait vraiment trop peu modeste) l'une des vedettes.

En cet instant crucial, la voici enfin à l'œuvre, dans toute sa cruelle lucidité, la fameuse distanciation que je m'efforce de décrire ici.

Tant que je faisais partie de la distribution, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je jouais à merveille le rôle qui m'était imparti. Je m'y sentais d'ailleurs pleinement à l'aise. Et ce d'autant que – de mon point de vue, tout au moins – ce n'était pas un rôle. J'étais pleinement ce que l'on me voyait être. Je vivais vraiment ce que l'on m'entendait dire. Je croyais passionnément à ce que l'on me regardait faire. Et même si, comme à d'autres, on me faisait rejouer inlassablement les meilleures scènes pour l'édification des spectateurs, je me prêtais à ce jeu, de bonne grâce, puisque c'était, somme toute, pour les besoins de la sainte cause. Les applaudissements ne me gêtaient pas. Je rapportais cette gloire au véritable auteur du scénario : Dieu. Au généreux producteur : Le mouvement des *Fratellini*. Au génial metteur en scène : Léonardo, le pieux responsable de « l'Idéal », comme disent les adeptes. Aux acteurs bénévoles et talentueux : les *Fratellini*. Aux cameramen, divinement habiles à mettre en valeur l'aspect théâtral inévitable de notre exhibition évangélique (pour la plus grande gloire de Dieu, cela va de soi), ainsi qu'aux figurants, machinistes,

accessoiristes et autres artisans anonymes de cette édifiante représentation : les adeptes et les sympathisants de « l'Idéal ».

Il y avait, entre les membres de notre troupe de forains de Dieu, une sainte connivence. Bien sûr, certains en faisaient un peu trop. Leur témoignage public était parfois grandiloquent, voire exagérément emphatique. Il arrivait même – Dieu le pardonne ! – que, dans un excès de zèle missionnaire – et uniquement pour édifier l'auditoire, bien entendu. –, l'un de nous donnât un coup de pouce un peu trop miraculeux à des circonstances que nous connaissions tous pour les avoir vécues, et qui, dans la réalité des faits, avaient été infiniment plus prosaïques que ce que l'on en disait. Mais ce n'étaient là que des accidents de parcours, somme toute minimales en regard du bien accompli, qui était immense. Du moins c'est ainsi que nous le ressentions. Que je le ressentais.

Mais aujourd'hui, grands dieux ! Aujourd'hui, la cruelle distanciation est là. Exclu de la troupe, je ne suis plus qu'un spectateur éloigné. On dira que je suis un homme envieux, amer, jaloux d'avoir été évincé. On dira ce qu'on voudra, « d'ailleurs, je m'en fous. J'ai déjà mon âme en peine : je suis un voyou ! » Merci, Brassens, de cette réminiscence de ta « Mauvaise réputation ». Elle vient fort à propos. Il est vrai, en effet, que ma désormais mauvaise réputation a fait de moi un véritable voyou.

« Hou ! Hou ! Mauvais. Coupez ! »

Ma conscience siffle. Elle tape des pieds. Elle proteste en hurlant, de sa loge glacée. Bien inutilement d'ailleurs. Là-bas, sur le transatlantique en liesse des *Fratellini*, personne n'entend. On est bien trop occupé à se congratuler, à

applaudir aux Fioretti que débitent les nouveaux, sous le regard approbateur des anciens, qui en connaissent par cœur toutes les rubriques et qui, en maîtres de cérémonie bienveillants autant que discrets, orchestrent ici, supervisent là-bas, allant jusqu'à déléguer, en cas d'urgence, leurs petits missi dominici (envoyés du maître) déguisés en enfants de chœur, pour corriger ceci, améliorer cela, avertir celui-ci, encourager celui-là. Oui, vraiment, malgré mes protestations intérieures, force m'est de le reconnaître sportivement : pour un spectacle, c'est un spectacle. Et ce n'est décidément la faute de personne, sauf, sans doute, de la mienne, si je ne « marche » plus. Si je ne vois, dorénavant, que les ficelles, et si les marionnettes ont cessé de m'enchanter depuis que je ne fais plus partie de l'équipe qui les manipule avec tant d'habileté.

Soudain, je songe à Léonardo et à notre entretien imminent, dont je pressens, de manière prémonitoire, qu'il sera celui de la dernière chance. Je m'autosuggestionne avec ardeur. « Léonardo, tu n'es pas comme tous ceux-là, n'est-ce pas ? Non, pas toi, tout de même. Certes, tu joues le jeu – on joue toujours un jeu dans la vie. Mais je suis sûr que toi, lorsque tu joues, c'est comme un père avec ses enfants ; comme un grand frère avec les petits de la famille ; comme une mère avec sa nichée. Si tu racontes des histoires, c'est pour conquérir les cœurs, pour les gagner à ce Dieu que tu aimes, à ce Seigneur qui est le tout de ta vie, comme il le fut de la mienne, durant longtemps, jusqu'à mon bannissement. Léonardo, viens vite ! Toi, au moins, je suis sûr que tu me comprendras, que tu sauras trouver les mots qu'il faut pour panser les plaies de mon âme. Et qui sait si tu ne prendras pas finalement la décision que j'ai tant attendu que tu

prennes, sans oser te le demander ? Peut-être mettras-tu enfin en branle la chaîne de solidarité si efficace du Mouvement pour sauver ma famille du désastre économique, après le naufrage conjugal, pour m'aider à retrouver travail et gîte sur Paris ou sa région, pour me donner une vraie chance de redevenir un homme digne, un père pour mes enfants, à défaut d'un époux pour ma femme. »

Comme en écho à ma supplication, je vois, avec soulagement, que, du paquebot d'en face, on vient de mettre un canot à la mer de solitude infranchissable qui m'en sépare. Léonardo est à bord de l'esquif. Et je me surprends à marmonner cette supplication dérisoire :

« Mon Dieu, si j'existe encore à vos yeux, inspirez ce saint homme. Mon Dieu, si vous en avez le pouvoir, faites un petit miracle. Deux ou trois Fioretti, qu'est-ce que cela vous coûterait ? Allons, Dieu, un petit effort, sinon je risque vraiment de me faire péter l'âme, au jeu stupide de la « roulette russe spirituelle ».

À mon immense déception, Léonardo n'est pas inspiré, ce soir. Visiblement, la confession de ma femme a précédé la mienne. Je songe, avec dérision, qu'il est bien exact le dicton qui énonce : « un homme prévenu en vaut deux ». Aucun doute : Léonardo a bien été prévenu contre moi. Et le résultat : j'ai devant moi deux hommes, ou plutôt deux juges : un Léonardo laïque, censeur et moralisateur impitoyable de ma conjugalité et de ma paternité humaines, jugées scandaleusement défailtantes, et un Léonardo religieux, censeur et moralisateur, tout aussi impitoyable, de mon incessante quête spirituelle, jugée ridiculement roman-

tique, anachronique, voire indécente, eu égard à l'état lamentable de ma situation matérielle et spirituelle.

Tout cela a été dit, comme sait admirablement le faire ce saint homme : avec doigté, avec onction, avec charité même. Mais cela a été dit.

C'est d'une incompréhension abyssale, mais c'est on ne peut plus sincère. Que voulez-vous objecter à la sincérité totale d'un être qui ne veut que votre bien, quoi qu'il doive vous en coûter à vous ?

Ce début était déjà fort pénible à supporter, mais la fin va l'être plus encore. Je l'ai compris immédiatement quand, tel un taureau déjà mis à mal par des banderilles douloureuses, j'ai vu, dans un brouillard de sang, mon torero de Dieu brandir l'impitoyable épée de la justice divine, et prendre son élan pour me l'enfoncer jusqu'aux tréfonds de la conscience, en dardant sur moi son regard d'ange de la vérité exterminatrice, et en proférant, en guise de « Olé ! », ce petit laïus :

« Claudio, voici venue, pour toi, l'heure de vérité. Je te somme, au nom de ce Dieu, dont tu parles tant, que tu prétends tellement aimer, de faire l'unique chose qu'il attend de toi depuis des années : revenir à ton foyer, à ta seule famille légitime, reprendre la vie conjugale. »

Je sais que c'est inutile, mais même un taureau vaincu, une pauvre bête qu'on a coincée dans une arène sans issue – qui ne lui laissait, d'entrée de jeu, pas la moindre chance –, même un taureau mirandien, que l'on s'apprête à sacrifier sur l'autel des principes religieux, même ce gibier d'arène-là a le droit de beugler en tombant.

Je ne me prive pas de ce luxe ultime :

« Mais, Léonardo, il y a beau temps que ma femme ne veut plus reprendre la vie conjugale.

— Ce n'est pas vrai, Claudio. Je viens de parler longuement avec elle : c'est toi qui ne veux pas. »

Ainsi, la boucle est bouclée. Inutile d'insister.

Bon, pour l'heure, j'ai pris un coup sérieux. Il aurait même pu être mortel pour mon âme, me dispensant définitivement de recourir au jeu mortel de la « roulette russe spirituelle ». Mais, par chance ou par malchance, mon torero a été maladroit. Son glaive n'a pas atteint la partie vitale de mon âme. Seule l'enveloppe extérieure de ma dignité humaine gît sur le sol glacé de mon iceberg à la dérive. Et la trace sanglante, qui rougit l'étendue blanche, n'est qu'une saignée, somme toute bienfaisante, puisque s'en écoule plus de pus que de sang. Le pus de mon dégoût, le sang de ma dérision. Le tout délayé dans la lymphe parcimonieuse de ma peine. Car, c'est bien là le plus étrange de l'affaire : je ne souffre presque plus. Comme un boxeur qui a tellement encaissé de coups, qu'il a le cuir épais et les muscles insensibles.

Preuve de ma bonne santé générale : en regardant s'éloigner le canot de mon dernier espoir de solidarité et de compréhension humaines, une pensée comique me traverse le cerveau. Elle est totalement incongrue eu égard à ce qui se passe ici, et l'association d'idées qui l'a déclenchée est surréaliste en diable, mais elle m'amuse beaucoup. Je la livre pour ce qu'elle vaut :

Pas d'orchidées pour miss Blandish, tel est le titre original d'un célèbre polar.

Ma vie – qui est tout sauf un polar – mérite bien, pourtant, un titre de la même eau, non ?

J'ai passionnément demandé à Dieu quelques Fioretti de rien du tout. Et savez-vous ce qu'il m'a répondu, Dieu, sans bruit de paroles, comme d'habitude, dans son silence aussi têtu qu'ironique ? Je l'ai lu sur ses lèvres invisibles :

« *Pas de Fioretti pour Mister Miranda...* »

SOMMAIRE

Lever l'ancre...

J'ai mal de mes absents. Mal de mes quatre enfants inaccessibles. Mal du manque, en mon cœur, en mon corps, d'un amour de femme...

J'ai mal du bonheur des autres. Mal des cadeaux qu'ils vont s'offrir mutuellement. Mal de leurs fêtes de familles heureuses...

C'est Noël et je suis privé de parloir parental, parce que je ne paie plus la fameuse « pension alimentaire » !

C'est aussi mon dixième mois de dèche absolue... Mais que puis-je y faire ? Ce n'est tout de même pas ma faute si les intérimés me font des pieds de nez et si la *manche* paie de moins en moins ? Je végète. C'est tout juste si je parviens à survivre.

« C'est dur pour tout le monde, vous savez, m'a dit, en me signifiant mon congé, le responsable de la société d'enquêtes et de sondages qui m'employait à temps partiel. Il n'y a plus d'argent nulle part, alors les clients se restreignent ! »

Mais moi, est-ce que je peux demander à ma femme de se restreindre ? Je l'entends déjà hurler que j'affame mes enfants, qu'ils vont presque le cul nu !

De toute manière, ses cris, je ne les entends plus, ses reproches je ne les lis même plus. Tous les ponts sont coupés entre nous...

Près d'un an que je n'ai pas même entrevu mes petits... Je n'ose même plus aller à Paris. D'abord, cela me ruine. Ensuite, j'en suis généralement pour mes frais, puisque ma femme s'arrange pour ne pas me laisser approcher des

enfants. Quand, par miracle, je traverse la région parisienne, à l'occasion d'un bref déplacement professionnel, j'essaie d'apercevoir ma nichée. Mais je n'ose plus les aborder.

La dernière fois que j'ai vaincu ma gêne, je l'ai payé trop cher. Je souffrais tellement de solitude affective que j'ai commis la folie de venir exercer mon « droit de visite », sans avoir, au préalable, négocié la chose avec ma femme. J'ai tout essayé pour la fléchir, mais rien n'y a fait : ni menaces, ni promesses, ni supplications. Elle est restée inflexible.

C'est qu'elle ne m'a jamais pardonné mon insulte : « Je ne veux pas être l'amant de ma femme ! » Elle me la fait payer, elle me la fera payer – comme elle m'en avait d'ailleurs menacé alors – jusqu'à la fin de mes jours...

Rendu enragé par ce jeûne insupportable de ma paternité, je suis allé guetter Jacquot, mon cadet, à la sortie de l'école. Dès que je l'ai aperçu, je me suis dirigé vers lui, pour lui murmurer quelques mots, l'embrasser même. Malheureusement, l'aventure a failli tourner à la catastrophe.

Était-ce jeu ou frayeur réelle ? Toujours est-il que, dès qu'il m'a vu, Jacquot a pris ses jambes à son cou...

Aussitôt, mon cœur a coulé en moi : « Mon Dieu ! je fais peur à mes enfants, à présent ! », ai-je gémi intérieurement...

Instinctivement, j'ai couru pour rattraper mon fils. Mais quand je lui ai saisi le bras, il a poussé un cri :

« Jacquot, c'est ton papa ! », ai-je murmuré bêtement.

Comme s'il ne savait pas que je suis son papa !

Alors, Jacquot m'a débité un discours hargneux :

« Maman, elle nous a défendu de te parler si on te rencontre dans la rue. Elle a dit que t'avais plus le droit de venir nous voir parce que tu nous donnes pas d'argent. Même que la police elle va venir te chercher si tu paies pas. Voilà ! »

J'ai chialé comme un môme, là, sur le trottoir, devant mon enfant qui me regardait avec stupéfaction... C'était horrible, humiliant, abject... Et je m'en foutais bien, moi, de ce que pensaient les passants... J'avais tellement mal...

Alors, Jacquot m'a donné la main et je m'y suis agrippé convulsivement, comme un noyé qui se raccroche à tout ce qui peut l'empêcher de couler... Mon cadet regardait obstinément le trottoir, comme s'il avait peur de pleurer en me voyant en larmes... Réconfort dérisoire que la main de ce petit bonhomme bouleversé par le chagrin de son papa qu'on dit méchant, et qui pleure pourtant comme s'il était gentil...

En cet instant, je voudrais passionnément lire dans les pensées de mon garçon. J'imagine sa confusion et elle me désespère. Cela doit être quelque chose comme :

« Les méchants, dans les films, ils pleurent jamais ! C'est toujours les bons qui pleurent parce que les méchants leur font du mal... Maman non plus elle est pas méchante. Pourtant elle dit du mal de papa et elle veut le faire mettre en prison... Mais je veux pas que mon papa il aille encore en prison et je veux pas qu'il pleure. Je veux pas qu'on lui fasse du mal... »

J'ai murmuré quelques mots de tendresse à mon Jacquot, en lui glissant quelques gros billets dans la main « pour donner à maman ! » et je me suis enfui comme un voleur...

Je me suis toujours demandé comment il était possible d'endoctriner des enfants à ce point, de les élever dans l'hostilité envers l'un ou l'autre parent...

Aussi loin qu'il me soit possible de remonter dans les souvenirs des rares entretiens que j'ai eus avec mes enfants, au cours des années écoulées depuis la séparation d'avec mon épouse, je ne me rappelle pas avoir émis le moindre propos hostile, la plus petite critique envers elle. Au contraire, je n'ai cessé de recommander à mes petits d'être gentils avec leur mère. Je leur ai remontré à quel point ils avaient de la chance d'avoir une maman si courageuse. Et lorsqu'ils demandaient pourquoi j'étais parti, je leur fournissais toujours une explication qui laissait intacte la réputation de leur mère.

Et voilà où m'a mené mon esprit chevaleresque ! À force de me taire, de prendre tous les torts sur moi, ou de laisser penser que je suis le principal, voire l'unique responsable de notre fiasco conjugal, j'ai fini par en convaincre tout un chacun. Et je crois bien qu'à part Fifi, je ne trouverais pas une seule personne qui m'accordât les circonstances atténuantes...

Mais pour l'instant, j'ai la tête à tout autre chose. Dans six heures, ce sera Noël. On a beau être dans le sud-est, cette année, même à Montpellier l'hiver est rude.

J'ai voulu traîner dans les rues, comme j'aime tant le faire, mais, vaincu par le froid, le manque d'argent et la tristesse, je suis rentré dans la chambre miteuse que je sous-loue, chez un *mancheur* de mes amis, qui occupe bruyamment le reste de l'appartement.

Je repense, avec nostalgie, à l'heureux temps où, même après avoir acheté les gros cadeaux de Noël, je faisais à

nouveau les boutiques, quelques heures avant la fête, à la recherche d'une babiole de dernière minute, qui corserait la distribution de cadeaux et ajouterait une petite touche insolite à la joie des miens...

Cette année, c'est plutôt le crève-cœur... Non seulement je n'ai pas fait de cadeaux à mes enfants, faute de moyens, mais je n'ai même pas pu leur faire parvenir la moindre somme, si minime fût-elle !

Je ne les rencontrerai pas, je ne verrai pas leur visage, je ne leur donnerai ni bonheur, ni réconfort... D'ailleurs, je le sais : je n'existe plus, à leurs yeux. Et c'est normal : les enfants vivent dans le concret, dans le présent. Ils n'ont pas encore de passé, et l'avenir est, pour eux, si lointain, si flou, qu'ils ne se l'imaginent même pas, sinon par jeu... Ce que ne voit pas l'enfant, on peut bien dire qu'il ne le connaît pas, qu'il n'y songe même pas. Et moi, mes enfants ne me voient pas, ne m'entendent pas, et nul ne leur parle de moi, si ce n'est pour me vilipender !

Un père absent, un ectoplasme de paternité, voilà ce que tu es, mon pauvre Miranda ! Et tu voudrais que tes enfants pensent à toi, ou qu'ils aient la larme à l'œil, au souvenir de toi !

De ma fenêtre de voyeur triste, je vois tous les Noël's de l'immeuble d'en face.

Je vois la joie des autres.

Je vois l'amour des autres.

Je vois la vie des autres...

Et, bon Dieu ! je suis seul ! Et je pleure...

Je pleure, parce que les cloches sonnent pour une messe de minuit à laquelle je n'assisterais pas.

Je pleure, parce que des parents serrent dans leurs bras des enfants que je n'ai pas.

Je pleure, parce que des enfants embrassent le père que je ne suis pas.

Je pleure, parce que des maris embrassent l'épouse que je n'ai pas.

Je pleure de la joie des autres, que je ne partage pas.

Je pleure de la vie des autres, où je n'existe pas.

Je pleure du regard des autres qui ne me voient même pas !

Alors, je me suis dit : à quoi bon rester là ? Tu n'as plus rien ici, ni personne... Il est temps de partir...

Allons, secoue-toi, Miranda, vieux rafiot qui prend l'eau !

Si tu ne veux pas couler, coque en l'air et moteur noyé...

Lève l'ancre et prends la mer !

SOMMAIRE

Honte à celui qui est parti !

Si mes amarres tenaient toujours, s'il fallait un coup de sabre définitif pour trancher celles qui me retenaient encore à quai, la lettre de mes enfants aura été ce couperet... Moi qui ai si rarement du courrier, j'ai ouvert fébrilement cette missive dont j'ai immédiatement reconnu la provenance. « C'est la famille ! », me dis-je... Mais l'écriture, sur l'enveloppe, n'est pas celle de ma femme.

Mes enfants m'écrivent ! Mon cœur bat la chamade. C'est, tout au plus, la troisième fois, depuis ma séparation d'avec leur mère... Que peuvent-ils donc avoir à me dire ?

Dès les premiers mots, j'ai été fixé. De l'argent, ils veulent de l'argent... Plus exactement, on leur a dit de me demander de l'argent. Car, hormis le texte de Pascale, mon aînée, qui lui est propre, il n'y a pas à s'y tromper : cela sent la dictée !

Mais il y a pire : Pascale m'accable de reproches. Je n'imaginai pas qu'une enfant de douze ans pût avoir la dent aussi dure envers son père... J'en ai eu si mal que j'en ai pleuré, durant une bonne partie de la nuit.

À présent, tout sera plus facile. Ce que j'hésitais tant à faire s'impose à moi, désormais, comme la seule solution.

Claude Miranda
47, Rue du Général Leclerc
Montrouge

À Maître Dellart, avocat au Barreau de Paris
44, Rue de Rennes
Paris VI^e

Paris, le 27 mars...

Cher Maître,

Je vous fais part de la décision que j'ai prise. Je sais qu'elle ne vous plaira guère et que vous ne l'approuverez pas. Mais les circonstances ne me laissent aucune autre option. Sachez donc que j'entre dans la clandestinité à partir d'aujourd'hui. En effet, je n'en puis plus d'être traqué par une femme qui a juré ma perte et qui, sachant pertinemment que je suis quasiment sans ressource, non seulement lance sans cesse la police à mes trousses, mais me prive arbitrairement de tout lien avec mes enfants, et ce depuis plusieurs années. En cas d'une reprise de procédure pénale à mon encontre, je vous prie de me tenir au courant et de m'indiquer la marche à suivre. L'adresse indiquée plus haut est temporaire, mais je vous aviserai de chaque changement éventuel de domicile. Il est clair que vous serez le seul à connaître l'endroit où je me suis réfugié.

Je vais m'efforcer de remonter la pente et en particulier de retrouver un travail stable, afin d'être en mesure de procéder à des versements réguliers, au titre de la pension alimentaire, même si les sommes que je pourrai payer ne correspondent pas au montant exorbitant qui m'a été imposé par un juge inique, lors de la séparation de corps. L'essentiel est de participer, au mieux de mes possibilités, au coût de l'entretien de mes enfants.

Je sais que je donne ainsi des armes à mes détracteurs, et en premier lieu à mon ex-épouse, mais je n'ai pas le choix des moyens. En effet, si je reste à découvert, comme je l'ai fait jusqu'ici, je risque toujours d'être remis en prison. Et dès lors, je ne serai plus d'aucune utilité pour mes enfants. Par ailleurs, si je retrouve un travail et que ma femme l'apprend, elle est bien capable de me le faire perdre, comme cela s'est déjà produit dans le passé.

Bien entendu, je vous tiendrai au courant de tout changement éventuel dans ma situation.

Claude Miranda

Ensuite, j'ai écrit à ma femme et à mes enfants, pour tenter de leur expliquer l'inexplicable. Je pars, disais-je, parce que j'ai perdu, dans cette guerre impitoyable des couples séparés, qui interdit aux pères vaincus jusqu'à l'exercice minimum de leur paternité : rencontrer leurs enfants. Puis, comme souvent sous l'empire de l'émotion, mes sentiments se sont coulés dans les vers que voici :

*Quatre minois menus, un babil de mésange...
Ô mes chers disparus, mes quatre petits anges,
mes enfants défendus,
si peu vous aurait connus!*

*Je n'étais pas bien loin parti :
je ne voulais que changer d'arbre...
Trop de rancœurs, trop de mépris*

*font qu'à la fin, le cœur se cabre...
Moi, je serais bien revenu,
mais votre maman fut de marbre...
Depuis que m'êtes défendus,
triste, je vole d'arbre en arbre...*

*Puis cette lettre, comme un cri,
après un silence de marbre...
L'aînée m'a crié son mépris,
coupant comme lame de sabre :
« Honte à celui qui est parti !
à celui qui a changé d'arbre ! »*

*Il n'est pas jusqu'au tout petit,
dont une main sûre a guidé
le malhabile graffiti,
qui n'ait son courroux dessiné*

*Ce jour-là, bon Dieu ! j'ai gueulé !
Mon cri a couvert les canons,
l'orgue, la mer, le chant des blés,
les rengaines et les flonflons !
J'ai vomi toute ma misère
de fugitif, de rançonné
de la pension alimentaire,
d'exclu de la paternité.*

*J'ai maudit la femme implacable,
qui me punit en effaçant
mes pas de père sur le sable
du souvenir de mes enfants !*

*Enfin, toute détresse bue,
le sanglot sec, le cœur muré,
mon âme a tout jamais s'est tue
sur cet amour désespéré.*

*J'ai voulu conjurer la haine...
Sans bruit, sur la pointe des pieds
j'allais bientôt quitter la scène
et j'écrivis sur le papier :*

*« Ma chère grande bien-aimée,
j'ai reçu ta lettre, merci.
C'est la faute à la destinée
si votre papa est parti...*

*Vos parents avaient des problèmes
ils ont choisi de se quitter...
Mais sachez bien que je vous aime
et ne pourrai vous oublier...
Ma vie ne sera plus la même
Tant que nous serons séparés...*

*Plaise à Dieu que l'on se revoie
quand vous serez devenus grands !
Je m'en fais d'avance une joie !
Je vous aime ! Adieu, mes enfants ! »...*

*Je sais qu'en scellant cette lettre
je scelle aussi notre destin...
J'ai perdu quatre petits êtres...
Aujourd'hui, je prendrai le train*

*pour oublier le dernier cri
de mes enfants, ce coup de lame :
cette estocade de mépris,
dont le choc m'a déchiré l'âme...*

*Quatre minois menus, un babil de mésange...
Ô mes chers disparus, mes quatre petits anges,
mes enfants défendus,
si peu vous aurai connus...*

SOMMAIRE

Épilogue

Si c'est un père...

Il y a plusieurs façons de régler ses comptes, lorsque, mutilé, défiguré, mais, grâce à Dieu, encore vivant, on décide d'en finir, une bonne fois pour toutes, avec cette chienlit : en tuant les coupables, ou soi-même, ou ses idéaux, en se pétrifiant l'âme...

Moi, j'ai choisi la voie moyenne. Comme je crevais d'envie de détruire, je m'en suis pris à cette fistule de rancœur qui gâtait mon hygiène mentale, viciait mon haleine de fraternité et pourrissait mon goût de la convivialité humaine. Cela m'a pris du temps, beaucoup de temps... Et au jour où j'écris ces lignes, je ne suis pas sûr que soit complètement mort le nerf en décomposition de ma révolte, dans cette dent que j'ai contre la société, contre mon prochain, contre moi-même aussi, car il n'est pire haine que celle de soi... J'ai maintes fois supplié le ciel de me faire rencontrer l'homme de l'art qui sût opérer cette carie purulente.

Jusqu'au jour où je suis tombé sur la tête, au cours d'une fuite éperdue loin d'une société hypocrite et moralisatrice qui me rejetait impitoyablement, malgré mes efforts désespérés pour me faire reconnaître d'elle... Las de tendre les mains à une normalité qui me reniait farouchement, j'ai basculé vers une tout autre famille...

On connaît l'histoire de « l'affreux petit canard » : celui qu'une poule de luxe a couvé par mégarde et dont la noble et pure race des gallinacés se détourne avec horreur, lorsqu'émergent de la coquille sa vilaine robe noire et son

stupide bec jaune... Je croyais qu'une telle chose n'arrivait que dans les dessins animés, ou dans les tristes romans comme ceux de ma vie. Jusqu'au jour où j'ai découvert, avec stupeur, que ce coup-là était arrivé, au fil des siècles et jusqu'à notre époque, à des myriades de gens, en rupture plus ou moins déclarée avec le monde dit « normal ». Un monde dont, sans le savoir, j'étais, moi aussi, depuis longtemps déjà, séparé par les mailles d'un invisible, mais infranchissable filet en forme de poubelle, où je m'étais fait piéger, en compagnie de tous les ratés de l'humanité, dont le seul tort est d'être différents, ou simplement gênants, et que la société, ou les Églises, ont marginalisés, comme elles le font de tout ce qu'elles ne parviennent pas à intégrer dans leur système préconçu ! Curieux panier à crabes, où chaque victime pince cruellement sa voisine, tant est grande la misère de tous !

Comme eux, depuis l'aube de ma prise de conscience humaine, j'avais lutté désespérément pour qu'on m'acceptât. Il m'en avait pris beaucoup de temps pour réaliser à quel point mon nez était « différent » de celui des autres, ma mentalité « particulière », mon comportement « excentrique », mes malheurs « bien mérités »... Mais j'étais trop idéaliste pour voir autre chose que des boutades, dans les cruels commentaires agacés de mes coups du sort les plus irréfutables : « Décidément, on dirait que vous les cherchez ! ». « Dieu sait comment vous vous débrouillez, mais il vous arrive toujours des choses qui n'arrivent pas aux autres ! »

Considérant que de si méchants jugements n'étaient le fait que de mauvaises gens, je m'étais entêté. Je me disais : « Allons ! J'arracherai cette mauvaise étoile que m'ont

collée à la peau des fanatiques ! J'irai vers les autres, ceux avec lesquels j'ai en commun l'humanité, la nationalité, la culture, la religion ! » Je suis venu à eux comme à des frères, la chemise ouverte sur mon cœur nu, une fleur aux lèvres et un sourire confiant dans mes yeux d'idiot né. Et je me suis heurté à une forêt d'épées nues. Les regards étaient fuyants, les oreilles bouchées, les attitudes agacées, les idées préconçues. Je me suis dit que ce n'était pas possible, qu'il devait y avoir malentendu. J'ignorais qu'il ne suffit pas de découdre son étoile pour changer son destin. Je ne réalisais pas encore à quel point mon sort était exaspérant, parce qu'incompréhensible. Ce qui le rendait suspect et inassimilable pour le monde dit « normal »...

Quand un homme tel que moi se penche sur son passé ; lorsqu'il contemple, atterré, le désastre d'une vie ratée, délabrée, inutile en apparence, quand il fait le bilan, sans haine, sans ressentiment comme sans abjection de soi, que pensez-vous qu'il ressent ?

On m'a souvent recommandé la honte, la discrétion, la décence : « Faites-vous oublier, c'est le mieux que vous puissiez faire ! »...

Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour rentrer dans le rang. Je n'ai épargné aucun effort pour devenir ce que l'on voulait que je sois. J'ai même failli réussir le tour de force de l'étranger assimilé : oublier jusqu'à mon identité. Je me suis « dépersonnalisé », au point de me prendre pour un autre...

Mais la malchance m'a rattrapé et les censeurs du malheur des autres m'ont ramené à la réalité. Ah ! j'avais décousu mon étoile ! Le vilain canard avait voulu jouer les poussins innocents : il essayait de se récupérer, de se refaire une vertu ! Eh bien, on allait se charger de lui rafraîchir la mémoire. « Un beau salopard ! voilà ce que j'étais. Et par-dessus le marché, un lâche, un père dénaturé qui fuit ses obligations alimentaires, doublé d'un hypocrite, d'un Tartufe qui se sert de Dieu comme d'un masque commode pour mener tranquillement une vie de débauche et fuir ses responsabilités ! »...

Je l'ai dit : j'ai cessé de me justifier. J'y ai gaspillé trop de salive, trop d'énergie, trop d'illusions... J'avoue : j'ai perdu.

Mes chers ennemis, « veuillez supporter de moi encore un peu de folie ! »... Patientez un tout petit instant avant de me jeter mon livre à la tête ! Veuillez tolérer mon ultime blasphème : je suis innocent !

Non pas, certes, de mes fautes, de mes bassesses, de mes vilenies, bref de mes misères humaines, où j'ai ma part... Mais, je le clame bien haut : je suis innocent de ce dont on m'accuse !

Je refuse d'être tenu pour l'unique responsable de tous les coups d'un sort qui semble avoir juré ma perte. Je n'ai pas choisi l'étoile que l'on m'a cousue sur la peau !

Moi j'aimais les hommes, les montagnes, la mer, les bois, les sources et les couchers de soleil... J'étais épris d'un Dieu d'Amour qui ne ressemble à aucune de leurs images

d'Épinal, et d'un Jésus-Christ qui n'est ni « Superstar », ni marxiste, ni charismatique !

Moi je n'étais pas né pour m'entendre avec les « gros messieurs tout rouge », qui font « des additions à longueur de journée » et ennuient les « Petit Prince » nostalgiques d'une planète idéalisée ! Je n'avais rien à voir avec les « gens sérieux » qui ne pensent qu'à gagner de l'argent, au lieu de s'arrêter, de temps en temps, pour, à l'instar de Saint-Exupéry, dessiner un mouton à un gamin tout triste...

Moi j'étais fait pour me rouler dans les fleurs. Pour rire avec les gens heureux et pleurer avec ceux qui pleurent... Pour tenir la main de ceux qui souffrent, de ceux qui crèvent sans même un chien pour les aimer !

Moi j'étais fait pour crier : « non ! » à la guerre, à la haine, à l'injustice, au bon droit à sale gueule d'hypocrite ! Moi, j'étais un superbe enquiquineur de poète révolté !

J'ai refusé de me laisser rogner les ailes !

Je n'ai pas voulu me laisser redresser la mentalité dans leurs saletés de maisons de redressement, où les toubibs sont des idiots contrefaits et les psychologues, des psychopathes !

Je n'ai pas accepté les règles d'un jeu de massacre des Saints Innocents, où tout est truqué comme en un mauvais théâtre !

Alors, on en a eu par-dessus la tête de moi. On m'a traduit en jugement. Mon compte était bon : j'avais disparu, « abandonnant » quatre enfants, des dettes, et frappé d'amnésie alimentaire !

La plaignante n'était autre que mon ex-épouse...

« Un serpent serait moins dangereux pour vous ! », m'avait mis en garde, jadis, un jeune stagiaire du Palais de Justice, un peu avant que son supérieur me rive à la cheville

le lourd boulet de forçat d'une pension alimentaire, aussi injuste qu'exorbitante. Et voici que, bien des années plus tard, cette prophétie de malheur se réalisait : Jacqueline, acharnée à me punir, récidivait. Mais, cette fois, ce n'était plus l'époux qu'elle cherchait à détruire, mais le père...

D'elle, je m'attendais à tout, mais d'une Cour de Justice, pas un instant je n'avais envisagé que, douze ans après ma séparation d'avec mon épouse, elle jugerait recevable cette demande de peine de mort affective, assaisonnée de dégradation parentale !

Quand j'ai su ce que j'encourais, j'ai adressé, de mon lieu d'exil, au président du tribunal, une lettre impudique, désespérée. Tout, mais pas cela ! Qu'ils me déchoient de ma dignité, de ma nationalité, de ma qualité d'être humain, si c'était possible. Qu'ils me punissent, de la manière la plus cruelle, qu'ils m'arrachent ce qu'ils voudront, ce qu'ils pourront, mais pas ma paternité !

Et savez-vous ce qu'il a dit le juge ? Qu'elle vibrerait bien tard, ma fibre paternelle ! Que j'avais mis beaucoup trop de temps à me souvenir que j'étais le père de quatre enfants ! Et la preuve : je ne payais pas la pension alimentaire !

Et de fait, comment peut-on prétendre qu'on aime ses enfants, quand on n'expédie pas les quelques malheureux billets mensuels dus à sa famille, et que l'on prétend ne pas avoir ?

Alors, j'ai vomi une lettre agonisante à mon avocat d'office – le mien s'était lassé de moi et, faute de moyens, c'est tout ce que je pouvais m'offrir ! Je le suppliais de tout faire pour empêcher ce meurtre moral... Pas seulement le mien, d'ailleurs, mais surtout celui de mes petits. Être l'enfant d'un père déchu de ses droits paternels, me disais-

je, cela doit être un peu comme se retrouver, du jour au lendemain, fils ou fille d'assassin, avec, au ventre, la peur quotidienne de l'insulte infamante !

Il paraît que le pauvre homme d'avocat a fait ce qu'il a pu pour la cause, perdue d'avance, de ce client parti à l'étranger, avec lequel il n'était en rapport que par l'entremise d'un tiers et pour qui il ne ressentait, sans doute, qu'une commisération un peu horrifiée...

Enfin, le jugement contre nature est tombé, comme un couperet, sur ce qui me restait d'impudique paternité. Il faut croire qu'elle était atteinte d'une maladie aussi honteuse que fatale, car on ne lui a pas laissé la chance d'évoluer, pour le meilleur ou pour le pire. On m'en a donc châtré sans façon. En effigie, Dieu merci ! car je n'avais pas fait le voyage de mon lieu d'exil jusqu'à Paris, de peur qu'on ne m'emprisonne à nouveau pour non-paiement des arriérés de cette foutue pension alimentaire !

*Maintenant, censeurs d'hier et d'aujourd'hui,
vous pouvez bien brûler mon livre : je sais que je n'aurai
pas l'Imprimatur !*

C'est un témoignage, ce bouquin, vous comprenez !

Pas un roman à l'eau de rose ni un récit édifiant !

C'est le bilan de décennies d'une chienne de vie,

d'incitation à la haine et au désespoir

d'un pauvre petit con mal aimé,

mal informé, religieusement endoctriné,

et immature pour le mariage...

Un « Petit Prince » contrefait,

*nullement préparé à rencontrer des hommes
qu'une éducation irréaliste lui avait dépeints
comme des frères.*

*Atrociement déçu par des lendemains qui chantent faux,
et condamné à mourir au champ d'horreur
d'une société impitoyable envers les faibles et les
perdants.*

*Une société qui, comme l'adjudant de caserne,
« ne veut pas le savoir ».*

*Qui encourage l'ex-épouse à s'ériger
en créancière inexorable.*

*Qui emprisonne l'époux défaillant
pour crime d'impécuniosité.*

*Qui admet la faillite d'une firme,
mais se montre intraitable envers celle d'un père
incapable de hisser le « rocher de Sisyphe »
d'une pension alimentaire exorbitante.*

*Qui contraint à la clandestinité
ou à l'exil le conjoint redevable,
sans lui laisser la chance de faire la preuve de sa bonne
foi,*

*ni celle de donner, de temps à autre, à défaut d'argent,
un peu d'amour à ses enfants...*

*Qui fait d'un homme, déjà frustré de sa conjugalité,
un ersatz de père, étiqueté « biologique »,
un apatride de la paternité...*

Voilà, mes enfants, j'ai tout dit.

Je ne nie pas ma part de responsabilité dans ce fiasco.

Mais – je le clame ici, une dernière fois – je suis innocent de cette détérioration du lien le plus sacré qui soit, du tort irréparable à vous causé par l’envenimement dramatique d’une rupture de lien conjugal ayant entraîné celle du lien parental, et qui a fait de nous des étrangers...

Au point de rendre cruelles et mutuellement blessantes nos brèves et épisodiques retrouvailles, de longues années plus tard. Jusqu’à mon bannissement, plus cruel encore que le premier, parce que sans raison apparente.

Et depuis, la chape de plomb de votre absence et de votre silence inexplicables...

Puisse ce récit, si vous venez à le lire, vous empêcher de détruire en vous l’image d’un père sur lequel vous avez transféré vos frustrations, et celle d’une mère que vous accusez d’être responsable du fiasco de notre couple, et donc indirectement coupable de vous avoir privés de votre père. Mais qu’y pouvait-elle, qu’y pouvions-nous ? On est si maladroit, si intransigeant, quand on est jeune, épris d’amour, d’idéal, et que l’autre vous a mortellement déçu, voire bafoué...

Les choses ne sont jamais simples et il s’en faut de beaucoup qu’il y ait des solutions à tous les problèmes.

Puissent ces pages vous donner l’envie de connaître vraiment le terreau d’où vous êtes issus et dont vous avez jugé trop vite qu’il ne sortirait plus rien de bon.

Alors, je ne regretterai pas d’avoir payé si cher
l’infortune de n’avoir pu payer,
la terrible,

l'impitoyable,
la dévastatrice
Pension alimentaire !

Maintenant, les jeux sont faits. Je n'ai plus rien à vous
cacher, plus rien à perdre ni à gagner non plus.
Si donc je vous rappelle aujourd'hui
qu'en fait d'amour et de tendresse,
mon enfance n'a pas été plus enviable que la vôtre,
et que les pensionnats m'ont tenu lieu de famille
jusqu'au sortir de l'adolescence,
ce n'est pas pour minimiser, et encore moins pour
excuser
mon absence paternelle et ma défaillance alimentaire,
mais pour vous adresser un ultime appel
à la réconciliation familiale.

*Quelque part – vous savez où –
votre papa vous attend...*

Fin

SOMMAIRE